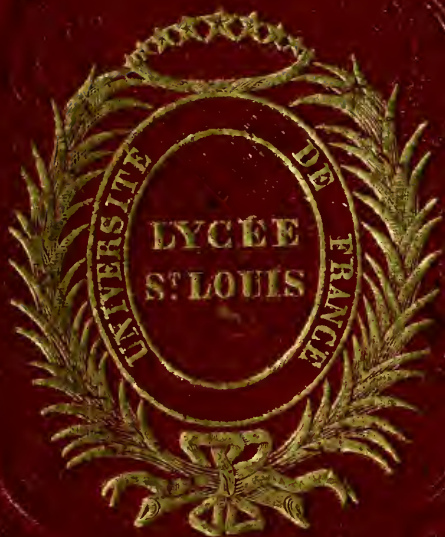




U d/of OTTAWA

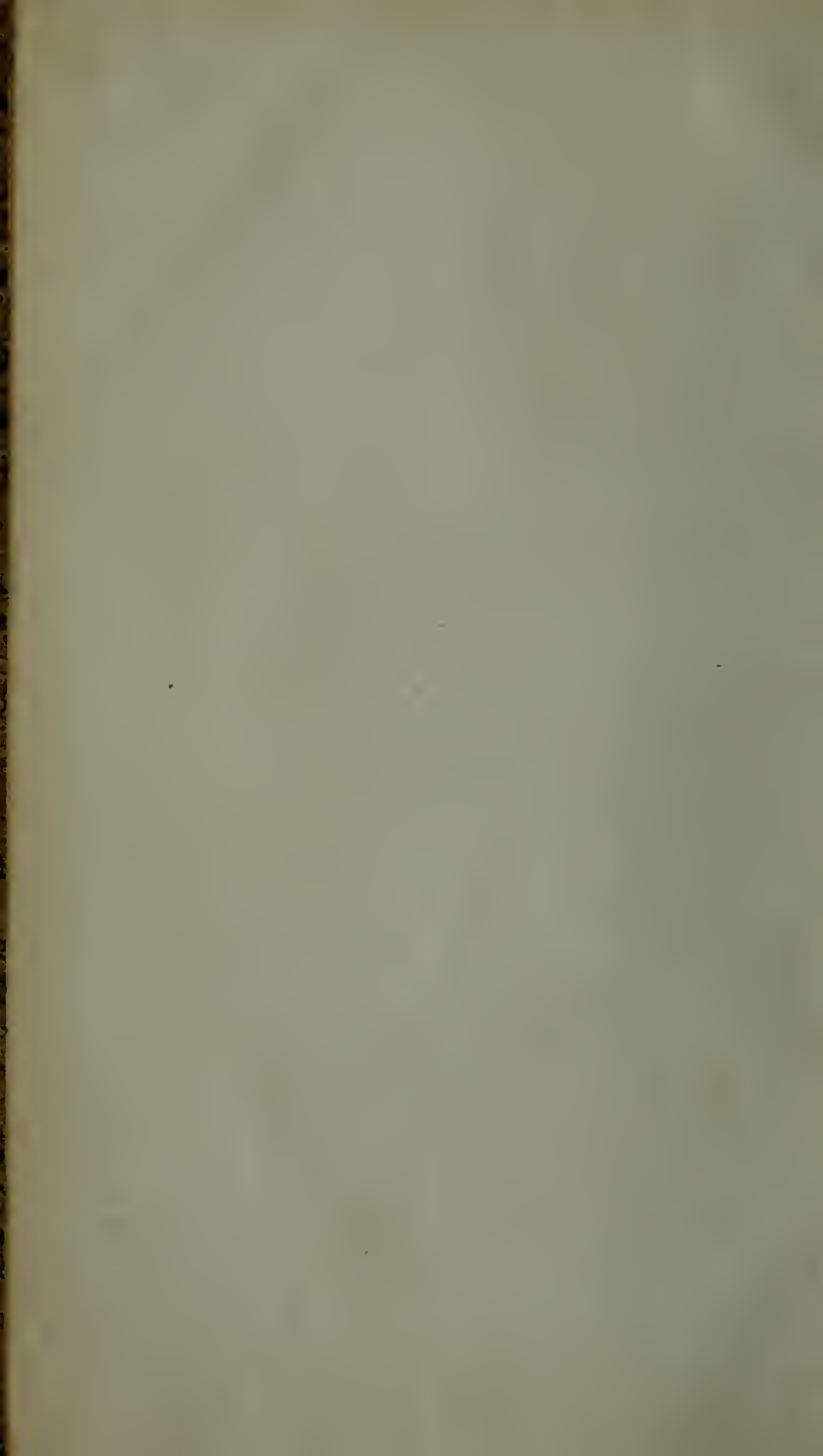


39003002689445





202



CICÉRON

ET SON SIÈCLE

IMPRIMERIE PANCKOUCKE, RUE DES POITEVINS, 14.

CICÉRON

ET

SON SIÈCLE

PAR A.-F. GAUTIER AINÉ

Le progrès est la grande loi de l'humanité.

(Introduction.)

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE

RUE PIERRE-SARRAZIN, 12

—
1842



70133121

70133121

70133121

LG

360

C5G-375

1842

INTRODUCTION.

La Muse de l'histoire parcourt les temps, et va de générations en générations, d'époques en époques, les reproduisant successivement avec fidélité, et révélant les véritables causes qui, dans telle époque, préparèrent tels événements et leur imprimèrent tels caractères. L'histoire explique et elle peint.

(COUSIN, *De la Philosophie de l'histoire*, 1818-1826.)

Donnez-moi la série des grands hommes, tous les grands hommes connus, et je vous ferai toute l'histoire connue du genre humain.

(COUSIN, *Introduction à l'histoire de la Philosophie*, 1828.)

Ce livre est une histoire, et non pas une biographie; ce n'est pas un seul homme que j'ai voulu peindre, c'est un peuple, c'est la vie d'un peuple pendant ces jours de tourmente qui précèdent une révolution sociale. Si l'histoire d'un homme se trouve dans ce livre sur le premier plan, c'est que la vie morale des nations, dans une époque donnée, se résout nécessairement dans quelques grands représentants, dont l'histoire fidèle et suivie pas à pas peut révéler avec une vérité réellement philosophique les transformations successives des mœurs et des opinions au milieu desquelles ils ont vécu. Un peuple historique n'est pas seulement une collection plus ou moins considérable d'individus coexistants sous les mêmes lois; il y a un lien plus puissant qui les unit : ils ont une mission humanitaire à remplir, ils suivent une voie providentielle, ils représentent à leur insu un esprit, une idée, qui influe sur tous les éléments de leur vie intérieure. La langue, la

religion, les mœurs, les arts, les lois de ce peuple en portent l'inévitable empreinte, et lui donnent dans l'histoire une physionomie distincte. Tous les individus dont se compose ce peuple représentent cet esprit à des degrés différents. Il en est un grand nombre, sans doute, qui ne le représentent que d'une manière vague, insaisissable même, si on les examine individuellement; mais ils participent tous cependant à l'esprit général de leur temps, de leur siècle, de leur pays; c'est la foule : elle n'a pas le secret de ses tendances, elle va en aveugle; mais elle marche vers le but qui lui a été marqué. Puis viennent ceux qui représentent l'industrie, les arts, les lois, les sciences, la religion et la philosophie; au-dessus de ces hommes, de ces individualités, dont quelques-uns peuvent avoir une importance historique, apparaissent encore des hommes plus complets, qui représentent à eux seuls plusieurs éléments de la vie d'un peuple, comme Cicéron, par exemple, dont la haute intelligence embrassait les sciences, les lois, la littérature, la politique, la religion et la philosophie de Rome. Puis enfin, quand le temps est venu de faire faire un pas à l'humanité, quand un peuple a atteint le développement entier de l'idée qui lui a donné une existence historique, se montrent les grands hommes, les plus hautes, les plus grandes individualités possibles, qui résument à elles seules tous les éléments du peuple au sein duquel elles naissent, entraînent les masses sur leurs pas, les jettent dans une nouvelle voie, commencent ainsi une nouvelle période dont l'idée ira se développer dans les siècles, et disparaissent ensuite, laissant après elles une longue traînée de gloire qui éternise leurs noms.

Certes, tous les moments de la vie d'un peuple méri-

tent d'être étudiés; il n'y a pas une phase du monde social, pas une minute de l'existence des sociétés que le philosophe puisse dédaigner. Qu'une nation grandisse et s'illustre, qu'elle se couvre de gloire, ou bien qu'elle tombe du faite de la puissance dans la faiblesse, dans le malheur et dans l'avilissement; qu'elle brille à la tête de la civilisation du monde, ou qu'elle croupisse dans les derniers degrés de l'échelle sociale, c'est toujours l'homme, c'est toujours l'humanité qu'on étudie; mais il y a cependant des époques dans l'histoire de l'humanité sur lesquelles les hommes de cœur et d'intelligence doivent arrêter leurs regards avec plus d'intérêt. Tels sont ces jours qui précèdent les grandes crises sociales; ces révolutions humanitaires, qui sont les grandes époques du monde moral, comme les révolutions du globe signalées par les géologues, caractérisent les grandes époques de ce monde physique, sur lequel, de siècle en siècle, se développe le genre humain.

C'est qu'alors les peuples donnent un spectacle attachant; ils vivent dans des jours de transition, de luttes pénibles et quelquefois sanglantes. L'esprit, l'idée, qui leur a donné l'impulsion, qui leur a donné la puissance et la gloire, paraît avoir acquis son développement le plus complet. Les premiers de la nation agitent en tous sens ces théories, autrefois si fécondes, afin qu'elles les guident un peu plus loin : c'est en vain, leur temps est fini; mais au-dessous d'eux d'autres esprits s'agitent aussi, proclamant sinon des théories nouvelles, au moins des tendances, des systèmes vagues ou confus : c'est un autre monde qui essaye d'établir son point de départ; c'est, pour la civilisation, l'aube d'un jour nouveau qui vient poindre. Incertaines, indécises, nul ne comprend en-

core le but, l'avenir de ces idées novatrices, qui portent le trouble dans l'État. Le vieil esprit se roidit d'abord, il veut étouffer l'esprit nouveau : la lutte s'établit entre eux ; des deux côtés les partis n'ont pas la conscience de leur position respective, mais peu à peu l'inquiétude s'empare du vieux monde, la foi lui manque, le probabilisme remplace malgré lui le dogmatisme, qu'il a si longtemps professé. Au milieu de cette incertitude, de cette hésitation de l'esprit ancien, les idées nouvelles acquièrent des partisans, elles se répandent de proche en proche. C'est surtout la multitude qu'elles frappent ; car l'instinct progressif de l'humanité est toujours là sans préoccupation des avantages égoïstes d'une position acquise. Semées dans ce champ fécond, elles germent, elles grandissent, et bientôt elles exigent une place dans le temps pour se développer. Elles sont incomplètes encore ; mais des représentants surgissent de tous côtés pour défendre leurs divers éléments. De là naissent mille émeutes, mille collisions ; vingt fois vaincues partiellement, elles se représentent à des combats nouveaux ; puis arrive un grand homme qui a la mission de les compléter et de combattre avec elles le vieux monde sur tous les points. Avec le grand homme arrive la guerre ; car le vieux monde ne cède pas facilement la place, il faut que le nouveau qui la lui dispute, le renverse, pour s'établir et se développer à son tour. Alors deux idées humanitaires sont en présence ; elles s'arment, elles se font armées, si l'on peut s'exprimer ainsi : l'une est jeune, active, pleine de vie et d'avenir, la foi double ses forces ; l'autre est inquiète, elle hésite, toute sa gloire et toute sa puissance sont dans son passé : c'est César et Pompée à Pharsale ; c'est la vérité du jour et la vérité de la veille. La victoire ne

peut être un seul moment douteuse, le vieux monde cède au nouveau la place, et l'humanité marche dans le progrès. C'est une de ces époques que j'ai voulu esquisser : une vie d'homme a suffi pour embrasser tous les événements qui, de transformations en transformations, ont amené la chute des vieilles institutions de la république romaine, et l'établissement d'un ordre nouveau.

Mais si l'explication déjà donnée du grand homme et de sa mission humanitaire est vraie, et j'ai l'intime conviction qu'elle l'est, il suit que nécessairement les grands hommes ont en définitive toujours raison. Le grand homme, considéré comme intelligence sociale, n'est pas un individu ; il apparaît au monde comme l'incarnation providentielle des idées, des intérêts et des besoins de son temps, de son pays et de son peuple, et quand ce peuple est le premier et le plus avancé de son époque, le grand homme représente l'humanité marchant dans la voie que Dieu lui a tracée. Et voilà pourquoi les masses reconnaissent en lui l'esprit qui est en elles-mêmes ; ce qu'elles n'avaient senti que confusément, elles le voient en lui éclatant comme une révélation divine ; elles le suivent et l'adorent, il est leur chef et souvent leur idole. Les représentants du vieil esprit s'indignent de cette idolâtrie des peuples ; ils conspirent contre ce qu'ils appellent la tyrannie, ils arment, ils déclarent la guerre ; mais tous leurs efforts sont vains : le courage ne peut rien contre le progrès de l'humanité. La tyrannie qu'ils veulent combattre n'existe pas, le grand homme n'est pas autre chose que le peuple lui-même ; l'enthousiasme avec lequel il est suivi n'a rien de bas et d'avilissant. Ce n'est pas à un homme que l'humanité se donne ; cet homme qui commande et à qui l'on obéit, cette puis-

sance qui paraît irrésistible, absolue, devant qui les anciennes lois disparaissent, c'est la pensée intime et spontanée de l'humanité, c'est l'époque qui s'est fait homme, et la victoire lui appartient de droit. Le grand homme représente la raison, la vérité relative de son temps; ceux qui le combattent ont tort et n'ont pas de succès possibles.

Livrés tout au présent, les peuples, les civilisations s'agitent, se précipitent, se heurtent dans le temps, développant fatalement leurs éléments et leur esprit; chaque individu, grand ou petit, faible ou fort, remplit sa mission, en produisant ce qu'il peut produire. Ce mouvement d'intelligence n'est point un vain conflit de forces qui se limitent ou s'altèrent; chacune concourt dans sa sphère au développement de l'idée dominante ou principe. Aucune activité n'est en repos, aucune n'est absolument rétrograde. Le mouvement progressif entraîne même les partisans du vieil esprit : à Pharsale, ceux qui combattaient César n'étaient déjà plus les véritables représentants de la vieille république.

L'histoire de l'humanité est le spectacle des triomphes de la liberté de l'homme, la courageuse protestation du genre humain contre le monde matériel qui l'enchaîne, l'affranchissement successif de l'esprit, l'établissement progressif du règne de l'âme. Le jour où la liberté manquerait à l'homme, l'histoire s'effacerait pour ne plus reparaitre. Poussé dans sa voie par un instinct naturel, comme par une main invisible, le genre humain a brisé les attaches matérielles qui le liaient à la terre à côté de ces animaux que la Providence a jetés au-dessous de lui. Relevant vers le ciel sa tête auguste, il s'est ouvert une carrière dont le but va sans cesse en s'agrandissant, il

se dérobe à ses propres voies, il change sans cesse de doctrines et d'idoles; mais chaque effort le grandit et le débarrasse des entraves qui gênaient sa marche. Le progrès est la grande loi de l'humanité, chaque peuple, chaque contrée en développe un élément dans le temps, et disparaît ensuite de la grande scène historique. Parti de l'Inde, il se repose un jour, un siècle ou deux dans Babylone, il détruit Babylone dans laquelle il étouffe à l'étroit, il s'enfuit chez les Perses, s'établit chez les Mèdes, inonde de gloire la terre d'Égypte; puis, toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il ruine Palmyre, Ecbatane et Memphis, abandonne les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Étrusques, et les Étrusques pour les Romains, comme il abandonnera un jour les Romains pour des peuples plus occidentaux.

La civilisation romaine est née de ces races pélasgiennes qui, fuyant les Hellènes, vinrent se réfugier en Italie. Ces tribus apportèrent dans la péninsule italique les idées de propriété d'où découlèrent avec les siècles le droit civil des Romains. Presque toutes les côtes de l'Italie avaient été colonisées par les Pélasges; selon la tradition, ils bâtirent douze villes dans l'Étrurie, douze sur les bords du Pô et douze au midi du Tibre. Toutefois, ces races des temps antéhistoriques ont à peine une mention dans l'histoire de l'humanité; elles périssent ou se fondent au milieu des nations étrangères qui s'emparent du sol où elles vivaient. Quand l'histoire traditionnelle note quelques faits de leur existence, la haine et le mépris semblent avoir seuls conservé ce souvenir. Elles ont laissé cependant des monuments indestructibles de leur passage : ces murs formés de blocs énormes ceignaient des villes populeuses qui témoignent de leur civilisation ;

plusieurs de ces murailles éternelles, qu'aucune révolution n'a ébranlées, et qui ont reçu tant de générations dans leur enceinte, existent encore. Agriculteurs et industriels, les Pélasges adoraient les dieux souterrains qui dispensaient à l'homme les trésors de la terre; ils la fouillaient pour en retirer des métaux et la labouraient pour récolter le blé. Ces races industrieuses et paisibles furent presque entièrement détruites par l'épée des tribus héroïques à qui les arts étaient odieux. Une partie de ces hommes, voués au malheur, abandonna l'Italie et se répandit dans la Grèce et chez les nations barbares; partout reconnus, poursuivis, ces fugitifs furent réduits en esclavage : dans l'Attique, on leur fit construire le mur cyclopéen de la citadelle; de ceux qui restèrent en Italie, les Pélasges Tyrrhéniens furent assujettis par les Rasena, ceux du Midi par les Hellènes. Beaucoup, sans doute, furent adoptés par ce dernier peuple; mais lorsque la Lucanie et le Brutium tombèrent sous le joug des Samnites, cette malheureuse population du Brutium qui descendait en grande partie des Pélasges, retomba sous le joug. Esclaves des Grecs, esclaves des Samnites Lucaniens, ils furent, plusieurs siècles après, condamnés par Rome aux travaux les plus vils, après la guerre d'Annibal. Et cependant Rome se vantait d'une origine pélasgienne, puisqu'elle prétendait elle-même descendre des compagnons d'Énée, qui, après la ruine de Troie la Pélasgienne, était venu porter dans le Latium ses pénates et le feu sacré de Vesta.

Les Romains durent beaucoup aux Étrusques, ces Rasena dont les sciences profanes, la médecine, l'histoire naturelle et l'astronomie n'avaient été empruntées ni aux Grecs, ni aux Carthaginois, et avaient été apportées du

Nord. La religion de Rome resta toujours empreinte des idées étrusques ; les emprunts qu'elle fit à la Grèce n'effacèrent jamais cette origine : toute la science des aruspices était étrusque. Le joug de cette honteuse superstition , dont l'aristocratie abusa si tyranniquement , ne put même pas être brisé par l'incrédulité qu'amena le cosmopolitisme religieux de Rome conquérante. Les livres rituels des Étrusques embrassaient, comme les livres mosaïques, plusieurs éléments de la vie sociale : ils prescrivaient le droit public comme loi divine ; ils enseignaient comment devaient se fonder et se bâtir les villes , comment se consacraient les lieux saints et inviolables ; ils contenaient la constitution des curies , des tribus , des centuries et toutes les dispositions relatives à la guerre et à la paix. Ce fut dans ces livres que Rome puisa les principes de ses constitutions politiques. Elle emprunta aux livres religieux des Sabins les lois sur les limites des temples , sur le partage des terres et sur les campements ; puis , ajoutant à ces idées politiques , religieuses et sociales , un principe nouveau et fécond , elle marcha dans le temps , absorbant peu à peu dans son histoire celle de tous les peuples que le monde ancien nous montre autour de la Méditerranée , et elle les effaça presque complètement.

Ce principe si fécond que développèrent avec tant de succès les Romains et qui donna un caractère si distinct à leur gouvernement , ce furent les institutions municipales. Rome ne fut dans son origine qu'une commune , qu'une municipalité. Le gouvernement romain n'a été que l'ensemble des institutions qui conviennent à une population renfermée dans l'enceinte d'une ville.

Il est bien vrai que ce gouvernement n'était pas particulier à Rome ; autour de Rome il n'y avait que des

villes : les Étrusques , les Samnites , les Sabins , les peuples de la Grande Grèce n'étaient que des confédérations de villes ; mais nul peuple ne suivit ce système avec une rigueur aussi caractéristique que le peuple de Rome. C'est d'abord une lutte contre les villes que nous montre l'histoire de Rome. Quand elle s'agrandit , Rome asservit et fonde des villes. La conquête du monde occidental par les Romains , fut la conquête et la fondation d'un grand nombre de municipalités. Jetez un coup d'œil sur le monde romain , dans les derniers temps de la république ; que voyez-vous ? en Italie , en Espagne et en Gaule , toujours des villes et des municipalités tributaires. Loin des villes le sol est couvert de forêts et de marais. Les vainqueurs avaient tracé des routes militaires qui aboutissaient d'une ville à une autre ; mais en aucun lieu les campagnes n'avaient l'aspect qu'elles ont aujourd'hui , ou même celui qu'elles ont eu dans le moyen âge. Sans doute autour des villes le sol était cultivé , puisque les peuples ne sauraient vivre sans agriculture dans des circonstances ordinaires ; mais les campagnes n'étaient pas peuplées , les propriétaires du sol habitaient les villes , ils n'entretenaient sur leurs propriétés rurales que des esclaves ; et les villages , les habitations isolées qui maintenant couvrent partout les campagnes étaient un fait presque inconnu , surtout à l'ancienne Italie. Tous les monuments que le peuple romain nous a laissés , sont empreints de ce caractère municipal qui les destinait à une nombreuse population agglomérée dans l'enceinte d'une ville. La municipalité de Rome avait pu conquérir le monde et le tenir dans la dépendance ; mais il n'y avait encore de Romains que les habitants de Rome et du Latium. Le lien , l'unité indispensable à un grand État était presque

impossible à établir et surtout à maintenir avec un pareil système. Cette multitude de cités, de petits États faits pour l'isolement et l'indépendance, tendait toujours à se détacher, à échapper à la domination de la grande municipalité, et quand l'œuvre de la conquête fut consommée, cette tendance fit naître la nécessité de l'empire. L'empire tel que César le comprenait, l'empire, avec la réhabilitation de tous les peuples qui vivaient dans les limites de la conquête, aurait remédié au mal; mais l'empire tel qu'il fut établi par Auguste, quoiqu'il ait concentré la puissance gouvernementale, ne réussit qu'incomplètement à tenir unis des éléments si incohérents, parce qu'il ne changea pas le principe politique au nom duquel Rome avait fait la conquête du monde. L'empire romain fut toujours ce qu'avait été la république romaine, une collection mal unie de petites républiques, une association de municipalités que leurs besoins, leurs intérêts respectifs séparaient constamment; mais qu'un vaste système de despotisme administratif et un réseau de fonctionnaires hiérarchiquement distribués réunissaient malgré elles au profit de la seule municipalité de Rome, ou de la cour impériale.

Suivant la tradition, Rome fut fondée vers l'an 750 avant Jésus-Christ. La cité commença par un asile. La citadelle et l'aristocratie occupèrent le sommet d'un mont; au-dessous s'établit le peuple et fut ouvert un asile aux fugitifs sabins et étrusques. Rome fondée, la lutte s'engagea avec les villes voisines. Bientôt les Romains réunirent à leur ville du Palatin et du Capitole, la ville que les Sabins possédaient sur le Quirinal. Ils prennent Fidène aux Étrusques, y forment un établissement, et Romulus meurt frappé par les siens. C'est l'histoire de tous les

grands hommes, ils paraissent, donnent au peuple qui les a fait naître une idée et des institutions destinées à la développer, et puis ils meurent. Après Romulus, Numa, le gendre du Sabin Tatius, collègue et ennemi de Romulus qu'il fit probablement tuer, fut nommé roi. Il est impossible de suivre les annalistes anciens dans l'histoire des premiers temps de Rome. Ce Numa, tout guerrier et tout barbare qu'il devait être en sa qualité de Sabin, nous est dépeint sous les traits d'un pontife étrusque; c'est un philosophe contemplatif retiré dans les bois et les prairies sacrés, jouissant de la société des dieux et de leur conversation intime. Puis viennent Tullus Hostilius, Ancus Marcius, dont les légendes incertaines et contradictoires cachent la vérité historique sous des non-sens pénétrables aux seuls Niebuhr. Il est probable que Rome subit alors le joug des rois étrusques, et c'est à cette domination qu'appartiennent l'érection du pont vers l'Étrurie, celle de la prison, celle du port, l'établissement des salines sur la rive étrusque du Tibre. De cette époque datent sans doute aussi l'influence sacerdotale de la théocratie étrusque, les mystères du Pomœrium faussement attribués à l'Albain Romulus, la construction du Capitole lui-même dont l'emplacement seul dut être préparé par de si grands travaux, et dont la forme était bien celle d'un temple étrusque.

Puis enfin, vint le jour où Rome put s'arracher à la domination des prêtres-rois de l'Étrurie; mais l'expulsion définitive des Étrusques ne profita qu'aux patriciens, aux Sabins fortifiés par le Sabin Appius Claudius, qui vint s'établir à Rome avec cinq mille clients. La Rome royale avait ouvert sans peine ses portes à l'étranger qui y demandait le droit de cité; la Rome républicaine et aristocratique ferma le sénat aux plébéiens, et la cité aux tribus

voisines. Le principe aristocratique prévalut, dans le premier siècle, contre le principe démocratique, et ce ne fut qu'après de longs troubles et d'incroyables efforts que le peuple triompha par l'institution du tribunat. Dès cet instant l'élément démocratique fit toujours des progrès, jusqu'à ce qu'enfin l'admission des Latins d'abord, puis ensuite celle des Italiens dans la cité, vinrent préparer l'accomplissement de l'œuvre populaire sous Auguste, par l'égalité de la loi civile.

L'idée que maintenant nous nous faisons d'un gouvernement aristocratique ne rappelle presque en rien le gouvernement de Rome aux premiers temps de la république. Au foyer domestique siégeait le père de famille, le véritable possesseur, le copropriétaire de l'*ager romanus*, le maître, enfin. Quelque nombreuse que fût la famille, il n'y avait réellement au foyer qu'une seule personne, le père de famille : les enfants, la femme, les clients, les esclaves, étaient des corps, des choses, et non des personnes; le maître avait sur eux tous le droit de vie et de mort. Le fils a beau être puissant dans la cité, son pouvoir n'est rien dans la famille; tribun, consul, dictateur même, son père peut toujours l'arracher de sa chaise curule ou de la tribune, le frapper de verges dans sa maison, et le mettre à mort. A côté du fils se placent tous les membres inférieurs de la *gens*, ses clients, ses colons, ses esclaves; à eux tous ils n'ont qu'un nom, celui de la *gens*, représentée par son chef. Ce nom n'est un nom propre que pour ce chef : à lui seul est la terre, à lui seul le droit de la lance et du sacrifice, le droit d'héritage, le droit sur le bien de l'ennemi. La terre quiritaire et la lance du père passent, par succession fatale, au fils; la curie seule peut autoriser une déviation fondée sur la volonté de l'individu.

Peu à peu les *gentes* se grossirent de laboureurs qui, ne pouvant cultiver leurs terres dans le voisinage hostile de Rome, acquirent le patronage d'un des chefs romains, et d'étrangers qui vinrent se placer, avec leurs clients et leurs esclaves, sous la protection d'un nom puissant. Mais quelque riches ou quelque distingués que pouvaient être ces hommes, en entrant dans la clientèle d'un patricien romain, ils perdaient tout droit individuel. Comme la parole du père était la loi de la famille, celle des pères réunis fut la loi de la cité.

Sous les rois, des plébéiens illustres obtinrent le patriat, c'est-à-dire la liberté et la propriété; après l'expulsion de Tarquin, nul plébéien ne dut l'obtenir. Une aristocratie aussi horrible dans la simplicité de son principe, ne pouvait pas fonctionner longtemps sans éveiller l'instinct de la liberté dans le cœur des opprimés; dès les premières années de la république, des cris de haine s'élevèrent du peuple contre les patriciens. Sans autre industrie que l'agriculture, la multitude ne pouvait tirer de ses terres exposées à de continuels ravages, qu'une subsistance incertaine. Presque toujours en campagne contre les ennemis de la cité, quand le plébéien rentrait dans Rome, vainqueur des Éques ou des Sabins, souvent il ne pouvait assouvir la faim de ses enfants qui l'entouraient pour avoir du pain; il avait nécessairement recours aux usuriers, c'est-à-dire aux patriciens ou à quelque riche plébéien à qui il engageait son champ, sa chaumière. La personne de l'emprunteur répondait de sa dette, et, s'il ne pouvait payer, il pouvait être vendu. La multitude fut bientôt réduite aux dernières extrémités : alors elle demanda du pain, pendant que les riches, les usuriers, les banquiers ou publicains qui faisaient

partie de la plèbe demandaient des droits. Mais les deux voix du peuple furent écoutées avec le même dédain par la farouche aristocratie ; le fier patricien de Rome n'avait jamais besoin du pauvre, le travail de ses esclaves lui suffisait. Enchaîné dans un code sacré et sanguinaire, dévoré par les grands qui ne pouvaient conserver leur position qu'en achevant de l'accabler, le pauvre sentit des mouvements de haine naître dans son cœur, et il ne rêva bientôt plus que meurtre et spoliation. Un état aussi violent ne pouvait pas durer longtemps ; l'armée et le peuple se retirèrent, en 492, sur le mont Sacré, et l'aristocratie alarmée consentit à l'élection annuelle de magistrats plébéiens. Les pouvoirs des tribuns du peuple furent humbles d'abord : ils n'eurent aucune fonction active ; à leur origine, leur voix fut seulement négative ; mais cette voix sainte était celle de la liberté, ce veto sacré était la protestation énergique de la liberté individuelle contre le pouvoir absolu de la cité. Et dès ce jour le plébéien devenu homme put espérer, avec du courage, de la persévérance et du temps, de conquérir une véritable influence dans la cité.

La conquête du Latium occupa le peuple pendant deux siècles sans améliorer sensiblement sa position. Il réclamait toujours des terres et des droits, lui, dont on usait les forces dans une guerre éternelle ; mais l'aristocratie ne lui offrait que des terres lointaines enlevées aux vaincus, et qui restaient exposées à leur vengeance. Ce n'était pas là ce qu'il demandait : ce que le peuple enviait à l'aristocratie, c'était une part dans l'*ager romanus*, que protégeait le voisinage de Rome ; c'était une part dans ces terres sacrées auxquelles était attaché le droit augural, fondement du droit de famille et du droit de cité. Le pa-

triciat romain aurait péri dans cette lutte sans espoir, s'il n'avait pas réussi à donner le change aux réclamations si justes du peuple. Céder la cité, l'ouvrir à tous, c'était le suicide de l'aristocratie : elle établit la colonie romaine ; c'était une image identique de la métropole. Dans les duumvirs, elle avait ses consuls ; dans les quinquennaux ses censeurs ; dans les décurions, ses préteurs ; mais le droit de paix et de guerre fut réservé à la métropole. La colonie de Rome est une extension de la métropole, c'est la famille politique qui s'étend, à l'image de la famille civile. Rome, c'est le *pater familias*, toujours le maître absolu, qui n'émancipe jamais ; mais qui protège toujours.

Les plus malheureux des plébéiens acceptèrent l'exil décoré du nom de colonie ; les autres s'attachèrent au sol de la patrie, et, peu à peu, sans déposséder les propriétaires de l'*ager*, ils obtinrent avec le temps tous les droits attachés à la possession du champ sacré.

Rome, toujours en guerre avec ses voisins, était toujours agitée intérieurement. Le peuple à ces troubles gagnait toujours quelques libertés nouvelles. Sur le vieux droit pélasgique de la famille aristocratique s'éleva le droit de la famille libre ; le fils finit par échapper à l'autorité du père, il ne fut plus son héritier nécessaire et fatal, et la liberté humaine se révèle dans le droit de testament.

La démocratie, introduite dans le droit civil, passe dans le droit politique ; les lois faites par le peuple assemblé en tribus, deviennent obligatoires même pour les patriciens ; le consulat finit par être accessible aux plébéiens ; le sanctuaire lui-même est forcé, et la religion ne peut rester le privilège des patriciens. Les plébéiens

emportèrent enfin la dictature, l'édilité curule, et jusqu'à la censure, ce dernier asile de la puissance aristocratique.

Le peuple avait fait marcher de front les conquêtes extérieures et les conquêtes intérieures. Rome avait rangé, en 265, sous son empire tous les peuples de l'Italie, depuis le détroit de Messine jusqu'à la rive méridionale du Pô. Un système de colonies et de routes militaires, embrassant toute l'Italie, affermissait l'autorité de la république et prévenait dans Rome l'agglomération d'une multitude indigente.

Dès cette époque, la constitution romaine était fixée, et elle devait se maintenir jusqu'à ce que les conquêtes hors de l'Italie et les communications de Rome avec les nations étrangères, avec le monde oriental surtout, eussent amené dans les mœurs de profondes modifications et jeté dans le peuple de nouvelles idées et de nouveaux besoins.

Jusqu'en 265, le peuple romain, grands et petits, était demeuré un peuple barbare, farouche, sans arts, sans littérature, sans philosophie, adonné aux superstitions les plus absurdes et les plus sanguinaires. Rome n'était point une ville civilisée; c'était un camp rempli de soldats et de paysans grossiers, mais fiers, pleins de courage et de force d'âme, pleins de foi dans l'avenir de leur ville. Les mœurs de ces hommes étaient rudes, féroces même, mais d'une simplicité extrême. Il n'exista jamais de peuple où la frugalité, l'épargne et la pauvreté aient été plus en honneur. Les sénateurs les plus illustres différaient peu des paysans : en public, au sénat seulement, ils affectaient une pompe grossière; dans la vie ordinaire, ils s'occupaient au labourage et aux autres soins de la vie rustique. Curius et Fabricius, qui vainquirent Pyrrhus, n'avaient que de la vaine selle de

terre. Aux triomphes de ses généraux, Rome voyait apparaître, pour tout ornement, le bétail des Volsques, celui des Sabins, les chariots des Gaulois ou les armes brisées des Samnites vaincus. Ce fut seulement au triomphe de Curius que parut pour la première fois une pompe véritable : des captifs molosses, thessaliens, macédoniens, brutiens, apuliens, lucaniens ; l'or, la pourpre, les statues et toutes les richesses du luxe de Tarente relevèrent cette solennité. Rome, qui jusqu'alors n'avait connu que la monnaie de cuivre, fit frapper, en 262, trois ans après la prise de Tarente, de la monnaie d'argent.

C'est qu'une nouvelle période s'ouvrait pour la ville éternelle ; elle avait touché, par la conquête de la Grande Grèce, à un autre monde, à une civilisation qui lui était inconnue, et qui devait, avec le temps, apporter dans ses mœurs des modifications profondes. Les guerres puniques devaient, elles aussi, jeter dans Rome d'autres éléments dont l'influence puissante et irrésistible ébranla les préjugés barbares des Romains et les disposa à l'adoption de l'esprit grec.

Le souvenir des guerres entre Rome et Carthage est resté dans la mémoire des hommes comme un grand fait historique. L'instinct de l'humanité ne se trompe jamais, et il ne compose son histoire traditionnelle que des faits dont l'influence a été réellement puissante. C'est qu'en effet, il ne s'agissait pas, dans ces batailles, de savoir laquelle de deux villes qui combattaient avec acharnement, détruirait l'autre, mais bien à laquelle de deux races d'hommes appartiendrait l'empire du monde. Il s'agissait de savoir si la race indo-germanique repousserait la race sémitique ; si le monde grec, romain et germain arrête-

rait le monde arabe, phénicien et carthaginois; si le génie héroïque, celui de l'art et de la législation, l'emporterait sur l'esprit d'industrie, de la navigation et du commerce; si le monde de l'âme enfin saurait, à l'éternelle gloire du progrès de l'humanité, vaincre le monde de la matière et des sens. La lutte entre ces deux races, entre ces deux esprits, entre ces deux mondes, fut rude et longue. Longtemps les chances parurent égales, un moment on put croire que Carthage l'emporterait sur Rome; mais, après un siècle de combats, l'instrument encore aveugle du progrès, la cité farouche qui représentait, sans en avoir la conscience, l'esprit progressif du genre humain, frappa de mort sa cauteleuse rivale, et, poussée par une main invisible, tourna ses armes glorieuses vers la Grèce, afin d'accomplir la mission humanitaire qui lui avait été donnée, en s'appropriant la civilisation du monde oriental.

Ce fut vers l'an 200 que, Carthage vaincue, le sénat voulut tourner les armes du peuple romain contre la Macédoine. Les trente-cinq tribus furent saisies de surprise et d'indignation : fatigués de la guerre, les Romains avaient cru à la paix; chacun avait rêvé le repos et les occupations agricoles; mais tous ces hommes se trompaient, il n'y avait pas de paix possible pour Rome : partout apparaissait la guerre, à l'occident et à l'orient. Il fallait que le légionnaire allât sillonner la terre avec son épée; le soc de la charrue n'était pas fait pour ses mains héroïques. Le sénat, le représentant le plus complet de l'esprit romain, voulait la guerre, et, pour que cet esprit pût se développer complètement, il la fallait éternelle. A la voix des pères conscrits, le peuple s'éveilla bientôt, et ses rêves de repos rustique s'évanouirent comme un

vain songe dont on rit au réveil. A cette race de fer il fallait des combats incessants, des camps, des voies stratégiques touchant aux limites du monde; il fallait qu'elle dispersât ses os sur toute la terre. Juste milieu entre deux mondes, l'occidental, guerrier, pauvre et barbare, mais plein de vie et de force; l'oriental, brillant d'art et de poésie, mais ayant rempli sa mission humanitaire; il fallait que Rome les absorbât pour les fondre et les agrandir l'un par l'autre. L'Épire et la Grèce furent bientôt réduites. Malgré la déclaration de Flamininus, qui fit proclamer solennellement par un héraut l'indépendance de la Grèce; elle perdit à tout jamais sa liberté, et Rome avait gagné plus qu'une province, elle avait acquis tout un monde d'idées et d'éléments civilisateurs.

La révolution morale fut immense et soudaine : Rome fut envahie par les idées grecques. La religion latine fut d'abord vaincue par les mythes de la poétique Grèce; l'Olympe vint animer le ciel mélancolique de la vieille Italie. Rome était sans littérature, elle en emprunta une à sa glorieuse sujette; les chefs les plus influents de la république eurent dans leurs familles des pédagogues, des grammairiens, des sophistes, des rhéteurs, des sculpteurs, des peintres, des écuyers grecs, etc. L'aristocratie protégeait les Grecs : les Metellus, les Fabius, les Quintius, les Émilius, les Marcius, les Scipion, accueillaient avec faveur les hommes et les mœurs de ce monde si nouveau pour eux. Ainsi s'effaçait peu à peu le type farouche du génie latin.

Après la Grèce, ce fut l'Orient qui vint influencer sur les mœurs et sur la religion de Rome. Le sénat lui-même avait fait apporter de Phrygie à Rome, pendant la deuxième guerre punique, la pierre noire de Cybèle. Les religions étrangères envahirent la cité. L'esprit humain se dévelop-

pait au milieu de toutes ces influences, de toutes ces idées, de toutes ces philosophies, de toutes ces religions. La civilisation grandissait; mais les mœurs romaines se corrompirent sous l'influence des mystères orientaux, et ces esclaves de toutes races qui remplissaient la ville et qui, par l'affranchissement, prenaient peu à peu la place de la vieille race romaine, achevèrent d'effacer tout ce qui restait de l'ancienne simplicité. Le peuple romain, de tout temps sensuel et sanguinaire, au meurtre et au sang ajouta la débauche et le luxe. Il se fit en moins d'un siècle une effrayante transformation : au lieu de cette foi du serment, de cette noble et simple fierté dont le sénat avait donné tant d'exemples, les rapports politiques de Rome avec les nations étrangères devinrent injustes, perfides, atroces même, ainsi que le témoignent la ruine de la Macédoine et de la Grèce, de Carthage et de Numance.

Et cependant, au milieu de cet horrible cloaque, l'esprit de progrès ne périssait pas. Cette Rome si agitée, où bouillonnaient toutes les passions humaines, les bonnes comme les mauvaises, où se heurtaient tous les éléments de l'humanité, où se mêlaient avec tant d'efforts l'esprit héroïque de l'Occident et le génie poétique de la Grèce, où la civilisation du vieux monde oriental avait été traînée avec ses débauches et ses mystères, afin qu'à Rome toute l'humanité fût réellement représentée; cette ville, cette fournaise ardente, qui semblait, en l'absorbant, vouloir dévorer le monde entier, devait, par l'égalité civile, préparer l'humanité à comprendre la parole du Christ.



CICÉRON

ET SON SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Cicéron. — La république romaine un siècle avant J.-C. — Coup d'œil rétrospectif. — Les Gracques. — Guerres serviles. — Marius. — Guerre de Jugurtha. — Sylla. — Les Cimbres. — Guerre sociale

MARCUS TULLIUS CICÉRON naquit dans une terre voisine d'Arpinum, ville municipale du pays des Volsques, le 3 janvier de l'an 106 avant Jésus-Christ, sous le consulat de Q. Servilius Cæpion et de C. Attilius Serranus.

La terre sur laquelle il prit naissance était le fonds héréditaire de sa famille. Tullius était son nom, celui qui appartenait à toute sa *gens*; mais les Romains avaient toujours un *cognomen* qui caractérisait chaque branche, et les Tullius d'Arpinum s'appelaient Cicéron. Il est probable que cette désignation avait été prise de l'agriculture, à laquelle les vieux Romains en avaient autrefois beaucoup emprunté. Quant au prénom, Cicéron, comme le premier né de la famille, reçut, selon l'usage, celui de son père et de son grand-père neuf jours après sa naissance. Sa mère, Helvia, était d'une famille riche et distinguée; elle avait une sœur mariée à C. Aculéon, chevalier romain, célèbre jurisconsulte, dont les deux fils

furent élevés avec le jeune Marcus et avec Quintus , son frère.

Arpinum faisait alors partie du nouveau Latium. Dès l'an 302, elle avait obtenu sous les consuls Servius Cornélius Lentulus et Lucius Genucius , le droit d'isopolitie ou de cité romaine , et cent quinze ans plus tard , elle acquit l'exercice du droit de suffrage et votait dans la tribu Cornélia. Ainsi, depuis longtemps, les Cicéron qui occupaient à Arpinum un rang distingué, auraient pu briguer les plus hautes dignités romaines; mais aucun d'eux n'avait quitté le toit paternel pour la direction des affaires publiques. Ce fut peut-être la fortune de Marius, qui était d'Arpinum comme les Cicéron, qui décida le vieux Marcus à conduire à Rome ses enfants, afin qu'ils fussent élevés de manière à pouvoir suivre la carrière des honneurs.

Mais la Rome pour laquelle était né cet enfant dont le nom est venu jusqu'à nous, n'était déjà plus la Rome ancienne, si forte, si grande et si noblement barbare dans ses mœurs; sans que nul s'en pût apercevoir encore, l'idée qu'elle représentait atteignait son développement complet. Ses patriciens orgueilleux croyaient que le monde allait leur appartenir, et ils n'avaient plus que quelques pas à faire pour toucher à leur plus haut point de gloire et de puissance; une vie d'homme encore, et la vieille république allait s'abîmer dans l'empire.

Le véritable peuple romain disparaissait rapidement, soumis à la double et fatale action d'une guerre éternelle et d'une constitution dévorante. Le citoyen romain passait sa vie dans les camps, au delà des mers; bien peu revenaient visiter leurs foyers : la plupart même n'avaient ni champ, ni toit, ni famille; les aigles des légions étaient devenues les seuls dieux domestiques qu'ils pussent invoquer. Rome envoyait mourir ses enfants aux limites du monde, et, pour prix de ce sang, elle recevait

des millions d'esclaves qu'elle employait à cultiver ses terres, qu'elle se plaisait à laisser dévorer par les mille exigences de ses mœurs cruelles et cupides ; elle en entassait une partie dans la ville , les dévouant aux vices de leurs maîtres, qui les affranchissaient pour payer leurs débauches et leurs bassesses. C'était dans ce cloaque impur que se recrutaient les citoyens. Dès le temps des Gracques, les fils des affranchis remplissaient presque seuls le Forum. Ainsi, au jour de la naissance de Cicéron, déjà les esclaves avaient pris la place des maîtres, et du Forum, où ils gouvernaient fièrement, ils commandaient par leurs décrets aux Italiens qui formaient les légions disséminées sur toute la surface du monde connu. La multitude des légionnaires ne subsistait plus que des distributions d'argent qui se faisaient à chaque triomphe ; ils n'avaient plus de terres, plus de toit où placer une famille. D'ailleurs la constitution romaine aurait seule suffi à la longue pour enfanter la misère et la dépopulation : elle était devenue une aristocratie d'argent, sans commerce et sans industrie ; sans moyen de créer de nouvelles richesses, la spoliation seule pouvait suppléer à la production. Sans doute la spoliation de l'étranger avait amené à Rome d'immenses richesses ; mais elle avait tué les mœurs fondées sur la production agricole et, avec elle, toutes les vertus qui en découlaient.

La vieille constitution des curies patriciennes avait péri, il n'en existait plus qu'une vaine image. Les testaments, les lois rendues par les tribus étaient bien encore confirmés par les curies ; mais personne ne se rendait à ces assemblées, et les trente curies étaient souvent représentées par trente licteurs.

Le pouvoir réel était entre les mains des centuries ; mais les centuries, composées d'un nombre inégal de citoyens, participaient au pouvoir politique, en raison de leurs richesses et en raison inverse du nombre de leurs

membres. Chaque centurie donnant également un suffrage, les nombreuses centuries composées d'un petit nombre de riches avaient plus de suffrages que celles où était entassée la multitude des pauvres. Les dix-huit premières centuries étaient formées des riches patriciens ou plébéiens; les autres, consultées les dernières, et quand le suffrage des riches avait décidé la majorité, ne l'étaient que pour la forme; le plus souvent même on ne prenait pas la peine de recueillir leurs votes.

Le peuple cependant avait essayé bien des fois d'échapper à cette tyrannie de la richesse : il avait même cru y parvenir en opposant les comices par tribus aux comices par centuries. Les tribuns convoquaient et présidaient ces assemblées; mais les riches s'emparèrent encore de cet asile que s'était ouvert l'égalité : portés par les assemblées des centuries aux fonctions de censeurs, tous les cinq ans, ils rejetaient les pauvres dans les tribus urbaines qui votaient les dernières. Puis, chaque tribu ne donnant qu'un suffrage sans égard au nombre de ses membres, malgré leur petit nombre, les riches formèrent plus de tribus que la multitude des pauvres, et il en fut des tribus comme il en avait été des centuries : le radicalisme qui s'y était réfugié fut encore vaincu. C'était une idéalité qui pouvait consoler les pauvres; mais, en réalité, la richesse dominait à Rome toutes les assemblées.

Les riches, maîtres des comices, formaient le sénat et remplissaient toutes les charges; ils dévastaient et pillaient le monde comme consuls ou comme prêteurs; comme censeurs, ils spoliaient l'Italie en adjugeant aux hommes de leur ordre la ferme des domaines de l'État. La plupart de ces terres devinrent même, par la connivence des censeurs, la propriété de leurs riches locataires. Puis venait le cens, qui frappait d'un impôt les *res mancipi*, la terre, la maison, les esclaves, les bêtes et le bronze monnayé du petit propriétaire; tandis que le

riche ne payait ni pour les terres du domaine dont il jouissait sans titre , ni pour les *res nec mancipi* qui formaient une grande partie de sa fortune.

Pour étouffer les cris du peuple , on lui jeta d'abord quelque pâture : après chaque triomphe , on distribuait aux soldats du bronze monnayé ; quelquefois on distribuait des terres et l'on fondait des colonies. On dépouilla les Italiens qui avaient pris parti pour Annibal, et les soldats romains profitèrent de ces biens. On fonda cinq colonies dans la Campanie , six dans la Lucanie et le Bruttium ; on en établit dans la Gaule italienne : on fonda celle de Bologne , celles de Pisaurum et de Pollentia , celles de Parme et de Modène , celle de Gravisque , de Saturnia , d'Aquilée , de Pise et de Lucques. Mais bientôt , par leur misère même , les pauvres parurent méprisables à ces nobles qui voyaient le monde à leurs pieds et des rois parmi leurs esclaves : ils ne firent plus rien pour eux. Les terres cultivées furent changées en pâturage , des esclaves conduisirent des troupeaux où la main intelligente de l'homme libre avait ensemencé et récolté du blé ; le laboureur , expulsé de sa terre , n'y put même pas rester comme fermier et il vint se réfugier à la ville. Il espérait y vivre des gratifications du sénat , des dons des riches et profiter de l'établissement de nouvelles colonies ; mais le sénat n'accorda plus ni blé ni terres , le riche ne donna plus rien aux pauvres , on ne paya plus même des suffrages devenus inutiles par le vice des institutions telles que l'aristocratie les avait faites , et le pauvre citoyen mourut pour faire place aux affranchis.

L'Italien , le Latin , le colon , le municpe sans suffrages , dont les droits se réduisaient , dans la réalité , à recruter , jusqu'à extinction de leur population , les armées de la république , voulaient devenir Romains. Chaque jour ce titre devenait plus grand : les Romains seuls étaient hommes , tout le reste de l'humanité était consi-

déré comme chose. Pour échapper à une pareille tyrannie, chacun cherchait un moyen de s'établir à Rome. Les Latins seuls pouvant devenir Romains, l'Italie entière se jetait dans le Latium et le Latium affluait dans Rome. Les Italiens finirent enfin par vendre à leurs amis de Rome leurs enfants qui, par l'affranchissement, devenaient citoyens.

Telle était la situation morale et politique de la république, quand Cicéron naquit. Au cœur, c'était un foyer brûlant qui absorbait tout, et qui était en proie à une fièvre délirante; aux extrémités, tout était froid et vide. Rome avait d'abord ruiné l'Italie indépendante par ses colonies; et puis ensuite les riches, qui partout achetaient, affermaient et usurpaient, avaient ruiné l'Italie colonisée, dont les terres n'étaient plus cultivées que par des esclaves.

Un pareil état politique devait créer bien des maux, bien des émeutes, bien des troubles; car l'instinct de la liberté et de l'égalité humaine ne meurt pas dans le cœur de l'homme. Aussi, pouvons-nous à peine nous faire une juste idée des violences qui étaient exercées, tantôt par les patriciens contre le peuple, souvent par ceux qui se prétendaient les défenseurs du peuple et de la liberté, contre les patriciens.

Déjà cette puissance aristocratique, que l'abus de sa force avait démoralisée, portait en elle-même les éléments de sa ruine : le peuple, foulé par les grands et les riches, cherchait souvent par la violence à conquérir une position plus noble que les progrès de la civilisation lui rendait nécessaire. De là, ces demandes sans cesse renaissantes de lois agraires pour forcer les riches à rendre le domaine public usurpé, d'abord avec une indemnité pour ceux qui avaient acquis de bonne foi, et ensuite sans indemnité. Mais pauvres et riches foulaient aux pieds ces millions d'esclaves que la guerre accumulait sans cesse

dans l'Italie qu'ils cultivaient, dans Rome qu'ils peuplaient, et qui, sous le poids d'une puissance inexorable, avaient perdu tous les droits de l'humanité et n'étaient plus traités que comme de vils animaux. De là les guerres des esclaves qui, un moment, luttèrent contre la puissance de Rome et firent reculer des consuls à la tête de ces formidables légions qui avaient conquis le monde.

Il aurait fallu, pour prévenir ces luttes sanglantes et désorganisatrices, rendre aux prolétaires les terres et surtout l'amour du travail qu'ils avaient perdus, redonner au sénat, que le commandement des armées et le pillage du monde avaient si profondément corrompu, des mœurs moins cupides et des idées plus libérales; il aurait fallu arrêter l'esprit de rapine des chevaliers, et, pour couronner l'œuvre, détourner ces flots d'esclaves qui venaient inonder l'Italie, et qui, poussant incessamment la population libre vers Rome, venaient l'y précipiter comme dans un abîme où elle s'engloutissait. Peut-être les Scipion avaient-ils eu cette grande pensée; mais sa réalisation leur parut impossible. Les Gracques, plus téméraires, osèrent la tenter; malheureusement cette grande œuvre ne fut pas essayée avec assez de calme et de vertu. Ces bouillants citoyens ne firent qu'ébranler l'État plus profondément, et dans la lutte qu'ils soulevèrent, n'ayant pu se défendre d'égoïsme et d'ambition, ils perdirent l'honneur et la vie.

Depuis la chute des Scipion, en 187 avant J.-C., l'ambition des grands de Rome se montra plus ostensiblement. Les familles patriciennes des Scipion, des Appii et la famille équestre des Sempronii, rivales et ennemies d'abord, avaient fini par s'unir : T. Sempronius Gracchus épousa la fille de l'Africain, la fameuse Cornélie; Appius Pulcher donna sa fille au fils aîné de Sempronius, le célèbre Tiberius Gracchus.

Cornélie avait de bonne heure préparé ses fils Tibe-

rius et Caius à jouer un rôle dans les troubles de la république. Nul citoyen romain ne fut plus brave et plus éloquent que ces deux hommes ; et les stoïciens, qui élevèrent ces deux enfants, leur inculquèrent ces principes absolus qui conduisent à la tyrannie, alors même qu'on veut les faire servir aux progrès de la démocratie. Tiberius toutefois était doué d'un caractère naturellement doux ; mais une circonstance fortuite le jeta dans la violence et assura au sénat un implacable ennemi.

Cependant il n'y avait rien d'injuste ou de dur dans la première loi agraire que présenta Tiberius : elle n'ôtait aux riches que les terres du domaine qu'ils avaient usurpées ; elle leur en laissait même cinq cents arpents et deux cent cinquante pour leurs fils. Une indemnité leur était accordée pour le surplus, qui devait être partagé entre les pauvres citoyens. Quoi qu'il en soit, cette modération ne put faire taire l'opposition des intéressés ; et Tiberius, irrité de cette résistance, abandonna cette loi et en présenta une nouvelle, qui supprimait les cinq cents arpents, l'indemnité, et ordonnait aux usurpateurs de délaisser immédiatement les terres du domaine. Cette loi était rigoureuse, injuste peut-être : car c'était ruiner et spolier ceux qui avaient acquis de bonne foi, par achat, ou par mariage ; c'était dépouiller à la fois les propriétaires et leurs créanciers ; c'était réunir, contre l'adoption de son projet, une masse énorme d'intérêts que la justice et la bonne foi devaient faire respecter ; c'était pousser au désespoir la classe entière des propriétaires avec leurs clients ; c'était ébranler la société romaine dans un de ses plus puissants éléments ; mais rien n'arrêta Tiberius, il poursuivit son projet avec un tyrannique emportement, et viola la puissance tribunitienne au nom de laquelle il agissait, en faisant déposer son collègue Octavius, dont le veto l'arrêtait, et en lui substituant une de ses créatures.

La loi votée, il se fait lui-même nommer triumvir pour son exécution; on lui associe Appius, son beau-père, et Caius, son frère. C'était beaucoup sans doute que ce succès pour Tiberius; mais, au milieu des haines qu'il venait de soulever, il dut sentir qu'il succomberait s'il n'obtenait pas un deuxième tribunat qui lui permit d'exécuter la loi et d'intéresser à son sort et à sa puissance une multitude de nouveaux propriétaires. Malheureusement il essaya de chercher des auxiliaires parmi les chevaliers, et cette démarche, qui peut-être manquait de bonne foi, le perdit complètement : il devint suspect aux pauvres comme l'ami des chevaliers détenteurs des biens qui leur étaient promis, et les sénateurs et les chevaliers ne purent cesser de regarder comme leur ennemi celui qui voulait les forcer à restituer les terres dont ils jouissaient.

En proie aux embûches des riches, au milieu d'une populace chaque jour plus indifférente à son sort, il essaya vainement d'intéresser la pitié. Il parut sur la place publique en habit de deuil, tenant par la main son jeune fils; puis il occupa le Capitole avec ses partisans. Les riches ayant voulu troubler les suffrages qui le portaient à un second tribunat, lui et les siens parurent en armes, fondirent sur leurs ennemis, en blessèrent plusieurs et les chassèrent de la place. Ce fut alors que Scipion Nasica, souverain pontife, somma le consul Mucius de se mettre à la tête du bon parti et de marcher contre le tyran. Mucius hésitant, Scipion s'écria : « Le premier magistrat trahit la patrie, à moi qui veut la sauver ! » et il partit, suivi de tous les sénateurs, de leurs clients et de leurs esclaves qui les attendaient. Ils poussèrent leurs adversaires jusqu'au précipice sur le bord duquel le Capitole était assis. Les portes du temple avaient été fermées. Gracchus tourna quelque temps autour de l'édifice en fuyant; mais il fut atteint par un de ses collègues qui l'abattit; trois cents de ses amis furent assommés et leurs

corps, refusés à leurs familles, furent précipités dans le Tibre.

Scipion, souillé du sang de son beau-frère et du meurtre d'un magistrat inviolable suivant les constitutions de l'État, espérait peut-être obtenir du parti aristocratique ce pouvoir suprême que Tiberius avait essayé de conquérir au moyen du petit peuple ; mais le sénat eut peur d'un chef farouche dont tous les ennemis des lois agraires eussent été les satellites ; il délivra le peuple d'un homme si odieux, et, sous un prétexte honorable, il l'envoya en Asie, où il finit ses jours.

Cependant, après la mort de Tiberius, le sénat, se fiant aux difficultés qu'elle entraînerait dans la pratique, ne craignit pas de permettre l'exécution de la loi agraire. Il ne s'était pas trompé, elles furent telles, que le peuple laissa le sénat suspendre l'exécution de cette loi et éloigner Caius en l'attachant comme proquesteur au préteur de Sardaigne. Mais pendant que le sénat croit retenir Caius dans cette île, en lui continuant la proquesture, il reparait tout à coup à Rome, et le peuple revoit en lui Tiberius plus véhément, plus passionné, plus éloquent encore peut-être ; car sa voix puissante emplissait tout le Forum, et semblait irrésistible. Il fut nommé tribun. Ses premières lois lui furent inspirées par la vengeance ; il adopta les projets de son frère en les étendant encore ; il régnait réellement à Rome. Il fit confirmer la loi Porcia ; il ordonna, pour chaque mois, une vente de blé à bas prix ; pour chaque année, une distribution de terres. Il établit plusieurs colonies ; il afferma, au profit des pauvres citoyens, l'héritage d'Attale ; il défendit l'enrôlement avant dix-sept ans ; puis, l'année de son tribunat expirant, il se fit continuer dans sa charge par une loi spéciale.

Mais, dans son deuxième tribunat, on aperçut bientôt que la puissance de Caius dans Rome ne serait pas em-

ployée au profit de Rome seule. Pour se ménager des partisans, lui aussi essaye d'invoquer des intérêts opposés; comme son frère, il veut donner la puissance judiciaire aux chevaliers, que la loi agraire blesse principalement; il donne le droit de cité aux Italiens, que l'établissement des colonies froisse. Sans doute ils acceptent tous ces bienfaits; mais Caius n'en est pas moins pour eux le défenseur de la loi qui les ruine au profit de la populace romaine; et le petit peuple maudit à son tour, en attendant les biens qui lui sont promis, le tribun qui lui ôte la souveraineté en accordant le droit de suffrage aux Italiens, dont le nombre s'accroît chaque jour dans Rome. Et pendant que Caius s'entourait d'artistes grecs, pendant qu'il faisait construire ces voies admirables qui sillonnaient la péninsule, pendant qu'il accueillait, comme un souverain, les ambassadeurs étrangers, pendant qu'il osait proposer le rétablissement de Capoue, de Tarente et de Carthage, sa popularité diminuait rapidement.

Caius, attachant sa gloire à la fondation de la nouvelle Carthage, passa en Afrique pour relever cette ville. Ce voyage le perdit : le sénat, pour le dépopulariser entièrement, fut plus démagogique que lui; et lorsque Caius revint solliciter un troisième tribunat, il échoua. Dès lors son histoire reproduisit celle de son frère : il se vit réduit à implorer, comme Tiberius, l'appui du petit peuple; il quitta sa maison du mont Palatin, pour loger au milieu des citoyens les plus obscurs. Le consul Opimius entreprit d'abroger les lois de Caius; Caius de les soutenir à la tête d'une partie du bas peuple. Une lutte inégale et funeste s'engagea alors dans Rome : les sénateurs s'armèrent, les chevaliers amenèrent chacun deux hommes armés. Caius alla rejoindre les siens sur le mont Aventin. On dit que, lorsqu'il traversa la place, il s'arrêta devant la statue de son père, et qu'il fondit en larmes. Cette

émotion ne le détourna pas de ses projets ; le mont Aventin le réclamait. En face , sur la colline du Capitole , l'aristocratie était postée en armes. Supérieure en nombre , elle était surtout redoutable par cette force morale inhérente au pouvoir , qui constitue cet être multiple qu'on appelle nation , et qui resserre ces liens sociaux dont l'homme a tant de peine à se détacher. La plèbe était impatiente d'en venir aux mains ; elle s'agitait en tous sens ; ses menaces et ses cris donnaient l'idée du mugissement de la mer pendant une tempête ; mais ses chefs hésitaient : le sentiment des maux qu'ils allaient causer à leur patrie frappait leur âme d'une profonde émotion. Fulvius envoya deux fois son jeune fils au Capitole , un caducée à la main. Le sénat et les chevaliers , calmes comme la force , méprisèrent d'abord cet ambassadeur de paix , et , féroces ensuite comme les représentants du pouvoir absolu , retinrent l'enfant et le mirent à mort. Une promesse d'amnistie détacha du malheureux Caius presque tout son parti effrayé de cet acte horrible ; le reste fut accablé et périt. Lui-même , retiré dans le bois des Furies , reçut la mort de la main d'un esclave fidèle qui se tua sur son cadavre. Trois mille hommes périrent dans cette collision funeste , et le peuple romain fut plus foulé ensuite qu'il ne l'avait été avant les Gracques. C'est que ce n'était pas seulement un ordre de la nation qui était corrompu , c'était le corps entier. Les Gracques auraient réussi dans leurs projets , que cette révolution n'aurait apporté aucun soulagement aux maux dont souffraient les pauvres citoyens ; mais leur entreprise ouvrit une voie nouvelle aux ambitieux de tous les partis , et désormais nous la verrons toujours suivie jusqu'à ce qu'enfin la république entière , patriciens , plébéiens , affranchis et esclaves , vienne s'abîmer dans une seule main , dans une seule volonté.

On le voit , la société romaine était profondément

troublée. Ce peuple , si grand par la gloire des armes , était malheureux ; privé de la liberté occupée qui fait la force de nos nations constitutionnelles modernes , il croupissait dans une oisiveté misérable dans laquelle il se dégradait chaque jour davantage , et dans laquelle il se façonnait peu à peu au joug des hommes qui bientôt devaient le gouverner tyranniquement. Désormais nous verrons , jusqu'au moment où notre orateur entrera dans la carrière des honneurs , la république toujours plus ébranlée par les hommes qui chercheront à s'emparer du pouvoir souverain ou à la dominer par différents moyens ou sous divers prétextes. Nous la verrons se plier sous César à la volonté d'un seul ; puis , s'agitant au nom de mœurs et de principes qui n'existaient plus que dans le souvenir de quelques hommes , secouer , par un crime lâche et détestable , le joug réformateur que lui imposait un grand homme , et disparaître à jamais sous Octave , pour retrouver dans le nivellement de tous ses éléments un principe nouveau de civilisation.

Mais le peuple , foulé par les chevaliers qui le dévoraient par l'usure , et par les sénateurs qui le décimaient pour recruter ces armées qui faisaient trembler le monde , au-dessous de lui avait encore un ennemi qui parut une fois près de prendre la place de ses maîtres : je veux parler des esclaves que la guerre avait accumulés en Italie et dans toutes les provinces romaines.

La première guerre servile éclata en Sicile en l'an 138 , dans la ville d'Euna ; un esclave syrien nommé Eunus se mit à la tête de ce mouvement. Les premiers révoltés furent les esclaves d'un certain Damophile , homme cruel et avide. De tous côtés les esclaves se révoltaient , égorgeaient leurs maîtres , et accouraient autour d'Eunus , qui fut bientôt à la tête de deux cent mille hommes ; il se fit appeler le roi Antiochus. Cette âme fière et courageuse , que les fers n'avaient pu dégrader , pendant quatre années

mit en échec toutes les forces qu'on envoya contre les insurgés, et battit successivement quatre préteurs. Rupilius cependant assiégea ces hommes dans toutes les places dont ils s'étaient emparés; partout ils se défendirent avec valeur; mais, livrés partout par des traîtres, ils succombèrent enfin, et des règlements sanguinaires continrent pour quelques années les esclaves découragés.

Vingt-huit ans plus tard, le sénat voulant, au moment où la guerre des Cimbres venait d'éclater, s'assurer des alliés en Asie, décréta que leurs sujets retenus en esclavage leur seraient rendus. Le premier jour, huit cents esclaves se présentèrent au préteur de Sicile, qui les rendit à la liberté. Mais chaque jour des multitudes de malheureux venaient réclamer le bénéfice du décret du sénat. Les terres des chevaliers romains allaient demeurer sans culture; on eut peur de décider contre l'intérêt de ces hommes qui avaient le privilège de la puissance judiciaire à Rome, et le décret fut abrogé. Les esclaves furieux s'arment alors de toutes parts; ils se donnent pour chef un courageux Italien, nommé Salvius, et un intrépide Grec appelé Athénion, qui les disciplinèrent à la romaine. Tant que dura la guerre des Cimbres, la guerre servile inquiéta Rome. Salvius et son lieutenant, voulant frapper au cœur leur ennemi, s'efforçaient de communiquer avec la mer et avec l'Italie, où d'autres bandes d'esclaves étaient en armes. Trois généraux romains envoyés contre eux furent battus et leurs légions dispersées. Cette guerre, honteuse pour Rome, traînait en longueur, il y avait déjà quatre ans qu'elle durait quand Marcius Aquilius, collègue de Marius dans son cinquième consulat, passa en Sicile, tua de sa main Athénion, qui avait succédé à Salvius, et poursuivit de ville en ville les esclaves sans chefs en les exterminant. Il en conserva mille pour les jeter aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome; mais ces braves gens ne voulurent pas donner à la

populace romaine le spectacle de leur agonie : ils s'entre-tuèrent tous. L'histoire dit qu'un million d'hommes avait péri dans ces deux guerres d'esclaves.

Ainsi la république, si puissante au dehors et si glorieuse, était incessamment troublée. De tous côtés se révélaient des dangers inconnus à l'ancienne Rome; et si un homme avait pu se trouver alors avec les connaissances politiques et économiques qui sont vulgaires aujourd'hui, il aurait prédit la décadence progressive de cet État, que les riches et les ambitieux voulaient asservir, et que les barbares, sous les fers de l'esclavage, envahissaient chaque jour. Caius Gracchus était mort depuis à peine deux ans; de toutes les réformes des deux frères, il ne restait que le pouvoir judiciaire entre les mains des chevaliers, c'est-à-dire des publicains, des traitants, des riches détenteurs du domaine; l'aristocratie était alors toute-puissante, les sénateurs et les chevaliers s'étaient, en quelque sorte, partagé la république, lorsqu'un homme nouveau, né près d'Arpinnum, que nul n'avait encore vu à Rome, mais dont tout le monde avait entendu vanter le courage et le génie militaire, vint demander le tribunat. La faveur des Métellus, qui protégeaient sa famille, décida son élection. Cet homme était Marius; il devait frapper la république bien autrement que les Gracques. Publicain et sorti d'une famille équestre, il ne pouvait entrer que momentanément dans le parti des nobles, et bientôt il mordit la main qui l'avait aidé à monter au tribunat. Le sénat avait usurpé l'examen préalable de toute loi proposée au peuple. Marius osa, sans consulter ce corps, proposer une loi qui réprimait les brigues dans les comices et dans les tribunaux. Métellus, son patron, étonné d'une pareille audace, attaque la loi et le tribun; le consul cite Marius pour rendre compte. Marius arrive entouré de licteurs à qui il ordonne de traîner Métellus en prison, et le sénat inti-

midé retire son décret. Le tribun cependant ne cherchait pas plus la faveur du peuple que celle du sénat; car il se déclara contre une distribution de blé proposée par un de ses collègues. Quoique politique médiocre, Marius aperçut bien vite combien était peu solide le point d'appui auquel les Gracques s'étaient confiés. Le petit peuple de Rome était trop faible et trop corrompu; les chevaliers et les riches étaient trop avides et trop divisés d'intérêt, pour qu'on pût s'élever au pouvoir par la faveur des uns ou des autres. Il dédaigna également les deux partis que les Gracques avaient voulu séduire, et chercha son marche-pied dans les armées.

Pour renverser Carthage, Rome avait appelé à son aide la puissance du royaume des Numides; puis aussitôt, et même pendant la vie de son fidèle allié Masiussa, elle avait pris quelque ombrage de cette nation forte et courageuse. Tant que dura le règne du faible et lâche Micipsa, ces craintes disparurent; mais ce prince, en mourant, ayant partagé son royaume entre ses deux fils et son neveu, l'intrépide Jugurtha, chéri des Romains depuis le siège de Numance, où il s'était distingué, Rome reprit ses craintes et sa jalousie. Ce prince était devenu l'idole des Numides, qui se flattaient d'échapper à l'influence de Rome par son génie et par son courage indomptable.

Les Numides, qui regardaient le partage de leur pays comme devant entraîner son asservissement aux volontés de Rome, voulurent se réunir sous la domination de Jugurtha, et soutinrent, avec une courageuse obstination, le chef qu'ils s'étaient donné. Jugurtha n'était pas homme à s'effrayer des moyens violents pour parvenir à son but; il fit d'abord assassiner Hiempsal, le plus jeune de ses cousins; puis, soutenu par les amis qu'il s'était faits à Numance, par les sénateurs qu'il acheta à prix d'or, il obtint un autre partage de la Numidie entre lui

et Adherbal, son autre cousin. Ce nouveau partage n'était qu'un moyen que Jugurtha employait pour gagner du temps et endormir Rome. A peine fut-il établi, que, sûr de tout son peuple, il attaqua Adherbal comme le dernier obstacle à l'unité de la Numidie. Ce prince faible, et l'on pourrait même dire traître aux véritables intérêts de sa nation, au lieu de se défendre avec ses propres forces, ou de céder noblement aux vœux de ses peuples, demanda des secours aux étrangers, à Rome ! Rome envoie aussitôt des commissaires, moins pour le protéger que pour empêcher une réunion qui peut compromettre sa domination en Afrique ; mais, quelque diligence que durent faire ces commissaires, ils arrivèrent trop tard, et déjà Jugurtha s'était emparé de son rival, l'avait fait périr, et, pour prouver à sa nation qu'il confondait dans sa haine tout ce qui tenait à Rome, il avait fait massacrer en même temps tous les Italiens qui faisaient le commerce à Cirtha.

A cette nouvelle, le trouble fut grand dans la ville souveraine ; le peuple accusa hautement la vénalité des grands, d'avoir donné à Jugurtha le temps de réunir dans ses mains toute la Numidie. Pour calmer ces accusations, le consul Calpurnius Pison dut passer en Afrique avec une armée : là, il attaqua et prit quelques villes, puis il revint en Italie, gagné sans doute par le Numide. Les clameurs du peuple redoublèrent, et le tribun Memmius fit ordonner à Jugurtha de venir se justifier à Rome. Le roi de Numidie poussa l'audace jusqu'à obéir à cette injonction, et il comparut devant le peuple assemblé pour entendre sa justification. Memmius ordonna à ce roi de parler ; un autre tribun, que Jugurtha avait effrontément acheté, lui ordonna de se taire, et le Numide obéit à ce dernier. Le danger était cependant pressant ; un descendant de Masinissa sollicitait du sénat le trône de Numidie. Malgré les difficultés de sa position,

Jugurtha n'hésita pas à le faire assassiner; puis il sortit de Rome, en jetant sur cette ville vénale un regard de mépris et de pitié.

On envoya d'abord en Afrique Albinus, qui ne fit rien contre Jugurtha; Aulus, son frère et son lieutenant, se laissa battre par l'ennemi, et ne put se tirer de ses mains qu'en passant sous le joug. Cette honte nouvelle éveilla pourtant le peuple tout entier; il accusait si hautement l'incapacité ou la vénalité de ceux qui avaient été chargés de cette guerre, que le sénat voulut la terminer promptement. Il en confia la conduite à Cécilius Métellus, et il lui donna une nouvelle armée. Marius s'était sans doute rapproché de ses anciens protecteurs, puisqu'il fut nommé questeur de Cécilius Métellus pour cette guerre.

Ce nouveau général poussa vigoureusement contre le roi, qui fut une fois, devant Vacca, au moment de l'emporter, avec ses troupes légères, sur la tactique de Rome et sur ses impénétrables légions. Métellus cependant avançait avec prudence, s'assurant des places fortes; mais partout le chef numide le suivait, dressant des embûches, troublant les sources, brûlant les pâturages, enlevant les fourrageurs, couronnant de soldats mobiles comme la pensée toutes les positions avantageuses. Jugurtha ne craignit même pas d'attaquer deux fois le camp romain devant Sicca, et il força Métellus à lever le siège de cette ville et à prendre ses quartiers d'hiver hors de la Numidie.

Malgré ces avantages, cet homme intrépide s'étant aperçu que Métellus cherchait à corrompre ses serviteurs, craignit d'être livré ou tué par des traîtres, et il essaya de traiter avec Rome. Comme préliminaire, il abandonna d'abord à Métellus deux cent mille livres pesant d'argent, tous ses éléphants, des armes, des chevaux; et quand il eut livré ses principaux moyens de défense,

Métellus exigea qu'il se livrât lui-même à discrétion. Pour toute réponse Jugurtha recommença une guerre qu'il n'aurait pas dû interrompre. On ne comprend pas cette confiance dans Rome d'un prince qui professait un si profond mépris pour les Romains, et qui devait savoir que Rome avait usé de la même perfidie envers les Carthaginois!

Métellus fit alors à la Numidie une guerre d'extermination : on aurait dit qu'il voulait punir ce malheureux pays du piège qu'il avait tendu à son chef, et qu'il voulait frapper de mort jusqu'au dernier témoin de sa déloyauté. Ce ne fut pas probablement un pareil sentiment qui conduisit le général romain, égorgeant dans chaque ville tous les mâles en âge de puberté; nul grand de Rome de cette époque n'en aurait été capable. Il n'y avait pas alors de droit international; partout régnait l'abus le plus extrême et le plus immoral de la force ou de l'adresse : pour des Romains, des barbares n'étaient point des hommes. Métellus anéantissait une nation que Rome pouvait craindre et qui repoussait avec courage le joug qu'elle voulait imposer à tous les peuples. Jugurtha fut obligé de quitter son royaume. Aux confins du désert, il alla discipliner les Gétules et entraîner à son aide son beau-père, le roi de Mauritanie, qui fut vaincu avec lui auprès de Cirtha.

Ce fut Marius qui eut la gloire de terminer cette guerre. Métellus lui devait une grande partie des succès qu'il avait obtenus, et le fier patricien voulut néanmoins l'empêcher d'aller à Rome briguer le consulat. Marius ne laissa pas de s'y rendre : cette fois il daigna parler devant le peuple et flatter ses passions haineuses. Il attaqua Métellus avec emportement; il l'accusa d'éterniser la guerre d'Afrique, et promit, s'il était nommé consul, de prendre ou de tuer Jugurtha de sa main. Soutenu par les publicains, il le fut encore par les prolétaires, qu'il

enrôla pour la première fois et pour qui les camps furent désormais un asile dévorateur. On accusa bien Marius de composer une armée d'hommes qui ne laissaient à la patrie aucun gage de leur fidélité ; mais l'extinction des propriétaires forçait peut-être à recourir à cette ressource. Elle favorisait d'ailleurs l'ambition de Marius, et ce fut le premier pas d'une révolution immense. Marius consul eut bientôt une armée à lui. Une discipline terrible et une prodigalité sans bornes lui permirent de la faire mouvoir à volonté. Arrivé en Afrique, il poussa la guerre à outrance, abandonnant tout le butin, toutes les dépouilles à ses soldats. Il prit Capsa au milieu des déserts ; il s'empara du pic presque inaccessible où Jugurtha avait enfermé ce qui lui restait de ses trésors. Deux fois il battit le roi numide et son beau-père Bocchus. Ce dernier, effrayé, promit de livrer son gendre, et ce fut Sylla, jeune homme alors à sa première campagne, qui, en qualité de questeur de Marius, reçut du roi de Mauritanie ce captif si célèbre. Sylla courut dans cette circonstance quelques dangers dont sa présence d'esprit seule le garantit. Bocchus délibéra un moment s'il ne livrerait pas plutôt Sylla à Jugurtha. Le jeune questeur fit graver sur son anneau cette scène de sa vie ; l'orgueilleux Marius ne le lui pardonna jamais.

Quant à la Numidie, afin qu'elle ne causât plus de craintes à Rome, elle fut partagée entre Bocchus et deux petits-fils de Masinissa. Le chef héroïque, quoique barbare, qui avait si longtemps défendu la nationalité de sa patrie, fut traîné derrière le char du consul romain, plus féroce encore que lui, au milieu des huées d'une lâche populace. On dit que l'humiliation fit perdre la raison à ce héros. Jugurtha fut ensuite dépouillé par les licteurs et jeté dans un cachot humide, où il lutta six jours contre la faim.

Au moment où la jalousie des grands allait arrêter peut-

être la carrière de Marius vainqueur de Jugurtha , un danger grave le rendit nécessaire à la république entière. Des barbares du Nord attaquaient l'empire et le menaçaient avec une audace qui frappait de stupeur les Romains dans Rome même.

On dit que des Cimbres , des Teutons , peuples des bords de la Baltique , jusqu'alors inconnus , fuyant la mer débordée , étaient descendus vers le Midi , poussant devant eux ou entraînant sur leurs pas les populations qu'ils avaient rencontrées. Ils ravagèrent l'Illyrie , ils battirent aux portes de l'Italie un général romain qui s'opposait à leurs flots dévorants ; ils traversèrent l'Helvétie , grossissant encore leur horde des Ambrons , des Tiguriens , des Thugènes et pénétrèrent dans la Gaule au nombre de trois cent mille guerriers ; les femmes , les enfants et les vieillards suivaient dans des chariots. Cette mer d'hommes renversait tout sur son passage. La Gaule centrale fut dévastée , brûlée , affamée. Les populations des campagnes abandonnèrent leurs cultures et se réfugièrent dans les villes murées pour laisser passer ce torrent. Après être allés jusqu'au nord de la Gaule , où ils trouvèrent d'anciennes tribus cimbriques , les barbares revinrent sur le bord du Rhône. Quand ils apprirent que de l'autre côté de ce fleuve , c'était encore l'empire romain dont ils avaient touché les frontières en Illyrie , en Thrace et en Macédoine , cette grandeur les frappa de respect , et ils firent dire au magistrat romain M. Silanus , qu'ils serviraient Rome si elle voulait leur donner des terres. Silanus refusa fièrement leurs services , passa le Rhône pour les repousser loin des frontières ; mais la fortune lui fut contraire , et il fut battu. Le consul P. Cassius , qui vint ensuite défendre la province , fut tué ; Scaurus , son lieutenant , fut fait prisonnier , et l'armée passa sous le joug non loin du lac de Genève. Les barbares , enhardis , allaient franchir les Alpes , et c'en était

peut-être fait de Rome, quand les Gaulois Tectosages de Tolosa, qui avaient secoué le joug des Romains, les appelèrent à leur secours. Les Cimbres ajournèrent le passage des Alpes, et marchèrent vers Tolosa; mais ils arrivèrent trop tard. Le consul Servilius Cépion pénétra dans la ville et la saccagea avant qu'elle fût secourue. Tolosa était la ville la plus riche des Gaules; Cépion en tira, dit-on, cent dix mille livres pesant d'or, et un million cinq cent mille d'argent. Il dirigea ce trésor sur Marseille, et le fit enlever sur la route par des hommes à lui, qui tuèrent l'escorte. Dieu punit un brigandage qu'un Romain seul avait pu préméditer : tous ceux qui avaient touché à cette fatale proie périrent misérablement. « Il a touché l'or de Tolosa, » disait-on ensuite quand on voulait désigner un homme en proie à des malheurs incessants.

Cépion, jaloux de son collègue, veut camper et combattre séparément; il va vers les Cimbres, la bataille s'engage, et de quatre-vingt mille soldats et de quarante mille esclaves ou valets d'armée qui formaient les deux corps romains, il n'échappa, dit-on, que dix hommes. Les barbares tuèrent, dans les deux camps, tout être vivant, ramassèrent les armes, les bagages, l'or et l'argent que les vaincus avaient délaissés, et jetèrent tout dans le Rhône.

Cette terrible journée ouvrait aux Cimbres l'Italie; mais ces hordes farouches, qui erraient sans plan et presque sans chefs, ressemblaient aux flots de la mer que le vent pousse tantôt à l'orient, tantôt à l'occident. Le hasard; que dis-je? le doigt de Dieu peut-être, les détourna une seconde fois vers les Pyrénées, et ils se répandirent en Espagne.

Mais on tremblait à Rome, et l'on appela Marius, qui revint d'Afrique pour rassurer le peuple et pour armer l'Italie entière contre les barbares. On attendit quatre

ans l'ennemi, et quatre fois Marius, regardé comme un dieu sauveur, fut élu consul, aux acclamations du peuple et du sénat lui-même. L'ancien publicain d'Arpinum exerçait une haute influence sur tous les Italiens, qui le regardaient comme un des leurs. Il releva le courage de tous, et commença, en attendant les barbares, par endurcir ses soldats dans d'immenses travaux, en leur faisant creuser la Fossa Marina; puis il accabla les Tectosages, et s'assura, par la crainte, de la fidélité de la province. Les Cimbres abandonnèrent enfin l'Espagne, et se dirigèrent vers l'Italie. Ils se séparèrent en deux bandes : les Cimbres et les Tiguriens passèrent par l'Helvétie et le Norique; les Ambrons et les Teutons devaient, en renversant les légions de Marius, pénétrer en Italie par les Alpes Maritimes, et rejoindre les Cimbres sur les bords du Pô.

Marius, retranché d'abord près d'Arles, et ensuite sous les murs d'Aix, leur refusa obstinément la bataille. Les barbares, qui croyaient les Romains tremblants, en défilant devant les retranchements, défiaient les légions par mille outrages, et vinrent jusqu'aux portes du camp provoquer Marius lui-même. Il paraissait insensible à ces insultes; mais, tandis qu'il contenait avec peine l'impatience de ses soldats, il avait envoyé dans le camp des barbares le jeune Sertorius, qui parlait leur langue, se mêlait à eux sous l'habit gaulois, et rendait compte de toutes leurs décisions à son général.

Cependant Marius, ayant placé son camp sur une colline dépourvue d'eau qui dominait un fleuve, parut enfin vouloir combattre. « Si vous êtes des hommes, disait-il à ses légionnaires, là, vous aurez de l'eau pour du sang. » Le combat s'engagea bientôt, en effet, sur les bords du fleuve. Dans cette première action, à laquelle les Ambrons participèrent seuls, le cri de guerre des barbares étonna d'abord les Romains; ils vainquirent ce-

pendant, mais ils furent repoussés du camp par les femmes des Ambrons. Le surlendemain, Marius attira toute l'armée ennemie à un nouveau combat. Emportés par leur sauvage courage, les Ambro-Teutons traversèrent la rivière et furent refoulés dans son lit : un corps de trois mille Romains les prit par derrière et décida leur défaite absolue. On dit qu'il en périt cent mille. La vallée où ces nations tombèrent, devint célèbre par sa fertilité, et le village de Pourrières rappelle encore, après deux mille ans, le nom qu'on lui donna : *Campi putridi*. L'armée victorieuse donna tout le butin à Marius, qui le brûla en l'honneur des dieux, après un sacrifice solennel. Il éleva, sur le champ de bataille, un temple à la Victoire : une église, sous l'invocation de sainte Victoire, a remplacé ce temple, et existe encore.

Les Cimbres avaient franchi les Alpes Noriques et étaient descendus dans la vallée de l'Adige. Catulus et ses soldats se croyaient en sûreté derrière ce fleuve; mais les barbares entassèrent des rochers dans son lit, jetèrent par-dessus toute une forêt et passèrent sur ce pont cyclopéen. Les Romains, étonnés, s'enfuirent, et, dans leur effroi, ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent traversé le Pô. Les Cimbres ne songeaient nullement à les poursuivre. Ces hommes farouches, mais simples et sans desseins arrêtés, campèrent en attendant l'arrivée des Teutons. Ils jouissaient du soleil du midi; ils s'abandonnaient, avec une volupté qui leur était inconnue, à la douceur enivrante de ce climat et de ses productions.

Marius eut le temps de rejoindre son collègue. Son arrivée redonna du courage à Catulus, et réveilla les barbares. Il reçut les députés cimbres, qui venaient, comme à Silanus, afin sans doute de gagner du temps, demander des terres pour eux et pour leurs frères les Teutons. « Vos frères, répondit Marius, ont des terres qu'ils garderont éternellement. » Et comme les députés

le menaçaient encore de l'arrivée des Teutons : « Ils sont déjà rendus, » leur dit-il ; et il fit amener des captifs. A cette vue, les Cimbres demandèrent quel jour et en quel lieu il voudrait combattre, pour savoir à qui resterait l'Italie. Marius indiqua le troisième jour et la plaine de Verceil.

Puis, au jour et au lieu indiqués, il plaça son armée de manière à tourner contre l'ennemi le vent, la poussière et les rayons du soleil. L'armée des Cimbres formait un immense carré dont les premiers rangs étaient liés par des chaînes de fer. Ils avaient plus de quinze mille chevaux. Le camp et l'armée occupaient un front d'une lieue. Quand cette multitude s'agita, elle parut semblable aux vagues d'une mer immense, et cependant elle vint frapper inutilement le centre de l'armée romaine, où commandaient Catulus et Sylla. Le soleil de juillet, la poussière et les légionnaires anéantirent cette masse d'hommes. Restaient le camp barbare, les femmes et les enfants des vaincus. Les femmes d'abord supplièrent qu'on les respectât et qu'on les donnât pour esclaves aux prêtresses du feu ; mais, voyant qu'on écoutait leurs supplications avec dérision, elles affranchirent leurs enfants par la mort, puis elles moururent elles-mêmes de différentes manières. Les chiens de cette horde défendirent ces cadavres héroïques ; il fallut les exterminer.

Ainsi s'évanouirent ces nations errantes, qui avaient jeté tant d'épouvante sur l'Italie ; ainsi tombèrent, aux portes de l'Italie, les précurseurs de ces flots d'hommes du Nord qui devaient un jour détruire de fond en comble la puissance et la civilisation romaines, pour mêler aux éléments sociaux que Rome avait développés, de nouveaux principes qui devaient fonder, selon les desseins de Dieu, un monde nouveau et des nations plus grandes, plus nobles et plus libres. Mais Rome ne fit point de réflexions sur cette apparition ; après la victoire

elle crut à son éternité, et, oubliant le danger qui l'avait si fort émue, elle alla se replonger dans ses vices et dans ses troubles du forum. Quant à Marius, enivré de sa gloire, il en devint plus fier et plus farouche; il se regardait comme le troisième fondateur de Rome. On faisait des libations à son nom, et il ne buvait plus que dans cette immense coupe où, selon la tradition, Bacchus avait bu après sa victoire des Indes.

Au moment même où Rome venait de prendre confiance dans son avenir, de nouveaux dangers allaient la frapper. Les alliés, qui formaient les deux tiers des armées de la république dans la guerre des Cimbres et dans celle des esclaves, s'attendaient à des récompenses. La plupart de ces familles, dépouillées par les colonies et par l'avidité des chevaliers, s'étaient établies dans le Latium, et votaient dans les tribus rustiques. Marius fit proposer, par le tribun Apuléius Saturninus, de leur distribuer les terres que les Ambrons avaient un moment occupées au nord de l'Italie. Le motif spécieux, apparent de ce projet, était de fermer aux barbares l'entrée de l'Italie en établissant aux pieds des Alpes les soldats qui avaient détruit les bandes qui avaient osé franchir l'Adige; au fond, Marius éloignant de leur province natale ses vétérans, voulait les mettre dans la position de n'avoir pour garant de leurs propriétés que sa protection. Mais les Italiens soutinrent cette loi avec d'odieuses violences, égorgeant en plein jour les adversaires de Saturninus et de Glaucias qui s'était joint à lui. Un décret du peuple frappa de mort tout sénateur qui ne jurerait pas de respecter la loi agraire accordée aux soldats de Marius. Marius, qui voulait compromettre le sénat, jura qu'il ne jurerait pas la loi; puis, Métellus l'ayant imité, il feignit d'avoir peur des Italiens et prononça le serment. Le peuple de Rome s'arma pour soutenir Métellus; mais ce patricien s'exila pour éviter de nouveaux troubles.

En voulant compromettre les nobles, Marius perdit la confiance des Italiens. Saturninus seul fut l'objet de leur enthousiasme; ils le saluèrent roi. L'ambitieux publicain se rapprocha du sénat et de la populace urbaine; et bientôt le malheureux Saturninus, qui n'avait été que l'instrument d'un factieux, fut abandonné comme les Gracques l'avaient été. Contraint de se réfugier au Capitole avec ce qui lui restait de partisans, ils se rendirent tous à Marius lui-même; il ordonna leur mort. Le crédit de Marius fut dès lors fortement ébranlé : odieux au peuple de Rome comme Italien, au sénat comme démagogue, méprisé de l'un et de l'autre comme publicain, les Italiens le haïssaient de leur côté à cause du meurtre de Saturninus. Métellus rentra bientôt au sénat, et Marius, pour fuir un ennemi dont la présence l'humiliait, partit pour l'Asie, sous un prétexte religieux; mais, en réalité, dans l'espoir de retrouver une armée, et de s'associer aux rapines des chevaliers qui pillaient l'Orient.

Au milieu de ces révolutions, le jeune Cicéron grandissait, son intelligence se développait, et, l'année même de la préture de Sylla, à peine âgé de quatorze ans, il donna une preuve de ses dispositions pour la poésie, en composant un poème en vers tétramètres, qui existait encore au temps de Plutarque. De ce poème, le titre seul, *Pontius Glaucus*, un des dieux de la mer, est parvenu jusqu'à nous.

La retraite de Marius n'avait point fait cesser les troubles de la république. Le mal naissait du mal; la puissance de l'empire était toujours immense au dehors, le nom romain était toujours la terreur du monde; mais, à l'intérieur, au cœur de la république, le trouble, l'inquiétude, l'instinct révolutionnaire, étaient partout. C'en était fait pour toujours de la tranquillité; des partis irréconciliables cherchaient incessamment à s'arracher le pouvoir.

Le tribun Livius Drusus accepta le dangereux patronage des alliés. La situation politique paraissait favorable pour un audacieux : les sénateurs gémissaient sous le poids de la tyrannie judiciaire des chevaliers ; les chevaliers , d'autre part , étaient en horreur aux alliés , sur qui ils usurpaient chaque jour des terres. Livius Drusus voulut fonder sa grandeur sur ces haines. Il proposa donc de partager les tribunaux entre l'ordre équestre et le sénat ; de doubler cette compagnie , en y faisant entrer trois cents des principaux chevaliers ; de donner des terres au peuple de Rome , le droit de cité à toute l'Italie , et de rapporter , par conséquent , la loi Licinia Mucia , qui avait été portée , il y avait deux ans , contre le droit de cité des alliés. Ce projet souleva de nouvelles tempêtes. Les Étrusques et les Ombriciens , qui jusque-là avaient peu souffert de l'établissement des colonies et des distributions de terres , craignant que les nouvelles distributions se fissent à leurs dépens , vinrent à Rome accuser Drusus. Ils furent soutenus par le sénat , qui repoussait l'introduction dans ses rangs de trois cents chevaliers , et surtout par le consul Marcius Philippus , ennemi personnel de Drusus. Le tribun fut bientôt abandonné comme les Gracques , comme Saturninus , comme Marius lui-même , et il périt assassiné dans sa maison. On accusa de ce crime le consul qui soutenait les chevaliers , le sénateur Servilius Cæpion , et le tribun Varius. Les partisans de Drusus furent impitoyablement poursuivis , plusieurs sénateurs illustres furent traînés devant les tribunaux où siégeaient les chevaliers , qui enfin descendirent sur le Forum avec des bandes d'esclaves armés , et , l'épée à la main , firent passer une loi qui ordonnait la poursuite de tous ceux qui publiquement ou secrètement même favoriseraient la demande du droit de cité pour les Italiens.

Le parti de Drusus fut ainsi dissipé violemment à Rome ; mais les alliés n'en persistèrent pas moins à re-

vendiquer, les armes à la main, l'exécution des promesses que ce tribun leur avait faites. Les plus irrités furent les Marses et leurs confédérés les Picentins, les Marrucins, les Frintans et les Samnites. Ces pâtres belliqueux, reconnus pour les meilleurs soldats des armées romaines, tentèrent d'abord un coup de main sur Rome. Pompé dius Silo, leur chef, rassembla en corps tous ceux qui avaient été ruinés par les usuriers romains; on dit qu'ils étaient dix mille. Ils marchaient ayant sous leurs habits des armes cachées lorsque, dans leur route, ils rencontrèrent un sénateur qui les détourna de leur projet. Ces peuples, si longtemps isolés par la politique de Rome, se liguèrent cependant. Les Marses s'adjoignirent ce qui restait de l'ancienne race samnite dans les montagnes du Samnium et dans les plaines de la Lucanie, de la Campanie et de l'Apulie; pour se donner un centre, ils choisirent, dans le pays des Péligniens, Corfinium comme métropole. Ils voulurent en faire une nouvelle Rome, pour l'opposer à l'ancienne. Elle eut son Forum, sa curie, son sénat de cinq cents membres et ses consuls. Les premiers élus furent le Marse Pompé dius Silo et le Samnite Afranius. L'un devait combattre au sud, l'autre au nord, attaquer Rome directement, et, s'il se pouvait, entraîner contre elle l'Étrurie et l'Ombrie. Pour faire face à tant d'ennemis, la Rome ancienne multiplie les armées et les généraux. Elle confie cette guerre à L. Julius César, à Cn. Pompé ius Strabon, à Porcius Caton, citoyens éminents que leurs fils éclipsèrent. Sous eux durent combattre Muréna, Métellus Pius, Sertorius et Sylla. Il y avait encore parmi les généraux romains deux Italiens d'origine, le fameux Marius, qui était revenu d'Asie, et C. Perpenna. La conduite de ces derniers fut équivoque comme leur position. Perpenna, soupçonné de s'être trahitousement laissé battre, fut privé du commandement; Marius, laissant comme à dessein échapper l'occasion de vaincre, négligea de poursuivre l'avantage

obtenu par Sylla qu'il haïssait , et finit enfin par déposer le commandement, sous prétexte de maux de nerfs. Peut-être que cet ambitieux formait en secret des vœux pour la cause qu'il était obligé de combattre , et qu'il espérait que Rome , réduite à l'extrémité , le choisirait pour médiateur, lui, Italien par sa naissance, et Romain par sa fortune.

Marius se trompa. Après plusieurs défaites où deux consuls perdirent la vie, Rome reprit son ascendant. Une victoire remportée dans le Picénum et la prise d'Asculum par Pompéius Strabon, celle de Bovianum et deux batailles gagnées sur les Samnites par Sylla, furent les événements décisifs de cette guerre. Après la mort de Pompéius Silo, qui fut tué en Apulie , la résistance devint moins vive et l'union fut rompue. Seules, quelques bandes de Samnites et de Marses tenaient encore la campagne ; mais Rome avait cru devoir s'assurer, en 90, de la fidélité des Ombriciens et des Latins , en leur accordant le droit de cité ; pour terminer la guerre , en vertu d'une loi portée par C. Julius , elle l'étendit, en 89, aux autres villes pour lesquelles on créa huit nouvelles tribus. La guerre sociale avait été si meurtrière , que trois cent mille hommes périrent, et que les villes d'Oniculum , de Grumentum , de Fæsole , de Carseoli , de Réate , de Nuceria et de Picentia , furent mises à feu et à sang.

La pacification qui suivit tous ces maux n'était qu'apparente. Loin de terminer la guerre, elle l'introduisit dans les murs de Rome ; la multitude des nouveaux citoyens avait été entassée dans les tribus qui votaient les dernières et lorsque les trente-cinq anciennes avaient déjà pu décider. Aucune place publique n'était assez vaste pour contenir les Marses, les Ombriciens, les Étrusques, qui venaient exercer à Rome ce droit de souveraineté tant souhaité. Une partie votait du haut des temples et des portiques qui entouraient le Forum, et cependant tout

ce peuple, venu de si loin, ne donnait qu'un vote inutile : c'était une déception qui devait recommencer la lutte, jusqu'à ce que ces peuples, répandus dans toutes les tribus, obtinssent l'égalité des droits. Égalité trompeuse qui eût été pour eux une supériorité réelle sur les anciens citoyens, dont les suffrages moins nombreux se seraient perdus dans les leurs. Toutefois, l'influence des nouveaux citoyens ne tarda pas à se faire sentir par la facilité avec laquelle ils prêtaient leur appui aux factieux de tous les partis.

Trop jeune encore pour se mêler aux troubles publics, Cicéron suivait assidument les débats du Forum, sous le patronage de Mucius Scaevola, et se livrait à ses dispositions précoces pour la poésie. Il publia une traduction en vers des *Phénomènes* d'Aratus, poète grec, né à Soles. en Cilicie, vers l'an 277. Cependant, comme à Rome tous les citoyens étaient soldats, Cicéron dut prendre les armes et combattit sous le consul Pompéius Strabon. C'est probablement après la guerre sociale qu'il publia un livre *sur l'Art militaire*, dont le titre seul est venu jusqu'à nous, tandis que nous possédons des fragments assez considérables de sa traduction des *Phénomènes*. C'est ainsi que commençait à poindre cette individualité qui devait peu à peu s'élever au-dessus de la foule, et conquérir une haute position au milieu d'un grand nombre d'hommes célèbres à différents titres.

Marius, devenu gros et pesant depuis qu'il avait abandonné son commandement dans la guerre sociale, ne s'occupait plus qu'à entasser de l'argent dans la belle maison qu'il avait achetée de la mère des Gracques. Tout à coup on le vit chercher à regagner son ancienne popularité, en promettant de faire répandre les Italiens dans toutes les tribus, afin de leur assurer par là l'exercice de leurs nouveaux droits; puis il reparut dans le champ de Mars, s'exerçant avec les jeunes gens. Les maux de nerfs

qui paralysaient ses mouvements dans la guerre sociale , avaient disparu en présence de la probabilité d'une de ces riches guerres d'Orient, capables de rassasier les avars généraux de Rome. Aidée par Mithridate, l'Asie Mineure venait de se soulever contre les épouvantables vexations des Romains : en un jour, cent mille citoyens, chevaliers, publicains, usuriers ou marchands d'esclaves, avaient été massacrés. Le sang appelait du sang.

Rome était journellement le théâtre de luttes homicides : le préteur Sempronius Asellio fut assassiné au milieu de la place publique, par les usuriers dont il voulait réprimer les exactions ; et telles étaient alors les mœurs publiques , que cet attentat demeura impuni. Le tribun Plautius Sylvanus fit cependant passer la loi *de vi publica* à cette occasion , et les sénateurs rentrèrent dans une partie du pouvoir judiciaire par une loi du même tribun.

Mais des scènes plus graves étaient sur le point de frapper la république jusque dans ses fondements ; de nouveaux troubles naissaient toujours des troubles apaisés. Chaque jour, en passant, effaçait un peu de ce qui restait des mœurs anciennes et des anciennes constitutions ; tout se transformait sous les coups d'État et sous l'ébranlement des troubles populaires. A Rome il n'y avait plus rien de romain : la religion avait été profondément altérée par les idées religieuses importées des régions soumises par ses armes ; la littérature était un emprunt fait à la Grèce et à l'Asie Mineure ; la philosophie était grecque aussi ; les arts , dont les productions ornaient Rome , étaient les fruits du pillage des peuples conquis ; les monuments d'architecture n'étaient encore qu'un plagiat ; les richesses dont regorgeaient les grands de Rome étaient le fruit des exactions les plus horribles exercées sur le monde entier ; la population de l'Italie elle-même était due aux misères de la race humaine qui y

était sans pitié traînée en esclavage. Mais un pareil état de choses n'avait pu s'effectuer sans exercer une influence immense sur la civilisation romaine. Toutes ces religions qui se heurtaient, tous ces systèmes philosophiques qui cherchaient à prévaloir, toutes ces mœurs qui se croisaient, toutes ces opinions qui combattaient, tous ces systèmes politiques, débris des nations vaincues, dont s'étaient empreints les généraux et les soldats de Rome, tout ce chaos moral devait amener, et avait en effet amené une anarchie générale, un scepticisme moral, politique et social, dont le tableau, s'il était présenté avec les couleurs convenables, ferait frémir d'horreur. Mais la Providence est toujours là qui veille sur les destinées de l'humanité; elle avait marqué la fin de l'existence du monde ancien, et c'était à dessein qu'elle laissait se mêler toutes les croyances, et qu'elle les laissait s'entre-détruire l'une par l'autre. Le temps était venu où elle allait susciter un philosophe qui devait, quelques années plus tard, redonner une puissante et irrésistible unité à la psychologie humaine, et dont les prédications humanitaires serviraient de centre et de pivot à une civilisation nouvelle et durable comme le monde, parce que ses voies devaient être larges et perfectibles comme l'humanité elle-même.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Guerre civile entre Marius et Sylla. — Mithridate. — Sylla en Asie. — Cinna appelle Marius à Rome. — Massacre des partisans de Sylla. — Cicéron ne prend pas de parti dans les troubles de la république. — Mort de Marius. — Sylla revient en Italie. — Pompée. — Entrée de Sylla à Rome. — Proscriptions. — Catilina parmi les sicaires de Sylla. — Cicéron plaide sa première cause. — Il part pour la Grèce. — Abdication de Sylla. — Sa mort et ses funérailles. — Cicéron revient à Rome. — César. — Sertorius. — Lucullus et Mithridate. — Spartacus. — Nouvelle guerre servile.

Pendant la guerre sociale, la gloire de Sylla avait grandi par ses victoires, tandis que celle de Marius s'était obscurcie. La haine née en Afrique entre ces deux hommes s'en était augmentée. Elle était portée à un si haut degré, qu'il ne fallait plus qu'un prétexte pour faire naître une guerre civile. Il se présenta bientôt à l'occasion de la première guerre contre Mithridate, dont le sénat chargea Sylla, élevé au consulat, malgré les intrigues de son ennemi. Les chevaliers, dont un grand nombre avait été ruiné par le succès du roi de Pont, voulaient confier la conduite de cette guerre à Marius, qu'ils savaient intéressé à ne pas réformer les abus, cause première du soulèvement de l'Asie Mineure. Ils regardaient comme si important d'envoyer dans cette province un homme à eux, qu'ils consentirent à favoriser les prétentions des Italiens, que, jusqu'alors, ils avaient repoussées avec tant de vigueur. Marius se ligua aussitôt avec le tribun Sulpicius pour arracher au consul ce commandement. à l'aide de leurs factions réunies. Sulpicius,

soutenu par une bande armée de chevaliers qu'il appelait l'anti-sénat, obtint enfin une loi favorable à l'anarchie, au moyen de laquelle il put disséminer les nouveaux citoyens et les affranchis dans les trente-cinq anciennes tribus. L'assemblée populaire, ainsi composée, rendit, au milieu des plus coupables violences, un plébiscite qui déféra à Marius le département de l'Asie. Sylla, que ces troubles avaient obligé de se réfugier dans son camp, assiégeait alors un reste de Samnites enfermés dans Nola. Il leva le siège aussitôt, et marcha vers Rome à la tête de ses légions. Malgré la résistance de Marius et de Sulpicius, le consul entra dans la ville. Il accabla la démocratie en rendant au sénat la proposition des lois et en rétablissant, pour toutes les délibérations, le vote par centuries. Marius, Sulpicius et neuf de leurs complices sont déclarés ennemis publics. Sulpicius, livré par un esclave, est tué par ordre du consul, qui fait exposer sa tête sur la tribune aux harangues; Marius, dont la tête est mise à prix, s'enfuit de Rome. Arrêté dans les marais de Minturnes, il est livré aux magistrats de ce bourg, qui ordonnent sa mort. Le vainqueur des Cimbres, vieux et malheureux, excite cependant la pitié des habitants de Minturnes, qui lui donnent un léger navire avec lequel il réussit à passer en Afrique. Il débarqua près des ruines de Carthage; mais, repoussé par le préteur d'Utique, il se cacha avec Marius, son fils adoptif, dans une île voisine de la côte.

Sylla s'était débarrassé des chefs de la faction qui lui était contraire; mais la faction elle-même n'était point anéantie. Entré dans Rome l'épée à la main, menaçant de verser des flots de sang, il proclama impudemment qu'il était venu pour rétablir l'ancienne liberté. Le peuple parut croire à ses déclarations, et, refusant ses suffrages à son neveu et à son ami, il donna le consulat à L. Cinna, partisan de Marius. Le nouveau consul fléchit d'abord sous le vainqueur, se lia à lui par les plus

terribles serments ; mais lorsqu'il se crut assez fort , il essaya de poursuivre Sylla. Dans le Picénum , le proconsul Cnéus Pompée avait fait tuer le consul Q. Pompée , son parent , partisan de Sylla , qui venait le remplacer dans le commandement de son armée. Dès lors , en homme habile , Sylla prit sans hésitation son parti ; il laissa là Pompée , Cinna , ses accusateurs et ses juges , et quitta l'Italie pour aller combattre Mithridate , et pour s'attacher plus intimement ses légions par des victoires lucratives dans la Grèce et dans l'Asie.

Le jeune Cicéron , qui avait combattu quelque temps sous Sylla , ne suivit point ce général en Asie ; il revint à Rome étudier la jurisprudence auprès de Q. Scævola , le grand pontife.

Le roi de Pont , quarante ans l'implacable ennemi de Rome , avait quelque chose d'Annibal : il possédait ses vastes projets , son indomptable volonté ; mais il n'avait pas son génie stratégique. De Pergame , dont il avait chassé les Romains , il versait sans cesse dans l'Asie Mineure , dans la Macédoine et dans la Grèce , de nouvelles hordes qu'il appelait du Caucase , de la Crimée et des bords du Danube. Toutefois , ces bandes sans discipline ne pouvaient tenir devant les légions romaines. Sylla les détruisit aisément , et il employa d'ailleurs avec le même succès , dans cette guerre , le sabre et la corruption. Athènes seule , défendue par l'épicurien Arestion , lui résista longtemps. Du haut de leurs murailles , ces Grecs spirituels , mais imprudents , lançaient les mots les plus piquants sur Sylla et sur Métella sa femme. Ils payèrent cher ces bravades. Il fallut enfin se rendre , et les Romains inondèrent la ville de sang. Puis , Sylla se hâta de passer en Asie , où une armée du parti de Marius tenait Mithridate assiégé dans Pitane. Il ne tenait qu'à lui de détruire l'ennemi du peuple romain ; mais l'ambitieux qui voulait asservir sa patrie , craignait les

partisans de Marius bien plus qu'il ne craignait Mithridate, et il ouvrit au roi un passage, exigeant cependant en retour la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie Mineure.

Alors l'Asie, pillée par les publicains de Rome, pillée par Mithridate, fut encore pillée par les soldats de Sylla. Tout leur fut abandonné : fortune des familles, honneur des enfants, trésors des temples, ils eurent tout ; et Sylla, en partant, frappa encore ces peuples malheureux d'une contribution de vingt mille talents ; et le général, chargé des trésors de Delphes, d'Olympie et d'Épidaure, et les légions romaines enrichies des dépouilles de l'Asie, se mirent en marche vers l'Italie.

Après le départ de Sylla pour l'Asie, Cinna releva les espérances du parti démocratique à Rome. Il entreprit de rétablir la loi de Sulpicius ; mais le deuxième consul Octavius, soutenu par le sénat et par les anciens citoyens, s'opposa à toutes ces tentatives et parvint, après un combat sanglant, à chasser Cinna de Rome. Le sénat dépouilla le consul vaincu de sa dignité et le fit remplacer par Cornélius Mérula.

Cinna, chassé de Rome, lève une armée en Campanie, donne une nouvelle vie au parti italien, et, malgré les sages avis de Sertorius, son lieutenant, il rappelle d'Afrique Marius et les autres bannis. Faiblement défendue par les troupes d'Octavius, de Pompéius Strabon et de Métellus Pius, affamée par la prise d'Ostie, Rome ouvre ses portes à Cinna, à Marius, à Carbon et à Sertorius, qui l'assiégeaient avec quatre armées. Elle est livrée au pillage et devient le théâtre des plus épouvantables excès. Le farouche Marius, rentré dans Rome avec une bande de pâtres affranchis et de laboureurs libres de l'Étrurie, fit égorger par ces barbares les plus illustres partisans de Sylla. L'orateur Marcus Antonius, Catulus Lutatius, son ancien collègue dans la guerre des Cimbres, le sénateur P. Crassus, Cornélius Mérula, Octavius, périrent dans ces massacres.

Les excès de ces assassins furent tels, que Cinna et Sertorius en eurent horreur, et que, les enveloppant une nuit, ils les firent tailler en pièces par leurs soldats. Cinna se nomma de nouveau consul, prit pour collègue Marius, qui occupa cette haute dignité pour la septième fois ; mais il mourut dix-sept jours après, le 13 janvier 86, des excès de vin dans lesquels il se plongeait pour s'étourdir sur l'approche de son ennemi qui arrivait à marches forcées. Le retour de Sylla, attendu avec une anxiété mêlée d'effroi, était cependant désiré par l'aristocratie comme le seul espoir qui restât à cette malheureuse république, que tant de sang venait de souiller, et que tant de sang devait inonder encore.

Cicéron n'avait point pris de parti dans ces troubles, il étudiait sous le rhéteur Apollonius et publiait plusieurs poèmes dont nous avons encore des fragments assez considérables, les *Alcyons*, *Tamelastis*, élégie, et *Marius*, poème. Il publia aussi la *Rhétorique* ou *de l'Invention oratoire*, en deux livres. Cet ouvrage était sans doute une étude; c'est un extrait des leçons de ses maîtres et des traités des rhéteurs grecs admis dans les écoles de Rome.

Au plus fort des troubles, et pendant que Marius et Cinna étaient consuls, il fit paraître un livre ou un discours, *de l'Administration de la république*, puis un ouvrage sur la grammaire ; mais les titres seuls de ces deux ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. C'est aussi à cette époque que furent composés les quatre livres de la *Rhétorique à Hérennius*. Il semble que ce traité soit entièrement calqué sur celui *de l'Invention*, dont on pourrait dire qu'il est une nouvelle édition refondue et augmentée. On présume que les écrits d'Hermagoras sont la source où Cicéron a puisé de préférence. Quoi qu'il en soit du mérite absolu de ces ouvrages, on voit par quelles études sérieuses Cicéron se préparait à la tribune. Pendant que Pompée, qui avait presque un an de moins que

lui , levait une armée pour aller rejoindre Sylla , lui , comme s'il n'avait jamais dû s'occuper de choses publiques , consacrait tout son temps à la rhétorique et à la philosophie qu'enseignaient alors à Rome Philon de Larisse , Diodote et Molon de Rhodes.

Pendant que Sylla , qui aurait pu éviter trente ans de guerre à sa patrie en accablant Mithridate , laissait incomplète la ruine de ce prince , afin de venir à Rome se venger de ses ennemis , la démocratie y dominait. Cinna et Carbon avaient été ses chefs ; mais , comme il arrive toujours , ils n'eurent pas la force de contenir les hordes féroces qui déshonoraient ce parti. L'ordre n'était nulle part , partout régnait une sauvage anarchie populaire , dont Cinna lui-même finit par être la victime. En 85 , Cinna , s'étant nommé consul pour la troisième fois , se donna Carbon pour collègue. Il voulut d'abord marcher contre le vainqueur de Mithridate ; mais ses soldats résistèrent à ses ordres , le jeune Pompée l'abandonna , et il fut assassiné à Ancône par ses troupes mutinées. Cinna venait de marier sa fille Cornélie à Jules César , qui devait bientôt apparaître si célèbre et si puissant.

Sylla était attendu , en Italie , comme un dieu exterminateur. On publiait de lui des paroles terribles. La furieuse cupidité de ses soldats habitués à vaincre , faisait frémir les bons et les mauvais citoyens. Aussi Carbon , demeuré seul consul , put-il déterminer le sénat à recevoir Sylla , qui s'avancait vers l'Italie , comme un ennemi public ; mais ce lâche démagogue , mais le stupide Norbanus , mais le jeune C. Marius n'avaient pas même assez d'autorité et de force morale pour remplacer le malheureux Cinna , qui était mort à la peine. Pour Cicéron , il travaillait toujours ; il ne paraît pas que les esclaves de Marius , que les anarchistes qui effaçaient avec du sang les dernières traditions des vieilles et glorieuses constitutions , soient allés le troubler dans sa retraite , où , pour conti-

nuer ses études grecques, il traduisait en trois livres *l'Économique* de Xénophon. C'était plutôt une imitation qu'une traduction. De cet ouvrage, il ne nous reste plus que quelques fragments. Cependant, même dans cette indifférence des choses publiques où vivait le jeune Cicéron, on peut apercevoir cette hésitation qui deviendra plus tard le fond de son caractère, et qui mettra une sorte de duplicité dans sa conduite politique. On l'a déjà vu combattre sous Sylla, et puis, Sylla étant accusé et partant pour l'Asie, il abandonne ce général et revient à Rome publier un poème en l'honneur de Marius.

Au premier bruit du retour de Sylla, la peur réunit autour des consuls près de cent mille hommes. Sylla n'avait qu'une quarantaine de mille vétérans, avec six mille cavaliers et quelques soldats de la Macédoine et du Péloponnèse ; mais c'était plus qu'il ne lui en fallait pour battre une foule mal disciplinée et encore plus mal commandée. Aussi, à son arrivée sur le sol italique, le vainqueur de Mithridate, car Sylla prenait ce titre, défait en Campagne le consul Norbanus, et attire sous ses drapeaux, près de Téanum, toute l'armée du consul Cornélius Scipion. Dès lors, Métellus Pius, et, à son exemple, tous les nobles, se déclarèrent pour lui. Le fils de Pompéius Strabon, Cn. Pompée, simple chevalier romain, leva de sa propre autorité trois légions dans le Picénum, remporta divers avantages sur plusieurs partis consulaires, enleva au consul Scipion une nouvelle armée qu'il venait de former, puis il alla rejoindre Sylla.

On se tromperait si l'on croyait que cette démarche fut l'expression d'un dévouement loyal au parti politique que représentait ou voulait représenter Sylla. Le jeune Pompée n'était qu'un ambitieux, qui aurait embrassé avec autant de facilité le parti des Italiens, s'il n'avait pas été rebuté par ceux qui avaient fait une si dure expérience de la versatilité de sa famille. Sylla jugea d'un

coup d'œil le caractère orgueilleux et le médiocre génie du jeune homme qui s'offrait à lui avec une armée victorieuse; il se leva à son approche et le salua du nom d'*imperator*. A ce prix, il s'en fit un instrument docile; il l'envoya dans la Gaule italienne, en Sicile et en Afrique, où il obtint de grands succès sur le parti opposé.

Carbon, vaincu par Pompée, rentra dans Rome où il se fit nommer consul pour la quatrième fois et se donna pour collègue le jeune Marius, qui n'avait de son père que la cruauté. Tous deux renouvelèrent les proscriptions. Le préteur Damasippus s'en fit l'exécuteur. Il fit mourir le grand pontife Q. Scævola, Carbon Arvina, parent du consul, P. Antistius, beau-père de Pompée, et plusieurs sénateurs amis des lois et de la modération. Sylla cependant, partout vainqueur, soit en personne, soit par ses généraux, chaque jour gagnait du terrain. Il rallia à sa cause les peuples de l'Italie en leur donnant le droit de cité, et la défection ébranla même les armées de Carbon et de Marius. Ce dernier, dans cette position qu'une victoire seule pouvait améliorer, osa essayer d'arrêter Sylla, qui marchait sur Rome; mais, défait à Sacriport, entre Signia et Préneste, il se réfugia dans cette dernière ville, où il resta bloqué. Sylla se multiplie : vainqueur à Saturnia, à Neapolis, à Clusium, à Spolette, il empêche les Italiens de délivrer Marius. Pontius Telesinus, à la tête des Samnites, qui n'avaient pas déposé les armes depuis la guerre sociale, se jette, par un effort désespéré, entre Pompée et Sylla, comme pour débloquer Préneste; puis, il tourne brusquement sur Rome, afin de la réduire en cendres avant de périr. Rome était perdue si l'armée de Sylla n'était arrivée à temps et n'avait livré aux Samnites une furieuse bataille à la porte Colline. La victoire fut longtemps indécise; mais Telesinus fut tué au moment où il pouvait se croire vainqueur, et l'*heureux* Sylla entra dans Rome. Alors de

nouvelles défections éclatent de toutes parts : les Lucaniens se soumettent ; Rimini se rend ; toute la Gaule italienne pose les armes ; Albinovanus fait sa paix en massacrant ses collègues ; Norbanus s'enfuit à Rhodes et se tue ; Carbon se livre , en Sicile , à Pompée qui le fait mourir.

Marius, ne comptant ni sur son courage ni sur son parti, se perça de son épée et mourut. Douze mille Italiens enfermés dans Préneste furent passés au fil de l'épée ; dix mille Samnites à qui l'on avait promis la vie furent massacrés au champ de Mars, dans Rome même : leurs cris retentirent jusqu'au temple de Bellone, où Sylla haranguait le sénat. Ce corps paraissant ému d'horreur et de crainte, « Ce n'est rien, dit froidement le vainqueur, je fais punir quelques factieux. » A cette exécution succéda la proscription des partisans de Marius. Chaque jour on affichait le nom de ceux qui étaient voués à la mort. Non-seulement les ennemis personnels de Sylla furent frappés ; mais encore les ennemis particuliers de ses adhérents. La vengeance une fois apaisée, l'avidité renouvela les massacres. Catilina se montra, dit-on, parmi les sicaires de Sylla ; César fut proscrit, mais Sylla se laissa fléchir en sa faveur. Cinq mille citoyens furent portés sur les listes de proscription.

Ce fut ainsi que Rome triompha de l'Italie, et que dans Rome même le sénat triompha des chevaliers. Le véritable peuple romain n'existant plus depuis longtemps, nul ne pensa à lui. Mille six cents chevaliers périrent avec quarante sénateurs de leur parti. Leurs biens immenses, amassés par la spoliation sur l'étranger, par l'usure sur leurs concitoyens, par la ruine des hommes libres de l'Italie, par la sueur et le sang de plusieurs générations d'esclaves, furent distribués aux soldats, aux généraux et aux sénateurs de Sylla, qui, tout dégouttant de sang, osa s'annoncer comme le vengeur et le res-

taurateur de l'ancienne république. Voulant se faire nommer dictateur, et les deux consuls ayant été tués, Sylla sortit de Rome, fit, selon la forme ancienne, élire par le sénat un *interrex* qui le proclama dictateur pour un temps indéfini.

Voilà comment cet homme se jouait de la légalité en la faisant servir à sa puissance absolue. Marius, orgueilleux et cruel, avait suivi sa haine en furieux, et avait tué brutalement ceux qu'il haïssait; Sylla, dans ses massacres, fut froid, régulier et méthodique : assis dans son tribunal, il recevait les têtes sanglantes de ses ennemis et les payait au prix du tarif. Dictateur, il appliqua à l'Italie entière son terrible système. Partout les hommes du parti de Marius furent mis à mort; des cités entières furent prosrites comme des hommes et dépeuplées pour faire place aux légions de Sylla. L'Étrurie, qui avait jusqu'alors échappé aux colonies et aux lois agraires, la seule province où conséquemment les laboureurs fussent encore libres, devint la proie de ses féroces soldats. Il fonda, dans la vallée de l'Arno, une ville nouvelle sous le nom de *Florentia*, du nom mystérieux de Rome, *Flora*.

Après avoir triomphé pour ses victoires sur le roi de Pont, Sylla s'occupa de mettre de l'ordre dans la république. Il fait rendre d'abord une loi qui proclame l'abolition du passé et qui ratifie, par avance, tous ses actes pour l'avenir; il affranchit dix mille esclaves des prosrits, et établit des colonies de vétérans dans toute l'Italie; il ôte la puissance législative aux tribuns, et redonne au sénat l'élection des pontifes et la puissance judiciaire. Les comices par tribus sont abolis; on ne peut plus briguer le consulat qu'après la préture, la préture qu'après la questure. Il limite la puissance des gouverneurs de provinces, et réprime leurs exactions; il garantit la sûreté individuelle par des lois contre l'assassinat

et l'empoisonnement ; il relève la dignité du droit de cité par des restrictions apportées à la concession de ce droit ; Il porte à huit le nombre des préteurs, et celui des questeurs à vingt ; il augmente le collège des pontifes et celui des augures ; il complète le sénat en y faisant entrer trois cents chevaliers, et agrandit enfin l'enceinte de Rome. Ces sages règlements tarirent tout à coup la source des désordres populaires, et les hommes de paix auraient pu croire à une nouvelle période de bien et de liberté, si le bien et la liberté avaient pu naître de la violation de toutes les lois divines et humaines et de la tyrannie.

En 81, sous le consulat de Tullius Décule et de Cornélius Dolabella, Cicéron quitta son cabinet de littérateur, pour venir plaider une cause civile ; il avait alors vingt-six ans. Le client de Cicéron s'appelait Publius Quintius ; il s'agissait pour lui de la fortune, de l'honneur et de l'existence civile. Cette cause était toute d'intérêt privé sans doute ; mais le crédit de Névius, l'une des deux parties, lui donnait une véritable importance. On trouva qu'il y avait quelque courage, de la part de Cicéron, à plaider pour un simple citoyen, pour un plébéien obscur, contre un homme qui, malgré sa profession de crieur, comptait parmi ses protecteurs Sylla lui-même ; d'ailleurs, Névius avait fait choix d'Hortensius pour le défendre. Les crieurs publics, à Rome, avaient une importance bien plus grande que celle que le rang inférieur de leur office aurait dû leur donner. Soumis, dans l'ordre de leurs attributions, aux magistrats auxquels ils étaient attachés, ces officiers avaient, comme greffiers, une existence indépendante, et les magistrats ménageaient des subalternes qui pouvaient devenir des surveillants incommodes, dangereux même, à cause de leur influence sur les dernières classes du peuple. Aussi une sorte d'intimité forcée de la part des grands compensait-elle l'infériorité sociale des crieurs. Ils étaient sou-

vent les complaisants des plaisirs de leurs patrons, et dans la maison de ces obscurs officiers, on voyait des tribuns, des préteurs, et même des consuls venir chercher des plaisirs de plus d'un genre. Si l'on ajoute à toutes ces causes de faveur l'influence des richesses de Névius, on comprendra facilement qu'il devait être un adversaire redoutable pour Quintius; Cicéron aussi ne se chargea-t-il de cette cause qu'à la sollicitation du célèbre comédien Roscius, dont Quintius avait épousé la sœur.

Le plaidoyer que Cicéron prononça dans cette occasion nous a été conservé tout entier.

Hortensius plaida d'abord pour le demandeur. Son jeune rival prit incontinent la parole, et, se débarrassant comme en jouant des subtilités de la chicane, il établit le point de la question avec autant de précision que de clarté; il distribua son plaidoyer en différentes parties, afin que les juges pussent suivre sans effort l'ensemble de l'affaire et le développement des moyens et des preuves; il démontra que Publius ne devait rien à Névius; qu'en le supposant créancier, Névius n'avait pas de motifs suffisants pour demander qu'on le mit en possession des biens de son ancien associé; que non-seulement Névius n'avait pas possédé légalement, mais que même il n'avait jamais possédé. Dans la péroraison de ce discours, le jeune orateur sut remuer le cœur des juges et les intéresser à son client. Malgré le talent incontestable d'Hortensius, malgré les intrigues et le crédit de Névius. Publius fut maintenu dans ses droits.

Tout cependant n'est pas digne d'éloges dans ce discours; on y trouve des redites nombreuses, trop de prétentions à la finesse de la pensée, des plaisanteries de mauvais goût sur la profession de Névius, et l'abus de l'antithèse. Plusieurs sont agréables, sans doute, et naturellement amenées; mais il en est qu'un homme supé-

rieur n'aurait pas dû se permettre. Ce fut, malgré ces défauts, un beau début pour un jeune homme, et, dès le premier pas dans la carrière, Cicéron se plaça au premier rang parmi les orateurs du barreau. Mais il n'est pas impossible que ce succès ne fût un sujet d'étonnement pour tous, et que Cicéron lui-même, comme ses juges et son adversaire, n'aient pu se rendre un compte bien exact de l'impression générale causée par ce discours. C'est qu'il était le premier pas d'une profonde révolution dans l'art oratoire ; c'est qu'il était l'apparition d'un système où le raisonnement, la force de la pensée et celle du style, où la véritable éloquence enfin, allaient remplacer des effets convenus, des subtilités et une exagération mimique étranges, sur lesquels s'appuyaient les grandes réputations oratoires contemporaines.

L'année suivante, Cicéron, ayant déjà plaidé plusieurs causes privées portées devant un juge désigné par le préteur, et assisté de trois assesseurs, se présenta pour plaider ce qu'on appelait à Rome une cause publique. Ces causes répondaient à ce que nous appelons procès criminels, entraînaient presque toujours des condamnations capitales, et étaient jugées par un tribunal présidé par le préteur, et composé de jurés tirés au sort parmi les sénateurs, depuis les dernières lois de Sylla.

Sextus Roscius, l'un des principaux citoyens d'Amérie, ville de l'Ombrie, avait été assassiné dans une rue de Rome en revenant de souper. Le meurtrier était demeuré inconnu. Roscius possédait des biens considérables, dont Chrysogon, affranchi du dictateur, s'empara. Roscius avait cependant un fils nommé Sextus comme lui ; mais Chrysogon, pour légitimer son action et pour se débarrasser de lui, chercha à le faire condamner à mort comme parricide. Les événements qui venaient de se passer avaient si profondément affecté les mœurs pu-

bliques, qu'il y avait à Rome des entrepreneurs d'accusations. Érucius, l'un d'eux, accusa Sextus de parricide. Malgré la terreur qu'inspirait le favori du dictateur, Sextus ne resta point sans défenseur : Cicéron se fit entendre, et Sextus fut sauvé. Cette cause et les circonstances dont elle était entourée acquirent une grande célébrité au jeune orateur ; il nous apprend lui-même qu'on s'empressa dès lors de lui confier les affaires les plus importantes.

Son plaidoyer, qui nous a été conservé, est divisé en trois parties : dans la première, il démontre que Sextus n'a point tué son père ; dans la deuxième, il attribue cet assassinat à deux Roscius, parents du jeune homme, qui appuyaient Érucius ; dans la troisième enfin, il jette de violents soupçons sur Chrysogon lui-même.

Ce discours a de la chaleur et du mouvement, mais il est encore loin d'être un des meilleurs de Cicéron ; on y voit trop cette abondance de l'orateur qui ne sait pas s'arrêter ; on y rencontre des redites nombreuses, des comparaisons sans grâce, et des antithèses de mauvais goût.

On a dit qu'après cette cause, Cicéron, craignant la vengeance de Sylla, partit pour la Grèce, et fit courir le bruit qu'il avait besoin de rétablir sa santé. Cette assertion de Plutarque est peu fondée ; car Sylla, dont la clémence était aussi calculée que les vengeances l'avaient été, ne pensait alors qu'au rétablissement de la tranquillité publique. Roscius d'ailleurs était du parti de Sylla ; il était protégé par toute la noblesse, par les Servilius et les Scipion ; il était client des tout-puissants Métellus, et, pendant le procès, il fut recueilli dans la maison de Cécilia Métella. La noblesse était alors indignée de l'insolence des gens de vile naissance, dont Sylla avait fait la fortune, et qui se permettaient tout sous l'ombre de son nom. Cicéron ne devait donc rien craindre, et il ne crai-

gnait rien en effet, puisqu'il resta encore dans Rome près d'une année entière, occupé à plaider différentes causes, entre autres celle d'une femme d'Arrétium, à qui l'on contestait son droit de cité. Les adversaires de cette femme se fondaient sur une loi expresse de Sylla, qui avait privé toutes les villes municipales de ce droit. Cependant notre orateur gagna encore cette cause, dans laquelle il avait pour adversaire l'orateur Cotta. Le panégyriste de Marius n'hésita pas à faire, dans ces occasions, l'éloge du parti de Sylla; mais il faut lui savoir gré de ne pas l'avoir fait avec trop de bassesse. Peut-être la crainte d'avoir, dans cette dernière cause, mécontenté Sylla, fut-elle pour quelque chose dans la détermination que prit Cicéron de quitter Rome; la connaissance du caractère de notre orateur peut le faire présumer. Il avait une âme honnête qui sentait vivement; ses premiers mouvements étaient d'un homme de courage, parce qu'il se laissait facilement entraîner par le sentiment du bien et du beau; rien ne l'effrayait pour sauver l'innocence menacée par le vice, ou la faiblesse attaquée par la force injuste; mais, ces premiers mouvements passés, il devenait timide, craintif et irrésolu.

L'ordre était rétabli dans la république, les lois étaient régulièrement appliquées, et l'État était bien gouverné; mais cet homme qui avait montré un si grand génie législatif, ne savait pas se gouverner lui-même. Esclave de ses passions brutales, il violait habituellement toute pudeur en se plongeant dans la débauche : c'est que Sylla n'était arrivé au souverain pouvoir ni par la vertu, ni par le dévouement au bien de tous; il n'y avait pas dans son âme l'ombre d'un sentiment généreux. Une volonté forte prêtait à cette âme égoïste une puissance irrésistible. Il était parvenu au pouvoir souverain à cause de son prodigieux mépris de l'humanité, qui lui faisait tout sacrifier à son élévation; et il était sans pudeur, parce qu'il

méprisait les hommes, qu'il n'avait jamais envisagés que comme les victimes ou comme les instruments de ses passions.

Muréna, que Sylla avait laissé en Asie, attaqua les frontières du royaume de Pont, prit quelques villes dans la Cappadoce, livra à Mithridate une bataille décisive, et mit fin à cette guerre en 81.

Sylla, maître de Rome et de l'Orient, ne possédait ni l'Espagne, où Sertorius soutenait le parti de Marius, ni l'Afrique, où le gendre de Cinna, Domitius Ahénobarbus, et Hiarbas, roi d'une partie de la Numidie, tenaient la campagne; mais quarante jours suffirent à Pompée pour réduire cette province. Dans une bataille décisive il battit Domitius et le tua; Hiarbas eut peu après un sort pareil. Pompée revint triompher à Rome devant Sylla, qui lui décerna le nom de *Grand*; et puis, au moment où le monde romain, moins l'Espagne, était, en entier, soumis à ses moindres volontés; après avoir, pendant deux ans, exercé la dictature, comme pour donner au monde une nouvelle preuve de son mépris des hommes, Sylla abdiqua volontairement le pouvoir. On s'émerveilla à Rome de cette fatigue ou de ce mépris de la puissance souveraine; le vulgaire admira le courage d'un homme chargé de tant de haines et qui descendait magnaniment au rang de simple citoyen. Il y avait, en effet, quelque chose qui frappait d'étonnement à voir ce proscripteur se promener insolemment sur la place, sans armes et presque seul; mais, en y réfléchissant, on pouvait bien apercevoir qu'une foule d'hommes était intéressée à défendre sa vie. Il y avait d'abord dans le sénat trois cents hommes à lui; dans Rome, dix mille esclaves affranchis et qui portaient le nom de Cornélius veillaient sur lui; et dans l'Italie, cent vingt mille vétérans, devenus par lui propriétaires, seraient accourus au premier danger. L'influence de son nom seul était telle que, retiré à

Cumes, dans la Campanie, après avoir abandonné toute puissance légale, sa volonté faisait toujours loi à Rome, et que la veille de sa mort il commandait encore.

Mais ce héros, ce tyran, à qui le monde romain obéissait en tremblant, au moral comme au physique, n'était cependant que pourriture : rongé de maux infâmes, consumé par une indestructible vermine, il resta jusqu'à sa mort livré aux plus sales passions. Ces dépouilles sanglantes des proscrits dont il s'était enrichi, il les livrait chaque jour à des mignons, à des farceurs ignobles, à des femmes de mauvaise vie, qui remplissaient sa maison ; cette fastueuse restauration de la république, dont il avait tiré tant de vanité, n'avait été que le triomphe des bouffons, des proxénètes et des assassins. Il avait voulu ressusciter la vieille Rome en exterminant les Italiens, et lui-même, il vivait entouré de barbares, de Chaldéens, de Syriens, de Phrygiens, qu'il consultait et dont il partageait les croyances et les superstitions.

Puis, après deux ans d'une vie de débauche et de honteux excès, il mourut tout-puissant, et Rome était tombée si bas, que ses funérailles furent encore un triomphe. Son corps, porté à travers l'Italie, fut escorté par la multitude de ses anciens soldats, qui venaient de toutes parts grossir son cortège. Devant le corps marchaient vingt-quatre licteurs avec les faisceaux ; on portait derrière deux mille couronnes d'or envoyées par les villes, par les légions et par son parti ; autour du cercueil se tenaient les prêtres ; puis venaient le sénat, les chevaliers et les légions. Tous ces hommes poussaient en mesure de solennelles lamentations, qui n'étaient interrompues que par le bruit cadencé d'une multitude infinie de trompettes, dont les sons éclatants chantaient sa gloire et la servilité du peuple romain. Il fut loué à la tribune aux harangues et enseveli au champ de Mars, où nul n'avait été enterré depuis les rois.

Mais l'œuvre politique de cet homme ne dura pas plus que lui ; semblable à son cadavre , elle tombait en lambeaux. Comme Sylla était l'âme de son système politique , il mourut en même temps que lui. Ces patriciens à qui il avait , au prix de tant de sang , rendu le pouvoir aristocratique , n'étaient plus de véritables patriciens : ce n'étaient , pour la plupart , que des plébéiens anoblis. Le peuple romain n'était plus l'ancien et rude peuple de la vieille république , mais bien une foule d'affranchis de diverses nations ; et l'unité romaine , à laquelle il avait tant sacrifié d'existences , n'était qu'une vaine idéalité qui disparut quand son génie se fut effacé.

Cicéron , qui avait quitté Rome avant l'abdication de Sylla , n'y revint qu'après la mort du dictateur ; il employa ces deux années à suivre les écoles des rhéteurs à Athènes , à Rhodes et dans les principales villes de la Grèce et de l'Asie Mineure. De retour à Rome , sous le consulat de Junius Brutus et de Mam. Émilius Lépidus , il prit des leçons de déclamation d'Ésopus et de Roscius. Ce fut alors qu'il épousa Térentia , qui était sœur d'une vestale. Il plaida cette année contre Clodius ; mais il ne nous est rien resté de ce discours.

Sylla vivait encore que le consul Émilius Lépidus avait déjà formé le projet de relever le parti de Marius. Une horrible fatalité semblait peser sur Rome ; Sylla avait eu beau verser du sang , il n'avait pas éteint les haines des partis : elles s'étaient tuées , sans doute , sous le tranchant du sabre des légions de Sylla ; mais , la boue de sang humain une fois séchée , elles reparurent plus violentes et plus implacables. Lépidus voulait , du vivant même de Sylla , renverser les lois qu'il avait portées ; sans la fermeté courageuse du deuxième consul , Lutatius Catulus , il aurait replongé Rome dans les horreurs de l'anarchie ; mais , le dictateur étant mort , il crut le moment favorable à la réalisation de son projet. Laisant le gouvernement

de la Gaule Narbonnaise, qui lui était échu, à son lieutenant Brutus, il s'avança, au moment des comices, jusqu'aux portes de la ville, pour obtenir, par la violence, un nouveau consulat. On ajourna les élections, et l'on déféra au proconsul Lutatius un pouvoir sans limites, selon la formule *Caveant consules*. Lépidus, battu sous les murs de Rome, près du pont Milvius, puis près de Cosa, en Étrurie, par Catulus, à qui le sénat avait joint Pompée, se réfugia en Sardaigne, où il mourut de chagrin. Après la bataille du pont de Milvius, Pompée courut dans la Gaule Cisalpine combattre le lieutenant de Lépidus. Il l'assiégea dans Modène, le prit et le fit tuer. Perpenna rassembla les débris des armées de Lépidus, et se réfugia en Espagne, où Sertorius soutenait toujours le parti de Marius. Une loi d'amnistie fut alors publiée; Pompée seul refusa de licencier son armée, et alla rejoindre en Espagne Métellus Pius, pour combattre Sertorius.

Cicéron, pendant ce temps, plaida plusieurs causes importantes, entre autres celle de Scamander, affranchi de Fabricius, accusé d'empoisonnement : il n'est rien resté de ce plaidoyer; celle de Roscius le comédien; celle M. Tullius Décule : nous n'avons rien de la première action, mais quelques fragments de la seconde sont venus jusqu'à nous; celle de jeunes Romains accusés d'indiscipline et de lâcheté pendant la guerre : ce plaidoyer est complètement perdu. Cicéron était arrivé à Rome au commencement de l'an 77, et ne reparut au barreau que vers le milieu de l'année. De toutes les causes qu'il plaida en 76, nous n'avons que son plaidoyer pour Q. Roscius; encore ne nous est-il pas parvenu tout entier.

Il s'agissait, dans cette affaire, de savoir si le comédien Roscius devait de l'argent à Fannius Chéréa, qui lui avait confié Panurge, un de ses esclaves, pour le former à l'art dramatique. Cet esclave, qui donnait les plus belles espérances, fut tué par un certain Flavius de Tarquinies.

Poursuivi par Chéréa et par Roscius, le meurtrier abandonna à ce dernier un petit domaine. Roscius, à titre de dédommagement, donna à Chéréa une certaine somme d'argent, et prit possession du domaine. Chéréa, se prétendant lésé, porta l'affaire devant la justice. Pison fut nommé juge par le préteur, et Perpenna, personnage consulaire, fut l'assesseur de Pison; Cicéron plaida pour Roscius et gagna sa cause.

Ce discours, qui ne nous est parvenu que mutilé, n'est pas susceptible d'analyse. Quoique Cicéron eût déjà trente et un ans lorsqu'il plaida cette cause, on retrouve dans ce qui nous reste de son plaidoyer, les mêmes défauts signalés dans ses deux premiers : toujours des antithèses, des formes interrogatives multipliées et des plaisanteries de mauvais goût. Mais le style est clair et élégant, et l'ordre et la lucidité avec lesquels l'orateur dispose ses preuves sont dignes de louanges. La lecture de ce plaidoyer est utile, en ce qu'elle nous fait connaître des traits de mœurs générales intéressants, et qu'elle nous donne des détails précieux sur le caractère, le talent et la fortune du comédien Roscius, qui fut l'ami de notre orateur.

Cicéron se trouvant dans l'âge où il était permis d'aspirer aux charges publiques (il avait plus de trente ans), demanda la questure ; c'était la première magistrature qui ouvrit l'entrée du sénat. La fortune de Térentia, qu'il venait d'épouser, aida sa candidature : il obtint l'unanimité des suffrages, et la même année vit les trois plus grands orateurs de Rome arriver ensemble, Cicéron à la questure, Hortensius à l'édilité, et Cotta au consulat.

Rome avait été deux ans exempte de troubles ; mais, en 75, pendant que Cicéron était proquesteur à Lilybée, en Sicile, le tribun Sicinius demanda l'abolition de la loi de Sylla concernant le tribunat ; il était soutenu par

César, alors simple tribun des soldats, et qui, depuis son retour à Rome, cherchait à relever le parti de Marius.

De sept ans plus jeune que Cicéron, César était son rival dans l'art de parler ; mais il l'emportait de beaucoup sur lui par le génie, par la volonté, par ses vues politiques, par son courage. Cicéron ne cherchait qu'à briller dans la république, César voulait faire une révolution dans l'empire et en changer les constitutions usées par le temps, et depuis longtemps sans harmonie avec les mœurs telles que les avaient faites les conquêtes successives qui avaient soumis le monde à la ville immortelle. Sans doute César avait des vices que Cicéron n'avait pas ; mais il avait aussi des vertus que notre orateur ne pouvait pas avoir. Tout était grand dans cet homme, tout en lui portait l'empreinte du génie : César était un grand homme.

Échappé aux proscriptions de Sylla, il se crut obligé de fuir, et alla servir en Asie sous Thermus. Il se distingua dès lors par sa bravoure, et, à la prise de Mitylène, la seule ville d'Asie qui n'eût pas déposé les armes depuis la victoire de Sylla sur Mithridate, il mérita l'honneur d'une couronne civique. Il passa ensuite dans l'armée de Servilius, qui faisait la guerre en Cilicie, contre les pirates ; mais il n'y fit qu'un court séjour : la mort de Sylla l'appelait à Rome, où il espérait profiter du mouvement de Lépidus. Son dessein était de se joindre à cette faction ; mais ayant bien vite reconnu le peu de forces du parti et surtout l'incapacité des chefs, il ne prit aucune part à une entreprise si mal concertée. Il montra seulement sa sympathie pour le parti, en demandant une amnistie pour tous les vaincus. Tout était calme à Rome, et César ne se trouvant pas en position de renouveler la tempête, résolut d'accuser Dolabella, qui, consul en 81, avait obtenu le triomphe au retour de son gouvernement de Macédoine, et de le faire con-

damner comme coupable de concussion. La cause était bonne ; il produisit un grand nombre de témoins contre l'accusé, et, quoiqu'il fût à peine âgé de vingt-deux ans, il soutint l'accusation par un discours si éloquent, que plus de cent ans après sa mort, on le lisait encore avec admiration. Mais Hortensius et Cotta étaient contre lui, et il plaidait devant un tribunal formé de sénateurs concussionnaires comme l'accusé : César devait perdre une cause qu'il avait crue imperdable.

Ce jeune homme, qui se sentait fait pour toujours vaincre, fut humilié de cette défaite. Il quitta Rome avec l'intention d'aller à Rhodes prendre des leçons de cet Apollonius Mélo, qui avait donné de si utiles conseils à Cicéron. Dans le trajet, il fut pris par des pirates auprès de l'île Pharmacuse ; prisonnier de ces misérables, loin de s'émouvoir ou de craindre, il leur parla en maître et les menaça de les faire mettre en croix. Comme ils lui demandaient vingt talents pour sa rançon, il leur en promit cinquante et se fit conduire à Milet ; puis, à peine arrivé, il assemble et équipe tout ce qu'il trouve dans le port de petits bâtimens, prend la mer, attaque les pirates et les bat ; coule à fond quelques-uns de leurs vaisseaux, s'empare des autres et les traîne à Milet. Il jette aussitôt en prison les pirates qui les montaient, et, avant que les ordres du proconsul Junius pussent être connus, de son autorité privée, il fait mettre en croix ses prisonniers. De Milet il passa à Rhodes où il fit quelque séjour ; mais comme Mithridate commençait à soulever l'Asie pour la troisième fois, le bruit des armes arracha César aux exercices de l'éloquence. Il repassa en Asie, leva quelques troupes, quoique simple particulier, battit un général du roi de Pont et retint dans l'alliance de Rome un grand nombre de villes prêtes à l'abandonner.

A son retour en Italie, il ne négligea rien de ce qui peut frapper et entraîner la multitude ; chaque jour on

le voyait occuper le vulgaire. Il plaidait fréquemment et avec éclat, ses manières étaient affables et pleines de politesse avec les derniers du peuple; il était bienfaisant et libéral jusqu'à la prodigalité, et la magnificence de son train, de ses équipages et de sa table, effaçait le luxe des plus riches. Les gens à courte vue disaient bien que, son patrimoine une fois dévoré, son crédit périrait; mais ces bonnes gens se trompaient, ils comptaient juger un homme vulgaire, et ils parlaient d'un homme de génie. César se ruina en effet; mais ce qu'il avait sacrifié de sa fortune n'était rien auprès de ce qu'il avait gagné en puissance.

Tel était le jeune homme qui soutenait le tribun Sici-nius. Le consul Curion s'opposa de toutes ses forces à la proposition du tribun, qui fut assassiné pendant les débats tumultueux auxquels elle donna lieu. Curion commit un crime inutile; car, l'année suivante, le consul Aurélius Cotta se vit obligé d'abolir la loi Cornélia, qui excluait des charges curules ceux qui avaient été tribuns. C'était une satisfaction que ce consul voulait donner au peuple, en proie à la disette causée par les pirates, qui infestaient toutes les mers de la Grèce et de l'Italie.

Dans cette calamité publique, l'administration vigilante de Cicéron en Sicile, contribua au soulagement du peuple romain. Il pressa les Siciliens de fournir la quantité de blé qu'ils devaient envoyer à Rome. Son activité excita d'abord quelques plaintes; mais elle fit connaître aussi très-promptement son équité, sa douceur et l'attention qu'il portait aux affaires. Dès lors les murmures se changèrent en louanges et en applaudissements, et les Siciliens lui témoignèrent leur reconnaissance par des honneurs qu'ils n'avaient rendus à aucun des questeurs qui l'avaient précédé. C'est que Cicéron, bien qu'homme d'État médiocre, bien que sans véritable génie administratif, bien que d'un caractère irrésolu et rapetissé par

la vanité, avait une âme honnête que l'avidité sordide de son temps n'avait point souillée. S'il avait vécu à une époque moins orageuse, il aurait reçu, à ses derniers moments, la plus douce des récompenses du sage et honnête administrateur, les bénédictions et les regrets de tout un peuple; mais, vivant dans un temps de révolution avec les vertus d'un paisible citoyen, il fut d'abord un instrument dans les mains de Pompée, et ensuite une victime qu'Octave vendit et qu'Antoine sacrifia.

Sylla, qui avait appliqué le fer et le feu sur les plaies saignantes de l'empire, avait paru les cicatriser un moment par ce remède énergique; mais ce médecin impitoyable, loin d'avoir guéri ses maux, les avait encore aggravés. Après sa mort, nous l'avons vu, le parti italien se souleva dans tout le nord de l'Italie. La Gaule Cisalpine et l'Étrurie, dont la ruine avait payé la guerre civile, furent, il est vrai, facilement réduites par les vétérans de Sylla; mais une sourde rumeur annonçait que la tempête suivrait bientôt ce calme incertain. En Asie, depuis le départ de Lucullus, les chevaliers, les publicains qu'il avait contenus, avaient recommencé leurs exactions, et l'usure, les violences, les outrages, la traite des hommes libres devaient bientôt soulever les peuples contre Rome. Dans toutes les provinces, les sénateurs, sûrs de l'impunité depuis qu'ils avaient repris le pouvoir judiciaire, exerçaient des brigandages qu'on se refuserait à croire, si le procès de Verrès n'en fournissait pas la preuve juridique. Puis la plaie la plus horrible de l'empire, l'esclavage, dévorant la population libre, s'élargissait toujours, souillant tout, et laissant sur les mœurs une empreinte purulente que rien n'effaçait et qui précipitait à sa ruine le monde romain tout entier, peuple, publicains, chevaliers et nobles de toutes les classes.

Tel était donc l'empire romain après la mort de Sylla. Il n'avait pas laissé un homme remarquable pour soute-

nir son œuvre. Catulus, Crassus, Lucullus lui-même, n'étaient pas des généraux; Métellus ne montra en Espagne que de l'incapacité. Le parti de Sylla n'avait qu'un général heureux, c'était Pompée, dont les sentiments pour ce parti étaient très-équivoques. Pour combattre Lépидus, il avait fallu Pompée; pour terminer la guerre de Sertorius, on envoya Pompée. Ce fut encore Pompée qui dissipa les restes des bandes de Spartacus, et qui, prenant en ses mains les forces de la république, donna la chasse aux corsaires. Général médiocre toutefois, il vainquit presque toujours sans gloire, et, dans cette dernière circonstance, il avait pris la massue d'Hercule pour détruire une fourmilière.

Un seul homme avait pu résister à la fortune de Sylla : c'était Sertorius; il s'était déjà distingué en Espagne en 96; étant tribun des soldats. Dans la guerre sociale, quoiqu'il n'eût pas de commandement en chef, il se signala par un grand nombre d'exploits. En 90, il était questeur dans la Gaule Cisalpine. Sa position d'homme nouveau et ses liaisons avec Marius, dont il avait été le lieutenant, le jetèrent dans le parti démocratique. Sylla, d'ailleurs, avait usé de son influence pour l'exclure du tribunat, et son nom fut porté sur les tables de proscriptions. Il conseilla cependant à Cinna de ne pas rappeler Marius, dont l'orgueil et la cruauté lui étaient connus. Pendant l'occupation momentanée de Rome par le parti italien, il se montra vainqueur généreux, et ce fut lui qui tailla en pièces les esclaves, exécuteurs des vengeances de Marius. Il avait prévu de bonne heure la victoire de Sylla, et avait passé en Espagne qui lui était échue pour département, après sa préture. Il gagna l'affection des habitants par sa modération, par son désintéressement, par son génie mêlé d'audace et de ruse. Le dictateur envoya contre lui Annius avec une armée. Hors d'état de tenir la campagne, Sertorius se réfugia en

Afrique, courut les mers en se faisant connaître par d'aventureuses expéditions, puis il rentra en Espagne avec une petite armée qu'il grossit de quatre mille sept cents Lusitaniens et des proscrits qui se rendirent auprès de lui. C'est avec cette poignée d'hommes qu'il lutta pendant huit ans contre les généraux de Rome, qui eurent sous leurs ordres jusqu'à cent vingt mille légionnaires. Métellus ne put l'empêcher d'étendre sa domination sur toute l'Espagne. Sertorius combattant contre Rome en conservait fidèlement les institutions dans son camp ; il s'était fait un sénat de trois cents proscrits, d'où il tirait les questeurs et les lieutenants qui combattaient sous ses ordres. La défaite du parti de Lépidus ne fit qu'augmenter ses forces. Perpenna, vaincu par Pompée, se retira en Espagne avec les débris de son armée. Il voulut d'abord faire séparément la guerre ; mais ses soldats le forcèrent de se joindre à Sertorius, et ce fut un affront que Perpenna ne pardonna jamais. Sertorius reçut des propositions de Mithridate ; mais, Romain au milieu des barbares qui faisaient sa force, il eut la magnanime obstination de ne pas céder en Asie un pouce de terre, et de ne pas porter atteinte à l'intégrité de l'empire.

Pompée suivit de près Perpenna. Il affectait, dans son orgueil, de mépriser Sertorius, qui le châtia de son insolence en lui faisant éprouver en 77 un échec considérable, et ouvrit la campagne suivante par un succès éclatant près de Sucrone. Cet avantage eût été décisif si Métellus n'était venu rétablir le combat. Pompée et Métellus ne séparèrent plus leurs forces, et, malgré cette union, longtemps ils trouvèrent Sertorius invincible.

Métellus le battit à la fin, près de Ségontia. Sertorius eut bientôt réparé sa défaite ; il leva une nouvelle armée, à la tête de laquelle il déjoua les efforts de ses ennemis, et Pompée, aux abois, parlait déjà de se replier sur l'Ita-

lie. On pouvait douter alors si la fortune ne décidait pas que la république romaine était dans le camp de Sertorius, et les rebelles dans Rome. Mais ce grand homme fut assassiné dans un repas par Perpenna, qui osa prendre sa place, et perdit tout par son incapacité. Pompée n'eut qu'à se présenter pour accabler un pareil adversaire. Abandonné par ses soldats, il fut pris par Pompée, qui le fit mourir sans vouloir l'entendre, et qui brûla tous ses papiers, non pas, ainsi qu'il le disait, de crainte d'y trouver compromis quelques Romains; mais plutôt pour faire disparaître toute trace des intrigues qui l'avaient débarrassé d'un ennemi invincible.

Quant à Cicéron, en quittant Lilybée, il adressa aux Siciliens un discours pour les remercier des honneurs extraordinaires qu'ils lui avaient décernés, et pour leur promettre sa protection. Ce discours n'est pas arrivé jusqu'à nous. Revenu en Italie, il fut étonné qu'on n'y connût rien de toute la gloire qu'il croyait avoir acquise dans sa questure. Cet échec, qu'il raconte d'une manière agréable dans son discours *pour Plancius*, lui fit sentir, dit-il, que le peuple romain avait l'oreille dure, et dès lors il résolut de rester sous les yeux de ses concitoyens et de fonder ses espérances de fortune sur son éloquence. Il avait cinq ans à passer dans la vie privée avant de pouvoir exercer l'édilité. Ce temps fut consacré aux exercices oratoires et aux travaux de la défense. Il associait à ces exercices quelques jeunes gens que leur naissance et leur talent appelaient à jouer un rôle dans la république; de ce nombre étaient le jeune Crassus et Curion. Au barreau, il brillait au premier rang et prononça un grand nombre de discours, dont il ne reste plus que quelques titres et quelques lambeaux; mais qui existaient encore au temps de Quintilien. C'est alors qu'il plaida pour P. Oppius, accusé de malversation dans l'administration des vivres; pour L. Va-

rénus, accusé d'avoir tué son frère, C. Varénus (dans ce discours, Cicéron cherche à faire retomber ce crime sur les esclaves d'Ancharius); pour C. Mustius, un des fermiers de la république; devant le collège des tribuns, pour Sthénus, que Verrès avait frappé d'une condamnation capitale.

La guerre d'Asie dura dix ans encore après celle d'Espagne. Ce pays, qui avait été le plus riche du monde, était devenu le plus malheureux. Les publicains et les chevaliers romains, Mithridate et Tigrane concouraient chacun de leur côté à le ruiner et à le dépeupler. En une seule fois, Tigrane enleva de la Cappadoce trois cent mille hommes, qu'il transféra à Tigranocerte sa nouvelle capitale. L'Asie romaine était peut-être plus à plaindre encore : des usuriers romains ayant avancé les vingt mille talents levés par Sylla, en peu d'années ce capital s'était trouvé porté à cent vingt talents (plus de 600,000,000 de francs). Les malheureux, pour payer une aussi effrayante somme, vendaient leurs terres, vendaient leurs femmes, leurs filles nubiles, leurs petits enfants, et finissaient par être vendus eux-mêmes et traînés en esclavage; car c'était la fin de tout. Il semblait que Rome n'avait été faite que pour user la population du monde dans les fers.

Mithridate, encouragé par les cris que poussait l'Asie Mineure sous la torture des usuriers de Rome, envahit la Cappadoce et la Bythinie, et prit un grand nombre de cités dépendantes des Romains. Pompée, étant encore occupé en Espagne à combattre contre Sertorius, le consul Lucullus, l'un des chefs du parti de Sylla, obtint, à force d'intrigues, la commission lucrative de la guerre d'Asie. Ce Licinius Lucullus n'était pas un général, quoiqu'il eût déjà combattu contre Mithridate comme questeur de Sylla; c'était un administrateur et surtout un homme de lettres. Il avait écrit en grec l'histoire

de la guerre d'Italie. C'était lui que Sylla avait laissé en Asie pour lever les contributions de guerre et pour faire rendre gorge aux publicains du parti de Marius. Le dictateur lui confia en mourant la tutelle de son fils, et il lui avait dédié ses *Commentaires*, écrits en langue grecque.

Aurélius Cotta, collègue de Lucullus, ayant été chargé du commandement maritime, partit le premier, afin de n'avoir pas à partager la gloire du succès; mais Mithridate, qui avait armé ses troupes à la romaine, afin de rendre la lutte plus égale; les porta vivement au-devant de Cotta et le défit sur terre, pendant que sa flotte dispersait la flotte romaine commandée par Nudus. Cotta se renferma dans Chalcédoine, où Mithridate vint l'assiéger. Lucullus, ne se pressa point de se mesurer avec le roi de Pont, qui tenait la campagne avec une armée de trois cent mille hommes: le désastre de son collègue lui faisait un devoir d'agir avec circonspection. Il aurait pu entrer dans le Pont, que Mithridate avait laissé sans défense; mais il préféra venir au secours du présomptueux Cotta. Le roi de Pont s'était présenté devant Cyzique, qu'il pressait avec ses trois cent mille hommes par terre et par mer. Formée de dix peuples différents, cette multitude, malgré la nouvelle organisation que lui avait donnée Mithridate, ne pouvait pas rester longtemps unie: la seule difficulté de la nourrir devait d'ailleurs en amener bientôt la dispersion. Pendant que Mithridate s'obstine follement devant cette place imprenable, Lucullus, avec ses trente-deux mille hommes, l'observe, lui coupe les vivres, et lui ôte ses ressources en ramenant peu à peu vers Rome les cités qui s'étaient données à lui. Ce ne fut point la force qu'il employa pour cela, ce fut la justice: il réforma les abus qui avaient soulevé le pays. Un grand général aurait peut-être échoué contre le roi de Pont et sa multitude armée; mais cette

puissance colossale ne put tenir contre cette guerre administrative, qui le privait des subsides avec lesquels il entretenait ses troupes. Au bout de deux ans, impuissant à nourrir tant de soldats, Mithridate leva le siège de Cyzique, et cette nombreuse armée fit une retraite précipitée devant une poignée d'hommes : ce fut une véritable déroute. Lucullus l'atteignit cependant sur les bords du Granique ; il n'eut que la peine de tuer : les vingt mille hommes qu'il tailla en pièces dans ce combat, étaient les derniers débris d'une armée qui se débandait en fuyant.

Ainsi furent déconcertés les vastes plans de Mithridate. Dès ce moment, il dut se borner à défendre son royaume contre les Romains, qu'il avait voulu attaquer sur leur propre territoire. Lucullus avançant lentement vers le Pont, Mithridate avait déjà armé de nouvelles bandes de barbares qu'il envoyait chercher chez les Scythes. Il parut d'abord se jouer de ses ennemis, à qui il échappait toujours ; mais bientôt quelques défaites partielles et le découragement qui s'ensuivit, suffirent pour dissiper cette nouvelle armée, et le roi barbare fut obligé d'abandonner son royaume et de fuir en Arménie, chez son gendre, Tigrane. Ce prince était le plus puissant souverain de l'Asie occidentale. Une foule de rois le servaient à table ; mais la domination de ce roi des rois ne tint pas longtemps contre les légions de Rome. Au premier choc, Lucullus mit en fuite deux cent mille barbares, dont dix-sept mille étaient bardés de fer. On dit qu'il en périt cent cinquante mille. Tigrane fut des premiers à fuir et donna ainsi l'exemple de la lâcheté. La prise de Tigranocerte, où ce roi avait déposé ses trésors, suivit de près cette victoire. Tous les peuples que Tigrane avait opprimés, reçurent Lucullus comme un libérateur. Ainsi tomba en quelques jours la puissance insolente du roi d'Arménie ! Le général romain voulut porter ensuite ses armes chez les Parthes ; mais, comme son principal moyen

de succès avait été de se concilier les peuples en contenant à la fois l'avidité des soldats et celle des publicains, l'armée refusa de poursuivre une guerre qui ne l'enrichissait pas, et les publicains écrivirent à Rome, où le parti des chevaliers reprenait peu à peu son ancien ascendant. Ils accusèrent de rapacité le général assez osé pour réprimer la leur. Cette accusation n'était pas absolument calomnieuse ; il est à peu près certain que Lucullus avait tiré des sommes énormes des villes qu'il préservait des soldats et des publicains, et qu'il rapporta d'Asie d'immenses trésors. Quoi qu'il en soit, un plébiscite provoqué par les partisans de Pompée, licencia ses troupes et lui donna pour successeur Glabrien. Le fruit de ses conquêtes fut en grande partie perdu par cet événement. Avant même que Lucullus eût quitté l'Asie, Mithridate rentra dans son royaume, envahit la Cappadoce, s'unit avec les pirates, et rouvrit aux barbares la route du Caucase, que Lucullus avait quelque temps fermée.

Pendant que Pompée était en Espagne le jouet de Sertorius et que Lucullus combattait Mithridate, un danger bien plus pressant, et contre lequel Rome ne pouvait opposer que d'inhabiles généraux, mettait en émoi toute la population romaine. Une guerre servile venait d'éclater, non plus au delà de la mer, comme autrefois en Sicile, mais en Italie même, aux portes de Rome, dans la Campanie ; et ce n'étaient plus de malheureux et faibles esclaves laboureurs ou bergers poussés à bout par la cruauté de leur maître : c'étaient des hommes exercés aux armes, habitués au sang, et dévoués d'avance à la mort.

Les combats de gladiateurs, introduits à Rome pendant la première guerre punique, étaient devenus, pour le peuple, le plus agréable des spectacles. Les mœurs en prirent un caractère de férocité qui explique ces nombreux massacres des guerres civiles, et cette horrible fa-

cilité avec laquelle les Romains, dans toutes les circonstances, sacrifiaient la vie des hommes. Ces combats n'avaient d'abord été que l'ornement des pompes funèbres ; plus tard, ils devinrent l'accompagnement obligé de toutes les fêtes : il y en eut même dans les festins. Les ambitieux n'avaient pas de plus sûr moyen de capter la faveur du peuple, que de lui offrir, sur l'arène, de sanglantes mêlées. Cette manie barbare était telle, qu'une foule d'hommes riches nourrissaient chez eux des gladiateurs ; les uns pour parvenir aux charges où l'on donnait des jeux ; les autres par spéculation, pour les vendre ou pour les louer aux édiles, quelquefois même aux factieux, qui les lâchaient sur la place publique contre leurs ennemis ou contre leurs concurrents. Le nombre de ces infortunés, parmi lesquels se trouvaient souvent des alliés du peuple romain, privés de leur liberté par la fraude ou le dol, était immense, et Rome, en expiation de ses atroces plaisirs, devait voir ses armées consulaires dispersées par des bandes de gladiateurs.

Spartacus, Thrace de nation, mais de race numide, à une grande force de corps et à un courage extraordinaire, joignait une prudence et une douceur bien supérieures à sa fortune, et plus dignes d'un Grec que d'un barbare. Il avait d'abord servi les Romains dans un corps d'auxiliaires de sa nation ; il déserta pour se mettre à la tête d'une troupe de partisans, fut fait prisonnier, conduit en Italie et réservé pour le métier de gladiateur. Il était enfermé à Capoue, dans un bague d'esclaves tenu par un certain Lentulus Batratijs ; il résolut de briser ses fers, et d'appeler à la liberté ses compagnons, au nombre de deux cents, la plupart Gaulois ou Thraces, comme lui. Leur projet ayant été découvert, au moment où l'on va les saisir, Spartacus s'échappe avec soixante-dix-huit des plus résolus. Ils n'étaient d'abord armés que de couperets, de couteaux et de broches ; mais ils rencontrèrent

en chemin un chariot chargé d'armes de gladiateurs , ils s'en saisirent, s'emparèrent d'un lieu fortifié et choisirent Spartacus pour chef. Ils repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue , jetèrent leurs armes de gladiateurs , comme indignes d'hommes devenus libres , et revêtirent les armes militaires des vaincus. Le préteur Appius Claudius, venu de Rome avec trois mille hommes pour les combattre , les assiégea dans leur fort sur le mont Vésuve ; ils s'évadent par un précipice qui semble impraticable , puis , fondant tout à coup sur le camp du préteur, ils mettent ses troupes en fuite. Ce succès attire dans leur camp un grand nombre de bouviers et de pâtres des environs, tous agiles et robustes; les gladiateurs arrivent en foule et s'arment. Bientôt, au nombre de dix mille , les révoltés forment une armée régulière, ravagent la Campanie, et Cora, Nucéria et Noles sont mises à feu et à sang. Le second général qui marcha contre eux fut Publius Varinus. Ils défirent d'abord son lieutenant T. Frurius, qui les avait attaqués avec deux mille hommes. Cossinius est ensuite sur le point d'être enlevé par Spartacus à Salines, et Varinus enfin lui-même est battu par ce chef redoutable, et perd ses troupes, son bagage, son cheval , et jusqu'à ses faisceaux prétoriens.

Chaque jour Spartacus voyait grossir son armée, soixante-dix mille soldats marchaient sous ses ordres. Vainement il voulut leur inspirer quelque modération dans la victoire; ces hommes n'avaient que des pensées de vengeance et d'ambition. Quant à lui, il ne se faisait point illusion sur ces forces peu disciplinées , il ne prétendait point lutter contre la puissance de Rome, il ne songeait qu'à sortir de l'Italie. Ses soldats, moins prévoyants, refusèrent de le suivre et se répandirent dans l'Italie pour la ravager. La crainte et le danger déterminèrent le sénat, qui avait d'abord méprisé de tels adversaires , à envoyer contre eux les deux consuls Gellius

Publicola et Cornélius Lentulus à la tête de deux légions. Les gladiateurs gaulois, accusant Spartacus de timidité, s'étaient séparés de lui. Ils eurent d'abord quelques succès; puis ils furent défaits près du mont Garganus, en Lucanie, par le consul Gellius. Spartacus accourt et répare ce désastre par la défaite successive des deux consuls et du préteur Manlius, au pied de l'Apennin, et près de Modène, par celle de Cassius, préteur de la Gaule Cispadane. Ainsi arrivé de l'extrémité méridionale de l'Italie aux rives du Pô, un débordement fortuit de ce fleuve arrêta sa marche vers le nord. Ses soldats osent alors concevoir le dessein d'assiéger Rome. Spartacus, après leur avoir fait de vaines représentations, abandonne à regret son premier projet et se met à leur tête. L'effroi fut grand à Rome lorsqu'on apprit la marche des gladiateurs. On lève à la hâte six légions de vétérans, et le préteur Licinius Crassus, à la tête de ces troupes, force les esclaves à renoncer à leur dessein. Spartacus revient alors dans le midi de la péninsule, et défait le lieutenant Mummius. Crassus fait décimer les deux légions qui s'étaient laissé vaincre, couvre le Latium, bat, dans la Lucanie, les gladiateurs germains et gaulois qui s'étaient de nouveau séparés de Spartacus, et le pousse lui-même jusqu'à Rhégium. Arrivé sur le bord de la mer, ce héros (car Spartacus était un héros), forma le projet de passer en Sicile, pour raviver dans cette île la guerre des esclaves, éteinte depuis peu de temps, et qu'une étincelle devait rallumer; mais il fut trahi par les pirates ciliciens qui devaient l'y transporter, et qui mirent à la voile en le laissant sur le rivage. Crassus, pour lui fermer toute retraite, fait creuser d'une mer à l'autre, dans une étendue de trois cents stades, une tranchée large et profonde de cinq mètres, et la couronne d'une muraille épaisse et haute de plusieurs mètres. A la faveur d'une nuit neigeuse, Spartacus comble

un point de la tranchée, fait une brèche à la muraille, et jette en Lucanie le tiers de son armée. Crassus avait, depuis longtemps, écrit au sénat de faire revenir Lucullus de l'Asie et Pompée de l'Espagne pour le seconder; mais il se repentit bientôt de cette démarche, sentant bien que celui qui viendrait à son secours s'attribuerait tout le succès. Il se hâta donc de terminer cette guerre. Les circonstances le favorisèrent : au lieu d'aller droit à Rome et de rester unis, à peine les ennemis eurent-ils passé la tranchée de Crassus, que la discorde se mit entre eux. Les dissidents allèrent camper à part, sous les ordres de Canucius et de Castus. Crassus les attaqua d'abord, et leur livra un combat si sanglant que douze mille trois cents hommes restèrent sur le champ de bataille : tous périrent en combattant avec la plus grande valeur, et tombèrent à l'endroit même où ils avaient été placés. La guerre était finie si Spartacus n'avait arrêté la dispersion de l'armée vaincue. Il se retira vers les montagnes de Pétélie, toujours poursuivi par le questeur Trémellius Scrofa et par le lieutenant Quintus; puis, se retournant tout à coup, il défait les deux généraux romains et met en fuite leur armée. Ce succès causa sa perte totale. Ses soldats se croyant invincibles, entourent leurs chefs et les forcent à les ramener en Lucanie, pour se mesurer de nouveau avec les Romains. Le combat s'engagea peu de jours après, sur les bords d'une tranchée nouvelle que faisait creuser Crassus. Ce ne fut d'abord qu'une attaque de travailleurs; mais Spartacus se vit bientôt dans la nécessité de mettre en bataille toutes ses forces; il fit amener son cheval, tira son épée et le tua : « La victoire, dit-il, me fera trouver un autre cheval, et si je suis vaincu je n'en aurai plus besoin; » puis il se précipita dans la mêlée, cherchant à joindre Crassus. Resté presque seul, par la mort ou la fuite des siens, il périt après avoir fait des prodiges de valeur. Quarante mille

hommes restèrent sur ce champ de bataille , cinq mille traversèrent la Lucanie, où Pompée, *l'heureux Pompée*, qui arrivait d'Espagne, les tailla en pièces. Tout fier de ce facile avantage, il eut l'impudeur de s'approprier la gloire qui revenait à Crassus. Celui-ci eut beau donner au peuple la dîme de ses biens, lui servir un festin de dix mille tables, distribuer à chaque citoyen du blé pour trois mois, il ne put être consul qu'avec l'agrément de Pompée et concuremment avec lui.

CHAPITRE TROISIÈME.

Pompee rompt avec le sénat. — Le parti des chevaliers veut frapper le sénat dans un de ses membres. — Verrès. — Cicéron instrument de Pompée. — Accusation de Verrès. — Il s'exile volontairement. — Cicéron publie les cinq discours qui forment la deuxième action. — Analyse de ce grand procès. — Le sénat perd le privilège exclusif du pouvoir judiciaire. — Cicéron édile. — Il ne cesse point de fréquenter le barreau. — Pompée est investi de pouvoirs extraordinaires contre les pirates. — Hortensius. — Les pirates. — César questeur. — Pomponius Atticus. — Troubles à Rome. — Cicéron préteur. — Il parle au peuple en faveur de la loi Manilia. — Pompée est chargé de la guerre de Mithridate.

De nouvelles révolutions se préparaient à Rome. Pompée, qui n'était entré dans le parti aristocratique que parce qu'il n'avait pas osé lutter contre Sylla, avait plusieurs fois laissé voir qu'il restait à regret dans un parti qui méprisait en lui un simple chevalier. Après la mort du dictateur, il se soumit pendant longtemps encore à être l'exécuteur des volontés des nobles en Italie et en Espagne, parce que cette position servait ses vues d'ambition personnelle; mais lorsqu'une grande partie des vétérans de Sylla se fut éteinte dans la guerre des gladiateurs, il rompit avec le sénat et se tourna vers les chevaliers et vers le peuple.

L'élévation de Pompée au consulat, après la défaite de Spartacus, fut une triple infraction aux lois. Il n'était pas sénateur, il n'avait exercé aucune magistrature, et il avait à peine trente-six ans. Crassus, qui avait uni ses partisans à ceux de son collègue pour obtenir le con-

sulat avec lui les armes à la main, triompha en même temps que Pompée, et ce fut encore au mépris de la loi qui défendait l'entrée de Rome aux généraux qui sollicitaient cet honneur. Mais les lois n'étaient plus rien à Rome; l'audace, la force et l'intrigue avaient tout pouvoir dans cette malheureuse république. Tant que leurs intérêts avaient été communs, les deux consuls parurent avoir oublié la rivalité qui les divisait; mais après l'obtention du consulat, chacun d'eux prétendit ne congédier ses troupes qu'après que son collègue lui en aurait donné l'exemple. Vaincus cependant par les sollicitations du peuple, Crassus et Pompée se réconcilièrent et licencièrent enfin leurs armées. Chacun d'eux toutefois cherchait à flatter le peuple : Crassus par l'emploi politiquement généreux de ses étonnantes richesses; Pompée en rendant au tribunat ses anciennes prérogatives.

Ce triomphe du parti démocratique ne fut qu'apparent; car il était dans les destinées du peuple romain, comme il est dans les destinées de tous les peuples, d'être toujours trompé par les ambitieux qui s'élèvent en s'appuyant sur la multitude. Le tribunat ne servit qu'à préparer les voies à une oligarchie oppressive. Pompée rétablit la censure, magistrature désormais incompatible avec les mœurs romaines. Les censeurs L. Gellius et Cornélius Lentulus effacèrent courageusement du tableau soixante-quatre sénateurs. Pompée descendit vainteusement de son siège consulaire et, en qualité de chevalier romain, passa devant les censeurs tenant son cheval par la bride. Interrogé, selon le vieil usage, il énuméra avec orgueil les campagnes qu'il avait faites « sans avoir jamais eu d'autre général que lui-même. » Le peuple applaudit ces mots avec enthousiasme, et cependant ils déclaraient hautement que celui qui les prononçait s'était toujours mis au-dessus des lois. Mais les

hommes sont ainsi faits : ils renversent au mépris des plus grands périls la tyrannie qui les froisse , et de la main qui vient de combattre pour la liberté , ils ouvrent la porte à la tyrannie nouvelle qui va bientôt les frapper. Le cens donna dans cette occasion neuf cent mille citoyens.

De toutes les lois de Sylla , celle que le sénat redoutait le plus de voir renverser , c'était la loi qui lui avait remis la puissance judiciaire. Il consentit facilement au rétablissement du tribunat dans l'espoir de conserver, par cette concession, le privilège des jugements ; mais Pompée savait bien qu'aussitôt qu'il aurait rétabli le tribunat , qu'aussitôt que les comices par tribus auraient été rendus au peuple , rien ne pourrait empêcher les premiers coups de tomber sur ce privilège des sénateurs si fort envié par les chevaliers qui savaient tout ce qu'il valait. Afin de rendre infaillible cette première attaque , il fallait mettre au grand jour, sur la place publique, la déshonorante tyrannie que les sénateurs exerçaient dans les provinces depuis qu'ils étaient les juges de leurs propres crimes. Pour obtenir ce résultat , il n'était nul besoin d'attaquer directement le corps des nobles tout entier ; il suffisait de dévoiler dans un seul l'infamie de tous, et de mettre ces juges , si nobles et si fiers, dans le double danger de salir leur ordre par une condamnation , ou de se couvrir de honte par une absolution impudente et coupable.

Cet homme dont les vices devaient servir à déshonorer, sur la place publique , le noble sénat de la république romaine, ce sénat de rois , comme on les appelait dans le vieux temps de gloire et de rudes vertus ; cet homme qui , au milieu de tant d'hommes sans foi et sans moralité , se distinguait par l'immensité de ses vices, c'était Verrès, et ce fut lui qu'on choisit. Ce n'était point , malgré ses crimes, un homme méprisé par ses

collègues. Il était lié d'amitié avec les premiers de l'ordre : les Métellus, tant de fois illustrés, étaient ses amis ; il s'était rendu cher au parti du sénat, en passant du camp de Carbon dans celui de Sylla avec le trésor de la questure, et plus tard, en servant, par toutes sortes de moyens, le parti aristocratique.

Pour attaquer le sénat dans ce sénateur, il fallait choisir un homme populaire, un homme nouveau, un homme éloquent, grave et simple dans ses mœurs, un homme qui pût faire un contraste parfait ; montrer l'excellence dans le peuple, afin de faire ressortir toute l'infamie de la noblesse. Depuis le procès de Roscius, tout le parti opprimé, chevaliers, publicains et villes municipales, avait les yeux sur Cicéron, et Cicéron, sans s'en douter peut-être, fut chargé de faire le procès à toute la noblesse dans un de ses membres.

Cicéron avait en quelque sorte présumé, il y avait près d'un an, à l'accusation de Verrès, en défendant Sthénien, l'une des victimes de ce préteur ; mais la véritable introduction à cette importante affaire, ce fut le discours intitulé *Divinatio contra Cæcilium*.

Ceux qui redoutaient le talent et l'énergie de Cicéron avaient espéré contrarier l'accusation en suscitant un autre accusateur à Verrès. Son nom doit faire croire qu'il était une créature des Métellus ; il s'appelait Q. Cécilius Niger ; il était Sicilien et avait été questeur de Verrès. Il se présenta donc, comme accusateur de son ancien patron, au tribunal du préteur Man. Cécilius Glabrion, chargé de la connaissance des crimes de concussion. Cécilius prétendait que, comme ennemi de Verrès, nul ne pouvait le soupçonner d'intelligence avec lui ; que comme son questeur, il connaissait ses crimes mieux que personne ; que, comme Sicilien enfin, il devait être chargé des intérêts de ses compatriotes. Lorsqu'en matière criminelle, à Rome, plusieurs accusateurs se présentaient dans la même affaire,

leurs prétentions réciproques étaient jugées préliminairement. On appelait *divinatio* cette espèce de procédure sommaire, parce qu'elle était absolument dépendante de la sagacité du juge, qui décidait, sans instruction préalable, sans l'audition d'aucun témoin, lequel des prétendants à l'accusation devait le mieux s'en acquitter.

Le plaidoyer que prononça Cicéron dans cette circonstance est plein de mouvement et de chaleur, sa marche est simple : après s'être concilié la bienveillance des juges, en leur démontrant qu'on ne saurait lui reprocher le rôle d'accusateur, parce qu'il ne fait que remplir des engagements sacrés envers les Siciliens ; parce que l'exemple des ancêtres autorise son dessein, qui est pour lui un devoir ; parce que les crimes de Verrès ne doivent pas demeurer impunis, et parce qu'il s'intéresse à l'honneur du sénat. Il établit ainsi l'état de la question :

En matière de concussion, s'il se présente plusieurs accusateurs, celui que la partie plaignante désire le plus, celui que la partie inculpée désire le moins, doit être l'accusateur préféré.

C'est par lui, Cicéron, que les Siciliens veulent que Verrès soit accusé. Il le prouve par les sollicitations que lui ont faites les Siciliens ; par l'impossibilité où est Cécilius d'avancer le contraire, s'il ne veut servir celui qu'il prétend accuser ; par le témoignage des citoyens les plus recommandables ; par celui de Métellus, membre du tribunal ; par la présence des députés de toutes les villes de la Sicile, excepté Syracuse et Messine. La volonté des Siciliens doit être suivie. Ils réclament l'application d'une loi établie en faveur des alliés : on ne peut la violer. Telle est la première partie de son discours.

Il restait à démontrer dans la deuxième partie que c'était lui par qui Verrès voulait le moins être accusé : et il le prouve par les démarches de l'accusé ; par la différence que Verrès met entre ses deux accusateurs ; par les

intrigues d'Hortensius en faveur de Cécilius ; par la résolution qu'il a hautement exprimée , non-seulement de venger les Siciliens , mais d'accuser tous ceux dont les crimes déshonorerait la république ; il le prouve enfin par l'incapacité de Cécilius. Ce discours fut prononcé dans les derniers jours de mars , 70 ans avant Jésus Christ.

Cicéron l'emporta sur son compétiteur , et fut choisi pour accusateur de Verrès. Il obtint cent dix jours afin d'aller rassembler en Sicile les témoignages et les preuves nécessaires au succès de son accusation ; mais il mit tant d'activité dans l'accomplissement de cette mission , qu'il n'employa que cinquante jours. Il se fit accompagner en Sicile par son cousin L. Cicéron. Ils prirent un chemin détourné par Vibo-Valentia , ville maritime du Brutium , afin d'éviter les émissaires que l'accusé avait apostés et les pirates qui infestaient les mers. Souvent dans la Sicile , pour échapper aux embûches qui leur étaient tendues ; au lieu de voyager en litière avec le train de sénateurs romains , ils furent obligés d'aller à pied d'une ville à l'autre. Cependant partout , excepté à Messine , Cicéron fut reçu avec les honneurs dus à son rang. A Syracuse , ville dont les habitants s'étaient déclarés pour Verrès , les magistrats assignèrent aux deux voyageurs un logement aux dépens du public. Un décret concernant leur réception fut gravé sur une planche d'airain et déposé dans les archives de la ville. La crainte seule avait pu dicter aux Syracusains des témoignages en faveur de Verrès ; car , malgré les obstacles que les deux questeurs de l'accusé suscitèrent , malgré la mauvaise volonté du préteur L. Métellus , Cicéron remporta de Syracuse les mémoires et les témoignages authentiques dont il avait besoin. Dans Messine , que Verrès avait tant épargnée , dans Messine , qui s'était rendue complice des brigandages de Verrès , on ne rendit aucun honneur à Cicéron ; on lui

laissa le soin de chercher son logement chez ses amis. C'était peut-être la première fois qu'un sénateur romain , à qui toutes les villes et tous les rois du monde se seraient fait honneur d'offrir l'hospitalité, avait été traité avec cette indignité.

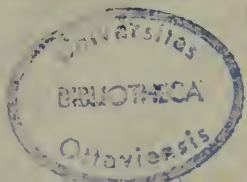
Puis Cicéron revint à Rome avec une ample moisson de faits et de témoignages irrécusables. La célérité de son retour déconcerta les protecteurs de Verrès, qui s'étaient flattés de faire remettre à l'année suivante le jugement de cette affaire , afin qu'elle passât à d'autres juges que le préteur Glabrien et ses assesseurs , et peut-être même pour en arracher la poursuite à Cicéron. Le mois de juillet arriva ; les élections consulaires eurent lieu pour l'année suivante, et Q. Hortensius , le défenseur de Verrès, et Q. Métellus Créticus, l'un des protecteurs de cet homme, furent désignés consuls. Les préteurs furent ensuite nommés, et l'attribution des causes de concussion échut encore, soit par hasard soit par intrigue , à M. Métellus, frère de Créticus ; tout semblait ainsi promettre à Verrès un facile triomphe, si l'on parvenait à faire retarder le jugement. Mais aux comices pour l'élection des édiles, Cicéron fut désigné, malgré les intrigues des amis de l'accusé et malgré l'argent qu'ils avaient répandu pour empêcher son élection. Cicéron ne songea dès lors qu'à mettre ce grand procès en état d'être jugé ; et le cinquième jour d'août il l'entama par le discours connu sous le nom de première action contre Verrès.

Le tribunal devant lequel cette harangue fut prononcée était, on le sait déjà, présidé par le préteur Man. Glabrien ; il avait pour assesseurs M. Métellus, désigné préteur, M. Césonius, édile désigné avec Cicéron ; Q. Manlius, Q. Cornificius, P. Sulpicius, tribuns du peuple, M. Crépéréius, L. Cassius, Cn. Trémellius, tribun militaire, P. Servilius Isauricus, citoyen illustré

par ses succès contre les pirates, Q. Catulus, qui fit la consécration du Capitole, C. Marcellus, qui avait été proconsul en Sicile; L. Octavius Balbus, célèbre jurisconsulte, et Q. Titinius.

Après avoir prononcé un exorde, dans lequel il expose les manœuvres par lesquelles Verrès et ses patrons avaient cherché à faire traîner ce procès en longueur, au lieu de consumer le temps à faire éclater son éloquence en fortifiant les charges accusatrices, Cicéron ne s'occupa qu'à produire les informations et les témoins. Cette opération dura neuf jours entiers. Le succès de l'accusation dépendait de la célérité de l'accusateur, et Cicéron ne manqua pas à la mission qu'il croyait s'être donnée, mais qu'en réalité Pompée lui avait imposée.

La cause des Siciliens aurait péri dans ses mains, et le sénat aurait triomphé une fois encore de la démocratie, si l'accusateur de Verrès ne s'était pas présenté, le 5 août, devant les juges. Il ne restait plus, en effet, que quelques jours propres aux plaidoiries. Après, venaient les jeux voués par Pompée, qui devaient durer quinze jours; puis les jeux romains, qui en auraient fait perdre quarante. Les amis de l'accusé auraient peut-être obtenu la remise de l'affaire jusqu'après les jeux institués en l'honneur de la Victoire, qui se célébraient immédiatement après les jeux plébéiens; et, la nouvelle année consulaire commençant ensuite, le jugement aurait passé à d'autres magistrats, dont les dispositions étaient connues. L'activité de Cicéron déjoua toutes ces intrigues; l'énergie de l'accusateur et la notoriété des crimes de l'accusé, qui se trouvèrent invinciblement prouvés par les dépositions, glacèrent d'effroi et de honte le sénat tout entier, et confondirent Hortensius, qui n'eut pas le courage de prononcer un seul mot pour la défense de son client. Ce fut sans doute le parti des nobles qui décida Verrès à prévenir sa condamnation par un exil volontaire.



La première action contre Verrès est le seul discours que Cicéron ait réellement prononcé dans cette affaire ; il y rend compte des raisons qui l'obligent à une marche aussi brusque. Son style est plein d'énergie et de chaleur ; il adresse de hardis reproches à Hortensius , aux deux Métellus , à tous les patriciens favorables à l'accusé , et semble moins invoquer la bienveillance des juges que les menacer des conséquences de leur conduite si , par un équitable et sévère jugement, ils ne rétablissent pas l'autorité des tribunaux en délivrant la république d'un citoyen coupable.

Beaucoup de chevaliers romains établis en Sicile et en Asie , beaucoup d'Italiens qui levaient les impôts ou faisaient le commerce et la banque , une multitude de Grecs de Sicile et des autres provinces déposèrent contre Verrès et contre les grands. Comme le procès de Verrès était le procès du sénat, ils l'accablèrent de leurs témoignages. Les nobles avaient obligé l'accusé à prendre condamnation , dans l'espoir de sortir plus vite de ce terrible procès, et de rendre inutiles les éloquentes et accablantes invectives que Cicéron avait préparées ; mais ils n'y perdirent rien : ces discours, écrits avec soin, furent copiés, multipliés, répandus et lus avec une avidité que l'esprit de parti rendit fatale au sénat. Si le procès contre Verrès n'avait pas eu un but politique, après la première action, qui avait chassé de Rome le magistrat cruel, prévaricateur et débauché, que Cicéron accusait, le but ostensible étant atteint, notre orateur se serait tu ; mais c'était plus au sénat que le procès était intenté qu'à un indigne sénateur, et Cicéron dut continuer à porter des coups à cet ordre, qui avait le privilège de la puissance judiciaire et celui de presque toutes les places. C'est dans cette intention qu'il écrivit les cinq discours qui forment la deuxième action. C'était si bien le sénat et la noblesse que Cicéron prétendait accuser, que, dans ces discours, il suppose

toujours que Verrès a l'effronterie de comparaître à cette deuxième action ; c'est qu'en effet le véritable accusé comparaisait réellement et n'avait pas quitté Rome : il siégeait même chaque jour parmi les juges. Dans son discours contre Cécilius, Cicéron avait fait monter l'estimation des dommages des Siciliens à cent millions de sesterces (12 à 15 millions de francs) ; mais c'était sans doute une vague estimation qui n'était pas fondée sur d'exactes informations, puisqu'à son retour de Sicile il borna sa demande à une somme infiniment moins forte.

Dans le premier discours de la deuxième action, appelé par les éditeurs, *de Quæstura*, *de Legatione*, *de Prætura urbana*, *seu de Vita anteacta*, après avoir rapidement esquissé la questure et la lieutenance de Verrès, l'orateur arrive à sa préture de Rome. Cette dernière partie est subdivisée en deux : l'administration de la justice et l'entretien des édifices publics. Cicéron rappelle plusieurs jugements iniques du préteur dans cette double attribution. Au milieu de cette grande diversité de détails, son style est toujours plein de force, de naturel et de vérité. Les transitions sont ménagées avec un art infini ; on peut toutefois lui reprocher quelques répétitions, et l'exagération à laquelle il paraît quelquefois s'abandonner afin de rendre à la fois Verrès odieux et ridicule. On peut remarquer aussi dans ce discours quelques traits de mauvais goût et des calembourgs sur le nom de l'accusé. Peut-être en cela l'orateur n'a-t-il fait que sacrifier au penchant qu'eurent toujours les Romains pour les jeux de mots.

Mais ce premier discours n'était qu'une sorte d'introduction à l'accusation en forme que Cicéron s'était chargé de développer au nom des Siciliens ; dans le second discours, *de Jurisdictione siciliensi*, il arrive aux faits constitutifs de la cause ; il s'occupe des intérêts confiés à son zèle, et présente le tableau de l'administration de Verrès en Sicile.

L'exorde est entièrement consacré à l'éloge de la province au nom de laquelle il parle ; puis il rappelle les jugements iniques rendus par l'accusé , entre autres ceux qui ont frappé Dion d'Halise, Sosippe, Épicrates, Héraclius, Hénius, etc. Il dévoile l'impudeur avec laquelle ce préteur vendait les honneurs et les charges publiques. Il fait connaître , en troisième lieu , les contributions que ce magistrat infâme a eu l'audace d'exiger des Siciliens pour lui ériger des statues. Il montre enfin au grand jour les concussions , les vols et les gains usuraires que commettait Verrès avec les fermiers du domaine , et notamment avec Carpinatius , son complice le plus ordinaire.

La marche de l'orateur est nette et simple. Il s'arrête sur chacun des crimes qu'il raconte successivement ; il jette dans sa narration les figures et les mouvements oratoires qui peuvent naître du sujet lui-même. Il peint l'accusé sous les traits les plus odieux ; dans son indignation , il le dévoue à l'exécration de tous les hommes ; il va même jusqu'à exciter la haine publique contre ses défenseurs et contre Métellus , préteur de Sicile.

Dans l'exorde du troisième discours , *de Re frumentaria*, Cicéron accepte toute la responsabilité morale que s'impose l'homme qui se fait accusateur. Il sait que demander compte des actions d'autrui , c'est se prescrire à soi-même la pratique des vertus opposées aux vices qu'on dénonce , et qu'accuser Verrès , qui réunit tous les genres de perversité , c'est s'imposer le culte de toutes les vertus. Mais c'est la profonde corruption de l'accusé qui a fait naître la profonde inimitié dont il le poursuit : inimitié qui n'est pas sans danger pour l'accusateur , puisque les crimes de l'accusé l'ont rendu cher à la noblesse. Après quelques traits énergiques contre la tyrannie et la fierté des nobles (car Cicéron n'oublie pas que ce sont les nobles qu'il accuse sous le nom de Verrès), l'orateur arrive

à l'objet spécial de son discours, aux malversations du prêteur dans l'administration des blés.

Il divise son accusation en trois parties : du blé sujet à la dime, *decumanum* ; du blé acheté, *emptum* ; enfin, du blé dont la valeur a été estimée en argent, *æstimatum*.

La première partie forme plus des deux tiers du discours : elle s'étend jusqu'au chapitre soixante-dixième, et le discours n'en a que quatre-vingt-dix. La Sicile était tenue de verser à l'administration romaine la dixième partie de sa récolte en grains ; les vexations et les injustices commises dans la perception de ces dîmes sont présentées dans une suite de narrations qu'un grand talent seul pouvait sauver de la monotonie.

Verrès, comme principal agent de ses vexations, s'était servi d'un esclave nommé Apronius, dont les vices avaient gagné la confiance de son digne maître. Le portrait que Cicéron fait de ce tyran en sous-ordre révolterait sans doute la susceptibilité moderne ; mais les auditeurs romains étaient moins sensibles que nous à certaines convenances. L'orateur expose d'abord les actes d'oppression envers les particuliers, puis il arrive aux vexations qui frappaient sur des populations entières ; il dissimule avec talent la monotonie de cette longue série de crimes par des ornements de détail appropriés aux divers faits ; il s'attache à montrer que ces abus de pouvoir exercés dans la levée des impôts contre les particuliers et les villes alliées ont profité au seul Verrès, et non au peuple romain ; il rapproche la ruine et la dépopulation de la Sicile causées par la criminelle administration de l'accusé, des mesures conservatrices prises par Métellus, son successeur, pour remédier à tant de maux ; il rappelle les accusations publiques encourues dans la Sicile même par les agents de cet homme odieux pendant le cours de sa magistrature ; puis il termine par des ré-

flexions morales sur les exemples de corruption et d'infamie dont Verrès a entouré la jeunesse de son fils.

Dans la seconde partie, Cicéron explique qu'il y avait deux sortes de blé acheté : la première était une nouvelle dîme que les Siciliens étaient obligés de vendre à l'administration romaine au prix fixé par le sénat ; la seconde espèce de blé acheté consistait en huit cent mille boisseaux, dont le prix était également déterminé par le sénat. Verrès devait acheter et payer ces blés en vertu d'un sénatus-consulte et des lois Térentia et Cassia. L'orateur dévoile toutes les déprédations de l'accusé sur cet article, et fait connaître les gratifications scandaleuses qu'il avait accordées à ses agents aux dépens de la Sicile et du peuple romain.

Quant au blé estimé qui fait l'objet de la troisième partie, c'était celui que la province devait fournir, soit en nature, soit en argent, au magistrat pour l'approvisionnement de sa maison. L'accusé ne s'était pas montré moins avide sur ce point que sur les autres ; il avait élevé à douze sesterces le prix du boisseau que la loi fixait à trois. Cicéron repousse avec énergie le moyen de défense tiré de ce que bien d'autres magistrats avaient commis cette exaction, et présente à cette occasion un tableau douloureux des vexations que l'administration romaine faisait supporter à toutes les provinces et à toutes les nations que Rome avait soumises.

Ce discours est rempli d'intérêt et doit être regardé comme un monument précieux de statistique agricole et fiscale de la Sicile.

Le quatrième, *de Signis*, n'a pas d'exorde. Cicéron entre de suite en matière : il annonce son sujet par une seule phrase ; puis il retrace successivement les vols dont le préteur s'est rendu coupable. Ce discours est formé d'une suite de onze narrations : 1^{re}, le vol fait à Héius de Messine ; 2^e, à Philarque d'Antorbe ; 3^e, vols faits

à Pamphile , à Dioclès et à Diodore de Lilybée ; 4^e, vols faits à divers ; 5^e, à Archagathe d'Halone et à quelques autres ; 6^e, au roi Antiochus ; 7^e, vol de la Diane de Ségeste ; 8^e, vol du Mercure de Tyndare ; 9^e, vols nocturnes ; 10^e, vol de la Cérès d'Euna ; 11^e, vols dans Syracuse. Chacune a son caractère propre et le ton de couleur qui lui convient.

Sans les discours de Cicéron on aurait eu de la peine à se faire une juste idée des ravages que pouvaient exercer les gouverneurs romains dans les provinces ; rien , on le voit , n'était à l'abri de leur rapacité. Le luxe des arts était immense dans tout ce qui avait fait partie de la grande Grèce. Les Romains luttèrent quelque temps contre la séduction qu'il exerce sur tous les hommes. Ils le méprisèrent d'abord réellement : fiers d'être nés pour conquérir le monde, ils laissaient aux Grecs, avec une hauteur dédaigneuse, la gloire de le charmer par les monuments de l'esprit et de l'embellir par les arts ; puis ils affectèrent de mépriser les artistes et leurs productions ; mais bientôt leur orgueil se révolta, et, incapables de rien produire par eux-mêmes, et courbant enfin la tête sous le joug éclatant du luxe, ils pillèrent en tous lieux, et s'approprièrent par la force et le dol ces magnificences qui embellissaient les provinces conquises. Cicéron lui-même, qui, dans son quatrième discours contre Verrès, avait cru devoir rester fidèle aux anciennes maximes de la république, et parler avec une sorte de dédain des arts et des ouvrages des artistes les plus fameux ; Cicéron, qui répète souvent qu'il se connaît fort peu en sculpture et en peinture ; qui paraît regarder le goût des arts comme indigne des Romains ; ne se parait de ce semblant d'ignorance, que pour plaire aux derniers du peuple et pour jeter une sorte de défaveur sur la noblesse, qui ne cachait plus depuis longtemps son goût pour les chefs-d'œuvre de la Grèce. Lui aussi, quand sa fortune fut devenue plus

considérable, s'empessa d'orner de belles statues et de beaux tableaux les nombreuses et magnifiques maisons de campagne où il alla dans la suite cacher ses soucis et ses craintes et se consoler de ses mécomptes politiques par l'étude de la philosophie.

Notre orateur termine cette longue accusation contre la noblesse par un cinquième discours, le plus beau peut-être de tous, *de Suppliciis*. Il considère le préteur de Sicile comme ayant eu la direction de l'autorité militaire, et examine l'usage qu'il en a fait. Il prouve que Verrès n'a montré ni courage, ni talent, ni loyauté, ni prévoyance dans la conduite des choses militaires; qu'il a compromis la sûreté extérieure et intérieure de cette province; que son avarice a laissé triompher les pirates; que, pour donner le change, il a mis à mort tous les capitaines de la flotte, et qu'il a exercé des cruautés sans nombre contre des citoyens romains.

Cette harangue est divisée en quatre parties : 1^o les mesures que l'accusé a prises pour assurer la tranquillité de la Sicile pendant la guerre de Spartacus; 2^o celles qu'il a ordonnées contre les pirates; 3^o les procès, la condamnation et l'exécution des capitaines de la flotte; 4^o enfin ses cruautés envers des citoyens romains.

Dans cette dernière partie, il menace ses juges et l'ordre tout entier de la noblesse, qui s'intéressait au sort de Verrès, en leur adressant ces paroles :

« Aujourd'hui tous les citoyens romains, tous, je le répète, présents, absents, en quelque lieu de la terre qu'ils se trouvent, réclament votre équité, implorent votre justice, sollicitent votre protection; ils sont persuadés que leurs droits, leur fortune, leur conservation et même toute leur liberté, dépendent de l'arrêt que vous allez prononcer.

« Quant à moi, j'en ai fait assez pour leur cause; cependant, si l'événement ne répond pas à mon espérance,

je ferai peut-être pour eux plus qu'ils ne demandent. Oui, si quelque main puissante arrache le coupable à votre justice (ce que je ne crains pas, juges, ce qui me paraît impossible); mais enfin si mon attente est trompée, les Siciliens ne manqueront pas de se plaindre et de s'indigner avec moi d'avoir perdu leur cause. Et puisque le peuple romain m'a donné le pouvoir de monter à la tribune, il m'y verra paraître avant les calendes de février. Là, je parlerai pour le mettre à même de revendiquer lui-même ses droits, et je ne consulterai que ma gloire et mon ambition personnelle. Peut-être n'est-il pas indifférent à mes intérêts que Verres échappe à votre tribunal, et soit réservé pour le tribunal suprême du peuple romain. La cause est brillante, facile à défendre, honorable pour moi; elle est de nature à flatter le peuple et à mériter sa reconnaissance. Enfin, si l'on me prête un sentiment qui n'est pas entré dans mon cœur, si l'on croit que j'ai voulu m'élever par la ruine d'un accusé, cet accusé ne pouvant être absous sans qu'il y ait beaucoup de coupables, alors il me sera permis de m'élever sur la ruine de bien d'autres. »

Tout magnifique que soit ce dernier discours, il n'est pas sans défaut. Le plan n'est peut-être pas aussi nettement dessiné, aussi bien suivi que dans les autres : Cicéron y répète presque sans nécessité des choses déjà dites dans les harangues premières ; il parle trop longuement de lui ; on pourrait croire même qu'il en parle par vanité, poussé par l'ambition d'obtenir de nouveaux honneurs, en montrant combien, dans la possession de ceux qu'il a obtenus, il a su justifier la confiance du peuple romain. Dans ce discours il y a des faits qui ne sont pas assez clairement exprimés, et des détails trop peu importants pour occuper l'esprit fatigué par une longue plaidoirie. Au temps de Tacite et de Quintilien

on trouvait déjà bien des longueurs dans ces harangues ; mais aussi dans ce dernier discours on peut admirer plus encore que dans les autres le mouvement , la chaleur, la rapidité et l'énergie du style.

La condamnation de Verrès fut celle de l'aristocratie. Tous les nobles étaient ses amis , et plusieurs d'entre eux avaient trempé dans les crimes qui lui étaient reprochés. Les frais du procès , quoique l'accusé fût condamné à plus de neuf millions de notre monnaie , et les trésors qu'il avait prodigués afin de corrompre ses juges , ne le ruinèrent point ; il vécut toujours avec magnificence.

Quant à Cicéron, après l'exil de Verrès , il jouit d'une grande célébrité. Les Siciliens lui donnèrent les marques les plus signalées de leur reconnaissance. Les alliés et les nations étrangères le proclamèrent le vengeur de leurs droits, et le peuple romain le remercia de son patriotisme. Mais la noblesse marqua peu de dispositions favorables envers celui qui avait dénoncé avec tant d'énergie les scandales judiciaires de l'ordre sénatorial.

Après l'énumération accablante que Cicéron avait faite de toutes les prévarications des tribunaux , les sénateurs ne purent garder plus longtemps la possession exclusive du pouvoir judiciaire , surtout quand l'orateur avait effrontément assuré au peuple romain qu'on n'avait fait aucun reproche aux chevaliers pendant qu'ils en étaient possesseurs. Pompée rétablit les comices par tribus, afin de donner du prix aux suffrages du petit peuple et de lui rendre ainsi son principal moyen de subsistance, la vénalité. Puis , ayant donné des jeux après l'affaire de Verrès , il s'assura des dispositions du peuple. Dès lors , appuyé sur les soldats , qui le regardaient comme le seul général de la république , sur les chevaliers et sur les pro-létaires , il ôta sans peine le privilège des jugements aux sénateurs que Cicéron venait de frapper si rudement , et

il les força de partager le pouvoir judiciaire avec les chevaliers et les tribuns élus par le peuple.

Ainsi disparurent les derniers vestiges de la grande révolution que Sylla avait cru affermir par l'extermination des Italiens et par la proscription des chevaliers, révolution à laquelle Pompée lui-même avait concouru par ses victoires en Italie, en Afrique et en Espagne, et que Lucullus avait complétée par l'humiliation des publicains de l'Asie Mineure. L'ambition d'un seul homme renversa en quelques jours ce qu'un autre ambitieux avait élevé sur des monceaux de cadavres.

Le préteur L. Aurélius Cotta proposa la loi qui ordonnait que les juges seraient pris, à l'avenir, dans les trois ordres de la république : les sénateurs, les chevaliers et les tribuns du trésor public, qui étaient de l'ordre du peuple. Cette loi fut exécutée, avec quelques changements de peu d'importance, jusqu'au temps de la dictature de César ; mais elle ne remédia point au mal qui avait servi de prétexte à son établissement ; car ce n'était pas seulement le sénat qui était infecté de corruption et de vénalité, c'était la république entière. Ces dispositions apportèrent une diminution considérable à la puissance des grands, et cependant, en accréditant Pompée auprès du peuple, elles ne le brouillèrent pas complètement avec le sénat, parce qu'elles établissaient un certain équilibre entre les trois ordres de l'État, qui pouvait séduire les amis de la modération ; elles étendaient le droit des uns sans dépouiller entièrement les autres, ainsi qu'avaient fait autrefois les lois des Gracques.

Les consuls abdiquèrent leur magistrature, selon l'usage, le dernier jour de décembre, et ils rentrèrent tous deux dans la vie privée. Pompée avait juré, étant consul, qu'en sortant de charge il ne prendrait pas de gouvernement. Il tint parole, et son exemple fut suivi par son collègue Crassus. Le lendemain, Hortensius et

Q. Cécilius Métellus montèrent sur leur siège consulaire, et Cicéron prit ses fonctions d'édile.

Le Capitole, détruit par un incendie il y avait quatorze ans, fut achevé cette année, et Catulus, qui avait présidé à cette réédification, eut l'honneur d'en faire la dédicace. Il donna à cette occasion des jeux dans lesquels il introduisit un luxe inconnu jusqu'alors dans Rome; il couvrit son théâtre de voiles de fin lin teint de diverses couleurs. Cicéron, en sa qualité d'édile, avait trois jeux à donner au peuple; mais il ne suivit point l'exemple de Catulus: ses jeux furent simples et modestes, et cependant il sut trouver le moyen de se concilier les suffrages du petit peuple, si avide de spectacles. Les Siciliens lui ayant fait, en témoignage de leur reconnaissance, de riches présents, au lieu de les faire tourner à l'agrandissement de sa fortune, il les employa à soulager la disette dont les courses des pirates affligeaient toujours la ville.

Les devoirs de sa charge n'empêchaient point notre orateur de fréquenter le barreau. Telles étaient, sous ce rapport, les mœurs de Rome, que Catulus plaidait tous les jours et ne refusait pas de se charger des plus petites causes; Pompée lui-même plaidait pour de simples particuliers, mais moins souvent, parce qu'il était fier, parce qu'il affectait de paraître rarement sur la place publique, et qu'il s'y montrait toujours avec un grand cortège; il s'intéressait peu d'ailleurs aux affaires des autres: ménageant son crédit pour lui-même, il ne voulait pas l'user pour autrui. Il entraînait encore quelque finesse dans cette conduite: c'était ainsi qu'il se maintenait, lui, orateur assez médiocre, dans tout l'éclat que lui avaient donné ses faciles victoires. Quant à Cicéron, dont le barreau avait fait la fortune, il ne négligeait pas cette lice où il avait toujours paru avec tant d'avantage.

Pendant son édilité, il plaida pour Titinia, femme de Cotta. C'était une affaire privée; mais Cicéron lui-même

nous apprend qu'elle était importante et grave. Malheureusement ce plaidoyer est perdu.

Il défendit aussi L. Atratinus, père de l'accusateur de Célius; mais nous n'avons que le titre de ce discours, et nous ne connaissons nullement l'affaire qui l'avait nécessité. Il n'en a pas été de même du discours pour Man. Fontéius, qui nous a été conservé en partie.

Man. Fontéius, qui avait été triumvir, questeur à Rome, lieutenant et proquesteur en Macédoine et en Espagne, préteur à Rome, revenant de la Gaule Narbonnaise qu'il avait gouvernée pendant trois ans comme préteur, fut accusé de concussion. Les Gaulois lui reprochaient de s'être approprié les contributions destinées à l'entretien des routes, et d'avoir mis une taxe sur les vins, jusqu'alors exempts de tout impôt. Sa défense ne nous étant pas parvenue en entier, la réfutation des faits les plus graves est perdue, et il ne nous reste plus que les preuves morales alléguées contre ses accusateurs. Il paraît qu'il y eut deux actions dans ce procès, comme il y en avait eu deux dans celui de Verrès. Plusieurs orateurs défendirent Fontéius; Cicéron parla le dernier. Avant de réfuter l'accusation principale, l'orateur repousse les reproches qui incriminaient la conduite de l'accusé avant sa préture en Gaule. Après cette première partie, il arrive aux trois chefs d'accusation; puis il réfute le témoignage des Gaulois. Ce passage peut donner une idée du mépris que les Romains portaient aux nations étrangères, qu'ils appelaient barbares. Cicéron va jusqu'à dire qu'on ne peut comparer le plus illustre des Gaulois au dernier citoyen de Rome; il ne veut pas que les juges comptent pour quelque chose le témoignage d'un Gaulois. Dans sa péroraison, il réunit tous ses moyens, il résume tous ses arguments pour leur donner une nouvelle force, et il finit en disant que le caractère personnel de l'accusé opposé à celui des accusateurs, que l'intérêt de la république, que

la considération dont jouissent ses défenseurs, que la douleur maternelle, que les prières d'une vestale, que la religion, que l'honneur des juges, prescrivent au tribunal d'absoudre Fontéius.

On ne sait pas si le client de Cicéron fut absous; il est probable que sa cause était bonne, puisque Cicéron s'en chargea si peu de temps après la condamnation de Verrès.

Il plaida encore pour A. Cécina : c'était une question de propriété. Dans cette cause, qui ressemble beaucoup à celles dont s'occupent chaque jour nos tribunaux, il paraît que Cicéron prit trois fois la parole. Les deux premiers plaidoyers sont perdus, ou n'ont peut-être jamais été écrits; mais nous avons le troisième¹.

¹ Césennia, épouse en secondes noces de Cécina, lui avait légué, en mourant, tous ses biens. Lorsqu'il voulut se mettre en possession, un certain Ébutius se présenta comme propriétaire d'un domaine assez considérable qui faisait partie de l'héritage. Ébutius avait, en effet, acheté ce domaine, mais pour compte et avec les deniers de Césennia, dont il était alors l'intendant. Césennia avait la plus grande confiance dans cet homme, qui n'était qu'un intrigant malhonnête; elle n'avait pris contre lui aucune précaution.

Ébutius soutenait effrontément que la terre qu'il revendiquait s'était vendue à l'enchère, que le prix n'en avait point été acquitté sur-le-champ; que c'était à lui qu'elle avait été adjugée, que c'était lui qui s'était engagé à payer les fonds; que, les ayant payés, cette terre était sa propriété, et il donnait pour preuve son nom porté sur les registres du vendeur. Mais que prouvaient ces registres en faveur des prétentions d'Ébutius? qu'il s'était engagé à payer. De son argent? le pouvait-il? il n'avait aucune fortune. L'avait-il fait? jamais il n'avait agi comme propriétaire. Il était de notoriété publique que pendant le veuvage de Césennia il avait été son intendant. Césennia, quelques jours avant la vente du domaine contesté, possédait une somme d'argent qui avait servi à payer cette terre, contiguë à ses autres propriétés. Elle avait joni plus de quatre ans sans nulle réclamation, et, suivant la loi des Douze-Tables il y avait prescription, dans ce cas, après deux ans. Les baux en avaient été passés en son nom; elle avait reçu le prix de ferme. Toutes les présomptions se réunissaient contre Ébutius; toutes favorisaient l'héritier.

L'affaire n'offrait pas de difficultés réelles, et cependant il y eut des arbitres nommés. Il y avait, avant de plaider, une formalité préalable à remplir : à Rome, dans les discussions de propriété, les parties, avant de se présenter devant le préteur, se rendaient sur le terrain contesté avec leurs amis, elles y plaidaient leurs droits, et le réclamant portait plainte devant le juge, comme ayant été dépossédé par la violence. Il y avait deux sortes de violences dans ce cas : *vis vera*, *vis simulata*. Il y avait violence véritable quand des hommes chassaient quelqu'un du terrain qu'il revendiquait; la violence simulée avait lieu quand, après avoir soutenu leurs prétentions, les parties, ne se mettant

C. Pison plaidait contre Cicéron : on ne sait quelle sentence intervint ; mais, si l'on en juge par la reconnaissance que Cécina témoigna en plusieurs occasions à son avocat, on doit croire qu'il gagna son procès.

L'aristocratie une fois vaincue par Cicéron et par Pompée, les chevaliers, afin de retirer les fruits de la victoire qu'ils venaient de remporter, voulurent rétablir les communications dont l'interruption ruinait leur commerce, et recouvrer l'exploitation de l'Asie, que Lucullus leur avait arrachée. C'est dans ce but qu'ils firent confier à Pompée, malgré le sénat, un pouvoir dont nul citoyen avant lui n'avait été investi. Sur la proposition de Gabinus, on lui donna, pour réduire les pirates,

pas d'accord, prenaient, en présence de leurs amis, une motte de terre dans le champ en litige, pour la produire en justice. Devant le juge, ils disaient : « Le champ où j'ai pris cette motte de terre est à moi ; j'en ai été chassé par violence, je demande à y être rétabli. »

Cécina et Ébutius étaient convenus de remplir cette formalité ; mais, au jour marqué, lorsque Cécina et ses amis voulurent entrer sur le terrain contesté, Ébutius lui conseilla de ne pas approcher s'il voulait conserver sa vie ; malgré cette menace, Cécina et ses amis firent quelques pas, ils trouvèrent des satellites dans toutes les avenues. Ébutius s'étant avancé sous une allée d'oliviers qui bordait le domaine, ordonna à un esclave de tuer le premier qu'il verrait passer outre. Cécina voulut poursuivre ; mais, l'esclave et les satellites se disposant à fondre sur lui, il crut devoir se retirer, et ses amis s'enfuirent avec lui. Cécina porta plainte devant le préteur Dolabella, qui, sans prononcer sur le fait, ordonna la réintégration du plaignant et un dédommagement pour la violence que lui avaient faite des hommes armés. Ébutius nia la violence et refusa d'obéir, prétendant que l'ordonnance du préteur ne le regardait pas. L'affaire fut renvoyée devant des juges appelés *recuperatores* ; elle fut plaidée trois fois, et, nous l'avons dit déjà, c'est seulement le dernier plaidoyer que nous possédons.

La question se réduisait à ces deux points : 1° Cécina a-t-il été chassé ? 2° lui a-t-on fait violence avec des hommes armés ? Cicéron résout affirmativement les deux questions par le témoignage même des hommes d'Ébutius. Deux des témoins avaient nié, l'un était sénateur ; mais l'orateur détruit tout le poids de ce témoignage, en rappelant que peu de jours auparavant ce témoin s'était fait payer pour condamner un accusé. La défense d'Ébutius n'était qu'une vaine dispute de mots. Dans la réfutation des arguties qu'on opposait à l'ordonnance du préteur, Cicéron trouva le moyen de placer deux morceaux remarquables, l'un sur le respect dû au droit civil, l'autre sur cette question : Vaut-il mieux s'attacher à l'esprit de la loi que s'en tenir rigoureusement à la lettre ? Le défenseur de Cécina la propose aux juges ; mais il la résout lui-même.

des colonnes d'Hercule à la Cilicie, tout pouvoir sur la mer et sur les côtes jusqu'à la distance de quatre cents stades (dix myriamètres). Son autorité devait être absolue sur toutes les personnes dans ces limites; il devait prendre chez les questeurs et chez les publicains tout l'argent dont il aurait besoin; il pouvait faire construire cinq cents vaisseaux, lever à volonté des soldats, des matelots et des rameurs. Cette loi passa, et le peuple romain, dès cet instant, aurait eu un maître, si l'homme dont il comblait l'ambition n'avait pas été un homme médiocre. L'année suivante, en 67, on ajouta encore à ce grand pouvoir la commission de réduire Mithridate, et le commandement des armées de Lucullus, avec toutes les provinces de l'Asie. Cicéron fut de nouveau, dans cette mesure, l'instrument de la faction de Pompée et des chevaliers. Il fut facile d'entraîner le peuple, qu'on nourrissait des blés de l'Afrique et de la Sicile, car les courses insolentes des pirates compromettaient chaque jour sa subsistance. Crassus et César, qui savaient bien qu'aucun pouvoir ne deviendrait dangereux dans les mains timides de Pompée, n'y virent qu'un précédent utile à leurs projets d'avenir, et poussèrent à l'acceptation de cette loi, par laquelle la république se suicidait.

Ce fut sous le consulat d'Hortensius et de Q. Cécilius Créticus que le peuple romain déclara la guerre aux Crétois, qui avaient battu le préteur Marc-Antoine en 81. Le sénat était peu disposé à cette guerre; mais, par leurs manœuvres, les consuls réussirent à faire porter contre ces insulaires un sénatus-consulte foudroyant, qui ordonnait à l'un des consuls de partir aussitôt pour recevoir la soumission de cette île ou pour la réduire par la force.

Hortensius avait d'abord ambitionné ce commandement; mais quand le sort le lui eut donné, il préféra les douceurs du séjour de Rome aux fatigues et aux incerti-

tudes de la guerre, et céda sa mission à son collègue, qui dut à cette guerre le surnom de Créticus.

On comprend à peine comment Hortensius avait pu, même un moment, ambitionner un commandement militaire : ses mœurs étaient d'une mollesse extrême ; à Rome, il était cité pour le luxe de ses habits et la régularité des plis de sa robe et de sa toge. Peu d'hommes eurent une humeur plus facile, et, malgré les violentes apostrophes que Cicéron lui adressa dans ses *Verrines*, il demeura son ami jusqu'à sa mort. Il est vrai que Pomponius Atticus, dont l'esprit était si insinuant et si aimable, l'ami des deux orateurs, entretenait avec un soin religieux cette amitié mutuelle.

Hortensius avait reçu de la nature les plus admirables dispositions pour le barreau ; il y joignit pendant longtemps un travail assidu, et il brilla, dès sa première jeunesse, par toutes les qualités d'un grand orateur. Son organe, sa pose, son geste étaient si parfaits, qu'il saisissait complètement ses juges et son auditoire. Son influence était immense au barreau, où il plaidait chaque jour, et où, jusqu'à Cicéron, il avait régné sans rival. L'époque de son consulat fut pour lui une époque funeste, il se vit déchoir au fur et à mesure que Cicéron grandissait, et sa gloire tomba complètement après sa mort. Ses plaidoyers semblèrent avoir dû leur principal mérite au débit de l'orateur ; à la lecture, ils ne soutinrent point la gloire d'Hortensius. Quintilien nous apprend qu'ils étaient de son temps presque tombés en oubli.

L'année suivante, Marcius Rex géra seul le consulat. L. Métellus, son collègue, le même qui avait succédé à Verrès dans la préture de Sicile, mourut dès les premiers jours de janvier, et celui qui fut choisi pour lui succéder mourut lui-même avant d'entrer en fonctions. Cet unique consul ne fit rien pour illustrer son consulat : Pompée était tout alors. Après son consulat, Marcius Rex prit pos-

session du gouvernement de Cilicie, où il se montra ce qu'il était en effet, un homme nul.

Les pirates, dont Pompée avait été chargé de débayer les mers, appartenaient principalement à l'Asie : c'étaient des Ciliciens, des Syriens, des Cypriotes, des Pamphyliens, des marins du Pont, tous animés de sentiments de vengeance contre cette Rome qui avait si cruellement dévasté l'Orient par ses soldats, par ses usuriers et par ses publicains. Ce furent d'abord des hommes isolés, en quelque sorte ; mais ils s'enhardirent bientôt pendant les guerres civiles de Rome, fournirent des auxiliaires à Mithridate, et trouvèrent dans tout l'Orient une véritable et profitable sympathie. Non contents d'attaquer les bâtiments de transport qui traversaient isolément les mers, ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Des hommes distingués par leur naissance et par leur capacité montrèrent leurs vaisseaux, dirigèrent leurs attaques ; ils eurent des arsenaux, des ports et des flottes régulièrement organisés. Leurs forces accroissant leurs richesses, ils dorèrent la poupe de leurs vaisseaux, ils lamèrent leurs rames d'argent ; leurs ponts étaient couverts de tapis de pourpre, et à bord de tous les vaisseaux ils avaient des joueurs d'instruments. C'était dans cet appareil, qu'à la honte de la puissance romaine, ils venaient rançonner les villes maritimes : plus de quatre cents d'entre elles furent obligées de se racheter. Ils pillèrent les temples et les lieux saints, jusqu'alors inviolables : Claros, Didyme, Samothrace, le temple de Cérès à Hermione, ceux de Neptune dans l'isthme, à Ténare et à Calaurie, celui d'Esculape à Épidaure, ceux d'Apollon à Actium et à Leucade, ceux de Junon enfin à Samos, à Argos et au promontoire Lacinien, furent dévastés par eux. Ils osèrent même débarquer en Italie, infester les campagnes voisines de la mer de leurs brigandages, ruiner les magnifiques maisons de plaisance des grands de Rome, et enlever deux pré-

teurs, vêtus de leur robe de pourpre, avec leur suite et les licteurs portant devant eux les faisceaux jusqu'alors si glorieux.

La puissance des pirates était immense ; heureusement pour Rome qu'elle manquait d'un centre, d'une direction unique, et qu'elle était dispersée sur toutes les mers : c'est là ce qui devait perdre ces hommes au moment où Rome se réveillerait. Pompée, avec le pouvoir dont on l'avait armé, les réduisit en trois mois. Il ne livra cependant à ces ennemis du nom romain qu'un seul combat devant Coracisium, en Cilicie. Partout ailleurs il les avait soumis par la douceur, par la persuasion plutôt que par les armes. Il les recevait à merci ; puis, une fois maître de leurs forts dans le Taurus, de leurs ports dans les îles, il leur donna des terres dans l'Achaïe et dans la Cilicie ; il en peupla la ville de Pompéiopolis, qu'il bâtit sur les ruines de Soles. C'est ainsi qu'il se concilia plutôt qu'il ne détruisit ces intrépides marins qui le servirent plus tard dans les guerres de son parti.

Ensuite il descendit en Asie pour remplir sa mission contre Mithridate réduit aux abois par Lucullus ; car il était dans la destinée de Pompée d'arriver en tous lieux au moment où il n'y avait plus qu'à recueillir le fruit des travaux de ceux qui avaient combattu avant lui. Il abolit d'abord tous les réglemens d'administration de son prédécesseur, et rétablit la tyrannie financière des chevaliers et des publicains : c'était le but secret de sa mission ; il chercha ensuite à accomplir le but ostensible. Mithridate fuyait toujours. Après l'avoir manqué une fois, il l'atteignit enfin pendant une nuit. Les barbares ne soutinrent pas le choc des Romains ; ils s'enfuirent. Tigrane reçut Pompée à genoux, et Mithridate alla se cacher dans le Caucase. Le général romain pénétra dans ces régions barbares, défit presque sans combats les bandes mal armées qu'on opposa à ses légions, et redescendit vers le

midi. Jamais général n'avait fait une guerre plus facile : ce ne fut pour son armée qu'une immense promenade militaire pendant laquelle elle soumit en passant la Syrie, qui devint province romaine, et la Judée, que Pompée donna à Hyrcan. La nouvelle de la mort du roi de Pont vint mettre fin à toutes ces guerres.

César obtint la questure sous le consulat de Marcius Rex. Afin de ranimer le parti populaire, il releva les images du vieux Marius à l'occasion de la mort de Julie, veuve de Marius, sa tante, dont il prononça l'éloge; il prononça aussi l'éloge de sa femme, Cornélie, fille de Cinna, et dans cette circonstance il sut augmenter encore l'affection et la bienveillance du peuple à son égard. C'était la première fois qu'un pareil honneur était rendu à une jeune femme; mais César saisissait avec empressement toutes les occasions qui pouvaient réveiller dans le peuple les sentiments révolutionnaires dont il se proposait plus tard de tirer parti pour l'œuvre qu'il méditait. Puis il alla exercer la questure en Espagne sous le préteur Antistius Vétus.

Il ne nous reste aucun plaidoyer de Cicéron pendant ce consulat; mais quelques-unes des lettres qu'il écrivit cette année à Atticus, son ami le plus intime et le plus fidèle, sont venues jusqu'à nous.

T. Pomponius Atticus était d'une des plus anciennes familles de Rome. Il garda cependant toute sa vie le titre de chevalier, héréditaire dans sa maison. Une intelligence facile et une physionomie heureuse le distinguèrent tout enfant. On le citait alors comme un prodige. Il fut le condisciple de Cicéron, dont il resta toujours l'ami. Les qualités qu'il montra dans son enfance, il les conserva toute sa vie. Nul homme de son temps ne fut plus doux, plus indulgent, plus juste, n'eut un esprit plus droit et plus pénétrant. Il était savant dans les lettres, dans l'histoire et dans la philosophie; mais ce qui est infiniment

plus rare, c'est qu'il fut un philosophe pratique. Quelques écrivains l'ont accusé d'égoïsme; en étudiant mieux sa vie, ils n'auraient pas porté de lui ce jugement. Vivant au milieu d'hommes aveuglés par l'esprit de parti et par l'ambition qui soulevaient incessamment dans leurs âmes tant d'énergiques passions, Atticus, que l'ambition n'avait point ému, seul au milieu de tous, séparait, avec sa haute raison, avec sa profonde connaissance du cœur humain, l'homme privé de l'homme de parti. Il aimait l'un souvent, et savait user de son influence sur l'autre pour calmer sa colère ou diriger son pouvoir vers le bien. Il eut des amis dans tous les partis qui déchirèrent la république, et dans toute sa vie il n'eut pas un ennemi; au milieu de tant de haines qui se croisaient, il traversa cette période si orageuse sans être inquiété, et cependant il n'acheta ce bonheur par aucune bassesse.

Il était allié à la famille de P. Sulpicius, qui périt tribun du peuple. Après la fin tragique de ce magistrat, et pendant que tous les esprits étaient partagés entre Sylla et Cinna, Atticus, jeune encore, partit pour Athènes. Il ne craignit cependant pas de secourir le jeune Marius, qui avait été son condisciple, et de faciliter sa fuite. Il vécut à Athènes de manière à se concilier l'affection de tous. Son influence y devint immense, malgré sa grande jeunesse. Ses avis furent souvent utiles à cette cité, qu'il aida plusieurs fois de sa fortune avec une générosité d'autant plus digne d'éloges, que dans ce temps les chevaliers romains dépouillaient toutes les nations alliées ou soumises à la république. Atticus habita Athènes un grand nombre d'années, et ne revint à Rome que lorsque l'Italie eut retrouvé le calme, sous le consulat de L. Cotta et de M. Torquatus.

Tel était l'ami le plus intime de Cicéron, celui devant qui Cicéron est vraiment Cicéron. Dans plusieurs occasions on verra notre orateur parler et agir pour le public,

comme un acteur joue un rôle obligé ; mais dans ses lettres à Atticus il est toujours lui , tout masque tombe en présence de son ami , et il nous apparaît avec tous ses défauts d'homme politique , mais aussi avec toutes ses vertus et toutes ses faiblesses d'homme privé.

Cicéron , depuis son retour de Grèce , dut écrire à Atticus un grand nombre de lettres ; mais beaucoup ont été perdues. La plus ancienne de celles qui nous sont parvenues est datée du consulat de Marcius Rex. On y voit seulement que Lucius Cicéron , qui avait accompagné Tullius dans son voyage en Sicile pendant l'accusation de Verrès , venait de mourir. C'était un parent et en même temps un ami fidèle et dévoué de notre orateur. La deuxième est encore de la même année ; mais celle-ci contient une phrase qui ferait douter de la sensibilité de Cicéron , s'il n'en avait donné des preuves en mille occasions diverses.

« Mon frère , écrit-il , me paraît disposé comme nous le désirons à l'égard de votre sœur ; il est avec elle dans sa terre d'Arpinum , où il a mené D. Turranius , qui est un homme rempli de connaissances très-utiles. *Notre père est mort le 23 novembre.*

« Voilà tout ce que j'avais à vous mander. Si vous pouvez recouvrer des raretés propres à orner un lieu d'étude comme celui que vous savez , je vous prie de ne les pas manquer. »

C'est ainsi que Cicéron apprend à son ami le plus intime la mort de son vieux père ; il n'a pas pour ce vieillard un seul mot de regret , pas l'expression du plus vulgaire sentiment ; cette lettre est d'une sécheresse de cœur qui indispose , d'une insensibilité qui étonne et fait naître de pénibles réflexions. L'ambition , la poursuite des honneurs , le désir insatiable de briller aux premiers emplois de la république , comme il brillait au premier rang du barreau , avaient-ils donc déjà chassé du cœur

de Cicéron le premier et le plus noble des sentiments , la piété filiale ?

C'est l'année suivante , sous le consulat d'Acilius Glabion et de Calpurnius Pison , Pompée et César étant absents , l'un guerroyant en Asie , l'autre questeur en Espagne , que Gabinius , l'un des tribuns qui devaient faire donner à Pompée la guerre contre Mithridate , acheva de dépouiller Lucullus en faisant ordonner par le peuple que le consul Glabion aurait pour département la Bithynie et le Pont , et prendrait sous ses ordres les troupes que commandait Lucullus.

Ce fut dans Rome une année de troubles. En rétablissant le tribunat dans tous ses droits , il semblait que Pompée eût de nouveau déchaîné les tempêtes populaires sur cette malheureuse ville. Ce que proposèrent les tribuns cependant était utile et raisonnable en soi ; mais ce fut un prétexte pour les agitateurs , et ils le saisirent avec empressement. A chacune des lois proposées par Gabinius , par Roscius Othon , par Cornélius , il y eut des séditions ; il y en eut une encore lors du vote de la loi Calpurnia contre la brigue ; une autre , enfin , plus violente , dans laquelle le consul fut insulté , et ses faisceaux furent brisés à l'occasion de la loi sur les dispenses. Ce Cornélius n'était point un homme dangereux , les lois qu'il proposait étaient bonnes : c'étaient aux maux publics de salutaires remèdes ; mais la république était toujours dans un état de convulsion ; tout remède était inutile et ne faisait qu'augmenter le mal et précipiter le moment où toutes ces forces vitales si mal employées , toutes ces libertés si mal comprises , seraient concentrées dans la volonté d'un seul.

Nous possédons de cette année quelques lettres de Cicéron à Atticus , alors à Athènes : elles sont sans importance historique ; mais notre orateur , qui , dans un de ses discours contre Verrès , avait affecté tant de mépris

pour les statues grecques, se montre maintenant très-jaloux d'en acquérir pour orner ses maisons de campagne; il avait déjà chargé son ami d'en acheter pour lui en Grèce, et il en demandait d'autres encore. « Gardez-vous bien, lui écrivait-il aussi, de vous défaire de vos livres, conservez-les-moi toujours comme vous me l'avez promis, j'en ai autant d'envie que j'ai de dégoût pour toute autre chose, et surtout pour les affaires publiques; vous ne sauriez imaginer combien elles sont empirées depuis le peu de temps que vous êtes parti. » Et malgré ce dégoût cependant, Cicéron s'était présenté pour demander la préture, et il venait d'être désigné le premier entre les huit préteurs pour l'année 66.

Pendant sa préture, sous le consulat de M. Émilius Lépidus et de Volcatius Tullus, Cicéron plaida souvent et prononça plusieurs discours politiques. Dès les premiers jours de janvier, il harangua le peuple en l'exhortant à tout espérer de la vigilance et de l'autorité de Pompée. Il ne nous est rien resté de ce discours. Nommé le premier des préteurs, par le suffrage du peuple, le sort donna à Cicéron le jugement des crimes de concussion; il s'y conduisit avec justice et intégrité. La condamnation de Licinius Macer en est une preuve.

Cet homme avait été préteur; il fut accusé devant Cicéron, et comptait si fort sur l'appui de Crassus son ami et son parent, que, pendant que les juges étaient aux voix, il alla dans sa maison quitter toutes marques de deuil, afin de reparaitre triomphant sur la place publique. Il fut tellement saisi lorsque Crassus vint lui apprendre sa condamnation, qu'il se mit au lit et mourut bientôt après. Cicéron se félicite, dans une lettre à Atticus, d'avoir pu, en rendant justice, s'attirer les applaudissements et l'estime du peuple.

Le plébiscite qui avait donné à Glabrien le commandement des troupes de Lucullus, n'avait été, de la part

de ceux qui l'avaient provoqué, qu'un moyen de préparer la nécessité d'envoyer en Asie un général d'une plus grande réputation; ils connaissaient tous la nullité de Glabrien, et ils ne l'avaient désigné que pour laisser à Pompée le temps d'achever la guerre des pirates, que la loi Gabinia lui avait confiée avec un pouvoir presque sans limites. En 66, le tribun Manilius proposa, en effet, de confier à Pompée le commandement de la guerre d'Asie. Cette proposition devait exciter des troubles, et elle en excita de sérieux. Elle eut pour adversaires Hortensius et Catulus, et pour défenseurs César, qui était revenu de sa questure d'Espagne, et Cicéron. César voyait avec plaisir les Romains s'accoutumer à la domination d'un seul; Cicéron était déjà le client de Pompée : homme nouveau, il croyait avoir besoin de cet appui pour s'élever au consulat.

A cette occasion, Cicéron harangua encore le peuple. Le discours qu'il prononça nous est parvenu complet. Il était préteur et aspirait au consulat; le gain de cette cause devait lui en ouvrir la route, et il y déploya tout son talent. Il s'agissait de mettre l'Asie au pouvoir d'un citoyen qui avait déjà le commandement absolu de toutes les mers et de toutes les côtes : c'était, en quelque sorte, lui donner le pouvoir souverain. La question était délicate; mais elle se plaidait devant un peuple aveuglé. Les sénateurs les plus sages et les plus considérés s'opposaient au vote de cette loi; et comme il était difficile d'infirmer leur autorité, l'orateur tourna la difficulté en attachant ses auditeurs à cette seule question : Pompée doit-il être chargé de la guerre de Mithridate? Puis il établit trois propositions : la guerre est indispensable, elle est importante, elle demande un général accompli. Il divise chaque partie en plusieurs points, et les traite avec clarté et précision. D'heureuses transitions lient ces différents morceaux, et l'orateur se rend ainsi maître de

l'attention de son auditoire ; il évite ces périodes nombreuses qui distinguent la plupart de ses harangues ; il semble craindre de laisser à ses auditeurs le temps de s'occuper d'autres pensées, et il procède souvent par l'interrogation. On a blâmé l'emploi multiplié de cette figure ; on a eu tort. Cicéron voulait intéresser la multitude ; il s'adressait au peuple lui-même, afin de s'appuyer de sa puissante autorité, et de ne paraître que son organe dans les éloges adressés à Pompée. Certes, si ce discours avait été prononcé au sénat, ces éloges donnés à Pompée n'auraient paru qu'une exagération maladroite ; mais au forum, ils étaient en harmonie avec l'opinion du peuple, dont ce citoyen était l'idole. D'ailleurs, sous ce point de vue, Cicéron lui-même était peuple, son imagination était grande et poétique ; il avait une de ces âmes que l'enthousiasme saisit facilement ; il était probablement de bonne foi dans son appréciation du caractère et du talent militaire de Pompée. Ce ne fut que bien plus tard qu'il apprit à le voir tel qu'il était réellement.

Le style de ce discours est rapide et noble ; la pensée est exprimée avec simplicité ; la marche en est facile. L'orateur y laisse voir un profond sentiment de respect pour l'auditoire et d'enthousiasme pour la majesté de la république romaine. Et cependant Cicéron ne craint pas d'adresser à ses concitoyens d'utiles vérités, il leur rappelle de honteuses défaites, et il les engage à mettre un frein aux brigandages de leurs généraux, s'ils veulent enfin apaiser la haine légitime que portent à la république les nations étrangères.

Après le vote de la loi *Manilia*, Cicéron plaida pour A. Cluentius Avitus, accusé par sa mère d'avoir empoisonné son beau-père, Statius Albius Oppianicus.

Cet Aulus Cluentius Avitus était un chevalier romain du municipe de Larinum, en Apulie. Il avait pour accu-

sateur Caius Oppianicus, fils de l'homme qu'on prétendait avoir été empoisonné. Huit ans auparavant, Oppianicus le père avait été condamné lui-même, pour tentative d'empoisonnement contre Cluentius. Deux ans après, il était mort en exil. Cluentius était en outre accusé d'avoir corrompu les juges qui avaient condamné son beau-père¹.

¹ Ce procès était un tissu d'horreurs, puisque Sassia, mère de Cluentius, était l'âme de l'accusation, dont Caius n'était que l'instrument. Quant au crime d'empoisonnement, l'opinion publique était favorable à Cluentius; mais elle l'accusait de la corruption des juges qui avaient condamné son beau-père. Ce bruit public semblait appuyé même par une sentence judiciaire; car plusieurs juges d'Oppianicus, et Junius qui les présidait, avaient été condamnés comme prévaricateurs, non pas absolument pour ce jugement, mais pour des faits parmi lesquels ce grief pouvait être compté. La position de Cluentius était difficile, parce que, accusé d'empoisonnement et de corruption, il pouvait être condamné comme empoisonneur par cela même qu'il était regardé comme évidemment coupable de corruption. Il fallait beaucoup d'adresse pour défendre une pareille cause : Cicéron fit davantage, il justifia Cluentius, et le montra digne du plus grand intérêt, en tournant à son profit l'immoralité de son adversaire.

Cicéron regardait le plaidoyer qu'il prononça dans cette occasion comme un de ses meilleurs, et comme celui où il avait le plus heureusement varié son style. C'était aussi le sentiment de Quintilien, qui cite fort souvent ce discours à l'appui de ses préceptes.

Une circonstance toute personnelle ajoutait encore, pour notre orateur, aux difficultés de la cause elle-même : dans les débats qui s'étaient élevés, il y avait huit ans, entre Cluentius et Oppianicus, Cicéron avait pris la défense de l'affranchi Scamander, qui était accusé d'avoir, à l'instigation de C. et L. Fabricius, ses maîtres, et d'Oppianicus, tenté d'empoisonner Cluentius; et Cicéron avait alors soutenu que Cluentius avait corrompu ses juges, tandis qu'il professait, huit ans plus tard, l'opinion contraire. L'illustre avocat de Cluentius explique cette contradiction d'une manière peu noble, et qui prouve qu'à Rome, dans les affaires judiciaires, les avocats consultaient peu leur conscience dans le choix des causes qu'ils défendaient.

« C'est une grande erreur, dit-il, de croire trouver nos opinions particulières consignées dans les discours que nous prononçons devant les tribunaux : tous ces discours sont le langage de la cause et de la circonstance, et non pas le nôtre personnellement; car si les causes pouvaient se défendre d'elles-mêmes, qui emploierait la voix des orateurs ? On nous emploie non pour dire ce que nous pourrions affirmer comme autorité; mais pour faire valoir tous les moyens que peut fournir la cause. »

Quoi qu'il en soit de cette doctrine, que je trouve mauvaise, Cicéron, pour faire triompher la cause de son client, montra d'abord dans Oppianicus le père un homme couvert de crimes et d'infamies; fallait-il donc corrompre ses juges pour le faire condamner ?

Il déroule ensuite la vie de Sassia, monstre de cruauté et d'impudicité. Elle

Cicéron, avec une adresse admirable, réussit, en présence d'un tribunal qui, d'après la loi de Sylla, réunissait la double compétence des crimes d'empoisonnement et de concussion, à prouver que la corruption était un fait étranger au procès; puis il détruisit avec facilité l'inculpation d'un empoisonnement dont on n'apportait aucune preuve. De tous les discours de Cicéron, c'est celui où l'on trouve le plus de documents sur l'état de la législation et des tribunaux de Rome à cette époque. T. Annius de Pisaure soutenait l'accusation et plaida contre Cicéron.

Il paraît que notre orateur plaida encore pour le même A. Cluentius contre Ennius, qui l'accusait d'être détenteur de ses biens; mais rien ne nous est parvenu sur cette affaire.

Il prononça aussi un discours *de Pecuniis residuis*; nous ne connaissons absolument que le titre de cette harangue. Il nous reste quelques fragments de son plaidoyer pour M. Fundanius, que l'on croit avoir été accusé de concussion par les Arcadiens. Enfin, au moment de quitter la préture, il porta la parole pour le

avait eu trois époux : Cluentius, le père de l'accusé; Anlus Mélinus, qui, de son gendre, était devenu son mari (Cluentia, sœur de l'accusé, vivait encore, Mélinus avait répudié la fille pour épouser la mère!); puis enfin Oppianicus le père, qui fut l'assassin de l'incestueux Mélinus. Ce dernier époux était mort dans l'exil, moins de la honte de sa condamnation que du chagrin de voir l'impudique Sassia vivre, sous ses yeux, en commerce adultère avec un paysan nommé Statius Albius.

Cette horrible femme, dévorée de la soif de faire périr son premier-né, Cluentius, avait marié la fille qu'elle avait eue de Mélinus, avec le jeune Caius Oppianicus, à la condition qu'il accuserait son beau-frère de l'empoisonnement de son père et de celui de deux autres personnes. Pour obtenir des aveux sur ce prétendu empoisonnement, Sassia enfin avait eu la barbarie d'appliquer plusieurs fois à la question de malheureux esclaves.

En présence de pareils crimes, si l'accusé n'était pas irréprochable, ne paraîtrait-il pas vertueux même en comparaison d'Oppianicus le père, en comparaison du monstre qui lui a donné le jour et des complices qu'elle s'est associés? Quant à l'accusateur, s'il n'est pas dirigé par un sordide intérêt, n'est-il pas dominé par l'ascendant redoutable de Sassia, et par un sentiment de vengeance contre Cluentius, qui a fait condamner son père?

tribun Manilius. De cette harangue, il n'est resté qu'une seule phrase; mais, du moins, on a conservé le souvenir des circonstances dans lesquelles elle fut prononcée.

Manilius, cessant, selon l'usage, d'être tribun le 10 décembre, fut accusé devant Cicéron, à qui il ne restait plus que deux ou trois jours pour terminer sa préture. Les adversaires de Pompée suscitaient cette affaire au tribun en haine de son dévouement à ce général. L'accusé demanda quelques jours pour répondre à cette accusation. Cicéron, au lieu de lui accorder le temps qu'on accordait ordinairement, ordonna à Manilius de comparaître le lendemain. Les tribuns s'emportèrent contre le préteur, et le sommèrent de comparaître lui-même devant le peuple, pour rendre raison de sa conduite. Cicéron monta aussitôt à la tribune aux harangues; il y parut étonné des plaintes des tribuns, lui qui s'intéressait si vivement à Manilius, qu'il voulait être son juge. La multitude applaudit ce discours. Cependant, comme il fallait, dans l'intérêt de la défense, différer le jugement, et que le préteur allait sortir de charge, on lui demanda à grands cris d'accepter la défense de Manilius. Il y consentit; et, reprenant la parole, il s'étendit sur les louanges de Pompée, et fit une vive sortie contre ceux qui, par une basse envie, s'opposaient à la grandeur d'un citoyen aussi illustre et aussi excellent. L'affaire de Manilius n'eut pas d'autre suite.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Rome après la préture de Cicéron. — Catilina. — Accusé de concussion, il est absous sur la plaidoirie de Cicéron. — César, édile, place au Capitole des statues de Marius. — Caton, questeur. — César condamne les meurtriers des proscrits. — Catilina, appelé devant ce tribunal, est renvoyé absous. — Cicéron, Catilina et Antonius candidats au consulat. — Catilina est repoussé. — Cicéron et Antonius, consuls désignés. — Lettre de Quintus à Cicéron. — Catilina veut renouveler Sylla. — Cicéron, consul. — Loi agraire de Rullus. — Cicéron la combat, et elle est abandonnée. — Puissance de l'éloquence de Cicéron sur le peuple. — Procès de Rabirius. — Triomphe de Lucullus. — Catilina une seconde fois candidat. — Il échoue. — Conspiration. — Première Catilinaire. — Catilina sort de Rome. — Deuxième Catilinaire. — Catilina déclaré ennemi public. — Ses complices sont arrêtés à Rome et étranglés. — Il livre bataille à l'armée consulaire et meurt. — Cicéron quitte son siège consulaire, un tribun du peuple lui défend de parler.

Pendant tout le temps de la préture de Cicéron, Rome avait été troublée; elle s'était agitée, il y avait eu ce que nous appelons des émeutes, des troubles de tous genres. On les avait apaisés facilement; mais ces secousses, ce tremblement n'étaient que des symptômes éphémères de tempêtes plus profondes. A la surface, le bouillonnement de quelques esprits indiquait qu'un mal incurable dévorait la république. Tous les citoyens, les grands comme les petits, étaient frappés d'une émotion inquiète, tous se sentaient frémir, tous s'agitaient vaguement et ressentaient au fond de leur âme ces terreurs instinctives qui précèdent les grandes révolutions. Quelques hommes espéraient, tous les autres redoutaient les jours qui allaient éclore. La multitude s'était jetée avec

une folle ardeur dans les bras de Pompée ; mais cette tyrannie des chevaliers, des publicains et des usuriers était toujours pesante au peuple, et malgré son enthousiasme pour le chef de ce parti, le peuple n'avait pas une véritable foi dans cet homme, et il était tout prêt à se jeter sur les pas d'un autre. Les ambitieux attendaient le moment favorable ; César, Crassus, Catilina, Rullus, le faible héritier du nom de Sylla lui-même étaient prêts.

Le moment paraissait favorable : le général du parti vainqueur était éloigné et Cicéron restait seul à Rome pour faire face à tous les dangers. Cependant les chefs des autres partis hésitaient ; ils étaient si divisés de principes et de vues personnelles, qu'ils se craignaient mutuellement. Il ne s'agissait plus de la liberté politique, elle avait péri depuis longtemps, les ambitieux ne pensaient qu'au pouvoir souverain, et le peuple rêvait instinctivement un autre état social. Cette vieille société romaine était à l'agonie, il aurait fallu une réorganisation sociale pour lui donner une nouvelle vie ; les bases de ses vieilles institutions n'existaient plus : cent fois altérées par les révolutions intérieures, par les mœurs, qui avaient subi des transformations successives, elles croulaient de toutes parts. Trois plaies horribles et incurables rongeaient cette malheureuse république : l'usure, le prolétariat, qu'elle augmentait sans cesse, et l'esclavage ; ces plaies, qui réagissaient les unes sur les autres, devaient amener la ruine du monde romain.

L'Italie entière aurait offert un spectacle étrange à qui l'aurait parcourue avec nos idées sociales, avec nos moyens de juger de la force et de la vie d'une société ! Les vieilles races italiennes, dépossédées par les colonies romaines, n'avaient point été entièrement anéanties par Sylla ; les colons romains avaient été, à leur tour, expropriés par les usuriers, par les chevaliers et par les publicains. Il en avait été de même des soldats de Sylla, établis dans

l'Étrurie ; l'agriculture languissait , confiée à des esclaves , et les champs avaient depuis longtemps été changés en vaine pâture. L'Étrurie , tant de siècles respectée , avait elle-même subi cette ruineuse transformation. Une multitude d'êtres humains qui semblaient en dehors de toute loi conservatrice , qui n'avaient pas de place dans la société romaine , vaguait , traînant partout sa misère et son désespoir : c'étaient d'anciens propriétaires du sol , ruinés par les différentes révolutions , des Italiens du midi , des Étrusques expropriés par Sylla , des anciens colons victimes de l'usure , des vétérans de Marius et de Sylla réduits à la misère ; c'étaient des pâtres farouches qui avaient quitté autrefois leurs montagnes pour former les bandes de Spartacus et qui n'avaient point repris leurs troupeaux ; puis les gladiateurs , hommes féroces et altérés de vengeance , qui formaient à chaque sénateur , à chaque chevalier une troupe d'assassins à gage , armée toujours menaçante , enchaînée il est vrai , mais dont la moindre commotion pouvait briser les fers ; enfin , venait la multitude innombrable des esclaves , qui portait partout la démoralisation , et dans laquelle Rome , par l'affranchissement , recrutait ses citoyens. Tant d'opprimés subissaient avec impatience le joug de la méprisable aristocratie de Rome ; ils appelaient un chef , mais nul homme de tête et de cœur ne se croyait capable de concilier tant de prétentions opposées et des besoins si complexes. Une révolution était imminente ; mais nul homme politique n'osait la provoquer , et chacun espérait , une fois commencée , la faire tourner au profit de sa grandeur personnelle. Catilina , le plus impatient , le moins sage des ambitieux , peut-être parce qu'il était le moins riche , osa tenter de précipiter la catastrophe.

Cet homme était de la plus haute noblesse : c'était une nature puissante , une âme d'une incroyable énergie ; robuste de corps , il supportait avec une constance éton-

nante la faim, la soif et les veilles. Il avait un esprit vaste, audacieux, prompt et souple à la fois; il était éloquent, habile à s'emparer de l'esprit et du cœur de ceux qui l'écoutaient. Il avait souillé sa vie par de grands vices, il est vrai; mais il y avait à Rome si peu d'âmes pures, qu'il n'y était pas généralement méprisé, et puis Sergius Catilina avait les qualités d'une âme forte, c'était un ami dévoué jusqu'à la mort, et Cicéron lui-même avoue qu'il y avait dans l'amitié de cet homme un entraînement presque irrésistible auquel il fut sur le point de céder. Sous Sylla, Catilina s'était déshonoré comme tant d'autres; mais il n'avait pas su s'enrichir : ce n'est pas qu'il fût moins avide que Crassus, par exemple; c'est qu'il était prodigue, ardent et extrême dans ses désirs. Si Catilina avait eu de la modération, il eût peut-être été le rival de César; mais ruiné, endetté, sous le poids d'une honte qu'il n'avouait pas, il semblait que son âme révoltée voulût briser toute loi et toute contrainte.

Catilina avait été préteur sous le consulat de Marcius Rex; après sa préture, il alla gouverner l'Afrique, c'est-à-dire qu'il alla la tourmenter et la piller. Il poussa ses déprédations plus loin que les autres gouverneurs sans doute, puisque les Africains envoyèrent à Rome des députés qui se plaignirent des injustices et des violences de leur préteur. Cependant il revint dans la ville éternelle, sous le consulat de Lépide et de Volcatius, pour demander le consulat; mais il fut accusé de concussion par Clodius. Cette accusation l'empêcha de se mettre au nombre des candidats : il fallait qu'il se disculpât avant de pouvoir y être reçu.

L'élection des consuls pour l'année 65 excita à elle seule autant de tumulte que toutes les lois proposées par les tribuns. P. Sylla et P. Autronius furent d'abord les consuls désignés; mais deux de leurs compétiteurs, L. Cotta et L. Torquatus, les accusèrent de brigue, les

firent condamner pour ces faits, et, les ayant ainsi dépouillés de leur charge, ils se firent eux-mêmes nommer à leur place, très-probablement par les voies coupables qu'ils venaient de faire punir.

Dans leur désespoir, les consuls dépossédés se liguèrent avec Catilina, furieux d'être accusé de concussion. Ils s'associèrent Cn. Pison, jeune homme de haute naissance, mais ambitieux, ruiné, capable de tout oser. Ils devaient, le 1^{er} janvier, tuer, dans le Capitole même, les deux consuls, s'emparer des faisceaux consulaires et envoyer Pison en Espagne avec une armée. On a dit aussi que César et Crassus étaient entrés dans ce complot; que Crassus devait être dictateur et César maître de la cavalerie; mais le caractère de Catilina est un sûr garant qu'un tel accord n'a point existé. Sergius Catilina n'était pas homme à placer Crassus au souverain pouvoir. César et Crassus ont peut-être eu quelque connaissance de ce complot, dont ils espéraient tirer parti; mais leur position politique ne leur permettait pas d'y entrer. Quoi qu'il en soit, cette première conspiration de Catilina ne se produisit pas au grand jour, le secret fut éventé et les conjurés abandonnèrent leur entreprise. On ne fit même pas de recherches sur des faits aussi graves; le sénat, les chevaliers et les riches tremblaient à Rome, et ils craignaient de pousser à la révolte des hommes implacables, qui pouvaient vouloir s'ensevelir sous les ruines de la république. Pison fut même envoyé en Espagne; mais il y fut assassiné, presque en arrivant, par des clients de Pompée.

Quant à Catilina, il se présenta devant le préteur, pour être jugé sur les faits de concussion qui lui étaient reprochés, et il fut renvoyé absous. Ce qui paraîtra surprenant peut-être, c'est que le consul Torquatus, qui avait failli être l'une des victimes de Catilina, s'intéressa vivement pour lui et vint l'assister dans sa cause pour solliciter ses juges en sa faveur, et que ce fut Marcus

Tullius Cicéron, l'accusateur de Verrès, qui défendit Catilina.

Nous avons deux curieuses lettres de Cicéron à Atticus, écrites en 65, sous le consulat de Cotta et de Torquatus. La première est du commencement du mois de juillet peut-être. Notre orateur se préparait à briguer le consulat aux prochaines élections des tribuns, vers le 17 juillet. Il n'avait de compétiteurs assurés que Galba, Antoine et Cornificius. On parlait aussi de Césonius. « Pour Catilina, disait-il, si les juges déclarent qu'il ne fait pas jour en plein midi, nous l'aurons certainement pour compétiteur. » On peut voir par cette lettre que l'obtention du consulat à Rome était un rude travail. On s'y préparait de longue main ; le métier de candidat obligeait quelquefois même à des voyages. « Je n'oublierai rien de ce qu'il faut faire en pareille occasion pour réussir, écrivait notre orateur ; et comme les suffrages de la Gaule sont fort à ménager, je pourrai bien, sous quelque vain titre de députation, aller faire un tour vers Pison, depuis septembre jusqu'en janvier, moment où il y aura peu d'affaires au barreau. »

Dans la seconde lettre, écrite sans doute vers la fin du mois d'août, il apprend à son ami que L. Julius César et Marcus Figulus ont été désignés consuls pour l'an 64, et que Térentia est accouchée d'un fils. Puis il lui écrit ces mots : « Je me prépare maintenant à plaider pour Catilina, mon compétiteur. Nous avons eu tous les juges que nous souhaitions, et l'accusateur en est aussi content que nous. Si je le fais absoudre, je compte que cela l'engagera à s'entendre avec moi dans notre poursuite commune. Si les choses tournent autrement, il faudra s'en consoler. » Ainsi l'ambition rapprochait Cicéron, qui avait poursuivi dans Verrès les crimes de l'aristocratie, d'un des sénateurs les plus vicieux ; mais notre orateur était déjà depuis quelques années membre du sénat, et il s'était familiarisé avec les mœurs sénatoriales, puisqu'il

consentait à être consul avec Catilina. Toutefois il ne devait point en être ainsi, et ce rapprochement de quelques jours fut bientôt oublié de deux hommes qui n'étaient pas faits pour être amis.

Cicéron plaida plusieurs causes dans l'année 65. Il défendit L. Cornélius, accusé d'avoir violé l'intercession tribunitienne. Nous n'avons que des fragments de ce discours ; mais Asconius Pædianus, et Martianus Capella nous font connaître les circonstances de la cause et la division du plaidoyer.

L. Cornélius était un homme de bien qui s'attira la haine du sénat pour avoir voulu, étant tribun, en 67, amoindrir l'influence des grands en proposant une loi sur les dispenses. Au jour où ce projet devait être présenté au peuple, Servilius Globulus, un de ses collègues, gagné par le sénat, en défendit la lecture au crieur. Cornélius, sans s'inquiéter de cette défense, lut lui-même la loi. Aussitôt le consul Pison se récria sur l'illégalité de ce procédé ; le peuple répondit au consul par des injures, et il s'éleva bientôt une furieuse sédition dans laquelle les faisceaux consulaires furent brisés, et dans laquelle le consul lui-même faillit perdre la vie. Cornélius, effrayé de ce tumulte, congédia l'assemblée.

A force de persévérance, Cornélius cependant réussit, durant son tribunat, à apporter quelques améliorations aux abus qu'il avait voulu détruire. Cette insistance lui attira une accusation aussitôt qu'il eut quitté le tribunat. Cette première accusation, sous le consulat de Lépidus et de Volcatius, pendant la préture de Cicéron, n'eut aucune suite ; mais la haine de l'aristocratie suscita bien vite un nouvel accusateur.

Ceux qui vinrent, devant le tribunat présidé par le préteur Q. Gallius, porter témoignage contre Cornélius, étaient les premiers de la république ; ce furent : Hortensius, Catulus, Métellus Pius, Lucullus et Lépidus. Ils

affectèrent de croire que l'accusé avait réellement violé la majesté du tribunal en lisant le projet de loi malgré le *veto* de son collègue.

Cicéron ne pouvant nier le fait, en convint avec franchise; mais il prétendit, qu'en sa qualité de tribun, Cornélius n'avait pu porter atteinte à la puissance tribunitienne. Il insista particulièrement sur ce que l'accusé, sauf son opposition déclarée à la volonté des premiers du sénat, n'avait rien fait dans toute sa vie que l'on pût improuver; il fit remarquer que Globulus, qui avait opposé son *veto* au projet de loi, était lui-même au nombre de ses défenseurs. Cicéron plaida durant quatre audiences devant un auditoire immense qui attendait avec anxiété la sentence des juges. Il renferma cependant, en publiant son plaidoyer, ces différentes actions dans un seul discours qu'il divisa en deux parties. Dans la première, il réfutait les chefs d'accusation tirés de la conduite de l'accusé depuis son tribunat; dans la deuxième, il repoussait les reproches qu'on lui adressait pour les faits qui s'étaient passés durant cette magistrature.

Cicéron regardait lui-même ce plaidoyer comme son chef-d'œuvre. Quintilien ne cesse d'en parler avec admiration. Plusieurs fois, pendant que Cicéron parlait, le peuple romain manifesta son enthousiasme par des acclamations et par des battements de mains. La sublimité, la magnificence et l'éclat de ce discours déterminèrent ces explosions, et frappèrent puissamment les juges sans doute, puisqu'ils renvoyèrent Cornélius absous, malgré l'intercession des grands qui réclamaient sa condamnation.

Cicéron plaida encore pour L. Corvinus, et ensuite pour Q. Mucius; mais ces plaidoyers sont entièrement perdus.

César fut édile cette même année. Le bruit qui s'était répandu de sa complicité dans le complot avorté de Catilina, n'avait point altéré son crédit auprès du peuple.

L'édilité lui fournit de nouvelles occasions de l'augmenter. Les jeux qu'il offrit aux Romains surpassèrent en magnificence tous ceux que l'on avait vus jusqu'alors. Il fit exécuter des chasses de bêtes fauves dans le Cirque. Sous le prétexte d'honorer la mémoire de son père, il fit combattre jusqu'à trois cent vingt couples de gladiateurs. On assure qu'il en avait préparé bien davantage; mais que la peur ayant saisi le sénat à la vue de cette petite armée, il craignit que César n'employât ces hommes à un autre usage que celui qu'il annonçait, et fixa par un décret le nombre de combattants qu'il serait permis de faire paraître dans ces jeux. Mais tout ce luxe qui entraînait le peuple vers César et qui frappait de terreur le sénat, n'était qu'une sorte d'introduction à un spectacle qui devait impressionner plus profondément encore le peuple et l'aristocratie.

Vers la fin de ses jeux, César fit, pendant une nuit, placer au Capitole des statues de Marius, qu'il avait fait faire en secret. Elles étaient ornées de trophées et d'inscriptions qui célébraient le vainqueur des Cimbres. Au point du jour, l'éclat de ces statues toutes brillantes de dorures attira un nombre infini de curieux qui s'émerveillèrent d'une action aussi hardie. C'était une déclaration de principes politiques que tout le monde pouvait comprendre. Quelques gens regardèrent ce fait comme une atteinte aux lois; mais les partisans de Marius accoururent de toutes parts : on croyait ce parti anéanti parce qu'il n'osait pas se montrer; cet événement lui donna de l'audace, et sa force étonna. Les partisans de Marius remplirent le Capitole, qui retentit de leurs acclamations si longtemps comprimées. Cette affaire fut portée au sénat. César y fut accusé par Catulus de dresser ouvertement des batteries contre la république; mais César ayant pris la parole, détruisit le reproche de Catulus; son éloquence persuasive calma les craintes du sénat,

qui finit par approuver sa hardiesse. Toutefois César ayant voulu se faire envoyer en Égypte à l'occasion des troubles qui s'étaient élevés dans ce royaume, sa demande fut rejetée.

Crassus et Catulus étaient alors censeurs ; ils n'exercèrent presque aucun des devoirs de leur charge : il n'y eut ni dénombrement du peuple, ni revue des chevaliers, ni tableau dressé des sénateurs. La discorde s'était mise entre ces deux hommes à l'occasion des peuples de la Gaule Transpadane que Crassus, soutenu par César, voulait faire citoyens romains, et que Catulus repoussait. Les censeurs finirent par se démettre de leur magistrature, qui était d'ailleurs sans véritable pouvoir, parce que les mœurs de la république ne pouvaient plus la supporter.

M. Caton, descendant de Caton le Censeur, exerça cette année la questure : c'était une âme noble et forte, un esprit vaste et cultivé, un homme vertueux ; mais sa sévérité, quoique tempérée peut-être par l'esprit grec, paraissait à Rome trop absolue : c'était l'homme de la loi par excellence ; magistrat, il était d'une rigueur excessive, et son opiniâtre attachement au passé ne lui permettait pas de comprendre le temps où il vivait. Cependant, ses vertus, sa loyauté, l'austérité de ses mœurs, la mâle simplicité de son éloquence l'avaient placé si haut dans l'estime de tous, qu'il était à lui seul plus respecté à Rome que les magistrats et le sénat. Aux jeux de Flore, le peuple, pour demander une danse immodeste, attendit que Caton fût sorti du théâtre.

Jamais la charge de questeur du trésor n'avait été remplie avec autant de sévérité que par Caton. Il restait de vieilles dettes non acquittées, soit de la république envers les particuliers, soit des particuliers envers la république ; il exigea rigoureusement de ceux qui devaient, et paya promptement ce qui était dû. Le peuple fut frappé d'étonnement et de respect en voyant un magistrat qui,

presque seul , au milieu de tant d'administrateurs sans loyauté , forçait à payer ceux qui s'étaient flattés de toujours devoir , et payait à ceux qui n'espéraient plus recevoir. Mais ce qui plut d'avantage encore au peuple , c'est que Caton fit rendre gorge aux assassins à qui Sylla avait donné des gratifications sur le trésor pour le meurtre des proscrits. Malgré les mœurs romaines , ils étaient notés d'infamie. Caton ne balança pas à les attaquer , et il réussit à leur arracher l'odieux salaire qu'ils avaient reçu.

L'année suivante , sous le consulat de L. Julius César et Marcius Figulus , C. César fit condamner les misérables que Caton avait dépouillés comme coupables de meurtre. En quittant l'édilité , il prit , lorsqu'il fut redevenu simple particulier , une commission pour juger les causes de meurtre. Il appela à son tribunal ceux qui avaient tué les proscrits , quoiqu'ils fussent nommément exceptés par les lois de Sylla. Ce fut une joie publique que la condamnation de ces assassins. Le peuple regardait cette réaction comme effaçant entièrement les derniers vestiges de la tyrannie de Sylla , et comme un pas nouveau fait vers une révolution populaire. Parmi ceux qui furent condamnés , on cite un certain L. Luscius , centurion , qui avait amassé plus de deux millions de notre monnaie , et Belliénus oncle de Catilina. Catilina fut lui-même appelé devant ce tribunal ; mais il y fut absous. César n'avait pas accusé Catilina pour le perdre , mais bien pour le jeter , trois fois accusé , trois fois absous , au nombre des candidats au consulat.

Cicéron et Catilina étaient les candidats les plus considérables de ceux qui se présentaient pour le consulat de l'année 63. L'un se distinguait par son mérite d'orateur , l'autre par sa position d'homme révolutionnaire. Il y avait encore trois autres candidats : Galba , honnête patricien sans talents reconnus ; C. Antonius , fils de l'orateur Marcus , et L. Cassius. Galba fut bientôt abandonné ; An-

tonius et Catilina , appuyés par Crassus et par César, se liguèrent ensemble, unirent leurs factions pour exclure Cicéron et s'assurer le consulat. Ils briguèrent les votes avec tant d'impudence et de violence, que tout ce qu'il y avait dans la ville d'hommes modérés fut frappé de crainte et d'indignation. Le sénat voulut proposer une nouvelle loi contre la brigue et augmenter la rigueur des peines portées par les lois précédentes; mais Quintus Mucius, l'un des tribuns, s'y opposa avec force; Cicéron, indigné de cette opposition, se leva, prit la parole et prononça contre Catilina et contre Antonius une violente invective qu'il sema de railleries amères contre Mucius, dont il avait bien voulu autrefois se faire le défenseur. Nous n'avons point ce discours en entier, il ne nous en reste que quelques fragments. Cette harangue produisit en partie le fruit qu'en avait espéré l'orateur. Catilina fut exclus, et Cicéron et C. Antonius furent désignés consuls pour l'année suivante. Le sénat qui jusqu'alors avait toujours repoussé l'homme nouveau dans Cicéron, le sénat qui regardait comme une tache faite au consulat l'élection d'un homme sans naissance, quelles que fussent d'ailleurs ses qualités morales et son mérite, sembla penser que Cicéron était le seul citoyen capable de retarder la ruine de la république, et, en présence de Catilina, il abandonna le patricien pour aider le chevalier.

Dans les élections des consuls, on écrivait secrètement sur des tablettes le nom des candidats. Lors de l'élection de Cicéron, les citoyens ne voulurent point se conformer à cette coutume, ni garder le secret des votes. Avant d'en venir au scrutin, ils le proclamèrent hautement et unanimement premier consul. Catilina cependant eut un grand nombre de voix; mais Antoine en eut d'avantage. Il dut ce succès aux intrigues de Cicéron lui-même qui aimait mieux l'avoir pour collègue que Catilina.

C'est à cette époque que fut publiée cette lettre de Quintus Cicéron, sur la demande du consulat, qu'on a souvent imprimée dans les œuvres de l'orateur. On croit même qu'elle a été retouchée par ce dernier, et cette opinion n'est pas dénuée de fondement; car on peut y reconnaître souvent le talent de l'auteur des lettres à Atticus.

« Chaque jour en allant au forum, fais ces réflexions : Je suis homme nouveau ; je demande le consulat ; cette ville est Rome. »

Voilà les trois points dont le développement forme la lettre de Quintus à son frère. Cette lettre est un monument historique, parce qu'elle nous apprend tout ce qu'un candidat, qui voulait honnêtement réussir, était obligé de faire à Rome pour arriver au consulat ; à combien de bassesses (car il faut oser appeler les choses par leur nom) un homme était obligé de se plier ; flatter les uns de l'espoir qu'on leur rendra service, assurer chaque citoyen qu'il a des droits particuliers à votre attachement ; avec les nobles, partager les opinions les plus aristocratiques ; près du peuple, déclarer qu'on a toujours pris à cœur ses intérêts les plus chers ; solliciter sans relâche, à Rome et dans les principales villes de l'Italie : tels étaient les devoirs que les mœurs politiques de Rome imposaient à ceux qui briguaient, avec ce que l'on appelait alors bonne foi, le consulat. On peut juger de l'immoralité des manœuvres de ceux qui briguaient cette dignité avec l'intention de se créer une voie au souverain pouvoir !

Ainsi, pendant que chaque jour Cicéron se montrait entouré d'une multitude d'hommes de toutes les conditions, de tous les âges et de tous les ordres, parmi lesquels se montraient ceux qu'il avait défendus, et une foule de partisans de Pompée, tout ce qu'il y avait dans Rome et dans l'Italie de citoyens perdus de misère ou désireux d'une révolution quelle qu'elle fut, se pressait

autour de Catilina : vétérans de Sylla ruinés , Italiens dépossédés , provinciaux chassés de leurs villes par les publicains , jeunes gens audacieux et sanguinaires , artisans de trouble de toute race , de tout âge et de tout ordre parcouraient le forum avec Catilina ; briguant avec violence , toujours menaçant et frappant quelquefois les paisibles citoyens , ils semblaient n'attendre qu'un signal de leur candidat pour se jeter comme des bêtes féroces sur les électeurs qui lui étaient opposés.

A des moyens aussi tyranniques de commander les votes des citoyens , la faction des chevaliers répondit en exagérant les dangers qu'ils pouvaient faire naître. Du moment où l'on pouvait tout craindre des amis de Catilina , il fut facile de tout faire croire sur leur compte. Les amis de Cicéron n'oublièrent rien pour ajouter à la frayeur publique : ils semèrent les bruits les plus absurdes , et le peuple intimidé les accueillit comme des vérités incontestables. Pour épouser une femme qui ne voulait pas de beau-fils , Catilina , disait-on , a égorgé son enfant ; il veut massacrer tous les sénateurs ; il veut mettre le feu aux quatre coins de Rome ; de l'aigle d'argent de Marius , qu'il a retrouvée , il s'est fait une idole à laquelle il sacrifie des victimes humaines. Ses partisans se sont liés à lui en prononçant des serments affreux sur une coupe où ils ont bu à la ronde du sang d'un homme égorgé. On prétendait , enfin , que Catilina ordonnait des assassinats sans but , afin que ses séides ne perdissent pas l'habitude du meurtre. La frayeur publique ainsi augmentée porta , malgré César et Crassus , et peut-être malgré les plus intimes partisans de Pompée , Cicéron au consulat.

Notre orateur , au milieu de tous les soucis que lui donnait la poursuite du consulat , plaida une cause publique et porta la parole pour Q. Gallius , préteur de l'année précédente , accusé de brigue par M. Calidius , qui voulait venger son père Quintius d'une accusation

de concussion, intentée par Q. Gallius. Calidius prétendait aussi que Gallius avait voulu l'empoisonner. Il ne nous est resté que quelques fragments de ce discours, dont Cicéron lui-même, dans *Brutus* (ch. LXXX), fait connaître un des principaux traits. Gallius fut absous, et Calidius, orateur ingénieux, mais froid, selon Quintilien, parla un peu plus tard devant les pontifes pour la maison de Cicéron.

Catilina vaincu sur la place publique, ne se laissa pas abattre par la perte de cette bataille électorale, il se disposa à briguer le consulat pour l'année suivante, et continua à travailler sourdement à une nouvelle conjuration, au moyen de laquelle il espérait arriver au souverain pouvoir sans passer par le consulat. Tout d'ailleurs semblait inviter Catilina à mettre à exécution les projets qu'il avait préparés depuis longtemps.

On ne saurait adopter toutes les exagérations de Cicéron et de Salluste sur le compte de Catilina. C'était sans doute un homme immoral, débauché, concussionnaire, violent, ambitieux, que sais-je ? On pouvait peut-être lui reprocher d'autres crimes ; mais les hommes sans tache étaient bien rares à Rome parmi la noblesse, et Catilina était, à tout prendre, bien moins souillé que Verrès, qui fut défendu par ce qu'il y avait de plus illustre dans l'aristocratie romaine. Salluste et Cicéron ont prêté à Catilina les projets les plus absurdes, les plus odieux et les plus contradictoires. Salluste parlait le langage de la haine, de la passion, et Cicéron celui de l'orgueil qui voulait relever sa position personnelle. En examinant avec un peu d'attention l'état de la république au moment où conspirait Catilina, en interrogeant cette foule qui le suivait pour savoir quel pouvait être le but vers lequel elle tendait avec tant de hardiesse et de persévérance, on est bientôt convaincu qu'il ne s'agissait pas d'un ignoble complot de brigands qui aurait eu pour

but le meurtre, le pillage et l'incendie de Rome. L'objet de l'ambition de Catilina était de renouveler la révolution de Sylla. C'était l'opinion de Napoléon, et ce sont surtout les hommes de génie qui devinent ou expliquent l'histoire. En suivant cette pensée, on comprendra facilement comment Lentulus Sura, qui avait été consul; comment Autronius, qui avait été, lui aussi, désigné consul; comment les deux Sylla; comment Cassius, qui avait été l'un des compétiteurs de Cicéron; comment Céthégus, qui était d'une branche de la maison Cornélia; comment Curius enfin, devinrent les complices de Catilina; on comprendra pourquoi il avait dans son parti les jeunes gens des premières familles de l'aristocratie romaine; pourquoi Crassus l'aidait en secret; pourquoi enfin ce qui restait des soldats de Sylla et de leurs enfants le suivait toujours et l'accompagnait en tous lieux. Catilina était le chef d'un parti formidable qui avouait à Rome ses sympathies sans honte, et qui se faisait gloire de l'homme qui le dirigeait. Sans doute on a vu dans des temps de révolution des masses populaires suivre des tigres altérés de sang humain; mais jamais on n'a vu les premières familles d'un grand peuple se liguier avec un scélérat dans le seul but d'incendier une ville et d'anéantir, par l'assassinat, l'aristocratie même à laquelle ils devaient leurs richesses et leur position sociale. La faction de Catilina vaincue, il n'est pas de crimes si horribles qu'on ne lui ait imputés pour réhausser la victoire. Cicéron, Pompée et les chevaliers, manquant de ce courage qui saisit l'ennemi corps à corps, avaient attaqué d'abord Catilina et les siens par l'invective et la calomnie, et ce fut avec les mêmes armes qu'ils les tuèrent et qu'ils les déshonorèrent dans les siècles.

Le 1^{er} janvier, 63 ans avant Jésus-Christ, Marcus Tullius Cicéron monta donc sur le siège consulaire qu'il avait tant et tant désiré. Il est vrai que C. Antonius, qu'il avait invectivé en même temps que Catilina il y avait peu de

mois , était assis auprès de lui ; mais cet Antoine , ce collègue que Catilina s'était choisi , afin d'être le maître absolu de la république , était un homme sans caractère , fait pour être gouverné , indifférent par lui-même aux systèmes politiques qui divisaient les citoyens , et Cicéron trouva dans ce collègue , non pas un instrument dévoué comme il aurait été pour Catilina , dont il était l'ami ; mais un homme qu'il était facile de gagner , et qui n'avait pas assez d'énergie pour entraver ses desseins.

Ce consulat , si énergiquement poursuivi , ne devait pas être une sinécure pour notre orateur . Jamais consul ne déploya plus d'activité à remplir les devoirs de sa charge . On comprend à peine qu'un homme ait pu suffire à tant de travaux publics , et qu'il ait encore pu plaider pour C. Pison , impliqué dans la première conjuration de Catilina . Toutefois , le premier adversaire que Cicéron consul eut à combattre , fut P. Servius Rullus , tribun du peuple , qui avait proposé une nouvelle loi agraire quelques jours avant que notre orateur entrât en charge ; car les tribuns prenaient possession de leur magistrature le 10 décembre .

Autrefois , lorsque les Romains faisaient de nouvelles conquêtes , ils partageaient en trois parties le territoire conquis : une partie restait la propriété du peuple vaincu , une autre était concédée aux pauvres citoyens et aux soldats qu'on y établissait en colonie , et la dernière venait grossir le domaine public . Rullus proposait de vendre toutes les propriétés que la république possédait à ce dernier titre , d'en consacrer le prix à acheter des fonds de terre qui seraient partagés entre les prolétaires ; de nommer , dans une assemblée du peuple présidée par un tribun , dix commissaires investis pendant cinq ans d'un pouvoir absolu sur tous les domaines de l'État , pour les distribuer , les vendre , acheter , suivant leur volonté , pour régler les droits de ceux qui possédaient , pour faire

rendre compte à tous les généraux, Pompée seul excepté ; pour établir des colonies, particulièrement en Campanie, et pour administrer tout ce qui tenait aux revenus et aux ressources de l'État. Ce n'était pas tout encore, Rullus proposait, pour éviter, disait-il, le tumulte, que l'élection des décemvirs fût faite par dix-sept tribus tirées au sort, et que nul citoyen absent de Rome ne pût être élu. Par ce moyen, il suffisait d'avoir les voix de neuf tribus pour avoir la pluralité des suffrages, et Pompée qui commandait en Asie, se trouvait exclu. Les dix commissaires devaient être entourés de licteurs, avoir le droit de prendre les auspices et celui de choisir parmi les chevaliers deux cents citoyens qui feraient exécuter leurs ordonnances sans appel.

Une pareille proposition devait trouver à Rome de nombreux partisans. Parmi les sénateurs et parmi les chevaliers, bien des gens y trouvaient l'espérance de s'enrichir par le maniement de sommes considérables, et d'acquérir des terres à vil prix ; le petit peuple y puisait l'espoir de devenir enfin propriétaire ; ceux que la faction de Sylla avait abattus, reprirent courage ; les partisans de Catilina enfin se réjouirent dans la prévision des troubles qui allaient naître, et dont ils pouvaient tirer parti. Les ambitieux de toutes les nuances appuyèrent donc la loi de Rullus. Les citoyens les plus paisibles tremblaient en voyant que le consul Antonius était l'un des principaux fauteurs de cette loi ; car il espérait être nommé parmi les dix commissaires chargés de la faire exécuter. Cicéron se trouvait ainsi seul chargé de tout le poids de cette affaire ; il entreprit cependant de s'opposer de toutes ses forces à la loi de Rullus, mais sans alarmer la multitude en froissant ses intérêts.

Vers la fin de décembre, ainsi qu'il a déjà été dit, Rullus développa devant le peuple son projet de loi dans un discours confus, et dont à dessein, peut-être, il avait

banni la clarté ; puis, quelques jours après, ce projet de loi fut affiché. Cicéron s'en étant fait apporter des copies, prit son parti sur-le-champ, et le jour même de son entrée en charge, le 1^{er} janvier 63, il prononça, dans le sénat, un discours contre cette loi, dont il prouva le danger. Il n'eut pas de peine à convaincre une assemblée déjà prévenue contre les lois agraires ; mais il sut donner aux sénateurs une certaine assurance en prenant l'engagement de s'opposer de toutes ses forces à l'adoption d'une mesure qui pouvait entraîner la perte des domaines de l'État, de ses finances et des libertés publiques.

Ce premier discours contre la loi agraire ne nous est pas parvenu en entier, deux feuillets ayant été arrachés du manuscrit qui a servi à copier tous les autres. L'orateur fait connaître, dans ce qui nous est resté de cette harangue, plusieurs inconvénients de la loi proposée. Il exhorte ensuite les tribuns eux-mêmes à se désister de leur projet ; il leur annonce que sous son consulat il ne leur permettra pas de troubler l'ordre, et il termine en conjurant les sénateurs d'unir leur influence à la sienne pour défendre la dignité du premier ordre de l'État.

Dès cet instant, on le voit, Cicéron, sans abandonner Pompée et son parti, se rapproche davantage du sénat et fait cause commune avec ce corps. C'est que Cicéron n'est plus le chevalier d'Arpinum : Cicéron est consul, Cicéron est membre du sénat, et il a déjà pris à cœur les intérêts du corps dans lequel il vient d'entrer. Il y aurait quelque injustice à faire un crime à notre grand orateur de cette petite déviation politique : il subissait une loi constante de l'humanité, à toutes les époques, les hommes nouveaux ont adopté les préjugés ou les intérêts des corps dans lesquels ils avaient réussi à entrer, même après les avoir longtemps combattus. La déclaration de principes de Cicéron avait suffi pour donner un peu de cou-

rage à l'aristocratie et pour gagner au nouveau consul toutes les sympathies du sénat. Ce discours étonna même les tribuns, qui n'osèrent pas y répondre; mais la difficulté réelle était de traiter cette affaire devant le peuple, où quoique réduits au silence par l'éloquence de leur adversaire, les tribuns l'avaient appelé dans l'espérance qu'il ne trouverait pas des auditeurs aussi bienveillants.

Le lendemain donc, Cicéron se rendit sur la place dans tout l'appareil de sa dignité, et accompagné par le sénat. Il monta immédiatement à la tribune aux harangues, et prononça le deuxième discours sur la loi *Servilia*, le plus important de tous, parce qu'il y discute à fond cette loi. La position de ce consul, sorti des rangs du peuple, petit-neveu du vieux Marius, devait être difficile au moment où il venait inaugurer sa magistrature en combattant une loi qui rappelait au peuple le souvenir des Gracques. Cicéron comptait sans doute sur son éloquence pour se concilier ses auditeurs, et il ne se trompa pas. Nous avons ce discours dans son entier, quelques passages seulement et le dernier chapitre ont paru altérés.

L'exorde est magnifique. Avec noblesse et dignité il témoigne sa reconnaissance aux Romains pour l'unanimité de leurs suffrages; il annonce qu'il veut être un consul populaire, et proteste hautement qu'il ne blâme pas toute loi agraire. Il fait l'éloge des Gracques, dont la mémoire est si chère au peuple romain; quoique déjà maître absolu de l'esprit de ses auditeurs, il n'attaque pas ouvertement le principe de la loi, il se hâte d'annoncer que si le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnaît pas que la loi proposée, sous des apparences libérales, porte, en effet, atteinte à son repos et à sa liberté, il se désisterra de toute opposition. Puis il examine les différents articles de la loi, qui était au moins composée de quarante articles, quoiqu'il ne nous en soit parvenu que

vingt et un. Il choisit d'abord, pour les attaquer, ceux par lesquels il pouvait rendre le plus facilement suspect au peuple Rullus et ses collègues. Il rappelle quelques mots peu populaires que le tribun avait laissé échapper indiscrètement dans le sénat. Profitant habilement de l'enthousiasme du peuple pour Pompée, il fait remarquer que la loi proposée tend positivement à l'exclure du nombre des commissaires et à abaisser son pouvoir. Il trouve de nouveaux motifs de repousser cette loi, dans la manière dont les décemvirs devaient être élus, dans l'appareil et dans l'étendue de leurs pouvoirs, dans l'argent du trésor dont ils devaient arbitrairement disposer. Il s'arrête sur le partage du territoire de la Campanie, pour démontrer toutes les perturbations qu'offrirait l'établissement d'une colonie à Capoue; puis il termine enfin, en annonçant la ferme et courageuse détermination de s'opposer aux dangereux projets des tribuns, et en assurant qu'uni avec son collègue, il s'est assuré les moyens de réprimer les ennemis de la tranquillité publique et de leur consulat. C'est qu'en effet le faible Antoine avait été facilement gagné dès le premier jour; il était avide de richesses et abîmé de dettes, il fallait donc l'acheter. La Gaule et la Macédoine ayant été désignées pour les provinces consulaires, et le sort ayant donné à Cicéron la Macédoine, que son collègue désirait ardemment à cause des occasions qu'elle offrait de s'enrichir, Cicéron la lui avait cédée pour le ramener à lui. L'orateur n'emploie, en parlant au peuple, que les arguments dont il s'était déjà servi dans le sénat; mais il les présente de manière à produire plus d'impression. Ce discours est beau et contient des passages éloquentes; cependant on y trouve beaucoup de répétitions. En discutant les différents articles de la loi de Rullus, et en dévoilant les vues de cupidité et de tyrannie des tribuns, il revient souvent sur les mêmes idées; puis, dans sa verbeuse abondance, souvent Cicéron se

laisse entraîner à une exagération qui affaiblit ses objections au lieu de les fortifier.

Rullus n'avait pas osé paraître dans l'assemblée où Cicéron avait prononcé le discours qui vient d'être analysé ; ce n'était pas parce qu'il abandonnait son entreprise, mais parce que sans doute il aurait fallu répondre immédiatement, et que Rullus et ses adhérents n'étaient pas des orateurs qui pussent lutter avec le consul. Le peuple paraissant disposé à rejeter, comme le sénat, la proposition de Rullus, malgré tout l'intérêt que pouvaient lui offrir les lois agraires, il fallait que les tribuns prissent des chemins détournés pour arriver à leur but. Quelques jours après celui où Cicéron était monté à la tribune aux harangues, quand l'impression de son discours lui parut être affaiblie, Rullus se mit à répandre des calomnies contre l'orateur, auquel il n'avait pas osé répondre. Selon lui, ce beau zèle pour les intérêts du peuple, dont Cicéron se parait si emphatiquement, couvrait les plus lâches complaisances pour les sept tyrans de la république, les riches donataires de Sylla : c'est ainsi qu'on appelait alors à Rome Lucullus, P. Sylla, fils du dictateur, Crassus, Catulus, Hortensius, Métellus et Philippus, qui avaient augmenté leur fortune sous les auspices du dictateur. C'était pour les maintenir dans la possession de leurs biens usurpés que Cicéron, disait Rullus, s'opposait à l'adoption d'une loi qui était proposée dans l'intérêt réel du peuple.

Aussitôt que le consul eut acquis la connaissance de cette lâche accusation, il résolut d'y répondre publiquement, et il monta une seconde fois à la tribune ; ce fut en vain que l'orateur offrit à Rullus l'occasion de venir le combattre face à face, le tribun ne parut pas encore ce jour-là au Forum. La harangue nouvelle de Cicéron est courte ; mais elle fut pourtant une apologie complète, et elle suffit pour dévoiler toute la bassesse et toute l'inconsé-

quence de son lâche adversaire. Rullus avait accusé le consul de vouloir maintenir les concessions de Sylla, et telle était l'effronterie de cet homme, que l'article 40 de son projet de loi ratifiait formellement ces mêmes concessions. C'était pour ne pas donner de prétexte à de nouvelles dissensions que Cicéron n'avait pas voulu parler de cet article, si singulièrement glissé dans cette proposition. Mais puisque le tribun avait eu l'impudeur de lui imputer ses sentiments, il était forcé de prouver que cet article 40 avait été dicté à Rullus par Volgius son beau-père, dont l'immense fortune ne se composait que de biens concédés par Sylla.

Le triomphe de Cicéron sur son adversaire fut complet, et cependant le tribun renouvela contre le consul son système d'imputations calomnieuses, choisissant toujours le moment où son terrible adversaire n'était pas au Forum. Notre orateur se crut, en conséquence, obligé de monter une troisième fois à la tribune pour porter le dernier coup à son ennemi. Cette harangue, qui était le quatrième discours sur la loi agraire, ne nous est pas parvenue. On ignore ce qu'elle contenait; on sait seulement qu'elle était très-courte; mais on doit croire qu'elle remplit le but que s'était proposé l'éloquent consul qui l'avait prononcée; car les tribuns, jugeant qu'ils étaient hors d'état de se mesurer avec lui, abandonnèrent leur entreprise, et dès lors il ne fut plus question de la loi Servilia.

Cicéron s'était préparé à administrer le consulat avec une louable énergie; il ne pliait pas devant le peuple; il savait lui en imposer par son éloquence, et il l'arrachait avec adresse à l'impulsion que voulaient lui communiquer les artisans de troubles. Son consulat est un exemple de l'empire que l'éloquence peut exercer sur les masses. Cette puissance de la parole n'apparut peut-être jamais avec plus d'éclat que dans le tumulte qu'occasionna un jour au

théâtre la présence d'Othon. Une loi du tribun Othon avait assigné à l'ordre équestre une place distincte dans les spectacles : déjà, depuis le deuxième consulat de Scipion l'Africain, le sénat jouissait de ce privilège. Le peuple avait été très-mécontent de cette innovation dans laquelle il croyait voir une marque de mépris pour lui. Othon, devenu préteur, étant entré au théâtre, fut reçu par le peuple avec des huées effroyables : c'était au milieu d'une scène intéressante jouée par le célèbre Roscius. Aussitôt la pièce et l'acteur sont oubliés ; les chevaliers s'efforcent d'étouffer les huées par des applaudissements redoublés ; la querelle s'échauffe de part et d'autre ; les partis s'interpellent, s'injurient ; on allait en venir aux mains ; mais le consul paraît, et le tumulte s'apaise à l'aspect du premier magistrat de la république. « Suivez-moi tous, dit-il, au temple de Bellone. » Tous obéissent ; et là Cicéron prend la parole. Il reproche aux plébéiens l'indécence de leur conduite ; change si bien par son éloquence la disposition des esprits, que, revenu au théâtre, le peuple donna par ses applaudissements des témoignages d'estime à cet Othon qu'il venait de huer si cruellement ; et toujours, depuis lors, cette loi, qu'il avait crue un moment injurieuse, fut exécutée sans opposition.

Malheureusement le discours que Cicéron prononça dans cette circonstance est perdu. Il en est de même de la harangue sur les enfants des proscrits.

Une loi de Sylla excluait du sénat les enfants des proscrits, et leur défendait de se présenter comme candidats aux fonctions publiques : c'était une injustice consacrée qui perpétuait le crime horrible des proscriptions en créant une classe de citoyens forcés de vivre étrangers dans leur patrie. Ils n'épargnaient rien pour faire abolir la loi qui les avait frappés, et pour reprendre les droits dont ils avaient été injustement privés. Un projet de loi

fut proposé en leur faveur. Cicéron , qui l'eût sans doute autrefois appuyé de toutes ses forces , crut devoir le combattre. Ce n'était plus le temps où il faisait le procès au sénat dans la personne de Verrès , où il renversait la loi de Sylla qui donnait au sénat le privilège des jugements. Depuis qu'il était consul , il pensait que les bases du gouvernement étaient dans les lois du dictateur ; et malgré l'iniquité de celle qu'on attaquait , il s'éleva contre son abolition , afin , disait-il , de ne pas mettre tout l'État en combustion. Soit qu'il fût réellement pénétré de cette idée , soit qu'il voulût donner au sénat de nouvelles garanties de son dévouement aux opinions aristocratiques et de son antipathie de nouvelle date pour un parti opprimé , il entreprit de prouver aux réclamants eux-mêmes que leur devoir les obligeait à se soumettre à l'injustice dont ils se plaignaient, et qu'ils devaient, comme citoyens, sacrifier à la tranquillité de leur patrie des droits qui pourraient devenir un nouveau prétexte de troubles. Pline l'Ancien a compté cette harangue parmi les plus éloquentes ; il faut en croire cet écrivain, puisque, après l'avoir entendue, les enfants des proscrits cessèrent de poursuivre l'abolition d'une loi qui les privait de leurs droits les plus chers.

Après ces succès , qui constataient la haute influence que Cicéron avait acquise par son éloquence sur tous les ordres de l'État dont il occupait la première dignité , il plaida devant le peuple pour le sénateur C. Rabirius , accusé de haute trahison. Ce plaidoyer est un de ceux qui nous sont parvenus.

Ainsi qu'il a déjà été rapporté , Marius , pendant son sixième consulat , fit tuer L. Apuleius Saturninus , tribun du peuple , qui l'avait chaudement servi , mais dont il ne pouvait plus espérer aucun service utile à ses intérêts. Trente-sept ans après , le tribun T. Labiénus , neveu d'un Labiénus qui avait partagé le crime et le châtement

de Saturninus, accusa C. Rabirius pour avoir tué ce tribun. C'était bien moins un procès fait à un vieillard sans importance, qu'un procès fait au sénat lui-même qu'on voulait dépouiller d'une de ses plus importantes prérogatives. Quand ce corps craignait quelque danger grave, par la seule force d'un décret qui enjoignait aux consuls de veiller à ce que la république ne reçût aucun dommage, il mettait en un moment Rome entière sous les armes. Un pareil décret emportait forcément la justification de toutes les violences qui en étaient la suite. Plusieurs fois, dans les temps de troubles, le sénat avait pris cette voie pour frapper sans jugement les magistrats séditieux qui menaçaient les constitutions de l'État. Ainsi les Gracques et Saturninus avaient péri à la suite d'une pareille mesure. Cent fois les tribuns du peuple avaient réclamé contre ce pouvoir qui arrêtait immédiatement le cours des lois, et armait les consuls d'une puissance arbitraire sur la vie des citoyens. Les tribuns avaient raison en principe : rien n'était plus tyrannique que cette vieille formule consacrée par les siècles, qui, pour punir un factieux, transformait le forum en un champ de bataille ; mais les réclamations des tribuns n'avaient point pour motif la véritable liberté : ils trouvaient dans cette mesure un frein énergique contre leur ambition, et ils voulaient renverser cette dernière digue à leur turbulente autorité.

Les factieux de tous les rangs se liguerent pour la perte de Rabirius. Labiénus le cita devant le tribunal des duumvirs. Jules César réussit à se faire nommer duumvir avec Lucius César ; et tel était la confusion que ce procès jetait dans la ville, que cette nomination fut une violation des lois, car César fut choisi par le préteur et non par le peuple. Hortensius défendit Rabirius. Il établit que Saturninus avait été tué par un esclave qui fut affranchi pour sa récompense ; il essaya de prouver que

jamais Rabirius n'avait, ainsi qu'on le lui reprochait, promené dans les festins la tête du tribun. Mais, malgré les dépositions de plusieurs témoins favorables à l'accusé, le vieux sénateur fut condamné à mourir sur la croix comme un esclave. La loi Porcia défendait d'infliger ce supplice à un citoyen romain; mais il n'y a plus de lois quand les nations périssent : une fatalité irrésistible les entraîne; les lois, les mœurs, tout croule, et quelquefois on voit les meilleurs citoyens et les esprits les plus sages emportés dans cette voie funeste comme les derniers du peuple.

Labiénus dans son accusation n'avait été qu'un instrument de César, qui voulait désarmer le sénat : César juge avait dû condamner Rabirius. Le vieux sénateur, du jugement passionné des duumvirs, appela au peuple assemblé par centuries. Revêtu de la dignité consulaire, Cicéron crut devoir plaider une cause qui intéressait l'ordre sénatorial tout entier. Labiénus intrigua contre l'accusé, et Jules César soutenait l'accusateur dont il était devenu solidaire par le jugement qu'il avait porté. Leurs intrigues réussirent à faire limiter le temps donné à la défense à une demi-heure, et, afin d'émouvoir le peuple, ils firent exposer auprès de la tribune aux harangues l'image de Saturninus. Peut-être que ces entraves imposées à la fécondité habituelle de l'orateur, au lieu de lui nuire, donnèrent à sa harangue cette rapidité, cette chaleur, cette véhémence, qui la distinguent de la plupart de ses discours.

En peu de mots, Cicéron explique les raisons qui lui font prendre la défense de Rabirius. Il déclare que si l'accusé a tué Saturninus, au lieu de le punir par un supplice atroce, il mérite une récompense; car il n'a fait que se joindre aux consuls et au sénat qui ont pris les armes pour défendre la république. Il regrette que Rabirius n'ait pas tué le tribun factieux de sa propre main.

A ces mots, des murmures couvrirent sa voix ; mais il apostropha vivement les interrupteurs : « Ces clameurs , dit-il, ne m'effrayent pas, elles m'encouragent au contraire : elles me prouvent que s'il est parmi vous des citoyens mal instruits, il y en a peu du moins. Non jamais, croyez-moi, le peuple romain, qui garde le silence, ne m'aurait fait consul, s'il eût pensé que vos clameurs pussent me troubler. Mais déjà ces cris sont plus faibles : hâtez-vous d'étouffer un murmure qui ne fait qu'attester votre sottise et votre petit nombre. » Après ce mouvement, au lieu d'adoucir ses expressions, il soutient avec force ce qu'il avait dit, et termine son discours au moment qui lui avait été prescrit par le tribun du peuple, en suppliant les citoyens « de ne pas envier à un vieillard les funérailles communes et la vue de ses foyers à son dernier soupir ; de souffrir que celui qui a toujours été prêt à servir sa patrie au péril de ses jours, meure dans sa patrie. »

Il paraît cependant que, malgré l'éloquence du consul, le peuple aurait confirmé le jugement des duumvirs, si Métellus Céler, préteur et augure, ne se fût empressé de rompre l'assemblée, sous prétexte que les auspices n'étaient pas favorables. Les voix ne furent point recueillies, et Labiénus n'ayant pas renouvelé l'accusation, Rabirius put terminer en paix sa carrière.

Ce fut probablement après le plaidoyer pour Rabirius que Cicéron adressa une harangue au peuple pour abdiquer solennellement, en faveur de son collègue Antoine, le gouvernement de la Macédoine que le sort lui avait donné ; il déclara, qu'à moins d'y être forcé par les ordres absolus du peuple romain, il n'accepterait aucun gouvernement, et qu'il resterait à Rome pour s'y consacrer tout entier à la défense de la république. Ce discours est entièrement perdu.

Cicéron contribua de tout son pouvoir à faire obtenir

enfin l'honneur du triomphe à Lucullus qui avait si bien combattu et surtout si bien administré en Asie. Ce général avait quitté l'Orient depuis longtemps; mais, en arrivant en Italie, il avait trouvé, dans les partisans de Pompée, des ennemis prêts à lui nuire. Le tribun Memmius avait d'abord accusé son frère de délits commis pendant sa questure en vertu des ordres de Sylla. Cette accusation ayant échoué, il fit tant par ses intrigues, qu'il s'opposa pendant trois années au triomphe du vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Le triomphe de Lucullus ne fut point remarquable par le nombre des dépouilles et des prisonniers. Presque tout le butin, fruit de ses victoires, était demeuré au pouvoir de Pompée; il n'y avait que quelques cavaliers bardés de fer, dix chariots armés de faux, et soixante généraux de Mithridate; mais venaient ensuite plus de cent vaisseaux de guerre, une statue colossale de Mithridate en or, un bouclier orné de pierreries, vingt brancards chargés de vaisselle d'argent, trente-deux chargés de vases, d'armes et de monnaies d'or; huit mulets portaient des lits d'or, cinquante-six étaient chargés de lingots d'argent et cent sept portaient en argent monnayé à peu près deux millions quatre cent trente-cinq mille francs; des écriteaux apprenaient au peuple les sommes qu'avait fournies Lucullus à Pompée pour la guerre des pirates, et celles qu'il avait comptées en différents temps aux questeurs du trésor; puis, enfin, ils faisaient connaître qu'à tous les soldats de son armée Lucullus avait encore donné huit cent cinquante-cinq francs. Le triomphateur donna un repas à tout le peuple, dans lequel il distribua plus de cent mille amphores de vin grec. Il orna les édifices publics d'un grand nombre de statues, parmi lesquelles était un Hercule, et un Apollon colossal de quinze mètres de hauteur. Lucullus, après son triomphe, renonça presque entièrement aux affaires publiques; il partagea sa vie entre

l'étude de la philosophie, la société des gens de lettres, et les plaisirs fastueux dont il avait pris le goût en Asie et que lui permettait son immense fortune.

Le temps des comices consulaires étant venu, Catilina résolut de se mettre de nouveau sur les rangs : il avait trois compétiteurs, D. Junius Silanus, L. Licinius Muréna et Ser. Sulpicius Rufus. Silanus fut d'abord nommé sans difficulté ; il restait donc trois candidats pour une seule place de consul. La cabale et la brigue étaient poussées jusqu'au dernier degré d'impudence ; la ville était agitée, et tout faisait craindre que la violence ouverte succéderait bientôt à l'intrigue. On voulait accabler Catilina que le sénat craignait ; Cicéron, qui s'était dévoué à cet ordre, présenta une loi qui ajoutait un exil de dix ans aux peines portées contre la brigue : c'était attaquer directement Catilina, et jeter forcément cet homme violent dans le complot, qu'on l'accusait depuis longtemps de former contre la république. Sulpicius, armé de cette loi, menaçait sans cesse Catilina d'une accusation ; il faisait des recherches sur sa conduite ; il ramassait des preuves et des témoins ; peu soucieux de sa candidature, il semblait borner son ambition à faire échouer celle de son concurrent. Celui-ci cependant ne perdait pas courage, il marchait tête levée, briguait avec audace, parcourant la ville toujours suivi d'une brillante jeunesse, flanqué d'hommes audacieux en appareil de guerre ; il avait à ses ordres comme une armée de soldats de Sylla ; mais souvent son visage inquiet et pâle, ses yeux sanglants, sa démarche, tantôt lente, tantôt précipitée, semblaient révéler sa crainte d'échouer dans la poursuite de l'honneur qu'il ambitionnait, et menacer ses concitoyens des projets les plus désespérés.

Muréna, que Catilina affectait de mépriser, n'était pas un compétiteur sans poids ; il avait servi sous Luculus, dont le triomphe récent avait rassemblé à Rome une

foule de soldats disposés en faveur d'un de leurs principaux officiers. Muréna d'ailleurs, qui était riche, n'épargnait pas ses trésors, afin de se procurer des suffrages.

Tout à coup le bruit d'une nouvelle conjuration de Catilina se répandit dans la ville. Ce factieux, disait-on, avait dans sa maison réuni ses complices et les avait excités par un discours si violent, qu'on pouvait désormais tout craindre de la fureur de ces hommes. On crut facilement à cette rumeur, quand on sut que le consul lui-même l'avait répandue. Cicéron déclara hautement que la république était en danger : il se revêtit d'une cuirasse; il arma les chevaliers dont, quoiqu'il fût devenu l'homme du sénat, il n'avait pas complètement abandonné le parti; il fit prendre sur-le-champ au sénat un décret pour remettre l'assemblée du peuple, qui devait se tenir le lendemain 20 octobre, et dans laquelle Catilina aurait pu être nommé. Au lieu donc d'une assemblée du peuple, il y eut une assemblée du sénat à laquelle Catilina assista. Là, le consul l'apostropha par une violente invective où il déclarait que les débiteurs n'avaient aucun soulagement à espérer : « Qu'attends-tu ? lui dit-il ; de nouvelles tables ? une abolition de dettes ? J'afficherai des tables ; mais ce seront des tables de vente. » Ces mots si durs, révélaient toute la pensée des chevaliers : c'était tout un système politique, celui qui régnait depuis la mort de Sylla. Catilina ne se déconcerta pas, il répondit au consul : « Quel est donc mon crime ? je vois dans la république deux corps : l'un faible et sans vigueur, et dont la tête est sans force réelle ; l'autre puissant et fort, mais sans tête : ce dernier a trop bien mérité de moi pour que je le laisse manquer de cette tête dont il a un si puissant besoin. » C'est ainsi qu'audacieusement Catilina se déclara chef du parti contre le sénat et le consul, et il se retira fièrement pour aller continuer ses intrigues dans la ville.

Le jour des élections, Catilina parut au champ de Mars entouré d'hommes armés : on disait qu'il avait le dessein de faire assassiner le consul au milieu de l'assemblée qu'il allait présider. Le sénat effrayé, enjoignit aux consuls *de prendre soin que la république n'éprouvât aucun dommage*. Cicéron, armé par ce décret d'un pouvoir presque discrétionnaire, fit entrer des troupes dans Rome, se fit lui-même accompagner d'une nombreuse escorte d'amis et de clients tous armés de cuirasses sous leurs toges. Ainsi les partis prêts à en venir aux mains assistèrent au débat électoral ; mais les partisans de Catilina, soit par un reste de respect pour la liberté des suffrages, soit dans la crainte de succomber dans la mêlée, sous les formidables préparatifs des consuls, n'osèrent pas troubler par la violence les élections ; leurs intrigues ne purent rien pour la nomination de leur chef : Muréna fut consul.

Catilina, rejeté, humilié, poussé à bout, résolut de faire ouvertement la guerre, et de décider par la force ostensible cette révolution que jusque-là il avait appelée par des menées sourdes désormais impossibles à faire réussir. Il dépêcha Mallius à Fésules, Septimius dans le Picénum, C. Julius dans la Pouille, avec l'ordre de soulever et d'armer partout les mécontents. Quant à lui, il osa rester à Rome pour diriger ses partisans et donner un centre à tous les efforts. Jour et nuit il était en action ; son énergique nature suffisait à tout : les fatigues et les veilles, au lieu de l'abattre, semblaient renouveler ses forces. Il réunit une nuit, dans la maison de Porcius Læca, ses principaux complices, au nombre de trente-six ; presque tous appartenaient aux plus nobles et aux plus puissantes familles de la république, et le jour de l'exécution fut enfin fixé. Deux chevaliers se chargèrent, dit-on, de tuer le consul ; car le succès paraissait douteux tant que vivrait Cicéron. Averti par l'indiscrétion de

Curius, l'un des conjurés, Cicéron prit des précautions, et quand les deux assassins se présentèrent, une garde veillait à la porte du consul, et les força de se retirer. Le lendemain le sénat fut convoqué au Capitole, dans le temple de Jupiter, où il ne s'assemblait que dans les moments d'alarmes. Le consul avait déjà commencé son rapport quand Catilina entra tout à coup et prit audacieusement place au banc des sénateurs consulaires. A sa vue une sorte d'effroi saisit l'assemblée entière, le banc où ils s'était assis se trouva désert en un moment, ses complices eux-mêmes n'osèrent pas le saluer. Le consul seul, conservant sa présence d'esprit, abandonna l'objet en délibération, et, s'adressant à Catilina lui-même avec l'accent animé de l'indignation, il prononça le discours qu'on a appelé la *première Catilinaire*. Malgré cette magnifique harangue, qui, telle que les siècles nous l'ont conservée, porte dans toutes ses parties le cachet de l'improvisation, Catilina put encore dissimuler sa colère : il osa prendre la parole, et, d'un accent presque calme, il conjura les sénateurs de ne pas ajouter précipitamment foi aux accusations qu'un ennemi venait de porter contre lui. Il opposait sa noble naissance à celle de Cicéron, ajoutant qu'on ne pouvait supposer à un homme de son rang le projet de bouleverser la république, alors qu'un citoyen d'Arpinum s'en déclarait le protecteur. Les murmures qui s'élevèrent de tous les bancs des sénateurs interrompirent ce discours qui, commencé avec un calme affecté, allait dégénérer sans doute en une sanglante invective. Catilina essaya vainement de poursuivre, un cri général couvrit sa voix : les noms de parricide et d'incendiaire retentissaient à ses oreilles. Chargé d'imprécations, il fut contraint de quitter le sénat; mais, en partant, laissant librement s'exhaler la colère qu'il avait jusque-là essayé de cacher, il jeta pour adieux aux ennemis qui l'accablaient, ces sinistres paroles : « Vous allumez autour de

moi un incendie pour me faire périr ; eh bien , je l'éteindrai , non pas avec de l'eau , mais en l'étouffant sous des ruines ! »

Après cet éclat , Catilina courut se renfermer dans sa maison ; puis , réfléchissant qu'il n'avait plus de mesures à garder , il appela Lentulus Sura , Céthégus et ses principaux complices , leur donna des ordres pour achever ce qu'il était obligé de laisser incomplet , et il partit la nuit suivante , accompagné de trois cents hommes , se dirigeant vers le camp de Mallius. Dès qu'il fut hors des murs de Rome , il fit porter devant lui les haches et les faisceaux , et sur toute la route il appelait les habitants à la révolte. Ce départ fit éclater en Italie un mouvement immense. Partout on courut aux armes ; des somnêts sauvages de l'Apennin descendirent les pâtres que la tyrannie romaine y avait refoulés ; dans l'Apulie , dans le Brutium , se soulevèrent les esclaves des chevaliers ; dans l'Étrurie , les soldats de Sylla et les laboureurs libres qu'ils avaient autrefois expropriés , prirent à la fois les armes.

L'effroi régnait à Rome ; mille bruits divers effrayaient la population ; on ne savait à quoi s'en tenir. Une foule de grands , qui avaient eu connaissance de la conjuration , César , qui n'y était pas étranger , Crassus , qui l'avait encouragée , et qui était venu la dénoncer , paraissaient maintenant jeter du doute sur son existence. Les amis de Catilina , qui n'avaient pas osé le défendre dans le sénat , cherchaient à dépopulariser le consul. Le départ de Catilina n'était , selon eux , que l'effet de la plus dure tyrannie ; Cicéron avait supposé des dangers imaginaires afin de poursuivre avec violence un citoyen dont il s'était hautement déclaré l'ennemi , et de l'exiler de Rome sans information et sans jugement ; Catilina , malheureux et innocent , était allé volontairement à Marseille , chercher un asile contre la persécution. Tels étaient les bruits qu'on réussit à opposer aux accusations sans réplique que

le consul avait portées contre Catilina. Et dès le lendemain du départ de ce chef de parti, ces bruits étaient tellement accrédités, qu'ils opéraient insensiblement une réaction dans l'opinion publique.

Cicéron, qui savait que Catilina se dirigeait vers le camp de Mallius, pour prévenir le mauvais effet des rumeurs qui circulaient, convoqua le peuple au Forum, sous prétexte de l'informer de ce qui s'était passé la veille au sénat, et pour lui apprendre le départ de Catilina. C'est dans cette assemblée, tenue le 9 novembre 63, qu'il prononça la *deuxième Catilinaire*.

Dans ce discours, le consul est obligé de revenir sur quelques idées qu'il avait développées la veille au sénat. Il répond avec justesse aux différents reproches qui lui étaient adressés ; il fait observer que si un grand nombre de citoyens lui font un crime d'avoir forcé Catilina à se bannir, beaucoup d'autres aussi le blâment d'avoir laissé fuir l'ennemi de la patrie. Il divise en six catégories les partisans secrets ou déclarés de Catilina, il caractérise avec énergie chacune de ces six classes, et termine sa harangue par une menace de mort contre les conjurés qui étaient restés à Rome. « Tout se passera, Romains, de manière que les mesures les plus importantes s'accompliront sans secousse ; les plus grands périls seront écartés sans tumulte ; la guerre intestine et domestique, la plus cruelle et la plus dangereuse dont les hommes aient gardé le souvenir, sera terminée par moi seul, par un général, par un vainqueur en toge. Je veux même, s'il est possible, Romains, qu'aucun des coupables ne reçoive dans nos murs le châtimement de son crime ; mais si les attentats trop manifestes de l'audace, si le danger imminent de la patrie me forcent à démentir la douceur de mon caractère, je ferai du moins ce qu'on oserait à peine souhaiter dans une guerre où tout menace d'embûches et de périls : aucun homme de bien ne périra,

et le supplice de quelques coupables suffira pour vous sauver tous. »

La *deuxième Catilinaire* calma le peuple. Cicéron ne fut plus à ses yeux un tyran qui, par haine ou par crainte, exilait des citoyens innocents. Il apparut ce qu'il était en effet, un consul vigilant et dévoué. Les esprits se rassurèrent peu à peu, et, au milieu des préoccupations politiques, Cicéron put trouver le loisir de plaider pour Muréna accusé de brigue. Si l'on ne savait pas tout ce que peuvent faire les hommes que la nature a doués d'un travail facile, on aurait peine à concevoir comment, dans des temps de troubles et chargé des détails immenses d'une administration que des partis révolutionnaires attaquaient de tous côtés, Cicéron pouvait vaquer à ses devoirs d'avocat. Mais l'affaire de Muréna avait un intérêt politique : il était consul désigné pour l'année 62. Accusé de brigue, une condamnation lui aurait fait perdre la dignité qu'il avait obtenue, et il importait à la république, telle que la concevait Cicéron, de conserver ce consul, qui, malgré les moyens qu'il avait employés pour lutter avec avantage contre Catilina, était un citoyen honorable et courageux. Il avait servi avec distinction sous Lucullus, et il promettait un appui aux amis de la modération et de la paix publique.

Cependant, dans cette circonstance, la position de Cicéron, comme défenseur de Muréna, était délicate. Afin de réprimer les intrigues de Catilina, le consul avait fait adopter, contre la brigue, une loi nouvelle, la loi Tullia. Plus sévère que la loi Calpurnia, qui avait été rendue en 68, elle portait que ceux qui auraient distribué de l'argent dans les centuries, qui se seraient fait suivre par de nombreux clients, qui auraient, pendant les élections, attiré à Rome des étrangers, seraient regardés comme contrevenant à la loi Calpurnia, accusés devant le préteur, et condamnés, outre l'amende ordi-

naire, à dix années d'exil. Cette loi avait été faite contre Catilina, qui y avait échappé, et c'était un ami du consul qu'elle menaçait.

Servius Sulpicius Galba, l'un des compétiteurs de Catilina, homme d'une loyauté sévère, et jurisconsulte célèbre, accusa le consul désigné d'avoir obtenu les suffrages par corruption. L'accusation était soutenue par Caton, l'homme de la loi par excellence, citoyen vertueux, mais incapable de ces ménagements qu'on est obligé d'apporter dans l'exercice des lois, lorsque les lois qui régissent un peuple ne sont plus en harmonie avec ses mœurs. Caton avait saisi avec empressement l'occasion de faire punir ceux qui transformaient les comices en un marché où se vendaient les suffrages. Il n'était point l'ennemi de Muréna, mais il voulait que la loi Tullia fût sévèrement exécutée : peu lui importait qui elle devait frapper.

Crassus et Hortensius se joignirent à Cicéron pour défendre une cause importante par son intérêt politique. Le consul porta la parole.

Dans son exorde, il déduit les motifs d'affection qui l'ont fait se charger de la défense du consul désigné, proclamé dans des comices qu'il présidait lui-même, et il attaque les trois chefs d'accusation. L'immoralité dans Muréna, l'inégalité de mérite et de naissance entre ce candidat et Servius, enfin le crime de brigue. Cicéron insistait sur le premier chef, sur lequel les accusateurs avaient passé légèrement; il prouve, sur le second, que Muréna est aussi noble que Sulpicius, et qu'il est son égal en talent et en mérite. C'était surtout comme jurisconsulte que Caton exaltait Sulpicius, tandis que Muréna n'était qu'un homme de guerre. L'orateur fait observer que dans cette carrière, son client s'était distingué sous son père d'abord, et ensuite comme lieutenant de Lucullus; il présente avec beaucoup de finesse un parallèle entre la

jurisprudence et la guerre, et il fait ressortir l'utilité générale de cette dernière. Il montre ensuite la conduite des deux rivaux dans leur préture, rappelle la magnificence des jeux qui ont terminé celle de Muréna, puis il explique ce qui a fait échouer Sulpicius dans sa poursuite du consulat. Les formes menaçantes qu'il avait affectées avaient dû indisposer le peuple contre lui, car il avait l'air d'un accusateur plutôt que d'un candidat. Arrivé au dernier grief, au crime de brigue, Cicéron répondit d'abord au jeune Sulpicius et à C. Posthumius, qui avaient participé à l'accusation; mais cette partie de son plaidoyer ne nous est pas parvenue. Puis il s'adressa à Caton : l'orateur avait compris qu'il était nécessaire d'atténuer le poids que pouvait donner à l'accusation le nom si révééré de Caton; il osa employer contre cet accusateur le ridicule, mais émoussé, mais bienveillant et respectueux encore, quoique frappant aux endroits faibles. Avec une adresse admirable, il sépare l'homme vénéré de sa doctrine, et se joue avec habileté de l'une, sans oublier en quoi que ce soit la vénération due à l'autre. Il se moque du stoïcisme, et comble d'éloges l'homme qui professe cette rigoureuse doctrine; l'orateur finit, dit-on, par faire perdre à Caton lui-même sa gravité habituelle, et Caton, moitié grondant et moitié riant, murmurait en sortant de l'audience, que Rome avait un consul fort plaisant. Muréna fut absous à l'unanimité.

Cette harangue fut prononcée vers la fin du mois de novembre 63. La bonne harmonie et l'amitié qui unissaient Cicéron aux accusateurs de Muréna ne fut point troublée par cette affaire. Quelques jours après, Caton fit l'éloge de Cicéron en plein sénat; il le fit encore devant le peuple à la tribune aux harangues, et ce fut à sa demande que le titre de *père de la patrie* fut décerné à ce grand orateur. Sulpicius demeura toute sa vie l'ami de Cicéron, qui prononça son oraison funèbre. Muréna lui-même,

dont cette accusation avait menacé l'existence politique , prit pendant son consulat les avis de Caton , et se montra réellement dévoué à ses intérêts. C'est que , dans ce sénat que tant d'influences délétères avaient démoralisé ; c'est qu'au milieu de ces secousses qui avaient ébranlé les bases du gouvernement national ; c'est que lorsque tout le vieux monde romain croulait, il restait encore dans les cœurs des premiers citoyens de ce peuple quelques vestiges de ce vieil esprit de dévouement et d'amour pour la patrie qui avait fait la fortune et la gloire de la Rome ancienne.

Le décret du 19 octobre donnait aux consuls un pouvoir presque absolu dont Cicéron aurait pu se prévaloir pour frapper les conjurés qui étaient demeurés à Rome , et qui encourageaient par leur présence et leurs manœuvres les partisans de Catilina. Mais Cicéron n'était pas un homme de guerre : il ne voulait pas armer le peuple et donner le signal d'une guerre civile dont les chances auraient pu devenir douteuses ; car le parti de Catilina était nombreux parmi les grands , et le petit peuple faisait des vœux pour lui. La timidité naturelle du consul servit admirablement le parti dont il était le chef. Dans des circonstances moins graves , la conduite des plus illustres magistrats de la république avait donné des exemples de sévérité que Cicéron aurait pu suivre ; mais il n'avait point l'ambition de parvenir au souverain pouvoir. La culpabilité des complices de Catilina pouvait laisser des doutes ; il voulut que les preuves de la conjuration fussent évidentes pour tous ; leur nombre l'effrayait d'ailleurs , et par esprit d'humanité il désirait ramener la multitude dans la bonne voie par la punition des plus coupables.

Avant l'arrivée de Catilina dans son camp, Mallius, se voyant à la tête de forces imposantes , avait fait des propositions à Marcius Rex , qui était venu en Étrurie avec une armée. Marcius Rex avait rejeté avec hauteur les propositions menaçantes de Mallius , en lui disant que les

rebelles ne devaient rien espérer, qu'ils n'eussent déposé les armes.

Dès que l'on sut officiellement à Rome que Catilina était arrivé au camp de Mallius, le sénat déclara par un décret ces deux chefs ennemis publics, et il ordonna aux consuls de lever de nouvelles troupes. Antoine partit aussitôt pour l'Étrurie avec une armée; le préteur Métellus Céler dut fermer aux rebelles le chemin de la Toscane. Ce décret du sénat fixait un jour avant lequel une amnistie entière était accordée à tous ceux qui abandonneraient le parti de Catilina, quitteraient son camp ou poseraient les armes; mais les promesses et les menaces ne pouvaient rien sur ces hommes déterminés; il s'en trouva même quelques-uns qui, non compromis ostensiblement jusque-là, saisirent cette occasion pour aller le rejoindre.

Cicéron, après le départ de son collègue, resta seul pour veiller à Rome à la sûreté générale. Lentulus, Céthégus et plusieurs autres chefs du complot y étaient aussi demeurés, afin de paralyser les efforts du consul et pour soulever le peuple au moment où l'armée des rebelles se montrerait sous les murs. Le consul épiait avec activité toutes leurs démarches, espérant tout de la témérité de leurs résolutions : son espoir ne fut point trompé.

Lentulus, Céthégus et les autres amis de Catilina cherchèrent imprudemment à mettre dans leur parti les députés des Allobroges qui étaient venus demander quelque allègement aux effroyables usures qui les ruinaient. Les Allobroges étaient d'abord assez disposés à accueillir les propositions des conjurés; mais bientôt ils calculèrent qu'ils gagneraient davantage en livrant ce secret important; ils consultèrent donc le sénateur Fabius Sanga, patron de leur république, qui, de leur aveu, communiqua leurs révélations au consul. Cicéron dès lors, dirigeant toute leur conduite, put avoir en sa possession, dans la nuit du 2 au 3 décembre, les lettres que les conjurés adres-

saient , soit aux Allobroges , soit à Catilina lui-même. Muni de ces pièces de conviction , il manda chez lui Lentulus, Céthégus, Céparius, Gabinius et Statilius, qui se rendirent à ses ordres sans défiance. Il s'empara de leurs personnes et les conduisit au sénat assemblé dans le temple de la Concorde. Confrontés avec les députés allobroges, en présence des preuves écrites de leur main et scellées de leur cachet, les coupables ne purent nier leur crime. Le sénat ordonna leur détention, décerna des récompenses aux Allobroges, vota des remerciements à Cicéron et aux préteurs Pontinius et L. Flaccus qui l'avaient secondé; et ce qui prouve de quelle importance était, aux yeux du sénat, cette conjuration, c'est qu'il loua Antoine d'avoir refusé son appui aux conjurés; puis il ordonna dans tous les temples des supplications au nom du consul qui venait de remporter une si grande victoire. En sortant du sénat, le consul vint rendre compte au peuple de tout ce qui s'y était passé : c'est le discours qu'il prononça, dans cette occasion, qu'on a appelé la *troisième Catilinaire*. Cette harangue n'est qu'un récit très-vif et très-rapide des manœuvres des principaux conjurés restés dans Rome pour diriger la conjuration, et de ce qu'avait fait Cicéron pour la prévenir. L'orateur ne s'oublie pas dans cette allocution; il se compare à Pompée, et il félicite la ville de Rome d'avoir produit, en même temps, deux citoyens, dont l'un étendait les limites de l'empire jusqu'aux bornes de la terre, pendant que l'autre conservait le siège même de cet empire; puis il exprime quelques craintes sur les suites que les services qu'il venait de rendre pouvaient avoir pour sa sûreté personnelle, et il prie le peuple de faire en sorte que, pendant que les autres tirent avantage de leurs victoires, la sienne ne lui devienne pas nuisible. Ce discours du consul fut vivement applaudi. Le peuple fut en un instant complètement changé : la conjuration de Catilina,

pour laquelle il penchait auparavant et dont il espérait tirer quelque fruit, présentée telle que la lui montraient les discours de Cicéron, lui parut un crime horrible, et Catilina et ses complices des monstres qu'on ne pouvait trop charger de haine et d'imprécations. La postérité doit-elle à cet égard partager l'opinion et le jugement des contemporains ? Je crois qu'il faut, pour être juste, répondre négativement à cette question. Je le répète : on ne saurait supposer qu'un parti si nombreux et dans lequel des hommes de la plus haute naissance, des consulaires, des préteurs en fonctions étaient entrés, n'eût pour but que le pillage et l'incendie. Ce fut une révolution tentée, la base des réformes qu'elle devait amener ne nous est pas parvenue. Les vainqueurs de ce parti, qui représentait sans doute une idée nouvelle, ou tout au moins une idée réformatrice d'une certaine valeur, puisqu'elle saisit beaucoup d'hommes, n'ont imputé que des crimes aux vaincus. L'âme poétique du peuple adopta sans examen, comme une vérité, le portrait étrange qu'on lui faisait de ceux qui l'avaient un moment séduit ; et puis, les historiens, qui ne sont si souvent que les voix du peuple, ont transmis ces opinions à la postérité, et les noms de Catilina, de Lentulus et de leurs amis ne nous sont arrivés que déshonorés. Mais il est sagement maintenant de rechercher, sous les exagérations de l'esprit de parti, la vérité des faits historiques. Si Catilina n'avait été qu'un brigand, il n'aurait pas pu avoir, dans la république, un parti nombreux, avouant son chef et son but : suivi de quelques jeunes gens sans aveu et de quelques débauchés, il aurait pu sans doute troubler l'ordre un jour ou deux ; mais il n'aurait jamais pu faire craindre une révolution dans l'État. Les brigands, les hommes de pillage et d'incendie ne pensent pas à changer les constitutions des États et à saisir le pouvoir souverain : ce sont des agents de destruction qui ne peuvent penser à reconstruire

les sociétés politiques: Tel n'était pas Catilina, et, au milieu des crimes imputés intentionnellement à son parti par le parti vainqueur des chevaliers, on aperçoit très-facilement qu'il s'agissait d'une véritable révolution politique qui fut comprimée par la force dont le consul Tullius Cicéron disposait. Nous verrons d'ailleurs, dans un moment, Catilina prêt à mettre son armée en bataille devant l'armée consulaire d'Antoine, refuser l'aide des esclaves qui, de toutes parts, se rendaient à son camp. Si cet homme n'avait eu en vue que l'incendie et le pillage, s'il n'avait voulu que détruire pour s'enrichir, il aurait accepté ces bras qui s'offraient à lui; mais il les repoussa, parce que ses projets n'étaient point une œuvre de destruction.

Il était déjà nuit quand Cicéron eut terminé sa harangue au peuple et qu'il descendit de la tribune; il fut escorté par la multitude jusqu'à la maison d'un ami dans laquelle il devait attendre le jour. La maison du consul était alors occupée par les dames romaines, qui, réunies aux Vestales, y célébraient, avec Térentia, son épouse, les mystères de la Bonne-Déesse. Cicéron passa la nuit à délibérer avec ses amis sur la punition qui devait être infligée aux conspirateurs arrêtés. Devait-on livrer au supplice des hommes d'un aussi haut rang, ou laisser vivre des ennemis aussi puissants? Le cœur manquait à Cicéron, homme doux et timide; il craignait de prendre sur lui la responsabilité d'un supplice qui était un véritable coup d'État. Lentulus et ses amis avaient avoué leur crime; mais ils se croyaient garantis par la loi Sempronius, qui permettait à un citoyen romain de prévenir, par un exil volontaire, une condamnation capitale. Cette loi pouvait, il est vrai, paraître encourager les crimes contre la tranquillité de l'État; mais elle existait, et Cicéron n'osait pas ouvertement la violer. Il fallut que sa femme employât auprès de lui son irrésistible autorité.

Quintus, son frère, et Nigidius Figulus contribuèrent aussi à affermir son courage. La mort des conjurés fut décidée.

Les partisans des conjurés n'avaient pas perdu tout espoir. Le lendemain, 4 décembre, quand le décret du sénat, concernant les accusés et leurs dénonciateurs, fut connu, les agents de la conspiration se répandirent parmi le peuple et sollicitèrent, l'or à la main, un soulèvement pour rompre les fers des prisonniers. Cicéron donna aux chevaliers l'ordre de se rassembler en armes; il fit doubler les postes de toute la ville, et convoqua de nouveau le sénat dans le temple de la Concorde, pour délibérer sur le sort des conjurés. Toute la ville était dans l'attente de ce qui allait être ordonné; le peuple en foule remplissait la place publique; les temples voisins, les avenues du sénat et la colline du Capitole étaient couverts de chevaliers en armes. Depuis que Cicéron était consul, cet ordre paraissait s'être réconcilié avec le sénat et faire en tout cause commune avec lui.

Au sénat, les débats répondirent à la gravité de la question proposée. La constitution romaine ne donnait pas au sénat le pouvoir judiciaire, et les lois *Porcia* et *Sempronia* défendaient qu'aucun citoyen fût condamné à mort ou même à l'exil, si ce n'est par le peuple assemblé en centuries. Il est vrai que, dans un tumulte subit, le sénat s'attribuait le droit de punir de mort les chefs d'une faction, par la seule autorité d'un décret qui armait les consuls d'un pouvoir arbitraire; mais il n'y avait pas de tumulte dans Rome, et il ne s'agissait que de prononcer sur le sort d'accusés emprisonnés. C'était donc un acte grave en lui-même que cette délibération du sénat, une véritable usurpation de pouvoir, un coup d'État, enfin. Cicéron n'ignorait pas quelle pesante responsabilité il allait assumer sur lui, et il avait fallu toute l'influence de ses amis et de sa femme pour le déterminer

à s'en charger. Plusieurs sénateurs qui jusqu'alors avaient soutenu le consul, ne se rendirent point à la convocation qui assemblait le sénat, ne voulant point participer à une délibération qui leur paraissait illégale. Silanus, consul désigné, opina le premier, et conclut à la mort des cinq conjurés arrêtés et de tous ceux qu'on pourrait saisir. Muréna, son collègue, adopta cet avis, qui fut aussi suivi par Catulus et par les principaux sénateurs, jusqu'à Tibérius Néron, qui voulait différer le jugement jusqu'à la défaite de Catilina: Après lui parla César, grand pontife et préteur désigné : ce fut à cette occasion qu'il prononça cette fameuse harangue dont Salluste nous a conservé la pensée; il y défendit habilement la cause de la loi et de l'humanité, et conclut à la prison perpétuelle. Le discours de César, malgré quelques sophismes qu'il y avait laissés tomber, avait quelque chose d'imposant et de noble qui prenait une grande force du crédit personnel de l'orateur. Silanus même fut ébranlé et parut vouloir abandonner son opinion; tous les sénateurs et Quintus Cicéron, le frère du consul, se laissaient entraîner par l'éloquence de César avec d'autant plus de facilité, que ce terme moyen épargnait au consul et au sénat la responsabilité d'un coup d'État qui effrayait les amis de Cicéron; mais le consul, qui, timide et irrésolu dans les conseils secrets, possédait un admirable courage de tribune, parce qu'il avait une admirable facilité à soutenir, par des raisonnements, les opinions qu'il avait faites siennes, interrompit tout à coup la délibération, et prononça la *quatrième Catilinaire*.

Après un exorde aussi noble que touchant, l'orateur, tout en affectant de garder une exacte neutralité entre César et Silanus, fait avec adresse pencher la balance en faveur de l'opinion la plus sévère. Il reconnaît que, si le sénat adopte l'avis de César, le consul aura moins de dangers à courir; mais de quel poids peuvent être les

dangers d'un consul quand il s'agit du sort de la patrie? César n'a voté contre la mort, que parce que, selon lui; elle est moins une punition qu'un soulagement pour des criminels; mais Cicéron prouve que la mort est le plus grand des supplices; il repousse le reproche de rigueur et de cruauté qu'on pourrait lui adresser; c'est uniquement dirigé par les sentiments d'une douceur, d'une humanité bien entendues, qu'il penche vers un avis dont la sévérité répugne à son caractère. Il conclut sophistiquement que la loi *Sempronia* protège, il est vrai, les citoyens, mais que l'ennemi de la patrie n'est plus citoyen. Il apprend au sénat que toutes les mesures sont prises pour que l'arrêt de mort, s'il était porté, pût être exécuté sans tumulte et sans obstacle. Il déclare qu'il ne redoute point les implacables ennemis que son dévouement lui prépare, puisqu'il a la protection du sénat, l'amour des chevaliers et l'attachement des gens de bien. Puis Cicéron termine sa harangue par ces mots : « Ainsi, Pères conscrits, puisqu'il s'agit de votre existence, du salut du peuple romain, de la vie de vos femmes et de vos enfants, de la conservation de vos autels et de vos foyers, de vos oratoires et de vos temples, des édifices de Rome et de vos maisons, du sort de cet empire, de la liberté, du salut de l'Italie, de la république tout entière, prononcez avec la vigueur et la fermeté que vous avez déjà déployées. Vous avez un consul qui n'hésitera point à obéir à vos décrets, et qui, jusqu'au dernier soupir, saura les faire respecter et en assurer par lui-même l'exécution. »

Cette belle improvisation produisit une profonde impression sur l'assemblée. La sentence de mort fut prononcée à la presque unanimité sur la proposition de Caton, qui prit la parole après le consul. Il était nécessaire, en effet, pour que l'on pût formuler un décret, qu'un membre de l'assemblée fit une proposition. Le devoir du consul, en sa qualité de président du

sénat, se bornait à recueillir les suffrages et à proclamer la majorité.

Le décret rendu, Cicéron se mit en devoir de le faire exécuter sur-le-champ. Il alla, suivi du sénat, sur le mont Palatin, à la maison de l'édile Lentulus Spinther, à qui il avait confié la garde de Lentulus. Il le mena lui-même par la rue Sacrée, traversant la place publique couverte de citoyens qui ignoraient la décision du sénat et attendaient dans l'anxiété ce qui allait arriver. Parvenu aux portes de la prison, Lentulus fut livré aux exécuteurs et étranglé. Les quatre autres complices de Lentulus furent amenés, par les préteurs, des maisons de Cornificius, de Jules César et de Crassus, à qui la garde en avait été confiée, et ils subirent le même supplice. La foule des citoyens ignorait le sort des conjurés. Parmi le peuple étaient cachés leurs amis, qui espéraient encore sauver leurs chefs; mais quand Cicéron, traversant la place publique, suivi de toute la noblesse, adressa au peuple ces mots à haute voix : « Ils ont vécu ! » ce fut comme un coup de foudre. Le parti de Catilina était mort à Rome avec les chefs qui venaient d'être étranglés. Il était nuit, Cicéron fut reconduit chez lui comme en triomphe par le sénat et par plus de deux mille chevaliers.

La conjuration vaincue à Rome, on se hâta d'accabler Catilina avant qu'il eût mieux organisé son parti. S'il avait pu sortir de l'Apennin, où il était en quelque sorte enfermé, il eût occupé les défilés des montagnes, envahi les riches pâturages, entraîné à sa suite tous les pasteurs libres et soulevé la Gaule italienne; mais il n'était encore que dans l'Étrurie, où il recrutait son armée parmi les laboureurs indépendants et les vétérans de Sylla. Peut-être avait-il dans cette contrée des relations de famille; son nom semble donner quelque poids à cette opinion. Lorsqu'il était arrivé au camp, cette armée n'était formée que

de deux mille hommes ; mais bientôt il put organiser deux légions complètes, quoiqu'il eût refusé l'aide des esclaves qui accouraient vers lui de tous côtés. C'était une armée de citoyens que Catilina voulait commander ; cette seule circonstance suffirait à prouver qu'il ne s'agissait point, dans cette affaire, d'un ignoble brigandage, mais bien de la réalisation d'une idée politique. Lorsqu'on apprit à l'armée de Catilina le désastre que la conjuration venait d'éprouver à Rome, le courage de bien des gens en fut ébranlé, plusieurs désertèrent, et le chef résolut d'éviter tout combat et de passer en Gaule. Le quart de ses soldats d'ailleurs était armé ; le reste n'avait que des bâtons ferrés ou des lances de bois aiguisé et durci au feu. Catilina fit un mouvement vers Pistoie ; Métellus Céler vint se poster au pied des montagnes par lesquelles il devait passer de Toscane en Ligurie ; le consul Antoine s'avança, et Catilina se trouva ainsi enfermé entre des montagnes et deux armées, l'une en face, l'autre en queue. Dans cette position critique, il ne lui restait plus qu'à combattre, et il résolut de tenter de se dégager en passant sur le corps de l'armée consulaire. L'armée d'Antoine était plus forte que celle de Métellus ; mais l'effet de la victoire sur un consul eût été immense pour Catilina. Il aurait acquis une force morale inappréciable, le chemin de Rome s'ouvrait devant lui, et les désastres de la conjuration à Rome pouvaient être réparés d'un seul coup.

Catilina revint donc sur ses pas et marcha à la rencontre de l'armée consulaire. Le consul Antonius, que Cicéron avait détaché de la conjuration, eut honte de combattre contre son ancien ami ; il fit le malade. L'armée fut rangée en bataille par Pétréius, son lieutenant, vieux soldat expérimenté. Avant de livrer ce combat qui devait décider de son sort, Catilina harangua ses troupes. « Il faut vaincre ou mourir, leur dit-il : enfermés par deux armées ennemies, sans vivres, sans provisions, tout vous

manque ; il faut que votre courage supplée à tout. Chercher votre salut dans la fuite , serait lâcheté et folie manifestes : il faut combattre ; devant l'ennemi les dangers sont pour ceux qui craignent , l'audace tient lieu de remparts. Soldats ! lorsque je me rappelle vos exploits , j'ai la certitude de vaincre. Votre courage , votre force de corps me remplissent de confiance ; mais j'ai foi surtout dans cette impérieuse nécessité de vaincre qui rend braves ceux qui sont nés timides. Que le nombre des ennemis ne vous effraye point ; vous n'en avez rien à craindre : dans la plaine étroite où nous allons combattre ils ne pourront nous envelopper ; et puis , soldats , si la fortune , contraire à notre cause et à notre valeur , nous refuse la victoire , vendons chèrement nos vies. Voudriez-vous , prisonniers , mourir comme un vil troupeau ? Combattez en gens de cœur , et s'il faut périr , que la victoire coûte du sang à nos ennemis. » Après ce peu de mots , Catilina fit sonner la charge , et amena ses troupes dans la plaine. Comme Spartacus , il renvoya ses chevaux ; il rangea son armée en bataille , il donna le commandement des ailes à Mallius et à un officier étrusque dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous , et il se plaça au centre avec ses affranchis ; près de lui était une aigle d'argent , qu'il prétendait avoir servi d'enseigne à Marius dans la guerre des Cimbres. L'armée consulaire attaqua les rebelles par une décharge de traits , puis les troupes pesamment armées en vinrent aux mains avec l'épée. Catilina , accompagné d'une troupe d'élite , était partout , donnait ordre à tout , soutenait ceux qui pliaient , remplaçait les blessés par des soldats frais , combattait lui-même , et se montrait à la fois soldat courageux et habile capitaine. Le vieux Pétréius , voyant qu'il ne pouvait enfoncer cette poignée de braves , fit avancer sa garde prétorienne. Son choc fut si violent que le centre de Catilina plia ; les ailes perdirent au même instant leurs commandants qui suc-

combèrent avec valeur. Dès lors, le désordre se mit dans l'armée, et elle fut défaite. Catilina se fit tuer avec tous ceux qui l'avaient suivi. On trouva leurs corps bien loin dans l'armée romaine, entourés de cadavres qui témoignaient de leur courage. Cette fin héroïque infirmerait seule les calomnies dont on a sali ce parti politique. Certes, ceux qui périrent ainsi n'étaient pas de vils mignons comme les appelle toujours Cicéron. Mais ce qui prouve que Catilina et son parti avaient une haute importance, c'est l'excès de la joie du parti qui venait de vaincre, et l'enthousiasme dont Cicéron fut l'objet. Cicéron avait beaucoup de vanité, la tête lui tourna, il se crut un héros; il invita les historiens et les poètes à célébrer son consulat; il le célébra lui-même de mille manières; il n'était cependant plus consul lorsque Catilina fut défait et tué en bataille rangée par l'armée d'Antoine.

La conduite de Cicéron pendant son consulat, et surtout ses beaux succès des premiers jours de décembre, l'avaient rendu l'objet d'un enthousiasme général; mais cette idolâtrie ne dura que quelques jours, et quand elle fut apaisée, on put reconnaître que la gloire qu'il s'attribuait, que la haute position qu'il avait prise dans la république, lui avaient fait des ennemis puissants dans le sénat et dans le peuple. Les partisans de Pompée furent choqués de voir une créature de leur chef se placer sur la même ligne, et prétendre balancer ou partager son influence; ils furent les premiers à attaquer ouvertement ce consulaire. Métellus Népos, nouveau tribun qui entra en charge avant la fin du consulat de Cicéron, harangua la multitude, et déclara qu'un consul qui avait fait mourir des citoyens aux mépris des lois ne méritait pas d'être admis au forum. Et lorsque, le dernier jour du consulat de Cicéron étant arrivé, le grand orateur voulut, suivant l'usage, monter à la tribune pour rendre compte de sa gestion, le tribun lui défendit tout discours, ne lui

permettant de prononcer que le serment consacré. Cicéron ne se déconcerta point, il obéit au tribun ; mais, au lieu de prononcer la formule ordinaire du serment, il jura qu'il avait sauvé la patrie ! et le peuple, par ses acclamations, vengea ce jour encore Cicéron du mauvais vouloir de ses ennemis. Ils ne se tinrent pas pour battus, et le premier janvier, à l'occasion d'un débat sur les affaires publiques, Cicéron fut obligé de répondre à Métellus Népos qui l'avait attaqué violemment. Il paraît, d'après une lettre que Cicéron écrivit quelques jours après à Métellus Céler, le frère de Népos, qu'il répondit à la harangue du tribun avec force et courage ; mais il ne nous est parvenu de ce discours que quelques fragments sans importance.

Le consulat de Cicéron fut l'époque de sa plus grande gloire, comme homme politique. A peine fut-il descendu de son siège consulaire, que sa position parut changer. L'éclat de ses succès et des services qu'il avait rendus enfla son orgueil ; il croyait devoir être désormais l'âme de toutes les délibérations publiques ; il semblait vouloir régner dans Rome. Sa vanité puérile l'aveugla sur sa position, et son exil l'abattit entièrement. Après son retour, il ne fut plus le même homme ; il avait mal supporté la prospérité, son âme ne fut pas à l'épreuve de l'infortune ; sa vanité avait été ridicule, sa faiblesse finit par devenir méprisable ; il ne fut plus un homme politique ; jouet de ses lâches incertitudes, il se jeta, à la fin de sa vie, dans les bras d'un enfant faux et égoïste qui le sacrifia, après l'avoir fait servir d'instrument à son ambition.

CHAPITRE CINQUIÈME.

César préteur et Caton tribun. — César, accusé par Vettius, dédaigne de se défendre. — Cicéron devient odieux au parti populaire. — Métellus propose de rappeler Pompée. — Opposition de Caton. — Cicéron défend P. Sylla, accusé de complicité dans la conjuration de Catilina. — Il plaide pour Archias. — Triomphe de Métellus Créticus. — Pompée jaloux de Cicéron. — Clodius s'introduit dans la maison de César pendant la célébration des mystères de la Bonne-Déesse. — Clodius est acquitté. — Cicéron prononce une invective contre lui. — Triomphe de Pompée. — César gouverne l'Espagne. — Les chevaliers se séparent du sénat. — Cicéron mécontente tous les partis. — Clodius homme politique. — César consul. — Loi agraire de César. — Antonius, accusé de concussion, condamné malgré la défense de Cicéron. — Clodius plébéien. — Cicéron s'éloigne des affaires publiques. — V. Flaccus, accusé, est défendu par Cicéron. — Clodius tribun du peuple. — Pompée trahit Cicéron. — Il sort de Rome. — Il est condamné à l'exil et se retire à Thessalonique.

Le consulat de Junius Silanus et de Licinius Muréna, quoiqu'il s'ouvrit après celui de Cicéron, ne fut pas une année paisible : c'en était fait désormais, dans Rome, de la tranquillité publique ; rien ne pouvait plus la rétablir. Les bons citoyens eux-mêmes, ceux qui représentaient le mieux les mœurs antiques, étaient des occasions de troubles par leur attachement à des constitutions devenues insuffisantes, et Caton tribun ne fut peut-être pas moins turbulent que César préteur. Ainsi, tout s'enchaînait, dans cette malheureuse république, pour amener une transformation : elle s'opérait chaque jour dans les mœurs, chacun voyait que la vieille Rome n'existait plus ; mais nul encore ne savait comment serait la nouvelle. Vingt ambitieux tendaient au pouvoir souverain ; mais nul n'aurait

pu désigner quel était celui qui était le plus proche du terme de son ambition.

César préteur et Caton tribun parurent en face l'un de l'autre en 62. Quoique j'aie déjà essayé de donner une idée du caractère de ces deux hommes éminents, je crois qu'il n'est pas hors de propos d'écrire ici le jugement d'un historien contemporain :

« Chez eux, dit Salluste (*Catilina*, ch. LIV), la naissance, l'âge, l'éloquence, étaient à peu près pareils; grandeur d'âme égale, comme aussi gloire égale, mais sans être la même. César fut grand par ses bienfaits et sa générosité; Caton, par l'intégrité de sa vie. Le premier s'était fait un nom par sa douceur et par sa clémence; la sévérité du second avait ajouté au respect qu'il commandait. César, à force de donner, de soulager, de pardonner, avait obtenu la gloire; Caton, en n'accordant rien. L'un était le refuge des malheureux; l'autre, le fléau des méchants. La facilité de celui-ci, la fermeté de celui-là, étaient également vantées. César s'était proposé, pour règle de conduite, l'activité, la vigilance; tout entier aux intérêts de ses amis, il négligeait les siens, ne refusait rien de ce qui valait la peine d'être accordé : pour lui-même, un grand commandement, une armée, une guerre nouvelle, voilà ce qu'il ambitionnait, afin que son mérite pût y briller dans tout son éclat. Mais Caton faisait son étude de la modération, de la décence, et surtout de l'austérité : il ne le disputait ni d'opulence avec les riches, ni d'influence avec les meneurs de factions; mais bien de courage avec les plus fermes, de retenue avec les plus modérés, de désintéressement avec les plus intègres : aimant mieux être homme de bien que de le paraître. Aussi, moins il cherchait la gloire, plus il en obtenait. »

Certes, Caton était un grand citoyen; mais, par son caractère et par ses doctrines, il devait avoir moins d'in-

fluence sur l'avenir de la république que César. Dans les jours de révolution, les représentants d'un passé glorieux, les modèles vivants des mœurs antiques acquièrent souvent une gloire personnelle immense; le respect des masses s'attache toujours à eux; et cependant leur influence est nécessairement négative : on les admire, on les entoure d'une auréole de gloire; mais l'instinct poétique et progressif de l'humanité ne s'arrête point dans le cercle qu'ils tracent autour d'eux; il suit ceux qui avancent, ceux dont le génie devine leur siècle et poursuit la réalisation des idées populaires. Les masses suivent les grands hommes qui marchent à des transformations nouvelles de la société. Les Romains, pénétrés de respect et d'admiration, s'arrêtaient devant Caton, comme devant la vivante incarnation de l'antique Rome; mais ils se jetaient dans les bras de César, parce que ce grand homme était l'âme de la Rome nouvelle; parce que son génie s'appuyait sur les mœurs nouvelles; parce que les idées qu'il exprimait avec tant d'éloquence étaient des idées populaires; parce que ses projets étaient la réalisation des besoins instinctifs que chacun sentait sans les définir; parce qu'il voulait donner un corps aux idées qui nageaient vaguement dans l'esprit du peuple; parce qu'il tendait à une transformation sociale que chacun voulait atteindre; parce qu'enfin il ne cherchait point à faire refluer vers le passé les mœurs et la civilisation nouvelles; mais qu'il acceptait ces mœurs et cette civilisation comme des faits qui devaient servir de base aux conditions d'une autre existence nationale. César n'était encore rien à Rome, qu'un préteur; mais, partout où il se présentait, il régnait : sa puissance grandissait chaque jour, sans qu'on pût se rendre un compte bien exact de cette influence croissante; et cette puissance était bien réellement une puissance légitime, quoiqu'elle ne fût point appuyée sur la loi et sur les constitutions de la république;

c'était une puissance légitime, à un titre plus saint et plus humanitaire : c'est que, pendant que Caton représentait la loi écrite, les mœurs d'autrefois, César, l'homme de l'humanité, représentait la loi progressive et l'esprit réel de son siècle.

Dans les jours de révolutions profondes, dans ces jours où une civilisation s'abîme, et où une nouvelle civilisation commence à paraître, il y a toujours de ces fortunes qui paraissent miraculeuses aux contemporains : telle fut celle de César à Rome et celle de Napoléon en France. On les a appelés ambitieux, usurpateurs : ces mots, qui qualifieraient des égoïstes, ne peuvent pas être appliqués à de pareilles organisations. César et Napoléon n'étaient point des ambitieux : ces hommes étaient poussés au faite des grandeurs par une force irrésistible, dont peut-être, dès leurs premiers pas, ils n'avaient pas la conscience ; ils régnèrent et ne furent point des usurpateurs ; ils ont régné, parce qu'ils étaient à la tête de leur siècle, parce que leur génie résumait de la manière la plus complète les idées morales, politiques et sociales de leurs contemporains. Les peuples se donnaient à eux, non parce qu'ils les éblouissaient par une vaine gloire, non parce qu'ils les aveuglaient avec adresse ; mais parce que, dans leurs pensées, chacun voyait sa pensée intime dont ils semblaient s'être emparés ; mais parce que chacune de leurs actions réalisait un rêve de leurs contemporains ; parce qu'enfin ils étaient l'âme de leur siècle et qu'ils comblaient ses désirs et ses besoins.

Souvent ces grands hommes paraissent vivre trop longtemps, comme Napoléon, par exemple, qui a vu la France se détacher de lui, et l'on a accusé les peuples de versatilité, d'ingratitude ! Mais le philosophe qui reconnaît les causes de l'élévation si magnifique des génies réformateurs que la Providence suscite pour la gloire et l'avancement de l'humanité, explique facile-

ment cet abandon du génie par les masses qui l'avaient suivi avec tant d'enthousiasme et de foi ! Non , les peuples ne sont pas ingrats : le peuple va toujours irrésistiblement conduit par une âme poétique et progressive, qui ne s'attache pas aux hommes, mais aux idées que les hommes proclament. Quand , de la foule , s'élève forte et entraînant une glorieuse individualité qui révèle à ses contemporains des idées qui dans leur âme n'étaient qu'en germe ; quand , de ces idées , elle fait jaillir des systèmes sociaux dont la pratique peut s'emparer immédiatement ; les masses courent à elle , elles la poussent sur le pavois , elles lui donnent tout pouvoir, afin que , dans ses mains puissantes , elle pétrisse à son gré la société , suivant les lois nouvelles qu'elle a trouvées ; puis les masses suivent l'impulsion que le génie a donnée à la société transformée ; mais , après quelque temps , il se trouve , au grand étonnement de tous , que le génie qui a poussé la nation en avant , est lui-même resté en arrière ; il veut parler encore , et sa voix éloquente n'a plus de retentissement : c'est que ce n'est déjà plus César qui parle , c'est Caton , grand encore , digne du respect et de l'admiration du monde ; mais ce n'est plus l'homme de l'humanité , c'est l'homme du passé et de la loi qui a déjà besoin d'être réformée.

Pendant le consulat de Cicéron , César avait obtenu du peuple une grande dignité , il avait été nommé souverain pontife , magistrature unique et perpétuelle qui mettait celui qui en était revêtu à la tête de toute la religion , de tous les collèges de prêtres ; son autorité morale était si grande , que les empereurs se l'attribuèrent plus tard exclusivement.

Servilius Isauricus et Catulus , personnages consulaires très-puissants dans le sénat la demandaient ; mais César , qui n'avait possédé d'autre charge curule que l'édilité , l'obtint malgré de tels compétiteurs. Catulus osa offrir à

César une immense somme d'argent, pour qu'il se désistât de ses prétentions. César lui répondit qu'il dépenserait davantage en largesses, s'il le croyait convenable pour obtenir la dignité qu'il demandait; et il l'obtint, en effet, à une si grande majorité, qu'il eut plus de voix dans les seules tribus de ses compétiteurs, que ceux-ci n'en comptèrent dans toutes les tribus réunies.

Quoique Catulus fût un des premiers du sénat, il ne rougit pas de chercher à se venger de son échec, en essayant de faire condamner César comme complice de la conjuration de Catilina. César ne tarda pas lui-même à inquiéter Catulus par une accusation. Dès le premier janvier 62, le jour où il entra en exercice de sa préture, il cita Catulus devant le peuple, afin qu'il rendît compte des sommes qui avaient passé par ses mains pour la reconstruction du Capitole : il l'accusait d'en avoir détourné une partie à son profit; il demandait que son nom fût effacé du frontispice du temple, et que l'on donnât à Pompée l'intendance de cet édifice. Catulus voulut monter à la tribune, pour repousser incontinent l'accusation; mais César lui ordonna de rester en bas, comme un accusé prévenu d'un crime. Cependant cette accusation n'eut pas d'autres suites, et César, accusé lui-même bientôt après, n'eut pas le loisir de poursuivre cette affaire, qui n'avait peut-être d'autre but que d'abaisser l'orgueil du patricien à qui elle était intentée.

César fut accusé formellement de complicité dans la conjuration de Catilina, par Vettius, chevalier romain, qui le déféra à Novius Niger. César dédaigna de se défendre dans les formes. Il fit mettre en prison son accusateur, et même le questeur Novius, qui avait accueilli une plainte contre un magistrat d'un ordre supérieur. Mais d'autres citoyens, moins puissants que César, qui avaient été accusés par Vettius et Curius, furent convaincus, condamnés et bannis, les uns par contumace, les autres par jugements.

contradictaires. Tel fut le sort de M. Porcius Læca , de L. Cassius , de C. Cornélius , de L. Varguntéius , de Servius Sylla , d'Autronius , etc. Il fut procédé contre eux en vertu de la loi *Plautia* , sur les violences. Cicéron eut une grande part à ces condamnations ; mais ce fut une part occulte , et Vettius ne fut qu'un instrument misérable que l'aristocratie faisait agir contre ses ennemis. C'était d'ailleurs un malhonnête homme , dont César lui-même eut , dans la suite , le tort de se servir pour nuire à Pompée.

Pour être inostensible , la part que prenait Cicéron à toutes ces tracasseries ne fut pas secrète , et le rôle que lui faisaient jouer ses nouvelles opinions politiques le rendait de jour en jour plus odieux au parti populaire , et même à celui des chevaliers. Le tribun Métellus Népos , dévoué à Pompée , malgré les harangues dont notre orateur l'avait accablé , ne cessait de déclamer contre lui ; il se disposait même , avec l'appui de César , à l'accuser et à le citer devant le peuple , pour avoir , sans jugement préalable , fait exécuter des citoyens à mort. Mais , la cause de Cicéron étant celle du sénat , ce corps s'empressa , par un décret , de ratifier tout ce qui s'était fait à l'occasion de la conjuration , et déclara que quiconque entreprendrait d'y porter atteinte serait regardé comme ennemi public. En présence de ce décret , Métellus abandonna l'accusation de Cicéron ; mais , voulant susciter des embarras au sénat , il proposa de rappeler en Italie Pompée , avec son armée , afin qu'il pacifiât l'État , et qu'il réformât la république. Heureusement pour le sénat Caton était tribun du peuple , et il eut le courage de s'opposer presque seul à la loi de son collègue.

Métellus n'était pas un homme de talent , ce n'était pas pas non plus un homme d'une constance courageuse , comme Caton ; mais c'était un tribun hardi , et capable d'employer la violence pour arriver à son but. Toute

l'aristocratie tremblait, la veille du jour où la loi devait être présentée aux suffrages du peuple ; elle craignait de perdre en un jour la position qu'elle avait acquise , non sans peine , par les succès de Cicéron. Métellus était soutenu par le peuple , toujours empressé de se joindre à qui voulait abaisser le sénat. César l'appuyait de tout son crédit et de toute l'autorité que lui donnait la préture. Caton semblait presque seul contre lui. L'aristocratie n'osait pas se déclarer ouvertement ; elle craignait Pompée. Lorsque Caton , arrivé sur le Forum , vit le temple de Castor occupé par des soldats , les degrés de la tribune gardés par des gladiateurs , son admirable constance ne l'abandonna point ; suivi de Thermus , le seul de ses collègues qui partageât ses opinions , et de Munatius , l'un de ses plus intimes amis , il écarta de sa main ceux qui gardaient les avenues de la tribune , monta gravement , et alla s'asseoir entre Métellus et César. Le greffier voulut lire la loi , Caton le lui défendit. Métellus prit le papier pour la lire lui-même , Caton le lui arracha et le déchira. Comme Métellus allait la faire connaître de mémoire , Thermus lui mit la main devant la bouche , et l'empêcha de parler. Poussé à bout alors , Métellus fait un signal aux gens armés qu'il avait répandus sur la place ; les citoyens sont bientôt obligés de se disperser , et Caton , resté presque seul , vit un moment sa vie en danger ; mais le consul Muréna vint à son secours , le couvrit de sa toge , imposa aux furieux , et entraîna Caton dans le temple de Castor.

La courageuse conduite du consul donna du cœur à l'aristocratie et à ses nombreux clients , et , pendant que Métellus se félicitait de sa facile victoire , les adversaires de la loi revinrent en foule , poussant de grands cris , qui mirent en fuite à leur tour Métellus et ses partisans. Caton monta de nouveau à la tribune , et , par un discours éloquent , fortifia le courage de son parti. Le sénat , par

un décret, chargea les consuls de veiller à la sûreté de la ville, et de s'opposer, avec Caton, à toute loi qui y pourrait mettre le trouble. Le sénat alla même plus loin : il interdit Métellus et César. Ces magistrats résistèrent d'abord à cet abus de pouvoir ; mais César crut devoir se soumettre le premier, et il fut réintégré dans sa charge.

Cicéron parut peu dans cette affaire, quoiqu'il fût l'âme de toutes les délibérations du sénat. Mais, précisément vers cette époque, ce grand orateur se conduisit d'une manière peu digne, et il brava l'opinion publique avec une hardiesse qui devait lui devenir fatale. Sollicité par Autronius, accusé d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina, de prendre sa défense, loin d'accorder le secours de son talent à un ancien condisciple, il vint, en témoignant contre lui, contribuer à sa condamnation ; et, peu de jours après, il plaida pour P. Cornélius Sylla, fils aîné de Servius, et neveu du dictateur. On a accusé Cicéron d'avoir défendu cet homme malgré la certitude qu'il avait de sa culpabilité, et de l'avoir défendu pour un vil intérêt d'argent. Il avait acheté de Crassus une fort belle maison sur le mont Palatin, et elle fut payée, dit-on, des deniers de P. Sylla, pendant qu'il travaillait à sa défense. La somme était forte, il ne s'agissait pas moins de deux millions de sesterces (à peu près 400,000 francs). Il est fort possible que Cicéron ne se soit pas fait scrupule de parler pour ce généreux client, contre sa conviction ; c'était d'ailleurs, chez lui, une chose que l'habitude avait rendue naturelle. Un autre intérêt cependant, l'esprit de parti, l'intérêt de la haute noblesse, à laquelle Cicéron venait de s'attacher, a pu pousser ce grand orateur à la défense de P. Sylla ; mais qu'il ait défendu Sylla par esprit de lucre ou par esprit de parti, le plaidoyer existe, et c'est un monument précieux pour l'histoire de cette époque.

En 65, lorsque P. Sylla et Autronius avaient été accusés de brigue, ils furent attaqués par Torquatus le fils; ce fut Hortensius qui défendit Sylla. Dans cette seconde accusation, c'était encore Torquatus qui se portait accusateur. Jeune, plein d'ardeur, de feu et de talent, Torquatus, dédaignant un adversaire comme Sylla, dirigea principalement ses attaques contre Cicéron son défenseur. Qui devait, disait-il, mieux connaître les complices de Catilina, que Cicéron, qui avait déjoué avec tant d'habileté et de courage cette conspiration? Pouvait-on croire que le vengeur d'un complot aussi criminel se démentit au point de devenir le soutien et le patron d'un des conjurés? Puis, attaquant Cicéron avec hardiesse, il l'accusait de légèreté et d'inconstance politique; il lui reprochait de s'être créé dans l'État une espèce de royauté, en s'attribuant le droit de sauver ou de perdre : c'était, disait-il, le troisième roi étranger qui eût régné sur Rome après Numa et Tarquin. Sylla aurait pris le parti de quitter la ville, pour ne pas s'exposer à la sentence des juges; mais il a pour défenseur Cicéron, et il reste, avec l'espoir d'être renvoyé absous.

Torquatus avait pour lui la raison et la vérité; mais Cicéron, attaqué personnellement, parla avec autant de mesure que de noblesse. Il semblait que fournir à cet homme l'occasion de parler de lui, ce fût lui rendre un bon office; sur ce sujet, son éloquence était sans égale. Arrivant au fond de la cause, Cicéron réfuta les principaux griefs allégués par l'accusateur. Torquatus avait dit : 1° dans leurs révélations sur la conjuration, les Allobroges ont nommé P. Sylla; 2° Cicéron a porté sur les registres publics autre chose que ce qui a été dénoncé; 3° le fils de Cornélius, l'un des conjurés, accuse Sylla; 4° il a envoyé Cincius en Espagne pour soulever cette province; 5° il a sollicité les habitants de Pompéi d'entrer dans la conjuration; 6° il a engagé Cécilius à

porter une loi en sa faveur ; 7^o enfin , Cicéron lui-même charge Sylla dans une lettre à Pompée. Chacun de ces points est réfuté par l'orateur avec son habileté ordinaire, il s'attache surtout à faire sentir l'insuffisance des preuves données par l'accusateur. Cependant les arguments de la défense sont plutôt spécieux que solides ; ses preuves sont toujours négatives ; elle en dit assez , sans doute , pour soustraire Sylla à un jugement rigoureux ; mais non pour le laver de tout soupçon. Après avoir combattu l'accusation , Cicéron crut devoir , dans l'intérêt de la cause , faire l'éloge de l'accusé ; rien n'est moins conforme à la vérité que ce portrait de Sylla ; mais il est beau , et la péroraison pathétique entraîna l'absolution de l'accusé , qui , suivant toujours la même ligne politique , fut , plus tard , un des lieutenants de César à la bataille de Pharsale.

Cicéron n'avait pas négligé , en quittant le consulat , d'envoyer à Pompée , qui était alors en Asie occupé à terminer la troisième guerre contre Mithridate , le récit circonstancié de son administration ; il l'avait fait autant pour prévenir les mauvaises impressions qu'il craignait de la malignité de ses ennemis , que pour tirer de Pompée quelque déclaration publique en l'honneur de sa conduite ; mais il fut trompé dans son attente. Déjà César et Métellus Népos avaient envoyé des informations peu avantageuses à Cicéron , et Pompée lui écrivit une lettre très-froide , dans laquelle il ne dit pas un mot de l'affaire de Catilina. Cicéron lui en marqua son étonnement dans une réponse qu'il lui adressa bientôt après , et qui nous a été conservée.

Il y avait presque un an que Cicéron était descendu de son siège consulaire , quand il se présenta devant le préteur , pour plaider en faveur du poète Licinius Archias , à qui l'on contestait les droits de citoyen romain. Le préteur était Quintus Cicéron , frère de l'orateur , homme

de lettres lui-même, qui avait fait des poèmes et des tragédies. Au premier aperçu, cette cause paraît peu digne d'un orateur consulaire qui s'était illustré par tant de succès dans les causes civiles et dans les procès politiques. La cause d'Archias demandait, en effet, à peine quelques minutes de plaidoirie; il ne s'agissait que de démontrer que la qualité de citoyen n'avait point été usurpée par Archias, et qu'il en avait été pourvu légalement. L'avocat le plus vulgaire aurait pu gagner cette cause; mais la décision du tribunal était de la plus grande importance pour l'accusé, et la reconnaissance faisait un devoir à Cicéron de lui conserver ces droits si précieux : il était son élève; Archias l'avait admis, encore enfant, au cours de belles-lettres que les Lucullus avaient permis d'ouvrir dans leur maison.

Dans son exorde, Cicéron nous apprend les droits qu'avait Archias à son amitié et à sa reconnaissance; il supplie de lui pardonner si, dans le cours de son plaidoyer, il se laisse quelquefois entraîner loin de sa cause par son amour pour les lettres; puis, entrant en matière, il établit qu'Archias est citoyen romain, et que, s'il ne l'était pas, il mériterait de l'être. Il déroule, dans une rapide narration, le tableau animé de la vie de son client. Depuis sa naissance, il le suit jusqu'au moment où la loi Plautia-Papiria lui a donné droit au titre de citoyen de Rome. Il prouve qu'il avait satisfait aux deux clauses de cette loi en se faisant inscrire parmi les citoyens d'Héraclée, qui avait été admise au droit de cité romaine, et qu'en prenant son domicile en Italie, il avait, dans les soixante jours, donné son nom au préteur. Quelle pouvait donc être la difficulté, puisque les députés d'Héraclée attestaient qu'Archias avait été associé à leur droit de cité, et que les registres du préteur faisaient foi qu'avant son voyage en Sicile, il avait fait la déclaration voulue par la loi?

L'accusateur objectait que l'accusé n'avait été compris dans aucun des deux dénombrements faits par les censeurs depuis son inscription sur les registres d'Héraclée. L'orateur met au néant cette objection, en faisant observer qu'Archias ayant accompagné Lucullus en Asie et dans toutes ses campagnes, il était absent à l'époque de ces dénombrements; mais que son droit avait été établi pendant cet intervalle par plusieurs actes de citoyen.

S'il n'avait voulu que gagner sa cause, Cicéron aurait pu terminer là son plaidoyer; mais il voulait faire davantage, et établir que son client méritait le titre de citoyen romain: ce fut l'objet de la deuxième partie de sa harangue. Si le poète Archias n'avait pas obtenu la qualité de citoyen, elle devrait lui être accordée à cause de l'honneur que fait à Rome un poète qui a célébré la grandeur de la république en chantant Marius et Lucullus, comme autrefois Ennius, ayant chanté Scipion, reçut pour récompense le titre de Romain. Si Archias n'avait pas été déjà citoyen, il aurait pu demander cette faveur à Marius, puisqu'il avait trouvé le secret de plaire à ce grand capitaine, quoiqu'il fût peu sensible au mérite littéraire. Il l'aurait facilement obtenue de Sylla; Lucullus surtout, son patron et son ami, la lui aurait donnée avec joie. L'orateur, qui avait commencé la deuxième partie de son plaidoyer par un éloquent aveu de son amour pour les lettres, revient encore, dans sa péroraison, sur leur éloge; il vante leurs charmes et leurs bienfaits. Cette harangue est plutôt un hymne en l'honneur du génie et de la gloire, un brillant éloge de la poésie et des lettres, qu'un plaidoyer. Archias fut maintenu dans ses droits de citoyen romain. Le discours de Cicéron ne fait pas moins d'honneur au talent et au caractère de l'orateur, qu'au mérite de son client. — C'est, disait M. Guérault, un des plus beaux modèles de ce style tempéré que distinguent l'harmonie, la grâce et l'éloquence.

Métellus Créticus, dont le triomphe avait longtemps été retardé par le mauvais vouloir de Pompée, parvint cependant à obtenir cet honneur. Il fut célébré le 1^{er} juin ; mais les chefs crétois vaincus, Larthenès et Panarès, n'y figurèrent pas, parce qu'un tribun du peuple les revendiqua comme prisonniers de Pompée.

M. Pupius Pison, lieutenant et créature de Pompée, arriva à Rome pour demander le consulat ; et Pompée, qui pensait, dans son orgueil, que rien ne pouvait lui être refusé, écrivit au sénat pour prier qu'on reculât l'élection consulaire, afin de lui donner le temps d'arriver pour appuyer, en personne, la candidature de son lieutenant. Cette pauvre république était tombée si bas, qu'on délibéra au sénat sur cette demande, et que ce corps inclinait à l'accorder. Caton s'y opposa avec fermeté, et l'élection eut lieu à l'époque ordinaire ; mais la recommandation de Pompée fut toute-puissante sur le peuple : Pupius Pison fut élu par acclamation, et eut pour collègue M. Valérius Messala.

Le reste de l'année fut assez calme. Le système de gouvernement que Cicéron avait établi par son consulat continua de fonctionner sans être ouvertement attaqué par ses ennemis ; seulement on pouvait apercevoir qu'il périrait bientôt de lui-même. Cette union des chevaliers et du sénat, que Cicéron avait réussi à former pendant son administration, était une association contre nature que tout tendait à rompre ; et lui-même, en passant, avec toute l'énergie d'un homme nouveau, dans le camp du sénat, dont il avait adopté, sinon les mœurs, au moins les préjugés politiques, il accélérait cette rupture. Cette aristocratie, si profondément humiliée par les plaidoyers contre Verrès, depuis qu'elle avait dans ses rangs le grand orateur, était redevenue hardie et violente. Pompée, jaloux de Cicéron, le traitait froidement, et tous les pompéiens étaient les ennemis

d'un homme que leur chef enviait. Une circonstance privée sépara encore davantage le sénat du parti de Pompée : les désordres de Mucia Métella, sœur des Métellus, forcèrent Pompée à la répudier en arrivant en Italie, et l'alliance de Pompée et des Métellus fut rompue à jamais.

Les mystères de la Bonne-Déesse, qui se célébraient cette année chez César, furent profanés par Clodius, qui aimait Pompéia, femme de César, et qui s'était introduit, déguisé en femme, dans sa maison. Ce fut un grand scandale à Rome : la religion s'était peu à peu transformée comme les mœurs ; mille superstitions étrangères y avaient été apportées par les conquêtes ; mais le respect religieux ne s'y était point affaibli, et l'indignation fut générale contre Clodius, dont la punition, disait-on, intéressait la république et les dieux mêmes. César répudia immédiatement Pompéia, parce qu'il fallait que la femme de César fût non-seulement exempte de crime, mais même de soupçon.

L'affaire de Clodius fut jugée sous le consulat de M. Pupius Pison et de Valérius Messala Niger, en 61. Elle occupa beaucoup les consuls. Elle fut d'abord portée au sénat par Cornificius. Une loi fut ensuite présentée au peuple pour établir une commission extraordinaire et spéciale. Clodius se trouvait dans une position périlleuse : il avait contre lui l'opinion publique, le consul Messala, Lucullus, Hortensius, Cicéron et Caton. Le consul Pison, quoique son ami, ne le servait qu'avec indolence ; le seul Fufius Calénus, tribun, prenait ouvertement son parti, et Curion fut son défenseur. On tira les juges au sort ; cependant, soit hasard, soit fraude, le tribunal fut composé presque en entier de gens ruinés, sans probité et sans pudeur. Le peu d'hommes de bien qui se trouvaient parmi les juges parurent honteux d'une pareille association.

Aurélia, mère de César, et Julia, sa sœur, déposèrent

sur les faits qu'elles avaient vus ; César fut lui-même cité en témoignage ; mais il répondit qu'il ne savait rien. Clodius alléguait un alibi : il essaya de prouver, à l'aide de faux témoignages, que la nuit pendant laquelle on l'accusait d'avoir troublé les mystères, il avait couché à Intéramne. Térentia, jalouse de Clodia qui aimait Cicéron, et qui voulait devenir son épouse après une double répudiation, força son mari à venir renverser cette allégation, en déposant qu'il avait vu Clodius et qu'il lui avait parlé à Rome, peu d'heures avant le scandale qui lui était imputé. La déposition de Cicéron fut une espèce de triomphe pour lui : quand il parla, tous les juges se levèrent pour lui faire honneur. Tout semblait annoncer la condamnation de Clodius ; et cependant, deux jours après, il fut absous. Crassus avait négocié cet acquittement dans un intérêt politique. Ce jugement consterna toute l'aristocratie, qui n'avait épargné aucun soin pour obtenir une condamnation. Cicéron, toutefois, ne perdit pas courage ; il prononça, le 15 mai, dans le sénat, devant Clodius muet et déconcerté, un discours, une violente invective, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. Cette invective était aussi dirigée contre Curion, qui avait défendu Clodius.

Quintus Cicéron était déjà parti pour son gouvernement d'Asie ; et c'était un défenseur que Tullius perdait au moment où il en avait le plus besoin. Clodius cherchait à se venger : cet esprit turbulent, hardi, dont l'éloquence agissait sur les masses, soulevait incessamment le bas peuple contre les grands, et menaçait chaque jour et Cicéron et le sénat.

Pompée, revenu de sa glorieuse promenade en Asie, était cependant rentré dans Rome et il avait fait preuve de modération. On avait d'abord craint qu'il entrât dans la ville avec son armée, et qu'il s'emparât du pouvoir souverain ; mais il licencia ses soldats à Brindes, en tou-

chant le sol italique. Cette crainte était vaine, Pompée n'avait ni tête, ni langue, ni cœur : c'était un ambitieux vulgaire, qui n'avait pas le courage d'un usurpateur. Toute la ville alla au-devant de lui lorsqu'il arriva. Cicéron fit tout ce qu'il put pour obtenir ses éloges ; il s'abaissa, lui qui était si rempli d'orgueil, jusqu'à mendier des louanges ; mais Pompée, jaloux de la gloire d'un orateur qu'il regardait comme sa créature, et de la position que cet homme s'était faite par son éloquence, daigna à peine lui parler. Cicéron fut enfin obligé de se louer lui-même devant Pompée ; il vanta la sagesse et la fermeté du sénat, le concert de l'ordre des chevaliers avec le premier corps de la république, l'union de toute l'Italie pour le salut commun : il parla des restes de la conjuration qui troublaient encore l'État, et de l'abondance des vivres. « Vous savez, écrivait-il à Atticus, quel bruit et quel fracas je fais quand je traite ces sortes de matières, et je ne m'y étends pas ici, parce que je crois que vous devez m'avoir entendu de la Grèce où vous êtes. »

Quand vint le temps de l'élection des consuls, Pompée, qui avait donné l'année avant à la république, dans Pison, un consul sans talents et sans mœurs, voulut, cette année encore, lui en imposer un autre dont tout le mérite était d'être une espèce de bouffon. Il acheta, à beaux deniers comptants, le consulat pour Afranius, à qui le peuple donna pour collègue Q. Métellus Céler, qui avait gouverné la Gaule Cisalpine, comme proconsul, après sa préture.

Pompée triompha enfin le 28 et le 29 septembre. Le dernier de ces deux jours était l'anniversaire de sa naissance. Cette cérémonie fut magnifique, et digne en tout de l'orgueil du triomphateur. Les richesses qui furent étalées dans ce triomphe avaient quelque chose de prodigieux. On y porta un échiquier immense en pierres précieuses, une lune d'or pesant vingt kilogrammes, trois

lits de table d'or massif, de la vaisselle d'or enrichie de pierreries pour garnir neuf buffets ; trois statues d'or, la vigne d'or d'Aristobule, trente-trois couronnes de perles, une petite chapelle consacrée aux Muses, et un portrait de Pompée lui-même, tout en perles. On y vit un écrin rempli de pierreries et de bagues d'un grand prix, qui avait appartenu à Mithridate ; le trône, le sceptre, et un buste colossal de ce prince, en or ; une statue d'argent de Pharnace, et enfin suivaient des chariots d'or et d'argent.

Puis venaient des tableaux, portés en grande pompe, où l'on voyait que le triomphateur avait donné à ses lieutenants 4,900,000 francs, à chacun de ses soldats 1227 francs, au trésor public 98 millions ; que le revenu de l'Asie n'était, avant ses victoires, que de 40 millions. et que maintenant il s'élevait à 69 millions de francs.

Puis passaient des chariots chargés d'armes, d'éperons de vaisseaux ; puis des prisonniers en foule, avec leurs équipements nationaux ; puis les rois, les princes vaincus, et les grands seigneurs, au nombre de plusieurs centaines.

Puis les images des dieux des nations asservies, et enfin le triomphateur se montra, sur un char tout brillant de pierreries, revêtu de l'armure d'Alexandre le Grand ; il était suivi de ses lieutenants, des principaux officiers de son armée, des tribuns et des autres magistrats à cheval. L'armée aurait dû suivre, mais elle avait été licenciée.

Après le triomphe, Pompée, suivant l'usage, harangua le peuple pour rendre compte de ses exploits. Il se vanta d'avoir combattu vingt-deux rois, et tellement reculé les bornes de l'empire, que l'Asie Mineure qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces de la république, en occupait depuis le centre.

Tout ce peuple assemblé, séduit par un triomphe qui avait duré deux jours, confirma par acclamation, à Pompée, le titre de Grand que le dictateur Sylla lui avait

donné lorsqu'il était encore adolescent, pour l'attacher à sa cause. Mais cet homme, qui depuis longtemps déjà s'était décoré lui-même de cette qualification, n'avait aucune des qualités qui font les vrais grands hommes ; il était sans talents réels, et dès qu'il ne fut plus à la tête de son armée, aussitôt qu'il fut rentré dans la vie politique que lui prescrivait la haute position qu'il avait usurpée, chacun de ses pas prouva sa déplorable nullité. Jaloux de l'influence de tous ceux qui s'élevaient, tantôt il se rapprochait de Cicéron et du sénat pour nuire à César, tantôt il se laissait séduire par César pour nuire à Cicéron. Ambitieux du pouvoir, il était sans courage pour le saisir, et, l'eût-il pris, il aurait été sans génie pour le conserver. Toujours flottant entre la multitude qu'il avait séduite par ses vices faciles, et le sénat dont, dans son orgueil, il aimait à se voir entouré, il ne fut jamais le véritable chef d'un parti dans la république, parce qu'il n'eut jamais de vues réformatrices. La position de cette médiocre individualité serait un problème, si on n'apercevait que chacun l'aida à s'élever, dans l'espoir d'en faire un instrument en lui laissant la première place, jusqu'à ce que le temps fût venu de le briser, afin qu'un homme de tête et de cœur pût arriver au pouvoir souverain.

César, après sa préture et le procès de Clodius, partit pour l'Espagne qui lui était échue comme gouvernement. Le désordre de ses affaires était si grand, qu'au moment de son départ ses créanciers voulaient saisir ses équipages. Crassus, qui le craignait, vint à son secours et lui prêta 4 millions ; César en devait 25 peut-être. Ce fut en traversant, dans les Alpes, une petite bourgade, que César dit ce mot, si souvent répété : « J'aimerais mieux être ici le premier, que le second dans Rome ; » ces paroles prouvent qu'il avait déjà la conscience d'être le premier dans Rome.

Quand il arriva en Espagne, elle était paisible ; mais

il trouva bien vite l'occasion d'y faire naître la guerre. Il livra quelques combats contre les Lusitaniens et les Galiciens, fit un immense butin, qui rétablit ses affaires et lui permit de récompenser largement ses soldats; puis il s'occupa d'administration avec la supériorité qu'il montrait à la guerre. Il rétablit le bon ordre et la tranquillité comme par enchantement dans toute la Péninsule, mit partout la bonne harmonie, et partit regretté, avant la fin de l'année, pour revenir à Rome. Il avait droit au triomphe; mais il renonça à le demander, pour poursuivre le consulat, dont les élections étaient près d'arriver.

Pompée et Crassus, les deux plus puissants citoyens de Rome, étaient divisés, et leur discorde agitait la ville. César les réconcilia et sut se lier avec eux. Caton frémit en voyant l'ascendant que César prit en quelques instants sur ces deux hommes. Cicéron, qui, à force de cajoleries et d'importunités, avait réussi à rentrer dans l'intimité de Pompée, voulut d'abord se lier avec César, Pompée et Crassus, afin, dit-il, dans une lettre à Atticus, de se réconcilier avec ses ennemis, de n'avoir plus rien à démêler avec la canaille, et de s'assurer une vieillesse tranquille; mais l'indécision de sa politique lui fit abandonner cette idée, et, quand il essaya de détourner Pompée de cette alliance, César s'était complètement emparé de ce *grand* citoyen qui ne devait plus être qu'un instrument dans ses mains. Ces trois hommes se liguerent donc, et formèrent le premier triumvirat. Dès ce moment, la république romaine fut détruite, et Rome n'eut plus d'autre perspective que celle d'avoir un seul maître qui mit fin à l'anarchie qui s'introduisait chaque jour davantage dans son gouvernement. César fut désigné consul: il aurait voulu pour collègue Luccéius; mais le sénat et Caton lui-même firent élire, à force d'or, Lucius Calpurnius Bibulus, pour s'opposer aux triumvirs, et l'on donna ainsi à César un collègue dont on espérait une courageuse résistance.

Jamais consul n'avait montré plus de nullité que cette créature que Pompée avait jetée sur le siège consulaire. Afranius n'était rien, ni bon ni mauvais; c'était un être sans intelligence, qui ne put même pas servir celui qui l'avait élevé sans doute pour son intérêt. Mais Pompée était toujours trompé par ceux qu'il poussait en avant; c'étaient toujours des nullités dont il ne pouvait se servir, ou des hommes qui se servaient de lui. Métellus Céler, au contraire, le deuxième consul, était un homme de tête sur qui roula toute l'administration; et ce consul, à cause de la répudiation de Métella sa sœur, était l'ennemi de Pompée.

Les chevaliers et les sénateurs se séparèrent complètement cette année; la rigidité de Caton porta le dernier coup à cette union que Cicéron avait ménagée, mais qu'il n'avait pas su entretenir. Cette désunion produisit bien vite des résultats fâcheux pour le système politique suivi depuis le consulat du grand orateur. Pompée voulait que le sénat confirmât, par un décret, tout ce qu'il avait fait, réglé, ordonné dans les provinces dont il avait eu le commandement; puis il voulait faire présenter au peuple une loi agraire, pour récompenser les soldats qui avaient servi sous ses ordres. Dans le sénat, la première prétention de Pompée fut rejetée. On exigea qu'il rendit des comptes. Le consul s'opposa à la loi; et Pompée, ligué avec Crassus et César, laissa le sénat sans force. Quant à la loi agraire, c'était Flavius qui devait la présenter et la soutenir. Cicéron, dans toutes ces dissensions, tint une conduite sans noblesse et sans courage; il voulut ménager le sénat et Pompée; il ne se prononça ni contre la demande de Pompée, ni contre la loi de Flavius; il crut sans doute agir avec adresse, et il mécontenta les deux partis. Il avait lui-même la conscience du peu de noblesse de sa conduite politique; car il cherche à l'expliquer dans une lettre à Atticus. « Pour mon particulier, écrivait-il

à son ami , depuis cette célèbre journée du 5 décembre, où je me suis acquis une gloire immortelle , mais qui m'a attiré aussi beaucoup d'envieux et d'ennemis, je me suis conduit avec la même grandeur d'âme dans toutes les affaires publiques, et j'ai soutenu, sans me démentir en rien, mon rang et ma dignité. Mais depuis que j'ai reconnu, par l'absolution de Clodius, combien les juges avaient peu de courage et de fermeté ; quand j'ai vu avec quelle facilité nos chevaliers s'étaient aliénés du sénat, sans néanmoins se détacher de moi ; que d'ailleurs vos bons amis, qui aiment tant leurs viviers, faisaient paraître ouvertement l'envie qu'ils me portent, j'ai cru devoir chercher de nouvelles ressources et un plus ferme appui.

« Dans cette vue, j'ai commencé par engager Pompée, qui avait été trop longtemps sans s'expliquer sur mes actions, à déclarer en plein sénat, non pas une fois, mais plusieurs, et fort au long, qu'on m'est redevable du salut de l'empire, c'est-à-dire de toute la terre. Il ne m'importait pas tant qu'il s'expliquât là-dessus ; car mes actions ne sont pas si obscures qu'il faille les connaître, ni d'un mérite si douteux qu'elles aient besoin d'approbation ; il n'importait, dis-je, pas tant à moi qu'à la république, qu'il me rendit ce témoignage, parce que certaines personnes malintentionnées s'imaginaient que ces actions mêmes seraient entre nous un sujet de division. Je me suis donc lié si étroitement avec lui, que nous en sommes et plus autorisés dans les affaires publiques, et mieux soutenus dans ce qui nous regarde en particulier. De plus, j'ai si bien adouci, par mes manières polies, cette jeunesse corrompue et efféminée qu'on avait animée contre moi, qu'il n'y a personne à qui elle marque plus de considération. Enfin, je ne fais rien qui puisse choquer personne, sans pourtant dégrader ma conduite. Mais je garde un tel tempérament, que, sans manquer à

la république , je fais plus attention à mes intérêts particuliers ; et cela , parce que je connais la faiblesse des bons , l'injustice de ceux qui me portent envie , et la haine qu'ont pour moi les méchants. Cependant , je ne compte pas si fort sur mes nouvelles liaisons , que je n'écoute volontiers ce refrain du rusé Sicilien Épicharme , qui vient me dire à l'oreille : *Veillez , et souvenez-vous de ne pas croire facilement ; en cela consiste toute la prudence.* Voilà , ce me semble , un plan assez exact de ma conduite. » Mais cette conduite sans courage et sans véritable loyauté politique devait perdre ce vaniteux consulaire dans un temps de trouble et de révolutions , et , elle le perdit en effet , en le poussant d'hésitation en hésitation jusqu'à la faiblesse la plus pitoyable.

Le consul Métellus se présente sous un aspect plus noble que Cicéron. Soit haine de Pompée , soit plutôt véritable conviction aristocratique , ce consul défendit le système du gouvernement avec courage. Il résista constamment à la loi de Flavius. Ce tribun alla jusqu'à le traîner en prison ; les chevaliers ne prirent point parti pour lui ; mais le sénat voulut tenir ses séances dans la prison du consul. Flavius n'osa pas le permettre , et Pompée , honteux d'un pareil scandale , fit cesser la détention de Métellus ; puis , comme compensation , il se lia avec Clodius , l'un des meneurs du parti populaire.

Ce Clodius , dont les mœurs étaient scandaleuses suivant nos idées , n'était point d'abord tel que l'a peint Cicéron , dont il était l'ennemi politique et personnel ; il en a été presque de lui comme de Catilina : c'était un homme de main , un esprit remuant ; mais il fallait bien qu'il eût des qualités et qu'on lui reconnût des convictions politiques , puisque Pompée avait besoin de lui , puisque César , qu'il avait offensé , le ménageait. L'aristocratie a toujours calomnié les hommes qui ont voulu changer les systèmes politiques dont elle formait le premier élément. Clodius

était un révolutionnaire bouillant qui, né parmi la noblesse, s'était fait peuple, et qui poursuivait avec ardeur, si ce n'est avec sagesse, la réforme sociale dont tous les citoyens, à l'exception du sénat, sentaient l'absolue nécessité.

Au milieu de ces troubles, et pendant que Cicéron tenait cette conduite politique équivoque qui le faisait insensiblement déchoir de la haute position qu'il avait prise dans la république, l'activité de son esprit ne se ralentit point; il publia un livre intitulé *Chorographie* : c'était une géographie sur un plan fort étendu; mais le titre seul de ce livre a pu nous parvenir. Il publia aussi des Mémoires sur son consulat, qui sont également perdus; il en parle dans une de ses lettres à Atticus. « Je vous envoie l'histoire grecque de mon consulat.... Quand j'aurai achevé la même histoire en latin, je vous l'enverrai; et je vous en promets une troisième en vers, afin de me louer de toutes les manières possibles. N'allez pas me dire que cela ne se fait point; car, s'il y a au monde quelque chose au-dessus de ce que j'ai fait, je consens qu'on le loue, et qu'on me blâme de ne pas louer autre chose. Mais, après tout, ce que j'écris sur mon sujet est une histoire, et non pas un éloge. » Et ce poème sur son consulat, qu'il promettait à Atticus, il le fit paraître peu après, en trois livres, qui portaient chacun le nom d'une Muse. Il nous reste un assez long fragment du deuxième livre, cité par Cicéron lui-même, dans son traité *de la Divination* : c'est Uranie qui parle à l'auteur. Dans le troisième livre, Calliope l'exhorte à se montrer digne de sa gloire. Le premier livre est entièrement perdu. Il publia encore une traduction en vers des *Prognostics* d'Aratus, dont il avait déjà traduit les *Phénomènes* en 89.

C'est sous le consulat d'Afranius et de Métellus que Cicéron écrivit à son frère, alors dans son gouvernement d'Asie, une lettre dans laquelle il lui donne

des conseils si nobles et si élevés sur l'administration. Elle nous a été conservée tout entière dans le recueil de ses lettres ; elle jure étrangement avec la conduite politique de l'auteur pendant qu'il l'écrivait ; mais ces contradictions sont communes chez les hommes de tous les siècles ; et puis dans Cicéron il y avait deux hommes bien distincts : celui que conduisait une âme timide et sans courage, et l'homme de noble et forte intelligence, qui écrivait et qui parlait en public avec une dignité et souvent avec une hardiesse qui devaient étonner ses contemporains, et qui ont fait sa gloire dans les siècles.

Ce fut ainsi que le monde romain arriva à l'an 59 et qu'au 1^{er} janvier, Caius Julius César prit possession du consulat. Jamais Rome n'avait eu un consul plus mal disposé pour le système de gouvernement que le sénat voulait faire prévaloir ; jamais un homme plus ferme et plus hardi n'avait tenu les rênes de l'administration. L'apparition de César au consulat, c'était toute une révolution ! Chef du parti populaire il avait mis Crassus et Pompée dans ses intérêts, et par ce fait, il avait consommé la séparation absolue des chevaliers et du sénat. Le sénat avait donc à lutter contre les deux autres ordres de la république, et ces deux ordres avaient mis le pouvoir dans la main puissante d'un grand homme que rien ne devait arrêter pour arriver aux réformes qu'il avait conçues : les lois, les choses et les hommes devaient plier devant sa volonté.

Il trouva, en entrant en charge, quatre affaires qui n'avaient pu être terminées par ses prédécesseurs : la loi agraire proposée par le tribun Flavius et soutenue par Pompée ; la confirmation des actes de ce général ; la demande des publicains de l'Asie en modération du prix de ferme des impôts, appuyée par tous les chevaliers, et enfin le passage de Clodius à l'état de plébéien. Il les termina toutes contre le vœu de l'aristocratie.

Il commença par la loi agraire : il la reprit au tribun Flavius, la refit suivant sa pensée, et la proposa en son nom dès les premiers jours de l'année. Il était difficile de faire des reproches à la loi agraire telle que la voulait César. Il y avait, vaguant dans Rome, une multitude oisive et affamée que l'humanité et la politique faisaient un devoir d'employer à l'agriculture afin de repeupler les solitudes de l'Italie : César atteignait ce but sans léser l'État ni les particuliers ; il partageait les terres publiques et la Campanie aux citoyens qui avaient trois enfants et davantage ; il faisait de Capoue une colonie romaine ; tout cela ne suffisant pas, il proposait d'acheter des terres patrimoniales au prix fixé par le cens. Quel plus noble et plus moral emploi pouvait faire la république, des trésors apportés par Pompée, que la fondation de colonies où les soldats qui les avaient conquis pourraient trouver place ? La loi de César ressemblait en beaucoup de points à celle de Rullus, mais il ne se chargeait pas de l'exécution. César lut d'abord son projet au sénat ; il demanda successivement à chaque sénateur s'il avait des objections à y opposer : pas un ne l'attaqua ouvertement, si ce n'est Caton ; mais tous la repoussèrent par des lenteurs. Le sénat ne voulant rien conclure, le consul s'adressa au peuple. Il voulut obtenir l'appui de son collègue, qui le refusa au Forum même. Pompée au contraire, sommé publiquement de dire s'il soutiendrait la loi, répondit que si quelqu'un l'attaquait avec l'épée, il la défendrait avec l'épée et le bouclier ; Crassus parla dans le même sens. Caton et Bibulus combattirent la loi au péril de leur vie ; mais leur opposition fut sans succès. Bibulus se renferma dès lors dans sa maison, déclarant jours fériés tous ceux de son consulat ; lui seul les observa : César ne tint nul compte de son absence et de son édit, et indiqua un jour où le peuple devait donner son suffrage.

Au jour marqué, pendant que César haranguait, Bibu-

lus vint au Forum pour s'opposer au vote de la loi ; il se présenta accompagné de Lucullus et de Caton. On lui laissa libres tous les passages par respect pour sa dignité ; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour témoigner qu'il persistait dans son opposition , un tumulte effroyable le poussa avec violence sur les degrés du temple de Castor. Il y fut couvert d'ordures et ses faisceaux furent brisés : il supporta ces insultes avec une constance courageuse. Ses amis l'arrachèrent du milieu de la foule et le portèrent dans le temple de Jupiter Stator. Caton voulut parler à son tour ; mais il fut jeté hors de la place, et la loi fut sanctionnée à une immense majorité. Dès cet instant César fut seul consul ; il agit comme s'il eût été sans collègue ; il fit jurer sa loi à tout le peuple ; il astreignit à ce serment même le sénat. Trois sénateurs seuls refusèrent de le prêter : Métellus Céler, Caton et Favonius. Cicéron engagea Caton à prêter serment, et ce dernier vestige d'opposition disparut.

Cicéron n'eut pas d'autre part à ce qui se passa au sujet de la loi agraire. Ces ménagements, sans dignité, n'assurèrent point la tranquillité du grand orateur. On l'attaqua d'abord dans ceux qui l'avaient secondé contre Catilina. Son collègue dans le consulat, C. Antonius, à qui il avait cédé le gouvernement de la Macédoine, fut accusé par Nigidius Figulus. Ce tribun du peuple se montra si ardent à faire condamner C. Antonius, que, le 10 décembre 60, jour où il fut mis en possession du tribunat, il déclara qu'il prendrait à partie ceux des juges de ce consulaire qui s'absenteraient. Les concussions d'Antoine avaient été criantes, Rome avait retenti des plaintes portées contre ce proconsul ; mais son principal tort dans cette circonstance était d'avoir été le collègue de Cicéron : Pompée lui-même l'avait dénoncé au sénat. Cicéron sentit si bien que c'était lui qu'on attaquait dans Antonius, que, malgré l'évidence de ses

concussions, il résolut de le défendre. Il plaida cette affaire au commencement de l'année 59. Dans sa harangue, il hasarda quelques plaintes contre la ligue triumvirale et César fut si choqué de cette hardiesse qu'il voulut l'en punir sur-le-champ. Depuis longtemps Clodius voulait se faire plébéen, afin de pouvoir demander le tribunat; mais il n'avait jamais pu obtenir le concours des magistrats supérieurs, César le lui offrit dans cette circonstance. Avec une diligence surprenante, il convoqua les curies, présida lui-même l'assemblée et fit passer la loi qui validait l'adoption de Clodius par une famille plébéienne, et comme il fallait le ministère d'un des augures, Pompée remplit lui-même cette fonction. A midi, Cicéron plaidait encore pour Antonius qu'il ne put sauver : Clodius était plébéen à trois heures. Antonius condamné s'exila dans l'île de Céphallénie.

Cicéron plaida ensuite deux fois pour Aulus Minucius Thermus, qui, plus heureux qu'Antonius, fut absous de deux accusations, dont nous ne connaissons pas la nature, ces plaidoyers étant perdus.

Clodius, plébéen, menaça hautement Cicéron, et le grand orateur, sans appui auprès de César et de Pompée, eut peur. Il prit le parti de quitter la ville pour habiter ses maisons de campagne. Là, il vivait dans la crainte, écrivant presque chaque jour à son ami Atticus, lui faisant part de ses terreurs, l'appelant à son secours, et cherchant, par ses amis, à intéresser Pompée à son sort. Il revint cependant à Rome vers le mois de juillet. Pendant l'absence de Cicéron, César commandait en maître absolu, Pompée et Crassus l'aidaient de leurs partisans, mais ils ne faisaient rien par eux-mêmes.

Lorsque César fit exécuter sa loi agraire, Pompée ne dédaigna pas d'être l'un des commissaires; ils élevèrent Capoue au rang de colonie romaine, et cette ville fut ainsi affranchie de l'espèce de servitude qui avait pesé

sur elle depuis la bataille de Cannes. Le consul, après avoir donné au peuple une loi agraire, voulant faire quelque chose pour les chevaliers, leur accorda la remise d'un tiers sur le bail des revenus de l'Asie, bienfait qu'ils imploreraient depuis longtemps.

Bibulus n'osant plus se montrer, et César gouvernant sans s'inquiéter de son collègue, il fit ratifier les actes du généralat de Pompée. Lucullus voulut en vain s'y opposer; on ne tint nul compte de ses observations. César, qui n'oubliait rien, porta diverses lois contenant des réglemens utiles, sur les crimes qui blessaient la majesté de l'empire, sur les concussions, et sur diverses parties de l'administration. Il fit donner à ses amis des gouvernemens de province, prit pour lui-même le commandement de l'Illyrie et de la Gaule Cisalpine avec trois légions pour cinq ans; puis, Métellus Céler étant mort, il ajouta à son gouvernement la Gaule Transalpine, que gouvernait ce consulaire, et prit une légion de plus; il fit reconnaître pour amis et alliés du peuple romain Arioviste, roi des Suèves, et Ptolémée Aulétés, roi d'Égypte. On dit bien que César vendit cette amitié au roi d'Égypte six mille talents (environ 18 millions de francs); mais ce n'était pas pour s'enrichir que César accepta ou exigea cette somme, c'était pour la répandre avec une profusion royale.

Comme il allait abandonner Rome après son consulat, César voulut s'attacher Pompée par de nouveaux liens; il lui donna Julie sa fille unique et il épousa lui-même Calpurnie, la fille de Pison, que les triumvirs destinaient, avec Gabinius, au consulat.

Quant à Cicéron, revenu à Rome, il renonça totalement aux affaires publiques, n'assista plus à aucune délibération, et se livra tout entier au barreau. C'était, en effet, un moyen de relever son crédit que lui avait fait perdre son hésitation politique; mais il lui aurait

fallu pour réussir complètement un temps moins orageux et des ennemis moins actifs.

L'élection des consuls ayant été renvoyée au 18 octobre, Clodius tribun désigné, dressait déjà ses batteries pour satisfaire sa haine. Il fit accuser, par D. Lélius, Valérius Flaccus, de l'illustre maison Valéria, qui avait été prêteur pendant le consulat de Cicéron, et qui reçut alors les remerciements du sénat pour le zèle et la vigueur avec lesquels il avait arrêté les complices de Catilina.

Flaccus, après sa préture, avait gouverné l'Asie Mineure; c'est à son retour qu'il fut accusé de concussion. Comme c'était encore Cicéron qu'on voulait poursuivre dans l'un de ses partisans, Hortensius et lui défendirent Flaccus. Hortensius parla le premier. Dans son discours, il éleva *jusqu'aux cieux* la conduite de Cicéron pendant son consulat. Notre orateur, à son tour, qui savait que c'était lui qu'on attaquait, ne manqua pas cette occasion de se décerner publiquement des louanges. Il croyait, en rappelant à tous propos son consulat, se faire des partisans; mais il fournissait, au contraire, des armes nouvelles à ses ennemis, par ces louanges perpétuelles et hyperboliques qu'il s'adressait lui-même dans toutes les occasions. On conçoit les inimitiés que Cicéron dut assumer contre lui, par l'impression qu'on éprouve, après deux mille ans, en lisant ces éloges si prolixes.

Tout son plaidoyer pour Flaccus est consacré à la réfutation des témoins qui chargeaient l'accusé. Ils étaient nombreux, presque tous Grecs asiatiques ou citoyens romains établis dans ces contrées. Il s'attache à faire soupçonner leur mauvaise foi, à jeter du ridicule sur leur personne; il oppose à leur témoignage celui des témoins grecs européens qui étaient favorables à Flaccus. Dans l'exorde et dans la péroraison, l'orateur relève, d'un ton noble et pathétique, les grands services que l'accusé, pendant sa préture, avait rendus à la république. Flaccus

fut absous, bien que l'accusation de concussion ne fût pas sans fondement ; mais ces accusations, à Rome, étaient une banalité : on aurait pu, au même titre, accuser tous les gouverneurs de province ; car tous, un peu plus ou un peu moins, étaient concussionnaires, et ce furent toujours d'autres motifs qui dirigèrent ces accusations.

La position de Cicéron devenait de jour en jour plus intolérable ; un orage se formait contre lui. César et Pompée avaient cherché à l'attirer vers eux ; cependant Cicéron avait repoussé toutes leurs avances, moins par constance politique que par crainte de nuire à ce qu'il appelait sa gloire. Il ne s'occupait plus d'affaires publiques, il était comme voilé dans le silence, dans la réserve, et dans la précaution égoïste ; mais cette conduite paraissait une sanglante improbation du triumvirat, et les triumvirs décidèrent qu'à tout prix il fallait que Cicéron fût éloigné de Rome. César, pour le sauver de Clodius, qu'il avait en quelque sorte lâché contre lui pour l'intimider, lui offrit une lieutenance dans les Gaules ou une ambassade libre. Cicéron était disposé à accepter cette offre ; une fausse honte le retint. Pompée lui promettait d'ailleurs son puissant secours contre Clodius. La répugnance de Cicéron à quitter Rome et les promesses de Pompée qui flattaient son orgueil le déterminèrent à rester. — Homme faible ! il espérait que Clodius n'oserait pas l'attaquer, ou qu'une puissante protection le soutiendrait !

L'année du consulat de César finissant, Clodius fit à Bibulus l'affront que Métellus Népos avait fait à Cicéron descendant de son siège consulaire : il l'empêcha de haranguer le peuple, et ne lui permit de prononcer que le serment d'usage. Puis Calpurnius Pison Césoninus, beau-père de César, et A. Gabinius prirent possession du consulat, que leur avaient donné les triumvirs.

Lorsque Cicéron vit le danger devenir sérieux et prochain, il se hâta d'appeler Atticus. Son ami fidèle ne

manqua pas de se rendre à ses pressantes sollicitations ; et Cicéron n'étant plus dans la nécessité de lui écrire , une foule de détails sur les faits qui précédèrent son exil ne sont pas venus jusqu'à nous : c'est une lacune irréparable ; rien ne peint mieux les mœurs et les hommes de ce temps , que les lettres à Atticus. Dans ses harangues , Cicéron voile sa pensée intime ; dans ses lettres à Atticus , il parle à cœur ouvert. Mais les mauvais jours arrivaient : Clodius se trouvait dans la position la plus favorable pour frapper son ennemi : les deux consuls étaient pour lui , et les triumvirs avaient abandonné le grand orateur. Une haine réciproque avait toujours divisé Crassus et Cicéron ; César , prêt à quitter Rome , croyait devoir enlever au parti aristocratique ses plus fermes appuis , Caton et Cicéron : il fit donner à Caton une mission qui l'obligeait à sortir de l'Italie ; et , toujours généreux , il était , malgré tant de refus , tout disposé à sauver Cicéron et à l'entraîner sur ses pas dans les Gaules ; il ne l'abandonna à Clodius qu'à regret ; et Pompée , qui n'était qu'un égoïste , ne pouvait pas se séparer de César et de Crassus.

César proconsul , étant sorti de la ville , et n'ayant plus la liberté d'y rentrer , se tenait dans les faubourgs à la tête de ses troupes , attendant l'issue de toutes ces intrigues. Dès le 3 janvier , Clodius proposa diverses lois destinées à préparer les voies à sa vengeance. Depuis l'invective que Cicéron avait prononcée contre Clodius , il s'agissait moins , entre ces deux hommes , d'esprit de parti que de haine personnelle.

Une de ces lois abolissait la rétribution que payait le peuple lors de la distribution du blé ; elle établissait que les distributions seraient gratuites.

Une autre rétablissait les associations d'artisans , qu'on avait supprimées comme dangereuses : c'était une espèce d'armée que Clodius organisait pour exécuter ses ordres.

Par une troisième loi , il amoindrisait encore l'auto-

rité des censeurs, que les mœurs avaient rendue si peu de chose.

Une autre loi statuait qu'il ne serait permis à aucun magistrat de consulter les auspices pendant que les tribus seraient à délibérer. Cicéron avait, parmi les tribuns, des amis prêts à s'opposer à l'adoption de ces lois; mais Clodius affecta de ne les avoir pas dirigées contre le grand et craintif consulaire; il promit de ne rien faire contre lui s'il ne lui faisait aucune opposition. Cicéron et ses amis y consentirent; et, les lois une fois approuvées, Clodius leva le masque, en proposant une loi nouvelle qui prononçait l'exil contre quiconque aurait fait mourir un citoyen sans forme de procès.

Cicéron n'avait plus qu'une voie de salut : c'était d'accepter la lieutenance que César lui faisait de nouveau proposer; mais, l'ayant refusée déjà, il eut honte de l'accepter en face du danger. Il prit le deuil; beaucoup de jeunes gens, de chevaliers, et le sénat tout entier, le prirent en même temps. Les consuls se déclarèrent contre lui en plein sénat; l'ordre fut donné aux chevaliers et au sénat de quitter le deuil : ils obéirent. La violence était partout, l'exercice des lois était suspendu, et Clodius, soutenu par les triumvirs et les consuls, gouvernait en souverain. Cicéron ne pouvait se résoudre à croire à l'abandon de Pompée; il envoya vers lui son gendre, il y alla lui-même, et Pompée, qui lui avait tant promis, ne rougit pas de sortir de sa maison par une porte secrète, quand le consulaire suppliant entra par la porte principale. Clodius indiqua une assemblée du peuple hors des murs, afin que César pût y assister. Là, le supplice de Lentulus fut improuvé; César y rappela son opinion dans le sénat. Alors Cicéron vit qu'il n'avait plus à choisir qu'entre deux extrémités : combattre à la tête de son parti, qui était fort, mais que l'armée de César tenait en échec, ou céder à la tempête. L'âme timide et douce de

Cicéron n'était pas faite pour les luttes révolutionnaires ; il sortit de Rome pendant la nuit, et, dès le lendemain, il fut condamné à l'exil, ses biens furent confisqués, et sa maison de Rome pillée et démolie.

Cicéron, malheureux, arrivé à Vibone, en Lucanie, passa quelques jours chez un client. Il voulait se retirer en Sicile ; mais le préteur Virgilius, quoique son ami, n'osa pas le recevoir. Il se dirigea alors vers Brindes, se cacha hors la ville, dans la maison de campagne de Lénius Flaccus ; puis, le dernier jour d'avril, il s'embarqua pour Dyrrachium, ville dont il était le patron. Cicéron voulait passer en Asie ; mais Plancius, questeur en Macédoine, le força à rester dans son palais, à Thessalonique. C'est dans cette retraite que Cicéron attendit le jour de son rappel, accablé par un chagrin et un abattement extrêmes. On craignait que sa raison ne fût altérée ; il ne pouvait recevoir de consolations, il accusait ses amis les plus intimes. Jamais homme, après avoir montré tant d'orgueil de sa conduite, ne montra une faiblesse plus digne de pitié.

Quelques jours après l'exil de Cicéron, Caton partit pour l'île de Chypre, où Clodius l'envoyait, avec mission de déposer Ptolémée, de s'emparer de ses trésors, et de réduire cette île en province romaine ; puis César, n'ayant plus rien à craindre d'un parti sans chefs, se dirigea lui-même, avec son armée, vers son gouvernement.

CHAPITRE SIXIÈME.

État de la Gaule lorsque César en commença la conquête. — Les Helvètes et Orgitorix. — Les Suèves entrent en Gaule. — Clodius se sépare des triumvirs. — Lentulus propose au sénat le rappel de Cicéron. — Milon. — Réaction générale en faveur de Cicéron. — Son rappel. — Son retour à Rome. — Pompée chargé pendant cinq ans de l'approvisionnement de Rome. — On indemnise Cicéron. — Clodius et Milon font du Forum un champ de bataille. — Deuxième campagne de César dans la Gaule. — Tous les partis s'éloignent de Pompée. — Invective de Cicéron contre Vatinius. — Il attaque César indirectement. — Les triumvirs se partagent la république. — Pompée prie Cicéron de ne plus attaquer César. — Cicéron obéit. — Superstition des Romains. — Discours de *Aruspicum responsis*. — Discours de *Provinciis consularibus*. — Cicéron s'efface comme homme politique. — Il plaide pour Balbus, pour Célius Rufus. — Troisième campagne de César. — Deuxième consulat de Pompée et de Crassus. — A Caton on préfère Vatinius. — Le commandement de César est prolongé de cinq années. — Invective contre Pison. — Quatrième campagne de César.

Celui-là était un homme d'une haute et grande intelligence, qui volontairement abandonnait toutes ces misères de Rome, où il commandait en tiers, pour s'exiler dix ans et revenir en maître. L'Italie était épuisée, l'Espagne presque insoumise; il fallait à César conquérir la Gaule pour ceindre son front de cette auréole de gloire militaire qui donnait tant d'influence au médiocre Pompée, et pour acquérir une armée. Dès qu'il eut reconnu la nécessité de la Gaule pour régner à Rome, César n'hésita pas; il partit à quarante ans. Cet homme devait impressionner bien profondément ceux qui le suivaient, lui, faible et délicat de corps, presque épileptique, montrant

toujours à la tête de ses légions sa pâle figure, fanée avant l'âge par l'activité de sa vaste intelligence, sans souci de sa vie, marchant sous les pluies froides de la Gaule, dont il traversait les fleuves à la nage, et lassant, sans s'user, les robustes légionnaires qui suivaient ses pas.

Le chaos barbare et belliqueux de la Gaule ouvrait un champ magnifique à un pareil génie. De toutes parts les tribus gauloises appelaient l'étranger. Les trois grandes parties de la Gaule libres encore du joug de Rome, l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique, étaient habitées par une multitude de peuples indépendants les uns des autres, souvent ennemis, quelquefois divisés intérieurement. Pour tous ces peuples, c'était aussi un temps de révolutions : les druides, chefs d'une religion sombre et sanguinaire, mais d'un esprit plus élevé toutefois que le culte des éléments qui régnait avant eux en Gaule, disputaient la puissance suprême à la vieille aristocratie des chefs de clans galloques. Cette noblesse guerrière tenait, depuis des siècles, le peuple dans un état de sujétion qui différait peu de l'esclavage ; mais le pouvoir leur échappait. Là aussi c'était le monde nouveau qui cherchait à étouffer le vieil esprit. Le génie de César saisit, dès ses premiers pas, tout ce que lui présentait d'avantageux un pareil état de choses. Dans ce pays qu'il voulait subjuguier, il entra comme libérateur. Les Allobroges et les Éduens lui furent des alliés fidèles ; les Gaulois et les Germains eux-mêmes aidèrent à ses conquêtes. La Gaule lui fournit des troupes, des négociateurs et des espions ; il sut tirer de la Germanie une vaillante cavalerie et des fantassins armés à la légère.

César était encore sous les murs de Rome, lorsque les Helvètes, sous la conduite d'Orgitorix, s'ébranlèrent pour entrer en Gaule par la province romaine. Depuis trois ans ces peuples se préparaient à une émigration sans retour. Nous ne comprenons pas aujourd'hui ces courses

d'un peuple entier quittant ses foyers pour aller s'établir dans des pays inconnus ; nos mœurs, nos lois sociales, les principes fondamentaux de nos sociétés, nous rendraient de pareilles migrations impossibles ; mais l'état social de ces peuples n'avait absolument aucun rapport avec le nôtre. Le voisinage de peuples plus civilisés leur faisait trouver leur état intolérable , et pour être mieux, poussés par cet instinct du progrès qui gouverne l'humanité, ils entraient en masse chez les nations plus avancées. Quoi qu'il en soit, les Helvètes avaient brûlé leurs douze villes, leurs quatre cents villages, détruit les meubles qu'ils ne pouvaient pas emporter. Ils voulaient, disait-on, traverser toute la Gaule et s'établir dans le pays des Santones. En comptant les femmes et les enfants, ils formaient une masse de trois cent quatre-vingt mille âmes. A cause de leur nombre même, ils devaient préférer le chemin de la province romaine, où ils auraient trouvé plus facilement à vivre ; mais, à Genève, ils rencontrèrent César, qui leur barra le passage. Ils changèrent de route, traversèrent les vallées du Jura, le pays des Séquanes, et remontèrent la Saône. Là , ils trouvèrent encore César, qui , comme elle passait cette rivière, extermina la tribu des Tiguriens. Manquant de vivres par la mauvaise volonté de l'Éduen Dumnorix, César fut obligé de se détourner vers Bibracte (Autun). Les Helvètes , croyant qu'il fuyait, le poursuivirent, et César, placé entre l'ennemi et un allié peu sûr, se tira d'affaire par une sanglante victoire. Il atteignit ces peuples encore une fois sur les bords du Rhin : une nouvelle victoire les obligea de rendre leurs armes et de rentrer dans leur pays. Six mille d'entre eux s'étant enfuis dans la nuit pour échapper à cette honte, ils furent ramenés au camp de César par la cavalerie romaine, et passés par les armes.

Pendant que César repoussait les Helvètes, d'un autre côté les Suèves envahissaient la Gaule ; déjà cent vingt mille

hommes y étaient entrés en conquérants. Il vint au secours des Séquanes et des Éduens, opprimés par ces barbares. Un druide qui avait déjà imploré l'assistance du sénat de Rome, le frère de l'Éduen Dumnorix, guida César vers Arioviste. Ce chef des Suèves, qui avait obtenu de César lui-même le titre d'ami du peuple romain, fut surpris de cette attaque. Il parla au général romain avec une fierté qui fit une profonde impression sur les légionnaires. La taille et la férocité de ces hommes du Nord faisaient frémir les hommes du Midi ; ces mœurs si rudes et si farouches, ces constitutions si fortes qui souffraient avec tant d'insensibilité la rigueur d'un climat si différent de celui de l'Italie, étonnaient les soldats romains. César leur fit honte de ces craintes ; il releva leur courage, les conduisit vers Besançon, s'en empara, attaqua sur les bords du Rhin le camp des barbares, les força de combattre et les détruisit dans une bataille sanglante : tout ce qui échappa au fer des légionnaires périt dans le Rhin. Telle fut la première campagne de César dans les Gaules.

A Rome, les troubles ne s'apaisaient point ; chaque jour apportait de nouvelles secousses ; tous les ordres de la république étaient divisés, le sénat était sans pouvoir, les chevaliers se trouvaient dans une fausse position : séparés du sénat, sans appui près du peuple, ils commençaient à craindre pour leurs fortunes. Le peuple était sans frein, moins libre peut-être que sous l'ancienne constitution ; mais profondément agité, jeté, comme au hasard, en dehors des lois sociales par des meneurs sans véritable direction politique.

Un démagogue aussi audacieux que Clodius ne pouvait pas être longtemps un instrument docile. Aussitôt que César fut parti pour les Gaules, il ménagea si peu les triumvirs eux-mêmes, que Pompée dut songer au rappel de Cicéron. Il engagea le tribun Mummius Quadratus à agir ouvertement en faveur de son ami. Le 1^{er} juin, Mummius,

sur le refus des consuls , mit au sénat l'affaire de Cicéron en délibération. Toutes les voix se réunirent pour le rappel ; mais l'opposition du tribun Ælius Ligur ne permit pas de formuler un décret.

La fureur de Clodius fut à son comble. Il s'attaqua si ouvertement à Pompée , que Gabinius , la créature du triumvir , dut se ranger du côté de son patron. Le Forum ne fut plus qu'une arène où chaque jour se livraient des combats sanglants ; les faisceaux du consul Gabinius furent un jour brisés par la multitude que conduisait Clodius. Au milieu de ce tumulte , les amis de Cicéron reprenaient cependant courage ; les fureurs de Clodius nuisaient à la cause qu'il prétendait soutenir. Ces violences sans but , cette anarchie , détachaient chaque jour de lui les révolutionnaires qui avaient des principes politiques avouables. Ceux qui voulaient réformer la société romaine , tous ceux qui s'étaient éloignés de l'ancienne constitution parce qu'ils la reconnaissaient insuffisante et en désharmonie avec les mœurs nouvelles , ne pouvaient suivre Clodius , dont la démagogie haineuse conduisait la république , non à une réforme , mais à une dissolution ; ils l'abandonnèrent. Il ne lui resta bientôt plus que ses associations d'artisans , que la lie du peuple , que cette foule , immense à Rome , de prolétaires sans mœurs , qui vivaient sur la place publique du prix de leurs suffrages et des distributions gratuites ; mais ces hommes étaient si violents , si hardis , que les citoyens modérés n'osaient pas ouvertement se prononcer pour Cicéron. La haine de Clodius pour ce consulaire était telle , qu'elle semblait avoir effacé en lui toute idée sociale ; Clodius n'était plus un homme politique , c'était un insensé qui voulait se venger à tout prix.

On arriva ainsi à l'élection des consuls pour l'an 57. P. Lentulus Spinther , ami décidé de Cicéron , et Cornélius Népos , qui s'était montré son ennemi , furent

nommés. C'était une amélioration, et elle porta ses fruits. Le 29 octobre, huit tribuns, c'est-à-dire tout le collège, excepté Clodius et Ælius Ligur, proposèrent une loi pour le rappel de Cicéron. Elle fut mise en délibération au sénat; Lentulus, en sa qualité de consul désigné, opina le premier, et parla en faveur du rappel. Le tribun Ælius, une deuxième fois, empêcha toute conclusion. Les tribuns désignés semblaient tous bien intentionnés pour Cicéron; on pouvait espérer que le rappel de ce grand orateur serait voté au commencement de l'année suivante. L'un d'eux, Sextius, signala son zèle pour cette cause : avant d'entrer en charge, il fit un voyage en Gaule, pour engager César à être favorable à Cicéron; mais il ne paraît pas que cette démarche ait beaucoup avancé son rappel.

Le premier janvier 57, à la première assemblée du sénat que présidèrent les nouveaux consuls, Lentulus proposa l'affaire de Cicéron : elle fut accueillie à l'unanimité; mais le tribun Atilius Gavianus demanda l'ajournement. Les tribuns la reprirent et indiquèrent une assemblée du peuple pour délibérer sur la loi, le 23 janvier. Clodius dédaigna de soulever quelque opposition légale; il lâcha dans le Forum une troupe de gladiateurs et de bandits qui mirent en fuite les amis de Cicéron. L'un des tribuns fut tué, la place fut inondée de sang, les cadavres qu'on jeta dans l'égout l'engorgèrent.

Les violences ne s'arrêtèrent pas là; bientôt eurent lieu les scènes sanglantes qu'excitait le tribun Milon, autre furieux aussi fou que Clodius, mais qui tenait pour le parti de Cicéron. Jamais en aucun temps Rome n'avait présenté un plus affreux spectacle; le pouvoir était sans force dans les mains des magistrats de tout ordre; les tribunaux étaient fermés : il n'y avait ni assemblées du peuple ni réunions du sénat. Le gouvernement ne fonctionnait plus, les ambassadeurs n'étaient plus reçus par

le sénat. Un état si violent ne pouvait pas durer longtemps, il fallait nécessairement que l'une des deux factions succombât : ce fut celle de Clodius.

La réaction en faveur de Cicéron fut étonnante ; il semblait que le retour de ce citoyen dût amener, sur la république, toute espèce de bonheur et de gloire. Dans Rome et dans les environs, les chevaliers, les publicains, les greffiers, les gens de métier même, les habitants des campagnes s'assemblèrent et formulèrent des décrets honorables à Cicéron. Les différents municipes de l'Italie en firent autant : ce fut une fermentation universelle. Lentulus, se voyant appuyé enfin par la volonté du véritable peuple romain, convoqua le sénat au Capitole. Quatre cent dix-neuf sénateurs votèrent le rappel de Cicéron, Clodius seul opina contre. Le lendemain, le consul exposa au peuple ce qui s'était passé au sénat : Pompée se joignit à lui. L'assemblée solennelle du peuple, pour donner les suffrages, fut fixée au 4 août. Jamais pareille affluence n'avait été réunie. Tout le peuple, toute l'Italie s'y trouva, et tous d'une commune voix autorisèrent la loi, seize mois après le départ de Cicéron.

Il s'était rapproché de l'Italie depuis la fin de l'année précédente ; il était arrivé à Dyrrachium le 25 novembre 58, et c'est là qu'il apprit son rappel. Le même jour, il s'embarqua pour Brindes, où il vit sa famille le lendemain ; peu de jours après, il était à Rome. Son retour fut un véritable triomphe ; mais, pour le parti politique qu'il représentait, ce fut un beau jour sans lendemain. Cicéron lui-même compromit bientôt de nouveau la haute position qu'il avait ressaisie, par les éloges exagérés qu'il ne cessa de se donner, par ses invectives contre des ennemis qu'il ne craignait plus, par sa lâche assiduité à flatter l'ambition de Pompée, qui, malgré tant d'adulations, ne fut jamais pour lui qu'un faux ami.

Arrivé à Rome le 4 septembre, Cicéron, avant d'aller

revoir ses amis, se rendit au Capitole pour rendre grâces aux dieux. Il fit briser en sa présence les tables de bronze sur lesquelles étaient gravées les lois de Clodius ; puis il alla en triomphe à la maison de son frère, où il trouva réunis sa femme et ses enfants. Le lendemain, les consuls convoquèrent le sénat pour fournir à Cicéron l'occasion de témoigner publiquement sa reconnaissance ; il le fit dans un discours qui nous a été conservé.

Ce discours n'est, à proprement parler, qu'une suite de louanges pour tous les membres du sénat qui avaient contribué à son retour et à qui il en voulait faire honneur ; il y adresse des remerciements à tous les magistrats en les désignant, aux consuls, aux préteurs, aux tribuns. Lentulus, qui, le premier des consuls, avait proposé son rappel, eut la principale part à ses louanges. C'était une justice ; mais il exagéra tellement ses expressions, qu'elles durent faire douter de la vérité du sentiment qui les dictait. C'est dans ce discours que Cicéron dit « que Rome semblait se mouvoir pour venir au-devant de son conservateur. » L'orateur ne mit pas plus de mesure dans ses attaques contre Gabinius et surtout contre Pison ; puis il termine sa harangue par ces mots : « Ainsi, Pères conscrits, rétabli par vos décisions, rappelé par le peuple romain, redemandé par la patrie, ramené, pour ainsi dire, sur les bras de toute l'Italie, on ne me verra point, après avoir ainsi recouvré ce qui n'était pas en mon pouvoir, renoncer aux avantages qui ne dépendront que de moi ; je veux dire, à ce courage, à ce patriotisme, que je n'ai jamais perdus. »

Le jour suivant, qui était le 6 septembre, Cicéron fut présenté par les consuls au peuple, qui l'accueillit avec enthousiasme. Il lui adressa le discours qui est intitulé : *Oratio ad Quirites, post reditum*.

Ce discours reproduit les mêmes sujets qu'il avait traités la veille devant le sénat. Épanchant son cœur devant ses

concitoyens, il leur exprime sa joie d'être rendu à sa famille et à sa patrie; il compare son état présent à sa disgrâce passée. La bienveillance de ses concitoyens s'est montrée si grande, qu'ils n'ont pas seulement réparé son infortune, mais ajouté à sa gloire, et, dans son exagération habituelle, il met les bienfaits du peuple romain au-dessus des bienfaits des dieux mêmes. D'autres consulaires, réduits à s'exiler, ont dû leur retour aux prières d'un grand nombre de leurs proches, Marius aux armes de ses soldats; pour lui, sans alliances, sans l'appui d'une faction armée, il n'a eu d'autre protection auprès des Romains que les larmes de son frère et les vertus de son gendre. Aucun de ces exilés n'a eu l'intercession des consuls, du sénat, de l'Italie entière : seul il a eu l'honneur d'être rétabli dans tous ses droits par l'auguste assemblée des centuries. Puis l'orateur fait valoir, avec adresse, le patriotisme qui ne lui a pas permis de recourir à la force pour prévenir son exil. Il adresse des remerciements particuliers au consul Lentulus, aux tribuns Sextius et Milon, et surtout à Pompée; il signale l'injustice, l'acharnement et la violence de ses ennemis, et déclare que tous les moments de sa vie seront consacrés au bien public, qu'il sera plus occupé de remplir ce devoir sacré que de se venger de ceux qui l'ont persécuté. Cicéron, dans ce discours, ne prononce pas une seule fois le nom de son plus violent ennemi : c'est qu'il ne voulait pas s'exposer au courroux des nombreux partisans que ce démagogue avait parmi le peuple, et qui, quoique humiliés, étaient encore très-redoutables.

Le retour de Cicéron avait amené à Rome une telle multitude d'étrangers, que le prix des vivres y devint excessif. Clodius, que rien n'ébranlait, saisit cette occasion d'exciter de nouveaux troubles; il attribua à son ennemi cette misère publique. Une foule de jeunes gens parcoururent les rues pendant la nuit, demandant du pain avec

des cris lamentables et sommant Cicéron de les délivrer de la famine dont il était la cause. Le lendemain, Clodius envoya ces gens aux jeux Apollinaires, que faisait célébrer le préteur Cécilius; ils y causèrent tant d'effroi par leurs menaces, que l'assemblée se dispersa. De là, ces perturbateurs se rendirent au temple de la Concorde, où Métellus avait convoqué le sénat. Rencontrant en chemin le consul, ils l'attaquèrent, le blessèrent dangereusement et le contraignirent à se réfugier avec le sénat au Capitole. Clodius se mit alors à la tête des séditeux : il voulait attaquer le sénat dans le temple même et le mettre dans l'impuissance de rétablir l'ordre; mais une foule de citoyens courut aux armes et força Clodius et ses partisans à la fuite.

Après le danger, le sénat délibéra sur les moyens de remédier à la disette. Cicéron fut d'avis qu'on donnât à Pompée l'intendance générale des vivres, et la proposition fut aussitôt adoptée. Presque tous les consulaires s'absentèrent de cette assemblée, pour ne pas contribuer à l'accroissement de puissance que cette commission allait donner à Pompée. Il fallait que le décret fût confirmé par le peuple : les consuls le soumirent eux-mêmes à ses suffrages au nom de Cicéron. Le peuple l'appela à la tribune; il y monta aussitôt. Après avoir fait sentir la nécessité de la loi présentée, il exhorta le peuple à tout espérer de la vigilance de Pompée. L'absence des consulaires ayant donné lieu à quelques doutes sur la validité du décret, le vote fut ajourné. Le lendemain, le sénat assemblé et les consulaires présents, on proposa la suppression du décret : elle fut repoussée à l'unanimité. Un projet de loi fut incontinent dressé. L'approvisionnement de Rome fut confié à Pompée pour cinq années, avec le pouvoir de choisir quinze lieutenants. Le peuple confirma la loi. Cicéron fut le premier lieutenant de Pompée; mais, peu de jours après, il résigna ces fonctions dans les

maines de son frère Quintus. Les soins de Pompée et de ses lieutenants ramenèrent bientôt l'abondance.

Pour Cicéron, cependant, ce n'était pas assez que son rappel, que son retour triomphant, que la remise de ses biens, il lui fallait encore voir reconstruire sa maison et en prendre possession. Clodius, pour qu'il n'y pût rentrer, en avait consacré le terrain en y faisant élever un temple à la Liberté. Cicéron demanda la restitution de sa maison au collège des pontifes, seuls juges des causes de cette nature. Les prêtres de tous les ordres furent convoqués : jamais leur assemblée n'avait été aussi nombreuse. Cicéron plaida lui-même sa cause, le 30 septembre.

Le discours qu'il prononça dans cette occasion, et qu'on peut lire dans ses Œuvres, se divise en deux parties : dans la première, il se justifie d'avoir fait confier à Pompée l'approvisionnement de Rome ; dans la seconde, l'orateur traite la question pour laquelle il avait réellement pris la parole : il démontre que la consécration de sa maison doit être déclarée nulle, et que le gouvernement doit être tenu de la faire reconstruire ou de lui en payer la valeur. Cicéron regardait ce plaidoyer comme un de ceux dont il pouvait le plus se faire honneur. Un habile critique moderne, sans entièrement infirmer le jugement de Cicéron, fait remarquer « qu'il y a, en général, dans ce discours, moins d'ordre et de proportion que dans les autres ; quelque diffusion dans plusieurs parties ; trop de digressions ; et que, s'il est permis d'expliquer, par une raison toute personnelle, la prédilection de l'orateur pour cet ouvrage, il n'en pensait peut-être tant de bien, que parce qu'il y avait dit beaucoup de mal de Clodius. » Cicéron gagna sa cause ; on lui remit le terrain sur lequel sa maison avait été construite, et on lui adjugea 409,100 francs pour la faire rebâtir. Il obtint 102,250 francs pour réparer les dommages qu'a-

vait soufferts sa maison de Tusculum, et 51,125 francs pour celle de Formies.

Les consuls désignés pour l'année 56 furent Cn. Corn. Lent. Marcellinus et L. Marcius Philippus.

Il n'était pas aussi facile de rétablir le calme dans Rome, que d'y ramener l'abondance. Clodius y entretenait toujours les mêmes troubles et la même confusion. Il est vrai que Milon, sous prétexte de soutenir les lois et le bon parti, se livrait lui-même à des actes de violence qui attestaient l'absence de tout gouvernement régulier. Le 3, le 11, et le 12 novembre surtout, le désordre fut poussé au dernier point : on avait fait de Rome un champ de bataille où chaque jour le sang était versé. L'autorité du sénat et celle des consuls ne pouvaient rien contre d'aussi horribles désordres. Le gouvernement était insuffisant. Une pareille anarchie devait s'user d'elle-même, et façonner le peuple au gouvernement d'un seul homme, assez habile ou assez hardi pour saisir un pouvoir souverain.

Malgré les combats que Milon livrait à Clodius et aux siens, malgré le renvoi, plusieurs fois répété, des assemblées où devait se faire l'élection des édiles, Clodius obtint l'édilité, et l'accusation qu'avait portée contre lui Milon, tomba par ce fait.

Pendant que toutes ces choses se passaient à Rome, César, au milieu des Gaules, paraissait peu s'occuper de la ville éternelle. Il suivait avec une admirable activité le plan que son génie avait tracé. A trois cents lieues de Rome, dans des pays inconnus, au milieu de peuples ennemis, il savait trouver des alliés, créer des ressources à son armée, donner à ses légionnaires le courage et la constance dont ils avaient un si grand besoin. Sa vaste intelligence suppléait à tout; elle ne lui manqua en aucune occasion. Déjà, vers la fin de l'année 58, les Belges, à l'instigation de plusieurs chefs de la Celtique,

avaient formé une coalition contre les Romains. Ces peuples jugeaient avec raison que César n'avait chassé les Suèves que pour leur succéder. A cette nouvelle, César, en quinze jours, de la Gaule Cisalpine où il était revenu, se transporta aux frontières de la Belgique. Il amenait comme guide et interprète le Divitiac des Éduens, qui l'avait déjà si bien servi. Il était d'ailleurs appelé par les Sénones et par les Rhêmes; ces tribus, vouées au parti druidique ou populaire, voulaient opposer les Romains aux Belges du Nord, leurs féroces voisins. A peine arrivé, les Rhêmes lui dévoilent tous les plans de la coalition. Il s'élance aussitôt, joint les Belges au passage de l'Axona (Aisne), et en fait un grand carnage.

C'eût été pour tout autre que César une perspective décourageante que cette guerre au milieu des plaines marécageuses de la Meuse et dans les forêts vierges de ces pays, où les soldats étaient souvent obligés de se frayer un chemin la hache à la main, de jeter des ponts sur des marais bourbeux, et d'avancer quelquefois à gué ou à la nage; mais la volonté de César était grande et forte, et elle lui donnait une puissance irrésistible. Les Bellovasques et les Nerviens eurent beau l'attaquer par cent mille, il les tailla en pièces. Les Atrébates et les Vermandui, réunis à ce qui restait des Nerviens après leur défaite, surprirent l'armée romaine dans les profondes forêts qui couvraient les bords de la Sambre; ils crurent un moment la détruire; César fut obligé, comme de notre temps un autre César, de prendre une enseigne et de se porter en avant. Ces peuples furent exterminés. Les Attuatiques, effrayés des ouvrages dont il entourait leur ville, feignirent de se rendre, et fondirent à l'improviste sur les Romains; ils ne purent sauver leurs remparts, et César vendit comme esclaves cinquante-trois mille vaincus.

Après ces succès, il ne cacha plus son projet de sou-

mettre les Gaules. Il entreprit la réduction de toutes les tribus des rivages de la mer. Il s'engagea avec hardiesse et bonheur dans leurs forêts et dans leurs marécages, et soumit tous les peuples qui habitaient ce que nous appelons maintenant Zélande, Gueldre, Gand, Bruges et Boulogne. Un de ses lieutenants vainquit les Unelles, les Éburoviens et les Lexoviens. Le jeune Crassus s'empara de toutes les cités armoricaines et de tout le littoral de l'Océan, depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la Loire. Un autre lieutenant de César, Sergius Galba, combattit avec succès, dans les Alpes, les Nantuates, les Séduuniens et les Véragriens. La nouvelle de ces victoires occasionna à Rome une joie si grande, qu'on adressa aux dieux des actions de grâces, dont la solennité dura quinze jours.

Ce fut vers la fin de cette année que Cicéron plaida pour P. Ascitius, accusé de complicité dans le meurtre de Dion, et qu'il publia un poème en trois livres sur ses malheurs; il ne nous est absolument rien parvenu du plaidoyer pour Ascitius, et nous n'avons que deux vers du poème qu'il avait adressé à César, qui, après avoir cantonné ses troupes près de Chartres, dans la Touraine et dans l'Anjou, était venu, au commencement de l'hiver, dans la Gaule Cisalpine, afin d'être plus près de Rome.

Quand Lent. Marcellinus et Marius Philippus prirent possession du consulat, en 56, une affaire qui se rattachait à la protection que le sénat avait promise à Ptolémée Aulète, mettait le trouble dans cette malheureuse Rome, où tout était un sujet de secousses et de violences. Ce prince, fuyant ses sujets révoltés, était venu à Rome chercher un asile, et implorer le secours du sénat pour reconquérir sa couronne. On délibéra sur le choix du sénateur qui serait chargé de rétablir ce roi fugitif. Les voix étaient partagées entre P. Lentulus Spinther, proconsul en Cilicie, et Pompée. Le triumvir, suivant son

habitude, ne demandait pas hautement cette mission ; mais il la désirait, et les créanciers du roi répandaient de l'or pour faire exclure Lentulus. Cicéron, qui avait dû son retour à ce consulaire se déclara pour lui. Il s'applaudissait cependant, dans un discours qu'il prononça devant le sénat, d'avoir pu remplir ce devoir de reconnaissance sans oublier que Pompée était son ami. Cette composition oratoire, si les siècles nous l'avaient conservée, offrirait un certain intérêt par la position dans laquelle l'amitié jalouse quoique douteuse de Pompée plaçait le grand orateur. Le sénat prétendit retenir Pompée, parce que sa présence lui paraissait nécessaire pour assurer à Rome la tranquillité et l'abondance ; mais Lentulus ne fut point chargé de cette mission, et, malgré le discours de Cicéron, l'affaire de Ptolémée fut ajournée.

Clodius, édile, accusa Milon, qui comparut devant le peuple le 5 et le 6 février. Pompée plaida pour lui. Pendant son plaidoyer, il fut plusieurs fois interrompu par les bandes de Clodius. Lorsque l'édile se leva pour répliquer, les gens de Cicéron et de Milon l'interrompirent, à leur tour, par des cris affreux. Ce tumulte finit par un combat entre les deux factions ennemies ; mais Cicéron et Clodius prirent la fuite chacun de son côté.

Peu de jours après, le 11 février, Cicéron plaida pour L. Calpurnius Pison Bestia, devant le préteur L. Domitius Calvinus. Calpurnius était accusé de brigue pour avoir voulu, l'année précédente, s'élever à la préture à prix d'argent. Il avait été complice de Catilina, et collègue de Métellus Népos dans le tribunat, à la fin du consulat de Cicéron, il avait été de moitié dans l'affront fait au grand orateur le dernier jour de son année consulaire. Ces considérations n'empêchèrent pas Cicéron d'accepter sa défense : il fit même valoir, en faveur de son client, les ressentiments personnels qu'il lui sacrifiait ; il motivait d'ailleurs cet oubli du passé sur l'assistance que Pison

avait donnée à Sextius, en lui sauvant la vie dans une sédition. A cette occasion, il fit l'éloge de Sextius, disposant par avance les esprits à accueillir la défense de ce citoyen qui avait été déféré la veille devant les tribunaux par M. Tullius Albinovanus, pour voies de fait commises le jour même où Pison l'avait arraché à la mort.

La situation de Pompée était alors étrange : tous les partis le haïssaient également; il ne conservait son influence qu'au moyen de ses anciens soldats, qui étaient toujours prêts à se réunir autour de lui ; les prolétaires le haïssaient comme l'ennemi de Clodius et le protecteur de Milon, et à un autre titre encore : parce que, malgré ses soins, les vivres ne cessaient pas d'être fort chers. Les chefs du parti aristocratique le haïssaient, parce que sa puissance et son orgueil les écrasaient et leur paraissaient une tyrannie intolérable. Leur haine ou peut-être leur jalousie contre lui était si grande, qu'ils firent des avances à Clodius, qui était homme à les en délivrer. Pompée n'était pas exempt d'inquiétudes : il craignait à la fois Crassus et Clodius ; puis la gloire de César augmentait encore ses ennuis : elle grandissait chaque jour, tandis que la sienne se perdait par la comparaison. César, d'ailleurs, quoiqu'absent de Rome, savait y agrandir le nombre de ses partisans : il envoyait dans la ville toutes les richesses dont il dépouillait les pays vaincus, distribuant l'or et l'argent aux édiles, aux consuls, à leurs femmes, et sa puissance croissait rapidement.

Dans le mois de mars, Cicéron plaida pour Sextius, qui avait été accusé le 10 février. La reconnaissance obligeait ce grand orateur à se charger de cette cause : Sextius avait montré pour lui le plus grand zèle ; il s'était uni à Milon, Fabricius, Cispinus et quatre autres de ses collègues au tribunat, bravant les gladiateurs et les émeutiers de Clodius, exposant sa vie pour les intérêts de Cicéron. Clodius, édile, l'accusait lui-même. Sextius avait

d'abord confié sa cause à Hortensius ; mais Cicéron demanda, comme une grâce, qu'il lui fût aussi permis de le défendre. Les deux orateurs se partagèrent donc la défense : Hortensius démontra, par les faits, l'innocence de Sextius ; Cicéron s'attacha surtout à mettre les juges dans les intérêts de l'accusé. Sextius fut absous d'une voix unanime.

Ce discours n'est cependant qu'une histoire de l'exil et du rappel du défenseur, et non une justification de Sextius ; l'avocat y parle beaucoup plus de lui que de son client. C'est que, dans cette occasion, c'était encore Cicéron qu'on accusait dans la personne d'un de ses amis. Ce discours, qui est fort long, et dans lequel l'orateur fait éclater avec peu de mesure sa haine contre l'accusateur et contre ses ennemis, est curieux pour ceux qui veulent se faire une idée des troubles qui agitèrent, à cette époque, la république romaine. Cette harangue est une des plus belles de Cicéron. « Si jamais, dit La Harpe, il parut égaler la véhémence impétueuse de Démosthène, c'est dans cette harangue, et surtout dans l'endroit où il rappelle le combat qui pensa être si fatal à Sextius. Il peint des couleurs les plus vives un tribun du peuple percé de coups, et n'échappant à ses meurtriers que parce qu'ils le croyaient mort. »

C'est probablement quelques instants avant de prendre la parole pour Sextius, que Cicéron prononça l'invective contre Vatinius qui nous a été conservée. Vatinius intervenait dans le procès comme témoin, C'était un homme également vil et audacieux, aspirant à toutes les charges, et toujours prêt à les acheter par des bassesses. Il était abhorré des citoyens de sa tribu, redouté de ses voisins, et méprisé de ceux même qui le protégeaient. Au lieu de l'interroger dans l'intérêt de la cause, Cicéron voulut mettre un frein à son insolence et réprimer son audace : il l'accabla coup sur coup de questions

plus pressantes les unes que les autres, qui rappelèrent aux juges les circonstances les plus odieuses de sa vie. L'impudence de cet homme ne put résister à de si terribles attaques. Dans sa confusion cependant, il ne laissa pas de faire quelques efforts pour se défendre en raillant Cicéron. Il l'accusa d'une facilité extrême à changer de parti ; et , relativement à César, il lui demanda si ce n'était pas la situation brillante de ce consul qui l'avait fait penser à devenir de ses amis. Cicéron répondit sans balancer qu'il préférerait la condition de Bibulus, toute déplorable qu'elle pouvait paraître , à tous les succès et à tous les triomphes.

Le discours contre Vatinius ne ressemble en rien aux autres ouvrages du même orateur : c'est une invective virulente dans laquelle il s'abandonne sans réserve à la haine qui l'anime, sans souci des juges et de l'auditoire. Et cependant, tant était facile la conscience de Cicéron, tant était faible son caractère, deux ans après, à la prière de César et de Pompée, il défendit ce même Vatinius, accusé de concussion au sortir de sa préture, et il le fit absoudre malgré l'évidence du crime ! Cicéron laissa tomber dans ce discours quelques attaques indirectes contre César : flatteur de Pompée, il réfléchissait les opinions secrètes de celui dont il chercha toujours la douteuse protection. Il osa plus encore : le 5 avril, dans une assemblée du sénat, Pompée ayant demandé des fonds pour acheter du blé, on lui accorda huit millions de notre monnaie. Cicéron parla de l'épuisement du trésor public, des moyens de le remplir, et, reprenant une proposition que le tribun P. Rutilius Lupus avait faite quatre mois auparavant, il fut d'avis qu'au 15 mai suivant, le sénat prît un parti sur le territoire de Capoue, qui avait été partagé entre vingt mille citoyens. C'était là attaquer ouvertement César. Le sénat rendit un sénatus-consulte conforme à cet avis.

Ce décret inquiéta César, qui était encore dans la Gaule Cisalpine. Domitius Abénobarbus allait d'ailleurs demander le consulat pour l'année suivante, et promettait, s'il était nommé, d'ôter à César le gouvernement des Gaules. Malgré leurs jalousies mutuelles, les triumvirs sentaient le besoin de s'unir plus étroitement. Ils se concertèrent donc, et se partagèrent la république comme si elle avait été leur patrimoine. Il fut convenu que Pompée et Crassus demanderaient ensemble un second consulat, afin d'exclure Domitius; que, lorsqu'ils seraient consuls, ils prorogeraient à César, pour cinq années, le commandement qu'il avait déjà pour cinq ans, et qu'ils prendraient eux-mêmes, pour le même laps de temps, les provinces qui seraient à leur convenance. Ils voulurent se voir. Crassus alla trouver César à Ravenne, et Pompée en partant pour l'Afrique où il allait acheter des blés le vit à Lucques. Pendant le séjour de César dans cette ville, il y fut entouré d'une cour nombreuse : le nombre de magistrats et de personnages revêtus de commandements fut si grand, que l'on compta à sa porte jusqu'à cent vingt licteurs. On y vit, à la fois, Pompée, Métellus Népos, proconsul d'Espagne; Ap. Claudius, propréteur de Sardaigne, et deux cents sénateurs.

Crassus, dans l'entrevue qu'il eut avec César, l'irrita contre Cicéron. César, à Lucques, se plaignit à Pompée de l'opposition que lui faisait notre orateur, et Pompée, qui avait peut-être excité Cicéron, promit de ramener le facile consulaire. Dans cette intention il vit Quintus Cicéron en Sardaigne, et lui dit ces paroles : « Si vous ne persuadez à votre frère de changer de style, je m'en prendrai à vous de l'inexécution des promesses dont vous vous êtes rendu garant. Si votre frère ne veut ou ne peut point soutenir les intérêts de César, qu'au moins il ne s'en montre pas l'ennemi. » Il dépêcha ensuite un exprès à Cicéron pour le prier de ne rien entre-

prendre, par rapport au territoire de Capoue, jusqu'à son retour d'Afrique.

Ces prières, qui, de la part de Pompée, étaient des ordres, firent une pénible impression sur Cicéron. Sa position était redevenue, à peu près, ce qu'elle était au moment de son exil. Peu agréable aux chefs du parti aristocratique, qui l'empêchaient de reprendre la haute position qu'il avait eue dans la république; en haine au parti populaire, il lui parut qu'il ne pouvait se soutenir par sa seule influence, et se résolut à être l'ami de César pour conserver la protection de Pompée, qu'il avait déjà payée si chèrement. Dès ce moment, il loua César, et dans toutes les occasions il prit son parti. Pour justifier ce changement, dont, sans aucun doute, murmurait sa conscience politique, il écrivit une lettre longue et belle à Lentulus Spinther, qui lui en avait témoigné sa surprise. « Remarquez, lui dit-il, que dans le gouvernement de la république on n'a jamais loué les plus grands hommes de leur constance perpétuelle à persister dans le même sentiment. Il en est ainsi de la navigation, où la prudence demande qu'on cède à la tempête, quoique ce ne soit pas le moyen de gagner le port; mais où elle veut aussi qu'on change les voiles, lorsque ce moyen peut y conduire : car il y aurait de la folie à suivre sa première route au travers du danger, plutôt que d'en prendre une autre qui peut enfin conduire au terme. Devant nous proposer pour but, dans l'administration, comme je l'ai dit mille fois, un repos honorable, il n'est pas besoin de répéter toujours la même chose; mais il faut tendre sans cesse vers la même fin. »

Sans doute, ce que disait Cicéron à Lentulus a une certaine portée : les hommes politiques, en effet, peuvent quelquefois modifier leurs opinions; ils le doivent même, sous peine de se voir peu à peu dépasser par les progrès que les idées font incessamment; sous peine de

rester inutiles avec de vieilles doctrines que les mœurs et la civilisation repoussent également ; mais il est immoral pour un homme d'État de changer de parti, d'amitié ou de haine par intérêt personnel, et c'est là le reproche qu'on peut adresser à Cicéron. Il était devenu l'ami de César, non parce que César venait de lui apparaître comme le plus remarquable représentant des idées progressives du peuple romain, non parce qu'il voyait en lui le génie qui pouvait apporter les modifications nécessaires aux constitutions de l'empire pour les mettre en rapport avec les mœurs ; mais tout égoïstement parce que Pompée était l'ami de César, et qu'à tout prix Cicéron voulait avoir la protection de Pompée. D'ailleurs, le grand orateur qui défendait sa conduite en écrivant à Lentulus, dans ses épanchements du cœur la blâmait en écrivant à Atticus. Ce grand écrivain n'avait pas de courage civil ; il ne s'aveuglait pas sur ses devoirs, mais il n'avait pas la force de les remplir. En perpétuelle contradiction avec lui-même, condamnant sa conduite, et poussé par sa faiblesse dans la voie qu'il suivait, pendant qu'il se plaignait à Atticus, il votait dans le sénat en faveur de César.

Le peuple de Rome, grands et petits ; riches et pauvres, aristocrates et démocrates, était d'une superstition étrange. Tout était pour lui présage favorable ou défavorable : il s'effrayait de ses propres rêves, de ses pressentiments, ou, sur la foi de ses présages, il se précipitait en aveugle vers la réalisation de ses désirs. Chaque événement pour lui était précédé ou suivi de prodiges qui jetaient ses flots tumultueux dans la joie ou dans la crainte, suivant que les aruspices les interprétaient en bien ou en mal. Quelque temps après le retour de Cicéron, la rumeur publique fit croire à des prodiges qui jetèrent l'effroi dans Rome : la statue de Junon s'était, tout à coup, tournée de l'orient vers le nord ; un loup

était entré dans la ville ; trois citoyens avaient été frappés par la foudre ; des bruits souterrains , des cliquetis d'armes s'étaient fait entendre aux portes de Rome. Les aruspices , consultés sur ces prétendus prodiges , qui faisaient frémir les Romains , répondirent que les jeux publics avaient été négligés , les lieux saints profanés , la foi des serments violée , les plus saints mystères souillés ; que si le courroux des dieux n'était pas apaisé , les provinces tomberaient au pouvoir d'un seul ; que les armées de la république seraient détruites , et que les maux deviendraient irréparables. On voit bien vite quel parti avaient suscité et les prodiges et la réponse des prêtres.

Ces vagues menaces ne pouvaient frapper Cicéron , et cependant la haine de Clodius essaya d'en tirer quelque avantage. Il convoqua les factieux qu'il dominait , et les harangua sur les prodiges dont tous les esprits étaient encore épouvantés : il prétendit qu'ils n'avaient d'autre cause que le rétablissement de la maison de Cicéron , dont les dieux ordonnaient la ruine immédiate ; puis il dévoua au courroux des hommes et des Immortels Cicéron lui-même , comme l'oppresser , le tyran de la république , et il l'accusa de tous les maux dont Rome était menacée. Le lendemain , Cicéron attaqua Clodius par le discours intitulé *de Aruspicum responsis*. Il est divisé en deux parties : dans la première , l'orateur démontre que la consécration de sa maison est vaine et illusoire , qu'ainsi l'ont décidé le sénat , le peuple et le collège des pontifes ; dans la seconde , il renvoie à Clodius toute la haine que ce furieux avait montrée contre lui ; il discute chaque article de la réponse des aruspices. Il les applique à son ennemi , ce qui lui donne lieu de rappeler ses impiétés , ses profanations et ses violences , et il conclut que les dieux n'ont pas d'ennemi plus impie , ni la république de fléau plus dangereux. Cette partie est pleine de chaleur et de mouvement ; mais l'orateur s'y laisse emporter à

une haine si passionnée, qu'elle dépasse souvent le but qu'il s'était proposé.

Le consul Marcellinus convoqua le sénat pour délibérer, suivant la loi Sempronia, sur le choix des provinces où seraient envoyés, au bout de dix-sept mois, les consuls qui devaient être désignés. Il y en avait quatre auxquelles il proposait de donner de nouveaux gouverneurs : la Macédoine, que commandait Calpurnius Pison Césoninus ; la Syrie, que gouvernait Aulus Gabinius ; et la Gaule Transalpine et la Gaule Cisalpine, que César avait réunies sous son commandement. Le sénat paraissait bien résolu à donner des successeurs à Gabinius et à Pison. Plusieurs sénateurs proposèrent de rappeler César, et de former deux gouvernements de celui qu'il avait. Cicéron, quand vint son tour de dire son avis, appuya vivement l'opinion de Servilius Isauricus, le seul des consulaires qui n'eût pas demandé le rappel de César.

Tel est le sujet du discours *de Provinciis consularibus*, l'une des contradictions les plus manifestes de la vie politique de son auteur. Déjà plusieurs fois Cicéron avait, dans le sénat, soutenu les intérêts du vainqueur des Gaules, mais jamais avec autant d'éclat. Il avait parlé en faveur de César, à l'occasion des supplications pour ses victoires ; quelques jours après, afin d'obtenir que ses armées fussent soldées sur le trésor public et non sur ce qui proviendrait du butin ; une autre fois, pour faire accorder à César dix lieutenants. Nous n'avons aucun de ces discours ; mais ils sont rappelés dans la harangue sur les provinces consulaires, qui donne une idée assez complète de ces complaisances politiques. Ce discours se divise en deux parties : la première est une violente invective contre Pison et Gabinius. L'orateur peint leur administration sous les couleurs les plus odieuses. Par l'histoire de leur vie, il montre qu'on a laissé trop longtemps à ces indignes magistrats un pouvoir dont ils n'ont usé que pour

le malheur des peuples soumis à la domination romaine. Mais, fussent-ils irréprochables l'un et l'autre, le terme de leur mandat est arrivé, tandis que le temps n'est pas encore venu de donner à César des successeurs. Par cette transition, l'orateur entre dans la seconde partie de son discours; il donne à César les plus grands éloges; à ceux qui l'interrompent, en témoignant leur étonnement de le voir se déclarer pour un homme qui s'était montré son ennemi, il proteste qu'il n'a jamais balancé entre ses ressentiments personnels et le bien public; qu'il ne peut rester l'ennemi d'un citoyen qui rend à la patrie d'aussi glorieux services, et que ce seul motif a suffi pour le réconcilier avec César; il montre que la conquête de la Gaule ne peut être achevée que par celui qui l'a si bien commencée; qu'il faut mettre une immense différence entre l'administration de César et celle d'un Pison et d'un Gabinius; et que, lorsque César lui-même demanderait son rappel, l'intérêt de la république ordonnerait au sénat de s'y opposer.

L'assemblée avait paru d'abord peu disposée à adopter l'opinion de Cicéron, et cependant ses conclusions furent presque entièrement décrétées. Gabinius, il est vrai, soutenu par le crédit de Pompée, fut maintenu, pour une année encore, dans son gouvernement de Syrie; mais Pison fut révoqué, et César prorogé dans son gouvernement des deux Gaules pour cinq années. Le parti aristocratique ne pardonna pas à Cicéron la complaisance intéressée qu'il montra dans cette occasion. Il avait lui-même la conscience de son peu de dignité politique et rougissait de la voie dans laquelle il était entré; mais, trop faible pour oser en sortir, chaque pas qu'il faisait augmentait sa déconsidération et faisait baisser son influence.

Pendant tout le reste de l'année Cicéron ne paraît plus comme homme politique; il avait trop de pudeur pour

appuyer les violences de Pompée, et trop de faiblesse pour s'y opposer : il s'occupa des affaires du barreau. Toutes les fois que cet illustre orateur avait le sentiment de sa déconsidération politique, il reparaissait devant les tribunaux, où il régnait réellement, et où, en peu de jours, il regagnait la haute position que sa nullité, comme homme d'État, lui faisait si souvent perdre.

Pompée et Crassus voulaient se faire élire consuls ; mais ils tenaient secrète leur candidature, et par toutes sortes de moyens ils faisaient retarder les élections. Quelques tribuns leur ayant offert pour cela leurs bons offices, tout restait suspendu. Le motif réel de ces retards devint bientôt public, et le sénat, comme dans une calamité publique, vint, le consul en tête, se présenter au peuple ; mais cet appareil n'émut ni le peuple ni les tribuns : le sénat n'avait plus d'influence. Marcellinus invectiva Pompée en lui reprochant la tyrannie dont il frappait la république ; sa harangue ne changea point les dispositions de l'assemblée, et les sénateurs, tristes et confus, rentrèrent dans leur palais. Clodius déclama contre Marcellinus, et, suivi d'une foule toujours ardente à saisir toutes les occasions de troubles et de désordres, il se présenta aux portes du palais du sénat ; repoussé par un parti de chevaliers qui l'entourèrent, il allait être mis en pièces, quand il fut délivré par le peuple, qui se souleva en sa faveur. Depuis ce jour, le consul et le sénat découragés, n'essayèrent plus de résister ; ceux qui avaient aspiré au consulat se désistèrent, et le champ resta libre à Pompée.

Pendant ce temps, Cicéron plaida pour Balbus, à qui l'on contestait son droit de cité. Les consuls Gellius Pollicola et Cornélius Lentulus Clodianus, en l'an 72, avaient porté une loi qui confirmait le droit de citoyen romain à tous ceux que Pompée avait décorés de ce titre dans la province d'Espagne. Pompée ayant accordé le

droit de cité à Balbus, de Gadès, dont il avait éprouvé le courage et la fidélité dans la guerre contre Sertorius, ce nouveau citoyen adopta les prénoms de L. Cornélius, l'un de ses protecteurs. On lui contesta ses droits après plusieurs années. Attaqué par un accusateur né, comme lui, à Gadès, mais dont le nom est resté inconnu, Cornélius Balbus choisit pour défenseurs Pompée et Crassus. A leur prière, Cicéron se joignit à eux, et parla le dernier. C'était moins à Balbus que l'on voulait nuire qu'à Pompée et à César, dont la faveur lui avait fait obtenir à Rome des dignités et de grands biens : Balbus servait alors dans l'armée de César.

Dans son exorde, l'orateur fait valoir, en faveur de son client, la haute position des deux citoyens qui l'avaient déjà défendu. Avec sa complaisance accoutumée, il fait l'éloge de Pompée. Quand Balbus n'aurait eu d'autre titre que le choix de ce grand homme, cette recommandation suffirait pour établir la bonté de sa cause ; mais, outre l'amitié des plus grands personnages, Balbus possède encore ses qualités personnelles, son courage et les services signalés qu'il rend chaque jour à la république.

Tout le reste du plaidoyer est consacré au point de droit. L'orateur entre dans de grands détails, dans lesquels il discute, avec plus de finesse que de solidité, la loi Julia, et se montre moins jurisconsulte qu'habile avocat ; il s'attache surtout aux exemples. Il en résulte que ce discours présente des particularités historiques et des documents précieux sur la jurisprudence relative au droit de cité. L'orateur, après avoir établi en droit que le consentement des Gaditains n'était pas nécessaire à Balbus, avance que ce peuple a donné ce consentement, en envoyant des députés pour supplier les juges en faveur de leur ancien compatriote.

Dans sa péroraison, Cicéron réfute plusieurs reproches injustes adressés à Balbus sur la manière dont il a

acquis sa fortune. Il fait remarquer que ce sont moins les ennemis de ce citoyen qui le persécutent, que les ennemis de ses puissants protecteurs, et il en prend occasion d'exhorter les Romains à la concorde. La sentence des juges fut favorable à Balbus, qui se montra fort reconnaissant envers Cicéron.

Vers la fin de l'année, Cicéron plaida pour M. Célius Rufus, chevalier romain. Ce plaidoyer est un des plus agréables qu'ait prononcés l'orateur. Ce Célius était un libertin de vingt-six ans, d'une belle figure, d'un esprit ingénieux, piquant et hardi. Clodia, la sœur du fameux Clodius, s'éprit de lui. Il mit à contribution la bourse de cette courtisane de haut parage, et l'abandonna bientôt. Clodia redemanda l'argent qu'elle avait donné; il refusa de le rendre; et cette femme, implacable dans ses haines et puissante par son crédit, lui suscita des accusateurs qui lui imputèrent : d'avoir tenté d'empoisonner Clodia, d'avoir été complice de Catilina, d'avoir fait des dettes, d'avoir mal agi avec son père, d'avoir insulté des femmes, d'avoir frappé un sénateur, d'avoir acheté, pour Pison Bestia les suffrages du peuple, d'avoir envahi les biens de Palla, d'avoir excité une sédition à Naples, et d'avoir fait assassiner les députés d'Alexandrie.

Quatre orateurs s'étaient réunis pour cette accusation : L. Hérennius et Balbus, qui nous sont à peu près inconnus; Clodius, le frère de Clodia, et Sempronius Atratinus, dont Célius avait poursuivi le père pour faits de brigue et de corruption. L'affaire fut portée devant le tribunal du préteur Cn. Domitius Calvinus, et plaidée un jour de fête, comme s'il se fût agi de violence, de sédition envers le sénat, les magistrats et la république. Célius, qui ne manquait pas d'éloquence, se défendit d'abord; Crassus parla ensuite, et Cicéron le dernier. Crassus, traitant l'affaire avec tout le sérieux qu'elle comportait, répondit particulièrement aux griefs relatifs

aux biens de Palla , aux troubles de Naples, et à l'assassinat des députés d'Alexandrie.

Cicéron le prit sur un ton moins grave; il chercha à amuser les juges par la variété infinie de ses digressions, et, leur faisant perdre de vue les présomptions qui pouvaient exister contre l'accusé, il les conduisit insensiblement à recevoir des impressions totalement opposées.

Dans son exorde, qui est un modèle d'adresse et de style, Cicéron tire un grand parti du choix fait par les accusateurs d'un jour de fête pour procéder; il s'étonne qu'on ait voulu assimiler cette cause aux crimes d'État spécifiés dans la loi Lutatia. L'orateur répond ensuite aux quatre accusateurs et aux nombreux griefs élevés contre Célius.

C'est d'abord à Atratinus qu'il s'adresse. Il réfute avec clarté et précision, et sans paraître y attacher trop d'importance les diverses imputations faites par cet accusateur; puis il passe à la partie de l'accusation portée par L. Hérennius, qui n'avait avancé que des allégations vagues contre les mœurs de Célius; mais il dédaigne d'entrer en discussion avec Clodius, qui cependant s'était montré le plus véhément et le plus acharné. Cicéron s'adresse enfin à Balbus, le quatrième accusateur, qui avait développé les deux faits relatifs à Clodia : l'argent emprunté et le poison préparé pour la faire mourir. Cette partie du discours est semée d'allusions piquantes, d'ironies et même d'invectives horribles. Clodia était la sœur de Clodius : en la montrant sous les couleurs les plus noires, Cicéron servait à la fois l'intérêt de Célius et celui de sa haine. Il est vrai que Cicéron ayant été, lui aussi, l'amant de Clodia, les cruelles injures qu'il lui adresse donnent une idée bien fâcheuse de la délicatesse de notre orateur et de l'urbanité romaine. Après cette accusation contre Clodia, Cicéron arrive à la défense de son client, et c'est là surtout qu'il développe des principes plus conformes à l'intérêt de la cause qu'à celui de

la morale. Puis, dans une touchante péroraison, l'orateur exhorte les juges à conserver Célius à sa famille et à la république; il les intéresse en faveur de la jeunesse du fils accusé et de la vieillesse du père présent au tribunal. Célius fut absous, et fit pendant longtemps profession d'un parfait attachement pour son défenseur.

Après son entrevue avec Crassus et Pompée, César quitta la Gaule Cisalpine, traversa les provinces conquises ou plutôt comprimées, et vint assister à un combat naval où Décimus Brutus, l'un de ses lieutenants, défit les Vénètes, peuples de l'Armorique, qui s'étaient soulevés. La ligue que ces nations avaient formée contre les Romains était puissante : tous les peuples de la côte, depuis Nantes jusqu'aux embouchures du Rhin, étaient entrés dans cette confédération; ils firent même venir des secours de la Grande-Bretagne. César partagea ses troupes, afin d'agir sur plusieurs points : il envoya Labiénus du côté de Trèves, Crassus se tourna vers l'Aquitaine, Titurius Sabinus fut chargé de combattre contre les Bas-Bretons et les Normands; César lui-même commanda les troupes de terre, qui devaient assurer la soumission des Vénètes. Les armes romaines prospérèrent de tous côtés : Titurius Sabinus gagna plusieurs batailles; Crassus soumit les Aquitains, malgré l'expérience que leurs chefs avaient acquise dans la guerre sous Sertorius. Ce fut là le dernier service que P. Crassus rendit à César : il alla, après la campagne, à Rome, pour appuyer Pompée et son père dans la demande du consulat.

Lorsque la guerre contre les Vénètes fut terminée, quoique la saison fût déjà fort avancée, César voulut commencer incontinent la guerre contre les Moriens et les Ménapiens; mais ces peuples s'étaient retranchés dans des bois marécageux. César abattit en vain d'immenses forêts, la mauvaise saison le força à terminer sa troisième campagne. Il se retira, et distribua ses troupes en quar-

tiers d'hiver sur les terres des Aulerques et sur celles des nations récemment subjuguées; puis, selon son habitude, il se rapprocha de Rome.

Tout y était dans la confusion. Pompée et Crassus ayant amené les choses au point où ils les voulaient, nulle élection ne se fit. Le dernier décembre arriva : tous les magistrats abandonnèrent leurs charges, et l'on nomma un interroi. Pompée et Crassus lui adressèrent leur demande du consulat. L. Domitius reprit sa candidature, appuyé par Caton, son beau-frère, et par tout le parti aristocratique; mais lorsque ce candidat, accompagné par Caton, allait, avant le jour, au Champ de Mars, solliciter les suffrages, il fut écarté par la violence et forcé d'abandonner ses prétentions. Pompée et Crassus, délivrés de tout compétiteur, obtinrent un second consulat.

On ne voit pas que, pendant les troubles de la fin de l'année 56, Cicéron se soit en rien mêlé de politique; il publia seulement, sous le nom de Racilius, tribun du peuple, une invective contre Clodius, avec le titre d'*Édit contre Clodius*. Le titre seul de cet ouvrage nous est parvenu.

Le premier soin qui occupa les consuls pour l'an 55, fut de faire nommer tous les autres magistrats. On commença par les préteurs. Caton se mit sur les rangs. Il allait être nommé, quand Pompée, par un lâche et honteux mensonge, prétendit avoir entendu un coup de tonnerre. L'assemblée se sépara aussitôt, et les consuls réussirent à faire préférer à Caton Vatinius, qui fut nommé le 11 février. Les assemblées pour les élections des édiles amenèrent des troubles si horribles, que des hommes furent tués près de Pompée, dont la robe consulaire fut ensanglantée.

Lorsque le gouvernement fut constitué, les consuls se hâtèrent de procéder au choix des provinces consulaires.

Le tribun Trébonius proposa une loi qui assignait aux consuls la Syrie et l'Espagne pendant cinq ans. Caton s'y opposa. Les moyens violents furent encore employés; il y eut des hommes blessés, d'autres tués; mais la loi passa. Pompée fit ensuite passer celle qui continuait à César le gouvernement des Gaules et de l'Illyrie pendant le même espace de temps. Ce fut ainsi que cet homme porta lui-même le coup mortel à sa propre puissance, en fournissant à César le moyen de rendre son pouvoir irrésistible. Après ces violations manifestes de toutes les constitutions de la république, Pompée et Crassus cherchèrent à réformer quelques abus par de nouvelles lois. Puis Pompée fit bâtir un théâtre durable et permanent : c'était la première fois qu'à Rome un pareil monument avait été construit; jusque-là, les théâtres avaient été démolis à la fin des jeux pour lesquels ils avaient été élevés. Ce théâtre était assez vaste pour contenir quarante mille spectateurs. Cet édifice n'était pas encore entièrement terminé que Pompée en fit la dédicace, et qu'il donna à cette occasion des jeux magnifiques de toute espèce : pièces de théâtres, combats de gladiateurs, chasse de lions et d'éléphants, etc.

Après ces jeux, les consuls tirèrent au sort les provinces désignées par la loi Trébonia. Le hasard ne rompit point les arrangements des triumvirs, Crassus eut la Syrie et Pompée l'Espagne. Crassus s'empessa de lever des troupes, malgré les murmures de la multitude, et de partir pour son gouvernement. Il avait des projets de gloire et de conquêtes gigantesques, qu'il ne lui fut pas permis de réaliser. Pompée, au contraire, voulait gouverner la ville; il commanda l'Espagne par ses lieutenants.

Cicéron, comme homme d'État, était complètement effacé. Ce n'est pas qu'il dédaignât la haute influence qu'il avait eue; mais c'est que sa conduite politique l'avait mis en suspicion à tous les partis, et que sa voix

n'avait plus aucun poids : elle se faisait cependant entendre au sénat de temps en temps ; mais ce n'était plus que pour défendre des mesures qui le compromettaient toujours davantage auprès du parti aristocratique , sans lui donner plus d'influence dans celui des triumvirs , dont il ne pouvait jamais être qu'un instrument , ou bien pour prononcer, contre ses anciens ennemis, des invectives qu'un grand caractère aurait dédaigné d'adresser à des hommes dont il n'avait plus rien à craindre.

Dans son discours sur les provinces consulaires, Cicéron avait provoqué le rappel de L. Calpurnius Pison Césoninus, proconsul en Macédoine. Ce consulaire, à son retour, se présenta au sénat, et se plaignit des termes outrageants que Cicéron avait employés à son égard. Cicéron lui répondit par une invective violente que le temps a épargnée.

Cette harangue est divisée en trois parties. L'orateur examine, dans la première, la manière dont Pison est parvenu aux honneurs et comment il a exercé le consulat ; il établit une comparaison entre lui Cicéron et Pison ; il trouve une similitude parfaite entre Gabinius, Pison, Catilina et Lentulus ; il montre la différence entre le départ de Cicéron pour l'exil et celui de Pison pour sa province ; entre le premier revenant de l'exil, et l'autre arrivant de son gouvernement. Pison est le seul consulaire revenu de la Macédoine sans obtenir l'honneur du triomphe. Il est peu jaloux de cet honneur, dit-il : Cicéron admire cette philosophie, ce dédain de la gloire, et regrette ironiquement, pour Pompée et les autres grands hommes, qu'ils n'aient point professé une pareille grandeur d'âme. Il suppose un discours de Pison à César, son gendre, pour lui conseiller le mépris de la gloire et du triomphe. Dans la seconde partie, il examine la vie privée et la vie publique de Pison ; il décrit ses débauches honteuses. Pison lui avait reproché de ménager Pom-

pée et César, dont il aurait dû rester l'ennemi. Il repousse ce reproche, et s'efforce de prouver qu'ils ne lui ont jamais donné aucun sujet d'inimitié. La troisième partie montre les cruautés, les exactions, les iniquités de toute espèce dont Pison s'est rendu coupable dans sa province. S'il n'a pas été accusé encore, il le sera sans doute; il le craint, et sa condamnation est déjà prononcée par l'opinion publique: il est même déjà condamné par sa propre conscience. En lisant cette invective, on a peine à concevoir comment Cicéron a pu s'abaisser jusqu'à prononcer d'aussi plates injures contre un consulaire, et comment le sénat de Rome a eu la patience d'entendre un pareil discours jusqu'au bout. « Quant au mérite de l'ouvrage, dit M. Le Clerc, il faut avouer qu'il manque surtout de modération, et que la gravité d'un orateur consulaire y fait trop souvent place à l'emportement d'un ennemi. Dans le genre démonstratif, l'abus de la louangesent l'adulation, celui du blâme, l'injure et la calomnie. Il paraît qu'il était difficile de calomnier Pison; mais les gens de goût condamneront ici *quelques injures* basses et grossières, qui leur semblent indignes de Cicéron et du sénat. L'exemple même de Démosthène ne peut justifier celui qui avait sans cesse recommandé la modération, la décence, et qui avait défendu à l'orateur, même dans l'invective, de s'écarter jamais de la noblesse et de la dignité. » Tout ce discours, sauf quelques passages d'une ironie fine, est un tissu d'injures que de notre temps un homme de la lie du peuple rougirait d'adresser à son égal. Mais tel était sans doute la civilisation des Romains, que le sénat, c'est-à-dire l'élite de ce peuple, trouvait naturel ce qui couvrirait de honte nos concitoyens les moins éclairés.

Peu de jours après, Pison fut accusé par Clodius. Le peuple indigné allait le condamner, lorsque ce consulaire, aussi bas qu'il était coupable, se jeta tout à coup la face contre terre aux pieds de ses juges; il se releva couvert

de boue. Cet ignoble incident toucha la multitude d'une subite compassion, et Pison fut absous.

On assure que c'est vers cette époque que Cicéron composa un poème sur la guerre des Gaules. Il ne nous est pas parvenu.

Cispius avait eu des différends avec Cicéron ; mais ce grand orateur ne laissa pas de le défendre devant le tribunal. On dit même qu'il versa des larmes en l'entendant condamner. Il plaida aussi pour Caninius Gallus, qui était son ami. Ces discours sont entièrement perdus.

Crassus et Cicéron s'étaient rapprochés au commencement du triumvirat ; mais cette réconciliation, que l'intimité de Crassus et de Pompée avait rendue nécessaire à Cicéron, n'avait pas effacé la vieille haine de notre orateur. Elle se raviva un jour au sénat, lorsque Cicéron eut prononcé son invective contre Gabinus, qui allait revenir à Rome après avoir, malgré la défense du sénat, rétabli sur son trône Ptolémée Aulète. Crassus ne se contenta pas de défendre Gabinus, il lança même quelques traits contre Cicéron, qui prit aussitôt la parole et montra une si vive indignation, qu'on vit bien que la querelle actuelle ne l'animait pas seule. Cependant Crassus voulut, en quittant Rome, se réconcilier avec Cicéron : Pompée et César tenaient à ce raccommodement, et Cicéron ne résista pas. Il se montra fidèle à cet engagement, en défendant Crassus dans le sénat pendant son absence.

Cicéron passa une partie de l'année dans ses maisons de campagne, occupé de travaux littéraires. A son retour à Rome, il publia des dialogues sur l'art oratoire, en trois livres. Il prétendit faire un effort de mémoire en faveur de son frère Quintus, qui lui avait demandé ses idées sur l'éloquence.

C'est le plus complet et le plus considérable des ouvrages de Cicéron sur l'art oratoire : c'est un traité de

l'éloquence appliquée aux plaidoiries judiciaires, telles qu'elles avaient lieu chez les Romains. On y trouve cependant des préceptes applicables à tous les genres d'éloquence et même à toutes sortes de compositions littéraires.

Cicéron suit la doctrine d'Aristote, dont il fait un magnifique éloge dans le deuxième livre. Cependant il semble que si, pour le fond, il a suivi les idées du Stagyrite; pour la forme, il a imité Platon, dont il a pris le dialogue, et dont il reproduit l'élégance, la grâce et l'élévation du style. La *Rhétorique* d'Aristote est plus méthodique, plus précise, plus approfondie que celle de l'orateur romain; mais si les *Dialogues de l'Orateur* n'ont pas cette exactitude qu'on admire dans la *Rhétorique* d'Aristote, ils renferment peut-être une instruction plus variée, plus littéraire et plus morale. Cette conversation élégante et spirituelle entre les plus grands orateurs de Rome, est aussi intéressante par le fond des choses, qu'elle est attrayante par la forme. On a souvent reproché à cet ouvrage le défaut d'ordre, des longueurs, des répétitions, des digressions incidentes qui interrompent les discussions; mais Cicéron n'a pas voulu s'assujettir à la forme rigoureuse d'un traité : il suppose une conversation entre des amis, et il la fait se dérouler avec liberté, avec aisance, sans méthode trop apparente, afin de se rapprocher de la réalité. Quoique composé pour des Romains de son siècle, l'ouvrage de Cicéron peut être utile aux littérateurs du nôtre. On peut y apprendre à penser, à écrire, à juger les pensées et les écrits des autres, et l'on peut tirer de l'étude de cet ouvrage un immense avantage.

Cette lecture intéresse encore sous le point de vue historique. L'auteur a placé la scène à une époque importante de l'histoire de Rome; les personnages de ces dialogues étaient alors les plus illustres de la république :

la plupart d'entre eux périrent peu après, et ces voix éloquantes qui vont bientôt s'éteindre, inspirent un respect mêlé de compassion et de regrets. Crassus mourut subitement en sortant du sénat, où il avait prononcé une harangue véhémence contre un consul coupable de trahison envers le sénat. Catulus, grand homme de guerre, ami des lettres et de la philosophie grecque, mis au nombre des proscrits par le rustre Marius, fut réduit à terminer lui-même ses jours. César, Scévola, Sulpicius, périrent assassinés. Le grand orateur Antoine fut tué par l'ordre de Marius. De tous les interlocuteurs de ces dialogues, Cotta est le seul qui échappa à une mort violente par un exil volontaire et l'abandon de ses biens. Tel était l'état politique des Romains, que les déchirements, les proscriptions, les guerres civiles, qui bouleversèrent Rome et ses provinces, firent périr des millions d'hommes depuis les Gracques jusqu'à Auguste. Cette ère sanglante de crimes, de barbaries, de réactions horribles en tous sens, dura plus d'un siècle ! et ces maux ne s'apaisèrent un moment que pour reparaître ensuite avec une intensité telle qu'elle devait préparer la naissance d'un monde nouveau après avoir consommé la perte de l'ancien monde.

L'analyse du livre *de l'Orateur* serait un travail difficile, que son importance ne permettrait pas d'insérer ici. C'est un livre qu'il faut lire en entier, qu'il faut étudier. Pour s'élever à la hauteur des grands écrivains de notre époque, il faut connaître toutes les littératures : celui qui dédaignerait l'étude des anciens maîtres aurait dans l'esprit un sentiment d'étroite exclusion qui ne lui permettrait pas de prendre une place élevée dans la littérature ou dans l'éloquence. Il n'y a pas un seul fait de l'histoire de l'intelligence humaine qu'un homme de cœur et de tête puisse dédaigner ; c'est en l'étudiant tout entière, et par âge, civilisation par civilisation, système à sys-

tème, qu'on agrandit son âme et son intelligence, et qu'on peut se placer soi-même parmi l'élite des hommes de son temps.

Pendant l'année du consulat de Pompée et de Crassus, la Gaule proprement dite n'occupa pas beaucoup César. Frappée coup sur coup de si violentes défaites, l'effroi des pertes qu'elle avait subies lui fit croire à son impuissance, et elle resta soumise. Mais César trouva d'autres ennemis : deux grandes tribus germaniques, les Usipiens et les Teuctères, fatigués par les incursions des Suèves, entrèrent dans la Gaule en corps de nation, hommes, femmes et enfants. César les arrêta ; pendant les pourparlers, un combat s'engagea entre quelques jeunes gens des deux armées ; César fondit alors sur ces peuples pour venger ses morts, et il les massacra tous. Puis, passant dans la Germanie, il alla chercher les Suèves, qui faisaient la terreur des autres tribus germanes. En dix jours il jeta un pont sur le Rhin, non loin de Cologne ; mais il fouilla en vain les forêts des Suèves, ce peuple n'osa pas se montrer. César repassa aussitôt le Rhin, traversa tout le nord de la Gaule pour se rendre sur les bords de l'Océan et s'embarquer pour la Grande-Bretagne.

Les Vénètes communiquaient sans cesse avec l'autre Bretagne, ils en tiraient des secours incessants. Pour les réduire, il fallait être maître de la mer. César avait fait construire des vaisseaux, il fit des matelots, il leur apprit à désemparer les navires bretons en les accrochant avec des mains de fer et en fauchant leurs cordages ; mais la petite Bretagne ne pouvant être réellement vaincue que dans la grande, César résolut d'y passer. La Gaule était en communication avec la Germanie et avec la Bretagne. Des secours immenses et successifs pouvaient rendre la guerre presque éternelle ; le génie de César comprit qu'il fallait aller frapper d'effroi ces ennemis des Romains au milieu de leurs forêts ou au delà de leurs

mers. Il passa le Rhin , et en revenant de cette expédition glorieuse, il passa l'Océan.

César ne put obtenir des Gaulois aucun renseignement sur la Grande-Bretagne. L'Éduen Dumnorix prétendit que la religion lui défendait de le suivre , et il quitta furtivement le camp. César le fit poursuivre avec ordre de le ramener mort ou vif ; il fut tué en se défendant. Le débarquement éprouva des difficultés qui n'avaient pu être prévues à cause de la malveillance des Gaulois. Les vaisseaux romains tirant beaucoup d'eau et ne pouvant approcher du rivage , les soldats furent obligés de se jeter à la mer et de se former en bataille au milieu des flots. La grève était couverte de Bretons qui offrirent une vive résistance. Les machines de siège nettoyèrent la plage , et, frappés d'étonnement, les insulaires donnèrent des otages. L'équinoxe approchait, une haute marée atteignit la flotte romaine, les vaisseaux s'entrechoquèrent ; en une nuit plusieurs furent mis hors de service. Les barbares , voyant le petit nombre des ennemis, essayèrent de surprendre leur camp ; mais, repoussés vigoureusement , ils offrirent encore leur soumission. César leur ordonna de fournir des otages nombreux ; et les vaisseaux étant réparés , il partit pendant la nuit sans attendre leur réponse. Là se bornèrent les résultats de cette expédition extraordinaire. Mais lorsqu'on apprit à Rome ces marches prodigieuses , ce passage du Rhin , cette audace et cette rapidité d'une expédition en Bretagne , un cri d'admiration s'éleva , et , malgré l'opposition de Caton , on décréta vingt jours de supplications aux dieux.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Cicéron publie son traité *du Gouvernement*. — Il parle en faveur de Crassus, à qui on voulait retirer la Syrie. — Il plaide à Réate. — Il plaide pour Vatinius, pour Seaurus, pour Plancius. — Pour Gabinus devant Caton, qui condamne l'accusé. — Il défend Memmius Gemellus, puis Rabirius Postumus. — Cinquième campagne de César. — Au 1^{er} janvier 53, la république est sans consuls, on a recours aux interrois. — Domitius Calvinus et Valérius Messala sont nommés consuls au mois de juillet. — Cicéron plaide pour Milon, accusé par Clodius. — Crassus attaque les Parthes; il est défait et meurt. — Sixième campagne de César. — En janvier 52, la république, encore sans consuls, n'a même pas d'interroi. — Milon tue Clodius. — Pompée seul consul. — Cicéron défend Milon et perd sa cause. — Il publie le livre *des Lois*. — Il accuse Munatius Plancus Bursa. — Caton candidat au consulat. — Il n'a que peu de voix. — Septième campagne de César dans les Gaules. — Marcellus propose de révoquer César. — Cicéron proconsul en Cilicie. — Il part pour son gouvernement. — Il y tient une conduite noble et exemplaire. — Malgré les intrigues qui se tramaient à Rome, César passe l'hiver en Gaule. — Huitième campagne de César. — Rome est sans gouvernement.

Au 1^{er} janvier 54, L. Domitius Ahénobarbus et Appius Claudius Pulcher prirent possession du consulat. Le premier de ces magistrats, dévoué au parti aristocratique, se faisait gloire d'être l'ennemi déclaré des triumvirs; le second n'était point un homme politique : ami peu sûr de Pompée, il était d'une moralité suspecte; accessible à la corruption, on ne pouvait savoir dans quels rangs Claudius pourrait se trouver.

Quant à Cicéron, il publia, dès les premiers jours de l'année, son traité *du Gouvernement*, en six livres. Il ne nous est parvenu que mutilé par les âges. C'est une belle ruine des temps anciens, que les curieux d'antiqui-

tés romaines peuvent étudier ; mais elle ne fera pas faire un pas à la science du gouvernement ; elle offre même peu de secours pour connaître le gouvernement de Rome , et telle lettre de Cicéron à Atticus peut donner sur ce point plus de lumières que ce livre.

Cicéron lui-même nous apprend qu'il commença dans sa maison de Cumes cet ouvrage politique ; que , d'après son premier plan , ce traité devait avoir neuf livres , et former un dialogue entre les principaux personnages de l'ancienne république. Lorsqu'il eut composé les deux premiers livres, il les communiqua à quelques amis, dans sa maison de Tusculum. Salluste lui conseilla d'en changer le plan et de parler en son propre nom, suivant la méthode d'Aristote. Les raisons que Salluste donnait à l'appui de son opinion , frappèrent d'abord Cicéron ; et cependant d'autres réflexions , et surtout le désir de conserver les deux livres déjà composés , le ramenèrent à son premier plan. Il reprit son travail , en réduisant à six le nombre de ses livres. C'est sous cette forme que l'ouvrage fut publié. Cicéron avait une grande prédilection pour ce traité ; il le cite souvent dans ses autres écrits , soit pour appuyer quelques principes de politique ou de morale , soit pour y trouver la règle de sa conduite , soit pour répondre à des critiques historiques. Il paraît que ce livre fut très-favorablement accueilli à Rome. Il a même joui d'une grande réputation dans les premiers siècles de l'Église : Lactance et saint Augustin se complaisaient à en citer les passages les plus philosophiques et les plus élevés.

Peu de jours après l'entrée en fonctions des nouveaux consuls, Crassus fut attaqué dans le sénat. On voulait lui ôter le gouvernement de la Syrie, ou tout au moins lui interdire la faculté de faire la guerre aux Parthes. Cicéron parla en faveur de ce triumvir avec tant de chaleur, qu'il fit rejeter cette proposition. Il voulut donner à Crassus

un témoignage public de la sincérité de sa réconciliation. Il n'est resté aucun fragment de ce discours.

Les Ténédiens demandaient à être maintenus dans le même état où ils étaient avant la guerre, dans les franchises et les immunités qu'on leur avait accordées autrefois, et dont on venait de les priver, soit par mauvais vouloir, soit qu'ils se fussent rendus coupables d'infidélité dans une circonstance récente. Quintus les avait fortement recommandés à son frère, qui parla pour eux au sénat dans les premiers jours du mois de février. Il ne gagna pas leur cause. Ce discours est perdu.

Peu de jours après l'affaire de Ténédos, Cicéron prononça encore au sénat un discours dont aucun fragment ne nous a été conservé, mais dont on connaît le sujet par une lettre de l'orateur lui-même. Le consul Appius Claudius fit un rapport favorable sur une requête présentée au nom d'Antiochus, roi de Comagène. Ce roi demandait la confirmation du don de Séleucie, que Pompée lui avait fait, et du titre d'ami du peuple romain, qu'il devait à César. Cicéron fut fort peu touché des motifs qu'Appius faisait valoir en faveur du roi de Comagène. Il prit la parole, tourna en ridicule la demande d'Antiochus, et non-seulement il la fit repousser, mais il fit retrancher de ses États Zeugma, ville importante, parce qu'elle était la clef de l'Euphrate et de la haute Asie.

Vers le temps des jeux Apollinaires, Cicéron se transporta à Réate, afin de plaider pour les habitants de cette ville, en présence du consul Appius et de dix commissaires, contre les habitants d'Intéramne. Les habitants de Réate prétendaient que depuis dix ans que les Intéramniens avaient coupé une montagne pour élargir le lac Vélinus, les eaux prenaient leur cours vers la mer, et ne fournissaient plus à leur vallée l'humidité qui la rendait si féconde avant cette époque. On ne sait pas si notre orateur gagna cette cause.

Caius Messius, qui avait été tribun sous le consulat de Lentulus Spinther et de Métellus Népos, et qui s'était montré partisan de Cicéron, lieutenant de César dans les Gaules, ayant été accusé, revint à Rome pour répondre à cette accusation, dont nous ne connaissons pas l'objet. Il fut défendu par Cicéron, dont le plaidoyer est entièrement perdu.

Cicéron plaida aussi pour Drusus, qui était accusé par Q. Lucretius d'avoir prévariqué dans un procès criminel. La défense fut prononcée devant le préteur Servilius Vatia, fils de P. Servilius Isauricus. Drusus fut absous.

Le jour même où Cicéron parla en faveur de Drusus, c'était au mois de juillet, il plaida aussi pour Vatinius, ce même Vatinius que, deux ans auparavant, il avait écrasé par une si violente invective. Il consentit à commettre cette inconséquence pour complaire à César, dont il voulait conserver l'amitié. Il s'agissait d'une accusation de brigue, et Vatinius fut absous. Cicéron s'applaudit d'avoir défendu Vatinius, comme d'une chose qui lui fait honneur. Il est vrai qu'il y a de la grandeur d'âme à se venger de ses ennemis par des bienfaits; mais il aurait fallu que dans la conduite de Cicéron aucun intérêt égoïste ne fût venu l'influencer. Ce ne fut point pour faire rougir Vatinius de sa haine que Cicéron le défendit : ce fut pour plaire à César. Et peut-être que cette défense fut pour Vatinius une suffisante réparation de l'invective que son défenseur avait autrefois prononcée contre lui. Il ne nous reste que quelques fragments de ce discours, dont saint Jérôme, qui l'avait lu, recommandait la lecture.

Peu de jours après, ce fut pour M. Émilius Scaurus que Cicéron eut à porter la parole devant Caton, alors préteur. Ce Scaurus avait été beau-fils de Sylla. Il n'abusa point de sa position pour s'enrichir aux dépens des proscrits; il ne reçut rien de leurs dépouilles, n'acheta

rien qui leur eût appartenu. Nommé édile en 58, il offrit au peuple des jeux d'une telle magnificence, que ces dépenses épuisèrent sa fortune. Il fut appelé au gouvernement de la Sardaigne au sortir de sa préture. Peut-être voulut-il rétablir sa fortune aux dépens de sa province, lui qui n'avait pas voulu l'augmenter par les dépouilles des proscrits. Toujours est-il qu'à son retour à Rome il fut accusé de concussion par Valérius Triarius, par L. Marius, par M. et Q. Pacuvius. Six défenseurs prêtèrent leur assistance à Scaurus, et le firent absoudre. Nous avons d'assez nombreux fragments du discours que Cicéron prononça à cette occasion.

Le 2 septembre, Cicéron reparut devant le tribunal du préteur, pour donner l'appui de son talent et de sa reconnaissance à Cn. Plancius. Plancius venait d'obtenir l'édilité. M. Juventius Latérentis fut indigné qu'on eût préféré le fils d'un chevalier au descendant d'une famille noble. Il accusa Plancius de brigue, et réclama contre lui l'application de la loi Licinia, qui autorisait le défenseur à choisir lui-même les juges. Le danger de l'accusé était grand : il pouvait être privé de sa charge, de ses droits de citoyen, banni de sa patrie et dépouillé de sa fortune. Cicéron vint au secours de celui qui s'était empressé de le recevoir pendant sa questure en Macédoine, lorsqu'il était exilé et malheureux. Il fit de cette cause une affaire personnelle, et fit absoudre Plancius.

Ce plaidoyer est un des plus remarquables de Cicéron. Aucun n'est plus logique et plus touchant ; il y règne un ton de sensibilité qui fait honneur à l'âme de l'orateur, parce que les sentiments de reconnaissance peuvent seuls l'inspirer, et que l'art ne saurait l'imiter. Cicéron l'a divisé en deux parties. La première prouve l'innocence de Plancius, et explique la disgrâce de Latérentis, qui avait mis peu d'empressement à demander les suffrages, tandis que Plancius et ses amis n'avaient rien négligé pour le

succès de sa candidature ; la seconde lui est personnelle : il y répond aux reproches que lui avait faits l'accusateur de Plancius, d'exagérer les titres de l'accusé à sa reconnaissance, d'avoir montré de la faiblesse en partant pour l'exil, d'avoir changé d'amitiés depuis son retour ; puis il raconte d'une manière touchante les soins que Plancius lui a prodigués pendant ses malheurs. La péroraison est une des plus pathétiques qu'ait prononcées Cicéron. Plancius absous exerça l'édilité avec Plotius, et Latérentis l'obtint l'année suivante.

Gabinus arriva enfin à Rome vers la fin de septembre. Plusieurs citoyens se présentèrent pour l'accuser ; Cicéron, sans Pompée, se serait mis lui-même sur les rangs. Lentulus fut préféré à tous ceux qui s'étaient inscrits : c'était un homme sans talent, qui plaida très-mal. Néanmoins la cause de Gabinus était si mauvaise, et la contravention à un décret du sénat si flagrante, qu'il semblait ne pouvoir éviter une condamnation. Des témoins très-graves, et Cicéron entre autres, le chargèrent impitoyablement ; mais la protection de Pompée et l'argent répandu par l'accusé triomphèrent des lois et de la conscience des juges. Gabinus fut absous. L'indignation publique fut grande en présence d'un pareil jugement ; mais Gabinus avait encore à répondre aux accusations de brigue et de concussion, et elle se calma dans l'attente de jugements plus équitables.

Pompée, ayant sauvé Gabinus de ce premier péril, engagea Cicéron à prendre sa défense pour le fait de concussion. César joignit ses instances à celles de Pompée, et le faible Cicéron obéit en rougissant. Il ne nous reste plus de ce plaidoyer qu'un fragment que nous a conservé saint Jérôme, comme pour attester la honte du grand orateur romain. Cicéron d'ailleurs se dégrada en pure perte en plaidant pour celui qu'il avait invectivé si violemment devant le sénat, il y avait quelques mois : il

plaidait devant Caton, le rigide Caton, qui condamna l'accusé au bannissement perpétuel. Ce dut être pour Cicéron une circonstance pénible que cette obligation de porter la parole pour Gabinius devant le gardien inflexible des anciennes mœurs comme des anciennes lois ; il dut en coûter au consulaire qui avait accusé Verrès aux acclamations de tout un peuple, de venir devant Caton plaider pour Gabinius, plus vil et plus coupable que Verrès, et dont le peuple entier de Rome demandait à grands cris la condamnation. Si Marcus Cicéron, simple chevalier, était demeuré le roi du barreau romain, s'il n'avait pas voulu obtenir, dans l'État, d'autre influence que celle que son immense talent de parole pouvait lui donner, s'il n'avait pas voulu être un homme politique, aucune gloire n'aurait effacé celle qu'il aurait acquise, aucune vie n'aurait été plus magnifique ; mais Cicéron voulut être ce que la nature n'avait pas permis qu'il pût devenir ; il voulut, lui aussi, peser de tout son poids dans la balance politique ; il se crut appelé à jouer un grand rôle comme homme d'État, et il compromit gravement son caractère, et sa vie a été empoisonnée par mille maux, au milieu desquels je mettrai en première ligne les reproches de sa conscience, qui condamnait sa conduite politique, sa faiblesse dans le malheur, son orgueil puéril dans le succès, la dégradation de son âme quand, flatteur de Pompée et courtisan de César, il louait ceux qu'il avait injuriés, et feignait d'aimer ceux qu'il avait toujours haïs.

S'il n'y eut point d'élection consulaire cette année, ce ne fut pas le défaut de candidats qui causa ce scandale, puisque Valérius Messala, M. Émilius Scaurus, le même que Cicéron avait fait absoudre au commencement de l'année, Domitius Calvinus et C. Memmius Gémellus se présentèrent ; mais leur brigue fut si vive, et pour acheter les voix, ils firent des emprunts si considérables,

que l'intérêt de l'argent doubla à Rome. Aucun de ces compétiteurs n'était en possession d'une majorité bien constatée. C'était à prix d'argent qu'ils essayaient d'augmenter le nombre de leurs partisans. Des marchés honteux étaient ouvertement traités. Ces débats, qui attestaient l'impuissance des lois, l'immoralité des magistrats, le cynisme des candidats et la vénalité du peuple qui s'y prêtait, retardèrent les élections. Ces quatre candidats furent enfin accusés de brigue. Tous étaient également coupables de manœuvres illégales. Cicéron plaida pour chacun d'eux sans doute; mais, quoiqu'il ne nous soit parvenu aucun des plaidoyers qu'il prononça dans cette occasion, nous savons certainement qu'il plaida trois fois.

D'abord pour C. Memmius Gémellus, d'une ancienne famille plébéienne qui avait donné à Rome des consuls et plusieurs tribuns illustres. Les aventures galantes de cet accusé avaient eu beaucoup d'éclat; il avait séduit la femme de Varron Lucullus et celle de Pompée, la belle Mucia, ce qui n'empêcha pas César de favoriser sa demande au consulat. Accusé de brigue par Q. Curtius, quoique défendu par Cicéron, il fut condamné et exilé à Athènes.

Cicéron défendit ensuite, avec plus de succès, M. Valérius Messala. Il est vrai que Pompée, en faisant mettre en prison le tribun Q. Pompéius Rufus qui s'opposait à la réunion des comices, contribua à son absolution, plus peut-être que l'éloquence de notre orateur.

Cicéron plaida enfin pour Scaurus, qu'il avait défendu quelques mois auparavant, et qu'il avait fait absoudre du crime de concussion. Accusé de brigue par Triarius, Scaurus ne put arriver au consulat.

Vers le mois de décembre, notre orateur gagna une grande cause civile et politique à la fois. La condamnation de Gabinius donna lieu à un autre procès. La vente des biens de ce concussionnaire ne produisant pas de

quoi satisfaire aux condamnations prononcées contre lui. Memmius Gémellus poursuivit, en vertu de la loi Julia, *de Repetundis*, C. Rabirius Postumus, qui passait pour avoir été un de ses agents. Le père adoptif de ce Rabirius avait prêté à Ptolémée Aulétés des sommes considérables. Pour les recouvrer, Postumus s'était trouvé dans la nécessité de solliciter le rétablissement de ce roi, de le suivre en Syrie, et d'y former une société avec d'autres publicains qui se rendirent garants des engagements que ce prince avait contractés envers Gabinus pour le déterminer à se rendre en Égypte. Ptolémée rétabli, Rabirius quitta la toge romaine, revêtit le pallium égyptien, et devint l'intendant de la maison du roi. Il s'était fait égyptien pour éviter sa ruine; mais le tyran sans foi qu'il avait usurairement obligé sans doute, menaça de mort son créancier, le fit jeter en prison, et finit par le renvoyer à Rome complètement ruiné. La libéralité de César, dit Cicéron, permit seule à Rabirius de conserver son rang de chevalier : c'était sans doute une exagération du défenseur, puisqu'il était attaqué comme *saisi des deniers* qu'on ne pouvait prendre sur Gabinus. Gémellus imputait encore à ce chevalier d'avoir voulu corrompre le sénat pour obtenir de lui une décision favorable à Ptolémée.

Ne pouvant défendre cette cause par un système absolu de dénégation, Cicéron, après un court exorde, aborde l'exposé des faits, convient de bonne foi que son client a fait la folie de prêter de l'argent à Ptolémée; mais il nie qu'il y ait crime dans cette action amenée par la force des choses. Discutant ensuite les chefs d'accusation, il prouve que Rabirius n'a pas prêté l'argent pour corrompre le sénat; car le sénat n'a point été corrompu, et d'ailleurs il ne pourrait être responsable de l'usage que Ptolémée aurait pu en faire. Cicéron écarte avec beaucoup d'habileté l'application de la loi Julia, combat la connexité préten-

due de l'affaire de son client avec celle de Gabinus , et réfute le deuxième chef d'accusation.

Postumus ne peut être poursuivi , dit-il , comme saisi des deniers de Gabinus , parce qu'il n'a pas été cité dans l'arbitrage de la peine , et parce que les chevaliers ne sont pas assujettis à la loi Julia. Postumus n'a point sollicité de Gabinus le rétablissement de Ptolémée. Si son client a quitté la toge romaine , c'est pour sauver sa fortune compromise. La nécessité fait son excuse : on ne peut pas faire un crime d'un malheur. Il n'est pas vrai que Rabirius ait levé de l'argent pour lui , lorsqu'il en levait pour Gabinus. On l'accuse de cacher ses richesses , et le malheureux vit des bienfaits de César. L'orateur saisit cette occasion pour faire l'éloge de ce grand homme. Il termine enfin son discours par une touchante péroraison , dans laquelle il rappelle les services que Rabirius lui a rendus à l'époque de son exil , et prie les juges d'être favorables à un accusé qui a pour lui les droits de l'innocence et du malheur. Après son absolution , Rabirius s'attacha à César.

La position de Cicéron s'aggravait toujours ; il était peut-être le citoyen le moins libre de cette république où il y avait si peu de véritable liberté ; il regardait lui-même comme une indignité extrême , comme une tache à sa gloire , de se voir forcé , par les engagements qu'il avait pris avec César et Pompée , à défendre ses ennemis et à louer ceux qu'il méprisait. « Que je souffre , écrivait-il à Quintus son frère , de m'apercevoir qu'il n'y ait plus de république ; que la justice soit bannie de nos tribunaux ; que ce temps de ma vie où je devais paraître avec éclat dans mon caractère de sénateur , soit employé aux misères du barreau , ou n'ait pour appui que mes études domestiques ; que pour moi soit devenue absolument inutile cette leçon que j'aimais dès l'enfance , *Sois le premier et le meilleur dans toutes les occasions de gloire et de*

vertu; que je ne puisse attaquer mes ennemis; que je sois même obligé de les défendre; enfin, que je ne sois libre ni dans mon amitié ni dans ma haine! »

Pendant que tout semblait déchoir et s'avilir à Rome, César grandissait au milieu des barbares qu'il soumettait ou qu'il détruisait. Après avoir réprimé pendant l'hiver les brigandages des pirates en Illyrie, il rentra en Gaule, et, peu de jours après, on le voit en Belgique comprimer une révolte des Tréviriens; puis il vient en Bretagne, à Portus-Itius, s'embarquer pour l'Ile Sacrée. Il avait pris pour guide un chef fugitif du pays qui était venu implorer son secours. Il passa dans la Grande-Bretagne avec cinq légions, deux mille cavaliers et les otages des différents peuples des Gaules. Cette fois, il ne se retira pas sans avoir taillé en pièces les Bretons; il assiégea le roi Casswallawn dans les marais où il s'était retiré, le vainquit dans divers combats, le força à donner des otages, et le soumit à payer un tribut.

Mais l'invasion de la Grande-Bretagne fit perdre à César tous les amis qu'il avait dans les Gaules; puis la nécessité de soutenir son influence par des largesses, de payer les amis qui lui avaient fait continuer le gouvernement pour cinq années, l'obligeait à des mesures violentes qui lui aliénaient les populations; il dépouillait les lieux sacrés, il pillait des villes qui se soumettaient sans combattre, et partout il renversait le gouvernement populaire pour y substituer des chefs dévoués aux Romains. Une disette l'obligea à disperser ses troupes, et l'insurrection éclata de tous côtés. Les Éburons massacrent une légion et son chef Titanus Sabinus; puis, réunis aux Attuatiques et aux Nerviens, ils en assiègent une autre qui était commandée par Quintus Cicéron. César, pour délivrer son lieutenant, passe avec huit mille hommes à travers soixante mille Gaulois. Labiénus, qui le suivait de loin, battit et tua, près de Rennes, Induciomare,

chef des Tréviriens, et dispersa, dans divers combats, les Éburons et les Nerviens. Après ces victoires, la Gaule éfrayée rentra dans le repos.

Au 1^{er} janvier 53, la république était sans consuls : on eut recours aux interrois. Mais les causes qui avaient jusque-là empêché les élections les reculèrent encore. L'ambition de Pompée causait tout le mal ; il aurait pu arrêter ces désordres, et il les laissait croître, espérant que, dans l'excès du mal, on recourrait à lui. Tel était cet homme que l'ambition du pouvoir souverain dévorait, et qui n'avait pas le courage de l'usurper ; il voulait régner, et le cœur lui manquait. Ce fut au mois de juillet, au moment où l'on aurait dû nommer les consuls pour l'année 52, que Cn. Domitius Calvinus et M. Valérius Messala furent élus ; ils prirent immédiatement possession de leurs charges.

Cicéron s'effaça complètement pendant l'interrègne. On a de lui quelques lettres à divers personnages ; mais elles ne traitent nullement des affaires de l'État. Atticus était sans doute à Rome, puisque nous n'avons pas de lettres qui lui soient adressées.

Quelques jours après l'élection de Domitius et de Messala, Cicéron plaida pour Milon ; Milon et Clodius briguaient, l'un le consulat et l'autre la préture. Milon, pour subvenir aux frais de son élection, avait dévoré trois patrimoines. En plein sénat, Clodius lui reprocha d'avoir fait une fausse déclaration, lorsque, suivant l'usage, il avait présenté l'état de ses dettes. Cicéron prit la parole pour défendre son ami. Nous n'avons que quelques fragments de ce discours. M. Angelo Mai les a découverts, à Milan, dans un manuscrit palimpseste. Avant cette découverte toute récente, on ignorait même le titre de ce discours, que le manuscrit intitule *Interrogatio de cere alieno Milonis*.

Nous l'avons vu, le gouvernement de Rome n'était

plus qu'une misérable anarchie ; des agitations sans but général démolissaient peu à peu ce qui restait de cette vieille et glorieuse république ; le pouvoir était vacant, Rome attendait un maître, un pacificateur, et irrésistiblement, malgré les efforts de Pompée, c'était vers la Gaule qu'elle tournait ses regards. Quelques milliers d'affranchis passaient leurs jours sur la place publique à représenter le vieux peuple romain que la guerre avait usé, gagnant leur vie à cette ignoble comédie qui ne trompait plus personne ; traités comme de vils histrions, on les voyait alternativement chassés par trois ou quatre cents gladiateurs de Clodius ou de Milon, et toujours ils votaient sous le bâton, tantôt dans l'intérêt d'un parti, tantôt dans celui d'un autre. Puis Cicéron montait à la tribune aux harangues, faisant entendre sa voix éloquente, mais asservie, louant Pompée, louant César en public, les maudissant en secret, et répétant à toute occasion l'éloge éternel de son consulat ou des plaintes monotones de son exil. Puis venaient Caton et ses imitateurs, Atéius et Favonius, modèles antiques, durs stoïciens, représentants d'un passé que nul ne comprenait, esprits étroits, renfermés dans un cercle qui ne leur permettait pas d'agir sur les masses, et s'efforçant en vain d'arrêter le siècle qui marchait vers un but qu'ils ne pouvaient entrevoir. Telle était Rome, pendant que César agrandissait l'empire à l'ouest, au moment où Crassus projetait de reculer ses bornes vers l'Orient, et où Pompée espérait les tromper tous les deux, en fomentant lâchement une désorganisation politique dont, dans son incurie, il ne pouvait pas profiter.

Gabinus avait pillé la Judée, ruiné l'Égypte en rétablissant Ptolémée à prix d'argent ; et Crassus, jaloux des prodigieuses richesses que cet homme avide allait rapporter de l'Orient, à peine pourvu du gouvernement de la Syrie, partit, rêvant le pillage de Ctésiphon et de Séleucie.

La Parthiène, pays stérile et montagneux de la haute Asie, fut le berceau de la nation des Parthes. Ces peuples s'agrandirent aux dépens des monarques syriens : peu à peu ils conquièrent l'Hyrkanie, la Médie, la Perse et la Babylonie ; et la Parthique embrassait, en 54, les rives de l'Hydaspe et celles de l'Euphrate. Ce peuple de race scythique combattait toujours à cheval, l'homme et le coursier étaient bardés de fer. Le gouvernement des Parthes était une monarchie élective dans la famille des Arsacides. Un conseil limitait l'autorité du prince et pouvait le déposer. Un grand officier, appelé Suréna, commandait les armées.

Sans talents militaires, le vieux Crassus se flattait d'asservir cette nation guerrière contre laquelle Pompée avait évité de compromettre sa gloire si facilement acquise. Sourd aux avis indirects que le sénat lui avait adressés, par l'organe des augures, le jour même de son départ, il rêvait d'or et de gloire, et il courait à sa perte. Il passa l'Euphrate, entra en Mésopotamie, reçut la soumission volontaire de quelques villes, prit d'assaut Zénothodium, battit un général parthe, nommé Sillacès, et se para du vain titre d'*impérator*. C'était bien jusque-là ; mais, au lieu de se porter vers Séleucie, qui était encore sans défense, il prit ses quartiers d'hiver en Syrie, pilla les temples d'Hiéropolis et de Jérusalem, et rançonna les villes à son profit.

Le jeune Crassus, son fils, lieutenant de César dans la Gaule, avait quitté l'Occident pour marcher vers l'Orient. Lui aussi se hâtait d'arriver, plein d'illusions ; il voulait renouveler les exploits d'Alexandre. Les deux Crassus, fatalement aveuglés, méprisèrent les conseils et accueillirent froidement les secours du roi d'Arménie. Ils engagèrent leur armée, après avoir repassé l'Euphrate à Zeugma, dans des plaines arides, guidés par Abgare, qui les trahissait. Le roi des Parthes marcha en personne contre le

roi d'Arménie. Le Suréna vint au-devant de Crassus. Après quelques jours de marche, les Romains virent apparaître les innombrables escadrons ennemis prêts à fondre sur eux. L'armée étant presque cernée, le jeune Crassus, à la tête de quelques cohortes, essaye de la dégager; accablé par le nombre, couvert de blessures, après des prodiges de valeur, il se fait tuer par un soldat. Le reste des légions, poursuivi par les Parthes, gagne Charres. Crassus, contraint par ses troupes, accepte une conférence avec le Suréna. Retenu prisonnier par un traître fardé, parfumé comme une femme, le vieux et imprudent proconsul trouva la mort en défendant sa liberté. Sa fin héroïque dut adoucir à ses derniers moments le sentiment de sa coupable présomption. L'armée romaine fut presque détruite, et sans le lieutenant Cassius les Parthes se seraient emparés de la Syrie.

Crassus mort, il n'y avait plus, à vrai dire, dans la république, que deux hommes, César et Pompée. Julia, fille de César, venait de mourir, et, le lien qui unissait ces deux hommes étant brisé, il ne resta plus rien du triumvirat. Il fallait bien qu'une lutte décidât qui de Pompée ou de César régnerait. Il en fut cette année comme il en avait été l'année précédente : les assemblées pour l'élection consulaire se tinrent un grand nombre de fois sans que Rome pût parvenir à avoir des consuls; chaque assemblée était une espèce de mêlée, dans l'une desquelles le consul Domitius fut blessé.

A la fin de la cinquième campagne, la Gaule était calme et paraissait soumise; mais trop habile pour se confier à cette paix apparente, César leva des troupes dans la Gaule Cisalpine, emprunta une légion à Pompée, qui n'osa la refuser, et, au milieu des rigueurs d'un hiver de la vieille Gaule, il tomba sur les Nerviens, que leurs forêts bourbeuses ne purent protéger. Il ramena ensuite ses légions dans leurs quartiers d'hiver. César convoqua

à Lutèce une assemblée des États de la Gaule. Les Tréviriens, les Sénonais et les Carnutes n'y paraissant pas, il se jette aussitôt sur ces peuples, les attaque séparément, et les accable tous. Il passe une seconde fois le Rhin pour punir les Suèves, qui avaient donné des secours aux Gaulois révoltés. N'ayant pu joindre ce peuple, caché dans les profondeurs de ses forêts vierges, il revient en Gaule, coupe le pont qu'il avait construit sur le fleuve, en fait fortifier la tête de la rive gauche, et, frappant à la fois les deux partis qui divisaient les Gaulois, il effraye les amis des druides par la mort d'Accon, chef des Sénonais, qu'il fait solennellement juger et exécuter. Il bat et chasse dans les bois, dans les marais, et poursuit dans les défilés les plus étroits les clans des Éburons, peuple barbare ami des Germains. Il fait ravager tout le pays par différents corps de Gaulois auxiliaires, qui refoulèrent l'intrépide Ambiorix au fond de la forêt des Ardennes. Les légions cernaient de toutes parts ces malheureux, qui périrent presque tous. Aux cris de ce peuple qu'on massacrait, les Sicambres passèrent le Rhin pour venir prendre part au pillage du nord de la Gaule. Ils surprirent une ville des Attuatiques où étaient enfermés les bagages et le butin des Romains, sous la garde de Quintus Cicéron; mais, comme si tous les soldats d'un grand homme étaient des héros, Quintus se défendit avec courage et repoussa les barbares.

Arrivés au 1^{er} janvier 52 sans consuls, les Romains n'eurent pas même d'interroi. Le trouble et l'anarchie croissaient toujours. Les candidats au consulat, Milon, Hypséus et Métellus Scipion, avaient chacun une petite armée, et chaque jour elles se livraient des combats sanglants sur la place publique. Pompée, avec sa duplicité ordinaire, laissait ces factieux effrayer les citoyens. Il favorisait hautement la candidature de Milon; mais il ne se montrait pas mal disposé pour ses deux compéti-

teurs, avec lesquels il était lié : Hypséus avait été son questeur, et Métellus Scipion allait devenir son beau-père.

Le 20 janvier, Milon, qui était dictateur à Lanuvium, se rendant dans cette ville pour y présider une élection, rencontra sur la voie Appienne, non loin du temple de Cybèle, Clodius, son implacable ennemi, qui revenait de sa terre d'Aricie. Une rixe violente, s'élève entre leurs suites, habituées à se charger mutuellement au Forum : elles en vinrent aux mains, et Clodius est tué dans le combat. A l'instant son corps est porté à Rome ; il est exposé sanglant aux yeux du peuple, près de la salle du sénat. La multitude brise les portes du palais, s'y précipite en tumulte, des bancs et des tables forme un bûcher qui consume à la fois le corps de Clodius et le palais du sénat. La discorde ne s'apaisant pas dans une ville sans magistrats, Pompée, sur la proposition de Caton et de Bibulus, qui commençaient à craindre César encore plus que son rival, est revêtu de tous les pouvoirs, en vertu d'un sénatus-consulte, et, le 25 février, il prend le titre de consul. Dès lors Pompée s'attache à la cause du sénat, qui venait en quelque sorte de l'adopter : il rétablit l'ordre, forme un tribunal spécial, présidé par Domitius Ahénobarbus, pour juger Milon, et lui-même, escorté de tout l'appareil de sa puissance, il vient assister au jugement, le 4 avril.

Trois accusateurs se présentèrent, Appius, Antoine et Valérius. Milon n'avait à leur opposer qu'un défenseur ; mais ce défenseur était Cicéron. L'exorde de son plaidoyer est noble et imposant. Les adversaires de Milon s'étaient efforcés de rendre sa cause odieuse ; Cicéron cherche d'abord à détruire ces dangereuses préventions : il établit qu'il est des cas imprévus où le meurtre cesse d'être un crime ; que le sénat, en déplorant la mort de Clodius, n'a rien préjugé contre l'innocence de Milon ; que si Pompée a renvoyé le jugement de cette cause à un tribu-

nal spécial, c'est pour avoir, dans des juges choisis, une garantie de justice et d'impartialité. L'orateur, ayant ainsi disposé les esprits, passe à l'exposé des faits. Cette narration est un chef-d'œuvre dont toutes les circonstances tendent à démontrer que Clodius fut l'agresseur. Rien de plus simple et de plus noble que ce récit, rien de plus propre à faire naître la conviction, et Cicéron ose établir cette proposition : « En tuant Clodius, Milon a fait une action légitime, une action même glorieuse. » L'action de Milon est légitime, s'il n'a fait que repousser la violence par la force : premier objet de la confirmation ; elle est glorieuse, si la mort de Clodius a délivré la république de son fléau le plus grand : second objet.

Dans la première partie, il démontre dans Clodius l'intention préméditée d'assassiner Milon ; dans Milon, la résistance courageuse, mais imprévue, d'un homme surpris par des brigands. Il tire ses preuves du caractère atroce de Clodius mis en contraste avec la loyauté de Milon ; de l'odieux intérêt que Clodius avait à la mort de Milon, tandis que Milon n'avait rien à gagner à celle de Clodius ; puis des circonstances qui ont précédé l'action, de celles qui l'ont accompagnée et de celles qui l'ont suivie.

Dans la seconde partie, l'orateur remue le cœur et frappe l'imagination de son auditoire par une longue énumération des crimes de Clodius, par une peinture animée de sa perversité, de tous les maux qu'il a faits à la république, de tous ceux dont il la menaçait encore. Il peint avec des couleurs fortes la haine universelle des bons citoyens contre cet homme pendant sa vie, leur joie unanime en apprenant sa mort ; la vengeance des dieux qui l'ont frappé au pied des autels ; et, après sa mort même, son cadavre embrasant le sanctuaire du sénat. Puis il arrive à la péroration de son discours. Milon avait un caractère fier, incapable de se plier à la supplication : Cicéron supplie pour son client, il intéresse ses juges par

les sentiments généreux qu'il prête à l'accusé, et par les touchants motifs qu'il emploie pour lui-même.

Ce plaidoyer est peut-être le plus parfait qu'ait écrit Cicéron ; cependant il perdit sa cause. Il paraît qu'intimidé par la présence de Pompée, qui voulait la condamnation de Milon, le grand orateur n'osa ou ne put parler comme il avait écrit. Treize voix sur cinquante et une votèrent en faveur de Milon. Milon, exilé, choisit Marseille pour sa retraite.

Ce fut vers ce temps, selon l'opinion la plus commune, que Cicéron publia son traité *des Lois*. Comme le traité *du Gouvernement*, cet ouvrage est un souvenir, une imitation de Platon ; mais ce n'est jamais un souvenir servile : c'est une large et libre imitation. Cicéron créait en imitant. Platon avait fait des lois pour une république imaginaire ; Cicéron écrivit pour une république pratique, faite à l'image de la république romaine. Le génie grec, hardi, créateur, ardent, poétique, cherche le grand dans l'idéal : la Grèce est pour lui trop étroite, il lui faut l'humanité tout entière, mais poétisée, afin qu'elle le suive dans le champ de l'imagination. Le génie romain, grave et positif, vigoureux, mais souvent étroit, dédaigne les théories poétiques pour s'attacher aux faits. Le Capitole est pour lui le centre de l'univers, la civilisation romaine lui paraît un type impérissable, il y ramène tous les peuples, il y renferme l'humanité entière, sans soucis des mœurs, du temps et des lieux.

Le premier livre *des Lois* est le seul où Cicéron ait suivi Platon dans ce monde des idées primitives, où le poète philosophe, plein de mystérieuses inspirations, parcourt les régions les plus élevées de l'idéal et de l'éternel, et encore l'abandonne-t-il bientôt. La philosophie théocratique et rêveuse de l'Athénien était trop hardie pour l'intelligence grave et pour la philosophie pratique du Romain. Et si sa raison est forcée d'avoir encore re-

cours à la Grèce, c'est au portique qu'elle emprunte la plupart des pensées et des définitions du premier livre lui-même. C'est au stoïcisme, en effet, que les Romains, qui voulaient rester fidèles au vieux monde républicain, devaient demander des forces et des encouragements ; ses fortes maximes, ses doctrines rudes et positives avaient quelque chose du génie romain ; et quand la république chancelait, cette philosophie de résignation et de résistance était un appui et une consolation. Même dans le premier livre *des Lois*, c'est le portique qui guide Cicéron ; Platon n'y apparaît que rarement pour le fond, pour les idées ; mais le style est une constante imitation de celui du philosophe grec, et nulle part Cicéron n'étale plus de magnificence, de grandeur et de richesse.

Le deuxième livre n'offre pas les beautés de style et les hautes pensées qui éclatent dans le premier : Cicéron y abandonne les principes fondamentaux du droit pour en chercher l'application dans les lois romaines. Ce livre instruit et intéresse ; c'est que Rome tout entière est là, la Rome religieuse, avec ses augures, ses consécrationes, ses fêtes funèbres. Si les lois religieuses, dont Cicéron nous retrace avec tant de soin les graves et mélancoliques formules, portent l'empreinte de leur origine étrusque, c'est que Rome n'a jamais complètement échappé au patriciat étrusque ; elle s'affranchit bientôt de la domination politique de l'Étrurie, mais elle n'en brisa jamais la domination religieuse.

Dans le troisième livre, Cicéron consacre les premiers chapitres au détail de la constitution politique de Rome ; mais une teinte religieuse colore ce livre, et le magistrat est encore un prêtre. Cependant, malgré le respect avec lequel Cicéron rappelle la sagesse ancienne qui avait réglé avec une si haute prévoyance les institutions et les croyances romaines, il ne peut échapper à l'influence des idées nouvelles qui faisaient chanceler la vieille so-

ciété. Lui, augure après la mort de Crassus, il met en question l'art de la divination; aristocrate, il révèle au peuple le secret du pouvoir! C'est qu'en effet, république et religion tombaient en même temps. L'empire et le christianisme arrivaient; au fond du cœur de tous les hommes d'intelligence, un instinct précurseur, plus fort que leur raison, plus puissant que leurs doctrines sociales et politiques, révélait ces grandes et prochaines révolutions. On assure que cet ouvrage formait cinq livres. Cicéron, dans les trois livres qui nous restent, a parlé de la religion et des magistrats : c'était sans doute par la constitution civile de Rome, que se terminait ce travail si brillant et si précieux.

Cicéron publia aussi, dans le même temps, un traité méthodique sur le droit civil, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. Le besoin d'un traité de droit civil, dégagé de toutes les subtilités du barreau, était senti par tous les bons esprits. Cicéron avait annoncé, dans l'*Orateur*, l'intention d'y travailler. L'ouvrage qu'il publia sur cette matière n'était point un traité complet; il indiquait seulement la route à suivre pour faire un bon livre sur ce sujet.

L'ambition de Pompée, nommé seul consul, chargé seul de l'administration de la république, était satisfaite, et si Pompée n'avait pas craint César, Pompée eût été au comble du bonheur; mais la gloire du vainqueur des Gaules le troublait sur son siège consulaire. Il mit cependant un peu d'ordre dans la ville, et il célébra son mariage avec Cornélie, fille de Métellus Scipion et veuve du jeune Crassus; elle était très-jeune et d'un esprit fort cultivé. Quelques mois après ce mariage, Pompée prit pour collègue, au consulat, son beau-père.

Après la condamnation de Milon, Cicéron eut à plaider deux fois pour M. Sauféius, ami intime de ce client et le chef des meurtriers de Clodius : Sauféius subit deux

accusations. Dans la première, L. Cassius, L. Fulcinius et C. Valérius furent ses accusateurs, en vertu de la loi Pompéia. Célius et Cicéron plaidèrent pour lui, et il fut absous à la majorité de vingt-cinq voix contre vingt-quatre. La seconde accusation, intentée sur les mêmes chefs, devant le questeur Considius, en vertu de la loi Plautia, *de Vi*, fut soutenue par C. Fidius, Cn. Aponius et M. Séius. Cicéron et M. Térentius Varron Gibba furent ses défenseurs, et il fut absous à une majorité de trente-deux voix contre dix-neuf. Il ne reste aucun fragment de ces deux plaidoyers.

On croit que Cicéron publia, vers cette époque, une histoire romaine; mais on n'a sur l'étendue de cet ouvrage aucun renseignement : il est entièrement perdu.

Cicéron, qui n'avait jamais pris la qualité d'accusateur que contre Verrès, vers la fin de l'année 52, après le 10 décembre, accusa Munacius Plancus Bursa, tribun fougueux qui avait été autrefois son client et qui était devenu son ennemi acharné en se liant avec Clodius. De concert avec Q. Pompéius Rufus, son collègue dans le tribunat, il fut un des principaux artisans des troubles qui agiterent la république pendant le troisième consulat de Pompée. Sortis du tribunat le 10 décembre, ils furent accusés tous les deux, Rufus par Célius, Bursa par Cicéron. L'incendie du palais du sénat était le principal crime qui leur était imputé; Bursa comptait sur la faveur de Pompée, qui n'eut pas de honte de faire l'apologie de l'ami de Clodius, et de l'envoyer aux juges pendant l'audience, violant ainsi une loi qu'il avait portée lui-même quelques mois auparavant. Caton ne voulut ni lire cet écrit, ni permettre qu'il fût lu. L'éloquence de Cicéron réussit à faire condamner Bursa à l'unanimité, malgré la protection de Pompée.

L'élection des consuls, pour l'année 51, se fit paisiblement : cette tranquillité fut principalement due à la

modération des candidats Caton , Serv. Sulpicius , qui s'était antrefois mis en concurrence avec Muréna et M. Marcellus. Caton avait la noble ambition , s'il pouvait parvenir au consulat , d'arracher réellement la puissance souveraine aux deux citoyens qui se la partageaient , et sous le poids desquels Caton croyait voir tomber la république ; il voulait remettre au sénat et au peuple cette puissance , afin de raviver les anciennes constitutions de l'empire , et de ressusciter la vieille Rome. Mais Caton s'abusait étrangement ; le passé ne revient pas ; l'humanité avance , mais elle ne recule jamais ; les vieilles constitutions , les vieilles mœurs avaient disparu peu à peu ; de nouvelles mœurs , de nouveaux besoins étaient nés , et , pour rendre à Rome son ancien éclat , son ancienne liberté , la solennité de ses anciennes assemblées du Forum , il aurait fallu de nouvelles lois en harmonie avec les mœurs nouvelles ; et c'est ce que Caton ne comprenait pas. Ce qu'il était loin de prévoir encore , c'est que lui , si respecté , si vénéré pour la sainteté de ses mœurs , pour la fermeté de son âme , pour sa populaire réputation de justice et de loyauté ; c'est que lui , Caton enfin , demandant le consulat au peuple romain , dans cette même place où il avait reçu tant de marques de vénération , dût être refusé. Il le fut cependant ; il brigua lui-même , et n'eut que peu de voix. Claudius Marcellus et Serv. Sulpicius Rufus furent élus. Caton supporta cet échec avec cette égalité et cette grandeur d'âme qu'il devait au stoïcisme qu'il professait ; mais il ne comprit point les causes de l'indifférence du peuple pour sa candidature ; il ne vit pas que ses opinions politiques ne lui permettaient pas d'avoir , sur les masses , une influence réelle. Entre elles et lui , il n'y avait pas un sentiment harmonique , il n'y avait rien de commun. Quand le peuple entier de Rome voyait dans l'avenir ses besoins et ses désirs remplis par de nouvelles institutions ;

quand, impatient du poids de ce qui restait encore de l'ancienne république, il cherchait à se débarrasser de ces loques qui retardaient sa marche vers une transformation sociale dont tout révélait la nécessité; Caton, l'homme du passé, tournait ses regards en arrière; il fouillait dans la vieille Rome, pour y prendre des lois et pour en exhumer des doctrines politiques et sociales, dont le règne était entièrement passé, et qui étaient devenues des théories inapplicables.

Le supplice d'Accon et le massacre des Éburons réunirent toute la Gaule contre César. Les druides et les chefs de clans se réconcilièrent afin de concourir au salut commun. Les Éduens eux-mêmes, ces alliés si fidèles de César, le trahissaient par leurs vœux. Le signal de la révolte partit de la terre druidique des Carnutes. On dit que, répété par des cris à travers les plaines et les montagnes, il parvint le soir chez les Arvernes, qui tenaient au parti aristocratique. Le chef de la coalition qui s'était formée contre les Romains, le Vercingétorix qui avait été choisi, était un jeune homme brave et intelligent. Son père, Celtillus, le chef le plus puissant des Gaules, avait été tué comme coupable d'aspirer à la royauté. Le fils, héritier de la vaste clientèle de son père, et sans doute de son ambition, s'était toujours montré l'ennemi des Romains. Au signal des Carnutes, il prit les armes et appela à son aide jusqu'aux serfs des campagnes. Le plan des peuples soulevés était d'attaquer à la fois, au nord, les légions dans leurs quartiers, au midi, la province romaine, et de rendre impossible le retour de César à son armée. Mais César, qui était en Italie, connut bientôt les premiers actes de la confédération; il devina ses plans et accourut pour en prévenir le succès. Il se porta d'abord vers Narbonne, mit la province en défense, franchit les Cévennes à travers les neiges, et apparut tout à coup au milieu des Arvernes. Le Ver-

cingétorix , déjà parti pour le nord , fut contraint de revenir pour s'opposer aux Romains. César l'avait prévu. Sous prétexte de lever des troupes chez les Allobroges , il quitte son armée , prend à Vienne un corps de cavalerie qui l'attendait depuis plusieurs jours , remonte le Rhône , suit les rives de la Saône , côtoie les frontières des Éduens , dont il commençait à se défier , joint , à Langres , deux légions , et , pendant que les Arvernes croient l'attirer en assiégeant Gergovie (Moulins) , César poursuit sa route , massacre tout dans Genabum. Les Gaulois lèvent le siège de Gergovie , accourent ; mais déjà leur ennemi avait forcé Noviodunum à capituler.

Les confédérés prirent la résolution , pour affamer cette armée dont ils ne pouvaient vaincre la prodigieuse activité et le courage , de brûler eux-mêmes leurs villes et de créer autour d'elle un désert. Cette cruelle résolution est héroïquement accomplie : vingt cités des Bituriges furent complètement détruites ; mais le cœur manqua à ces peuples quand il fallut mettre le feu à Agendicum , l'une des plus riches villes des Gaules : les habitants se jetèrent aux genoux du Vercingétorix pour qu'il la respectât. Les Bituriges l'épargnèrent en vain. César l'assiégea , la prit après de prodigieux efforts , et la ruina de fond en comble.

Les Éduens se déclarèrent contre César , qui fut obligé de faire venir des Germains pour remplacer la cavalerie qu'il perdait par cette défection. Il envoya Labiénus dans le nord , avec quatre légions , contre les Sénonais et les Parisiens ; et lui-même il passa l'Allier , et , avec les six autres légions , il entra dans le pays des Arvernes , et mit le siège devant Gergovie. Bientôt il fut contraint de le lever. Dans cette position , il n'y avait pour lui que deux partis : se retirer vers la province romaine , à travers les neiges , abandonnant Labiénus dans le nord , perdant en un jour le fruit de tant de combats , ou bien pousser au nord afin

de rejoindre son lieutenant. César se tourna vers le nord. Labiénus apprit la levée du siège de Gergovie, et vint lui-même à la rencontre de son chef. Sa position fut un moment critique ; mais il se dégagea par une victoire, et les deux armées opérèrent leur jonction. Les Gaulois poursuivaient César ; ils l'atteignirent. Ils avaient juré de ne revoir leurs foyers et leurs familles qu'après avoir deux fois traversé à cheval les lignes romaines. Le combat fut terrible, et César fut obligé de payer de sa personne. Au milieu de la mêlée il faillit être pris, son épée resta dans les mains d'un Gaulois ; mais le champ de bataille demeura aux Romains.

Les Gaulois tombèrent alors dans un abattement extrême. Le Vercingétorix les conduisit sous les murs d'Alésia, où ils se retranchèrent. César les y suivit, et il n'hésita pas à assiéger à la fois et la ville et l'armée. Le chef gaulois avait envoyé de tous côtés annoncer aux siens qu'il n'avait de vivres que pour trente jours, afin qu'on amenât à son secours tous ceux qui pouvaient porter les armes. Mais César se hâtait d'entourer la ville et le camp gaulois d'ouvrages prodigieux : d'abord trois fossés de cinq mètres de largeur et d'une profondeur égale, un rempart de quatre mètres, huit rangs de petits fossés hérissés de pieux et couverts de branchages, des palissades quintuples, le séparaient des assiégés, et, pour se défendre vers la campagne, il répéta ces ouvrages. Quarante jours suffirent à l'armée romaine pour exécuter ces travaux. Toute la Gaule vint se briser contre ces retranchements, que les légions romaines défendaient à la fois du côté de la ville, où Vercingétorix commandait quatre-vingt millè hommes, et du côté la campagne, où combattait une armée de deux cent cinquante mille hommes. La cavalerie de César sortit une nuit des retranchements, tourna l'armée des Gaulois, et les assiégés eurent la douleur de voir leurs alliés se disperser. Il ne restait plus au

Vercingétorix qu'à capituler : il se désigna au vainqueur comme le seul auteur de cette guerre , et il se livra. Couvert de sa plus riche armure , il monta sur son cheval de bataille , et , après avoir tourné autour de César , il jeta ses armes et son casque à ses pieds sans prononcer un seul mot. Tout ce qui était dans Alésia fut prisonnier de guerre. César donna à chacun de ses soldats un esclave ; il se réserva vingt mille Éduens et Arverniens , afin de regagner par leur moyen l'amitié de ces peuples. Telle fut la fin de cette campagne de géants. Cependant , quelque grande et quelque glorieuse que fût la victoire qu'il avait remportée , de quelque effroi que les Gaulois parussent frappés , César ne les crut point encore domptés. Il résolut de passer l'hiver en Gaule. Il établit son quartier général à Bibracte , et dispersa ses légions chez les peuples voisins. Vingt jours de supplications furent encore décrétés à Rome pour remercier les dieux de ces victoires.

Quand M. Claudius Marcellus et Serv. Sulpicius Rufus prirent possession du consulat , en 51 , il semblait que quelques instants de calme allaient être enfin accordés à cette malheureuse ville de Rome. Clodius était mort , Milon était en exil , et leurs troupes de gladiateurs toujours armés ne couraient plus la ville pour se charger , n'ensanglantaient plus le Forum. Pompée lui-même n'ayant ou ne croyant plus avoir d'intérêt aux troubles civils , les factieux s'étaient apaisés. Tous ceux qui suivaient les idées nouvelles , involontairement se tournaient vers César : c'était lui qu'ils attendaient comme le réformateur de la république. Mais le passage de Pompée au consulat , à cette espèce de dictature qu'il avait exercée pendant un an , avait agrandi le pouvoir de ce citoyen , et lui avait donné surtout des appuis dont il manquait auparavant. Pompée , à deux fois , avait été chargé de réformer l'État ; mais Pompée n'avait jamais rien réformé : il avait replâtré de vieilles lois tombées dans le

mépris, y ajoutant une pénalité plus forte, comme si la véritable force de la loi était dans le poids de la peine qu'elle inflige, et non dans le respect qu'elle doit trouver dans les mœurs du peuple pour qui elle a été faite. Et puis, ces lois qu'il corrigeait, réformait et publiait ensuite, lui-même il les violait ouvertement. Cependant son consulat lui acquit un appui que ses doctrines politiques incertaines ne pouvaient pas lui donner dans le peuple : il devint l'homme du sénat. C'était, dans la prévision d'une lutte entre le vainqueur des Gaules et lui, le moyen de mettre de son côté la légalité. Pompée n'avait ni tête ni cœur, et cependant une adresse remarquable le conduisit longtemps : lui, homme médiocre en quoi que ce fût, il parvint jeune à une grande réputation militaire, que des circonstances heureuses vinrent agrandir à plusieurs reprises. Les hommes ne sont pas seulement heureux ou malheureux, ils sont presque toujours clairvoyants ou malhabiles. Au milieu des intrigues de Rome, l'égoïsme ambitieux de Pompée le conduisait habilement au but. En 52, il avait accepté le titre de consul unique, quoiqu'il ambitionnât réellement celui de dictateur ; mais il ne joua point le pouvoir qu'on lui donnait contre un vain titre qui aurait pu lui être refusé. Il se résigna à administrer, ou plutôt à régner à peu près légalement une année ; mais, en quittant son titre de consul, et quand d'autres consuls lui eurent succédé, il ne laissa pas de conserver un pouvoir qui semblait inhérent à sa personne. Les citoyens en particulier, souvent le peuple en masse, murmuraient, et cependant chacun se soumettait à l'influence de cet homme qui n'était plus investi d'un titre légal, qui résidait hors de Rome à cause de son proconsulat d'Espagne, et qui, simple particulier hors de sa province, avait à ses ordres une armée.

Si César était alors venu à Rome, la guerre civile aurait immédiatement commencé. César était haï du sénat :

ce corps s'était à plusieurs reprises rapproché de Clodius, parce qu'il espérait se faire un instrument de ce fougueux démagogue. Il s'était rallié Pompée, qu'il ne craignait pas; mais cette vieille et croulante aristocratie avait peur de César, dont le génie vaste et haut soumettait tout et commandait à tout. Ce grand homme ne voulait point se commettre au milieu des étroites et égoïstes intrigues qui se tramaient alors dans la ville éternelle; il se proposait, profitant du privilège qu'il avait obtenu, sur la demande de Pompée lui-même, d'être nommé consul quoique absent, de revenir, au bout de ses dix années, prendre possession d'un deuxième consulat. Attentif à conserver la faveur de la multitude, à la mort de sa fille, il avait donné des jeux et un splendide repas à tout le peuple. Il faisait construire à Rome une place magnifique pour laquelle il dépensa quinze millions de notre monnaie; il doubla la paye des légions; il enrichit ses soldats par le butin qu'il leur distribuait. Ses largesses étaient immenses. Ses ennemis disaient à Rome qu'il subjuguait les Gaules avec le fer de Rome, et Rome avec l'or des Gaulois; mais, au fond du cœur de tous les Romains, un sentiment plus noble et plus vrai proclamait, malgré les passions haineuses et jalouses, que son génie soumettait à la fois les Gaules et la république.

Pompée s'aperçut cependant que ce pouvoir dont il jouissait, était incomplet: c'était en quelque sorte un pouvoir matériel, la puissance morale lui manquait. Il vit que César la possédait, et qu'après la conquête des Gaules, quand le grand homme se rapprocherait de Rome avec son armée, il arriverait au pouvoir souverain, comme à une puissance légitime; mais lorsque Pompée voulut miner ce pouvoir moral, il n'était déjà plus temps. N'osant pas se déclarer ouvertement, il jeta en avant le consul Marcellus, homme courageux et ferme, qui, le premier, attaqua César. Marcellus proposa au sénat as-

semblé de révoquer César et de lui ordonner de quitter, au 1^{er} mars, les Gaules. Cette tentative échoua, et le consul Sulpicius, jurisconsulte habitué à respecter les lois, s'opposa à la violation de la loi Trébonia, qui prorogeait ce commandement. Pompée lui-même, toujours dissimulé et toujours manquant de courage pour défendre ses opinions, affecta de blâmer cet affront fait à César, dont les exploits étaient si glorieux et si utiles. Marcellus ne se rebuta point, et essaya de faire retirer à Coma, colonie fondée par César, les privilèges dont elle avait été dotée par ce grand homme. Une deuxième fois il échoua. Pompée, tout en désapprouvant en public la conduite du consul, cherchait à préparer la réussite de ses projets pour l'année suivante. C'est dans cet objet qu'il fit désigner consuls C. Marcellus, cousin de Marcus, et Paulus.

Puis, le 30 septembre, le sénat arrêta qu'au 1^{er} mars 50, on mettrait en délibération ce qui regardait les provinces consulaires (sous cette vague expression, tous ces hommes pusillanimes, qui n'osaient pas nettement formuler leur pensée, entendaient la révocation de César). Pansa et trois autres tribuns firent leur opposition en forme. Un second décret offrait le congé aux soldats de César qui avaient terminé leurs années de service ou qui auraient d'autres raisons pour demander à être congédiés. Peu importait à ces hommes, que des passions égoïstes dirigeaient, que de pareilles mesures pussent compromettre la conquête des Gaules; ils voulaient nuire à César. La gloire de la république n'était rien pour eux au prix de leurs haines : heureusement ils étaient impuissants.

Ce fut cette année que Cicéron fut nommé proconsul en Cilicie : cette nomination était la suite d'un sénatus-consulte du troisième consulat de Pompée, qui décidait que les préteurs et les consuls ne seraient envoyés en province que cinq ans après leur magistrature. Sans pou-

voir politique à Rome , sans influence au sénat , sans popularité , sans véritables amis parmi les chevaliers, Cicéron accepta le gouvernement qui lui était échu , dans l'espoir qu'il aurait quelque occasion d'acquérir une gloire militaire qui raviverait le lustre que sa faiblesse politique lui avait fait perdre. Cicéron désirait faire des conquêtes et revenir triompher à Rome. Notre orateur, toutefois, ne comptait pas sur son génie militaire; mais il choisit pour lieutenants Quintus , son frère , qui s'était distingué dans les Gaules, et Pontinius, qui avait déjà triomphé des Allobroges.

Pourvu de son gouvernement en avril , Cicéron ne quitta réellement l'Italie qu'après le 5 juin ; le 17, il était à Actium ; à Athènes , le 1^{er} juillet : il séjourna plusieurs jours dans cette ville ; passa à Délos, le 11 ; à Éphèse , le 22 ; à Tralles , le 24 ; se trouvait à Laodicée , le 3 août ; et vers le 15, il arriva au camp qu'occupaient ses troupes près d'Iconium.

Nous ne suivrons point le célèbre proconsul dans sa nouvelle carrière d'homme de guerre , quoique avec les lettres que , de sa province , il écrivait à ses amis de Rome , il fût peut-être possible de faire un tableau assez exact de cette campagne. Cicéron n'avait sous son commandement que deux légions fort incomplètes , et un corps nombreux d'auxiliaires Lyciens, Pisidiens et Galates , mais dont la réputation militaire était fort mauvaise. Cependant le proconsul , sur le bruit d'une irruption des Parthes , ne laissa pas d'aller vers eux pour les arrêter, et , ce danger une fois passé , il attaqua , vers le mont Amanus , un peuple de brigands , qu'il défit ; il leur prit plusieurs places fortes et leur capitale , Pindénissus , qui lui coûta cinquante-sept jours de siège. Il reçut de ses troupes , après ces succès , le titre d'*imperator*. Il fit demander à Rome que l'on ordonnât de solennelles actions de grâces aux dieux pour les avantages qu'il avait rem-

portés sur les ennemis. Malgré l'opposition de Caton , elles furent accordées , et dès lors Cicéron espéra l'honneur du triomphe.

Mais si ces misérables succès militaires et ces prétentions au triomphe peuvent jeter quelque ridicule sur le caractère du grand orateur dont nous essayons de faire connaître la vie et les ouvrages , il acquit, dans ce gouvernement , un véritable titre de gloire. Cicéron , nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois , n'avait pas seulement une haute et puissante intelligence ; mais il avait encore une âme noble et pure : elle n'était pas ferme et courageuse comme celle de Caton , et cependant Cicéron était honnête et juste comme Caton , désintéressé autant que lui. La pureté de ses mœurs était exemplaire au milieu de la corruption générale. La douceur de son caractère , qui tenait peut-être à sa faiblesse , faisait de lui un gouverneur de province plus utile à Rome que Caton , dont la rigueur stoïque faisait redouter la vertu , tandis que Cicéron la rendait aimable. En l'admirant , on craignait Caton ; on aimait Cicéron , et l'on avait confiance en lui.

Les peuples furent grandement étonnés quand ils virent arriver sur leurs terres un proconsul romain qui venait pour les gouverner et non pour les piller. Il ne souffrit point , pendant ses voyages , que les villes ou les particuliers fissent aucune dépense ni pour lui ni pour sa suite. Ce consulaire et tout son cortège , qui passaient sans être à charge à personne , étaient une merveille qui excita à la fois l'amour et l'admiration de ces peuples si horriblement foulés par les grands de Rome. Quand il arriva en Asie , une disette désolait ces magnifiques provinces. Sans violence , sans odieuses perquisitions , sans même employer l'autorité dont il était armé , il engagea les Grecs et les Romains à ouvrir leurs greniers pour le soulagement de la multitude affamée.

Il rendait la justice avec une impartialité depuis longtemps inconnue dans les provinces conquises ; il était toujours d'un accès facile , et sa clémence était sans bornes ; il tenait ses assises dans les principales villes de la province ; chacun avait entière liberté de lui porter ses plaintes , et il donnait audience à tous ceux qui se présentaient. Il sut concilier les intérêts des peuples avec ceux des publicains ; il fit payer aux fermiers l'arriéré qui leur était légitimement dû , et la province ne fut ni foulée ni mécontentée. Il ordonna que chacun serait désormais jugé par ses pairs et par ses lois ; les Grecs par des Grecs , les provinciaux par des provinciaux ; et , dans les affaires qu'il jugea lui-même , son équité et sa clémence furent si éclatantes , que nul ne se plaignit , et que , pendant toute l'année de sa magistrature , il ne fit battre personne de verges. La paix et le bon ordre régnaient partout ; la fraude et la violence furent bannies de tous les pays de son gouvernement. L'amour des peuples , pour ce bon et honnête gouverneur , voulut en vain lui élever des statues , des temples et des arcs de triomphe ; il refusa ces témoignages fastueux de reconnaissance servile , et il n'accepta que de simples décrets en son honneur. Cependant Cicéron , entouré d'hommes qu'il rendait heureux , n'était pas heureux lui-même. Dans chacune des lettres qu'il écrivait à ses amis , il renouvelle ses instances , afin que son séjour en Asie ne soit pas prolongé. Il aurait pu , dans cette province , régner heureux et honoré avec la conscience d'être utile aux hommes ; mais Rome lui paraissait le seul point du monde où il pût vivre. C'était à Rome seule qu'il croyait pouvoir exercer une glorieuse influence ; c'est que pour Cicéron , imbu des préjugés de son siècle , à Rome seule il y avait des hommes. Il ne comptait pour rien le reste de l'humanité. « Mon esprit , écrivait-il à Atticus , se trouve ici resserré dans des bornes trop étroites , et mon activité

demeure inutile. Le bel honneur pour moi de juger les affaires de Laodicée pendant que Plotius juge celles de Rome, et de commander deux méchantes légions pendant que notre ami a une si grosse armée ! Ce n'est pas là néanmoins ce qui me touche : mon ambition, c'est le grand jour, le barreau, Rome, ma famille et mes amis. » Et l'impatience qu'il avait d'être délivré de ce gouvernement, qu'il regardait comme une espèce d'exil, augmentait à mesure que le terme approchait. Ses désirs furent satisfaits ; au milieu des troubles auxquels Rome était en proie, on ne songea ni à lui donner un successeur, ni à lui continuer son mandat, et il partit de sa province vers le mois d'août 50.

Avant le départ de Cicéron pour la Cilicie, il avait publié à Rome son livre *des Augures*. Cicéron s'était autrefois beaucoup moqué de la science augurale ; mais c'était avant qu'il comptât lui-même parmi les augures. Depuis, il tira vanité au contraire de l'honneur que lui avaient fait Hortensius et Pompée, en lui ouvrant ce collège de prêtres, où l'appelaient les vœux de tous les membres. Ce fut sans doute un ouvrage qu'Appius Claudius lui avait dédié sur la même matière, qui le porta à composer ce livre, dont nous ne connaissons que deux fragments de quelques mots seulement.

César, malgré toutes les intrigues qui se tramaient à Rome, n'avait pas quitté la Gaule. Rien ne pouvait le distraire de sa pensée de conquête ; pour lui, Rome était dans la Gaule, c'est par cette conquête qu'il devait forcer les Romains à se donner à lui. L'événement, d'ailleurs, justifia sa sollicitude ; les Gaulois méditaient un troisième soulèvement. Ils essayèrent encore de résister à la force et au génie ; mais ils attaquèrent partiellement, afin d'user, en les divisant, les forces d'un ennemi qu'ils n'avaient pu accabler par le nombre. L'impétueuse activité de César déconcerta ce nouveau plan. En plein

hiver, il soumet les Bituriges et les Carnutes ; au printemps, il subjugué les Bellovaques, pendant que Labiénus défait les Trévirien et les Éburons. Fabius et Caninius compriment, dans l'Aquitaine, la révolte qui avait pour chef Dumnaeus. Une seule ville, Uxellodūnum, arrêta longtemps César : c'était un exemple dangereux qu'il fallait punir ; la guerre civile pouvait d'un instant à l'autre éclater en Italie, César n'avait pas de temps à perdre, il fallait frapper d'effroi ces populations : le grand homme, une fois cruel dans sa vie, fit couper le poing à tous les prisonniers. Cet acte atroce termina la résistance ; Marc-Antoine venait de soumettre les Atrébates, et, du nord au midi de la Gaule, la pacification était complète, le silence de la crainte régnait dans ces solitudes qui devaient être un jour la France ! La campagne fut ainsi terminée au commencement de l'été ; mais il restait à César un rôle plus grand que celui de conquérant : c'était celui de civilisateur ; et il y déploya un génie prodigieux. Il lui avait fallu huit années entières pour subjugué les Gaules, une année suffit pour acquérir sur les habitants une influence telle, qu'il changea presque immédiatement leurs mœurs.

Rome descendait toujours plus bas ; ce gouvernement de Pompée la jetait dans un avilissement digne de pitié. Il n'y avait plus, à vrai dire, de véritable gouvernement : consuls, tribuns, sénateurs n'avaient plus aucun pouvoir. Les troubles, qui avaient agité la ville pendant les années précédentes, s'étaient apaisés, on ne voyait plus de combats sur la place publique ; mais ces combats témoignaient encore, du moins, de la vie du vieux gouvernement et des vieilles constitutions qui défendaient leur existence, et cette espèce de paix dont on paraissait jouir prouvait que la lutte avait cessé par l'impossibilité de résister. L'ancien monde romain était mort, et le monde nouveau n'était pas encore né. La société ne se dissolvait pas ce-

pendant, parce que la providence a fait l'humanité pour l'état social, parce que c'est une condition absolue de son existence. La nationalité romaine survivait à ses lois; mais elle se trouvait dans un de ces temps d'arrêt, dans ces jours de transition sociale, inévitables peut-être, où les nations, frappées d'effroi et de stupeur, après avoir détruit le système qui les a conduites pendant des siècles, attendent avec anxiété le système destiné à les conduire à d'autres progrès. Ces démagogues, qui avaient mis tant d'ardeur à miner tout ce qui existait en contradiction avec les mœurs et les besoins nouveaux, sans souci de ce qui devait le remplacer, arrivés au but qu'ils avaient poursuivi avec fureur, sentaient au fond de leur âme que leur mission était remplie. En présence des débris de l'ancien monde, entourés des ruines dont ils avaient jonché le sol, ils restaient sans force et sans courage; muets d'étonnement, incertains de l'avenir, ils attendaient une intelligence réorganisatrice qui vînt donner une impulsion, une direction à leur activité. Tout le parti aristocratique était, comme eux, glacé d'effroi, vaincu, humilié; des lambeaux qui lui restaient aux mains et que la bataille ne lui avait pas arrachés, il ne savait que faire. Lui aussi il attendait qu'un architecte reconstruisit l'édifice social qu'il n'avait pas su défendre, et le rendit propre aux nouveaux besoins qui s'étaient si énergiquement manifestés. Ces malheureux, aveugles obstinés, regardant toujours en arrière, avaient appelé Pompée à leur aide. L'ambitieux Pompée était venu; mais, effrayé lui-même, indécis, sans courage, sans idée, sans génie, il régnait au milieu de ces débris; il nommait des consuls, des tribuns, assemblait le sénat; il présidait les curies, il faisait intervenir des décrets, il entretenait une apparence de gouvernement; mais consuls, tribuns, assemblées et décrets étaient sans force, sans valeur, n'avaient plus aucune influence : c'était, en quelque sorte, une

vaste, mais puérile représentation scénique qui ne remédiait à rien ; c'était une exhumation du passé qui ne pouvait être d'aucune application pour le présent ; et tous, revenus au foyer domestique, se disaient, malgré Pompée et ses semblants de magistrats, que la république n'existait plus.

C'est qu'en effet la république ancienne était morte, et Pompée ne pouvait point la faire revivre. Cet homme n'avait rien de ce qui fait les grands hommes : pas une idée nouvelle ne fermentait dans son cerveau, pas un noble et grand sentiment ne faisait battre son cœur ; c'était un homme tout d'égoïsme et d'ambition. Ce sont les grandes vertus qui font les grands hommes ; le génie meurt dans une âme égoïste, il vit de dévouement. Ce n'est pas pour lui qu'il se déploie et qu'il exécute ces immenses travaux qui frappent d'enthousiasme et d'admiration les contemporains, et qui étonnent la postérité : il n'agit que dans un but humanitaire. Le génie ! c'est l'esprit de Dieu qui vient pousser l'humanité dans le progrès. Pompée n'était qu'un homme, il ne pouvait rien qu'engager une lutte contre l'esprit nouveau. Dans cette lutte, inégale, funeste, sacrilège, qui allait contre les desseins éternels de la providence, qui a fait l'humanité pour le progrès, tout devait lui manquer, et tout lui manqua en effet. Il eut beau, dans son orgueil, frapper du pied le sol italique pour faire naître des armées, il frappa en vain, de partout il s'éleva des ennemis. Impuissant et lâche devant l'homme de l'humanité, ce fut à peine s'il put livrer une bataille, fuir et mourir.

CHAPITRE HUITIÈME.

Au 1^{er} mars 50, Marcellus propose de rappeler César et d'envoyer dans les Gaules un nouveau proconsul. — Le tribun Curion propose de compléter cette motion en ordonnant à Pompée d'abandonner l'Espagne et de licencier son armée. — César parcourt la Gaule pour consolider sa conquête. — A la fin de l'été, il revient en Italie. — Les consuls ordonnent à Pompée de combattre César. — Cicéron arrive en Italie le 25 novembre. — Il ne se déclare ni pour ni contre César. — Un décret du sénat ordonne à César de quitter son armée. — Il passe le Rubicon. — Pompée prend la fuite avec tout le sénat. — Ils s'enferment dans Brindes. — César vient les y assiéger. — Ils fuient en Épire. — César vient à Rome. — Il va combattre le parti de Pompée en Espagne. — Il revient à Rome; douze jours après, il part pour Brindes. — Cicéron avait été joindre Pompée. — Confiance extrême des Pompéiens. — La bataille de Pharsale. — Pompée fuit jusqu'à Alexandrie. — Il est tué en débarquant. — César arrive dans cette ville, où il est vainement attaqué. — Il passe en Asie. — Cicéron abandonne le parti de Pompée. — Marc-Antoine à Rome. — César revient en Italie. — Il passe en Afrique. — Cicéron compose et publie plusieurs ouvrages. — César détruit en Afrique le parti de Pompée. — Mort de Caton à Utique. — César triomphe pour les Gaules, pour l'Égypte, pour le Pont et pour l'Afrique. — Il porte le nombre des sénateurs à neuf cents.

L. Émilius Paulus et C. Claudius Marcellus entrèrent en charge le 1^{er} janvier 50. Ces hommes, qui devaient leur magistrature au bon vouloir de Pompée, étaient les ennemis de César. Les tribuns nommés lui étaient tous contraires, un seul avait en secret promis d'être favorable au grand homme : c'était Curion, homme habile, éloquent et impétueux. Quand, au 1^{er} mars, suivant l'arrêté du 30 septembre 51, le consul Marcellus vint proposer d'envoyer un nouveau proconsul dans les Gaules, Curion prit la parole, loua la proposition; mais il ajouta qu'en rappelant César, il fallait ordonner à Pom-

pée d'abandonner le gouvernement de l'Espagne et le commandement de ses légions. Le peuple, qui comprit facilement toute la pensée de Curion, applaudit à cette nouvelle proposition. Le sénat la repoussa sans prendre de détermination sur celle de Marcellus. Le censeur Appius essaya de flétrir Curion pour venger Pompée ; mais Curion sut résister. Marcellus porta cette affaire au sénat, Curion s'y présenta avec hardiesse, et ce corps n'osa pas condamner un ami de César qu'il haïssait, mais dont il subissait la puissante influence.

Un décret du sénat ordonna qu'une légion de Pompée et une légion de César seraient envoyées en Syrie pour être opposées aux Parthes. Pompée, pour obéir à ce décret, donna la légion qu'il avait prêtée à César : c'était donc deux légions qu'on ôtait réellement au vainqueur des Gaules ; il obéit cependant, et, avec une générosité qui aurait dû frapper de crainte le sénat et Pompée, il donna, à leur départ, à chacun de ses légionnaires, 125 francs. Mais Pompée montrait une présomption puérile ; il ne prenait aucune mesure pour assembler des forces ; il avait en pitié ceux qui craignaient la guerre. Il répondit un jour à un sénateur, qui disait devant lui, que rien ne pourrait arrêter la marche de César sur Rome : « En quelque lieu de l'Italie que je frappe du pied la terre, il en sortira des légions. »

César, au contraire, qui ne méprisait aucun ennemi, mais qui n'en craignait aucun, disposait tout dans la prévision d'une guerre que tout annonçait. Il avait passé l'hiver en Belgique ; au printemps, de la Gaule Cisalpine, il encouragea ses partisans ; puis, pendant l'été, il retourna dans la Gaule, et parcourut ce vaste pays pour consolider sa conquête. Ce n'était plus ce rude conquérant qui, pendant huit années, avait décimé les populations celtiques ; il montrait une extrême douceur, une bienveillance admirable ; on aurait dit un compatriote,

un frère qui venait vers ses frères pour leur apporter les bienfaits d'une civilisation élevée ; il les ménageait, pour les tributs, au point d'exciter la jalousie de la province. Afin d'épargner leur orgueil national, ce tribut fut même déguisé sous le nom de *solde militaire*. Les bienfaits de son administration furent tels, que la Gaule devint presque instantanément romaine, et qu'elle ne fit jamais le moindre mouvement pour se soustraire à l'obéissance de Rome. Mais c'était surtout à César que ces nations étaient attachées : aussi engagea-t-il leurs meilleurs guerriers dans ses légions ; il osa même en composer une légion tout entière, dont les soldats portaient une alouette sur leur casque.

L'élection des consuls pour l'an 49 fut défavorable à César. Servius Galba, qui avait servi sous lui, s'était présenté en vain ; le crédit de Pompée avait fait désigner L. Lentulus et C. Marcellus.

A la fin de l'été, César passa en revue son armée ; il laissa dans le Belgium quatre légions, quatre chez les Éduens, repassa en Italie, où il distribua sa treizième légion dans tous les postes importants de la Cisalpine. En arrivant, il apprit que les deux légions qu'on lui avait ôtées avaient été retenues en Italie par Marcellus et remises à Pompée. Il écrivit au sénat pour se plaindre et demander qu'on ne le privât pas de ce que le peuple lui avait accordé, ou que les autres généraux fussent comme lui obligés de licencier leurs armées. Cette demande amena une délibération. Marcellus voulut prendre les voix séparément sur Pompée et sur César. La majorité retira le commandement à César, et le laissa à Pompée ; mais Curion exigea que le sénat fit connaître s'il voulait que César et Pompée abdiquassent à la fois, et le tribun eut trois cent soixante-dix voix contre vingt-deux. Marcellus, désespéré, rompit l'assemblée, et le tribun fut accueilli par les acclamations universelles du peuple. On

jetait sur lui des fleurs comme sur un athlète victorieux.

Cependant Marcellus, accompagné des consuls désignés, alla trouver Pompée, à qui il dit, en lui remettant une épée : « Nous vous ordonnons d'employer, pour la défense de la patrie, cette épée contre César, et nous vous donnons le commandement de toutes les troupes qui sont en Italie, et le droit d'en lever de nouvelles. » Pompée accepta la dangereuse et fatale mission que les consuls lui offraient. Curion essaya d'empêcher Pompée de lever des soldats ; mais, n'y pouvant parvenir, au moment de quitter le tribunat, il s'enfuit de Rome et se réfugia à Ravenne auprès de César. Parmi les tribuns nouveaux, César avait un ami capable de remplacer Curion, c'était Marc-Antoine, né en 84, jeune homme brave et éloquent, qui avait combattu avec gloire en Syrie, en Égypte et en Gaule.

Quant à Cicéron, parti de sa province dans les derniers jours de juillet ; il était à Side, le 3 août ; il passa à Éphèse, le 1^{er} octobre ; il arriva au Pirée, le 14 ; s'arrêta quelques jours à Athènes ; le 5 novembre, il était à Alysia, près de Leucade ; à Actium, le 7 ; à Corcyre, le 17, où il s'arrêta toute une semaine ; et il arriva enfin, le 25, à Brindes. Il ne rentra point immédiatement à Rome, à cause de ses prétentions au triomphe ; il resta longtemps dans ses maisons de campagne, fort indécis sur la conduite qu'il devait tenir dans les circonstances où se trouvait l'État. « Je n'hésiterais pas à me déclarer, s'il ne s'agissait que des intérêts de la république, écrivait-il à Atticus ; mais je la vois sacrifiée aujourd'hui à l'ambition de deux particuliers.... Lorsqu'il faudra opiner dans le sénat, que direz-vous ? ce que je dirai, le voici en deux mots : Je suis de l'avis de Pompée. Je ne laisserai pas en particulier de le porter à un accommodement ; car il paraît que ce serait fort hasarder, que d'en venir

à une guerre civile.... Il est certain que nous avons affaire à un homme aussi puissant qu'il est entreprenant et hardi. Il aura pour lui tous les gens condamnés et notés, tous ceux qui méritent de l'être, presque toute notre jeunesse, cette populace qui se plaît dans le trouble, des tribuns qui seront fort puissants.... Il ne manque à ce parti qu'une meilleure cause, tout le reste s'y trouve. Ainsi, il n'y a rien qu'on ne doive tenter, plutôt que d'en venir à la guerre, le succès en est toujours incertain, et il ne l'est pas même assez pour nous en cette occasion. »

Pompée et Cicéron se virent le 10 décembre; Pompée se montra dans cette entrevue décidé à faire la guerre à César, et complètement éloigné de tout accommodement. Le 23 décembre, Antoine, qui était déjà entré en charge comme tribun, prononça une invective contre Pompée, et celui-ci, effrayé de la violence du tribun, bien loin de souhaiter la paix, par peur de César, en était venu à la craindre.

Cependant, au 1^{er} janvier 49, C. Claudius Marcellus et L. Cornélius Lentulus prirent possession du consulat. Dès les premiers jours, ils se montrèrent disposés à pousser à bout César. Ce n'est pas que Lentulus eût de véritables doctrines politiques; mais il se persuadait que la victoire ne pouvait abandonner Pompée, et c'était de ce côté que les espérances d'une haute fortune lui paraissaient plus certaines. Aussi, le 7 janvier, un décret du sénat, provoqué par lui, ordonna-t-il à César de quitter son armée, sous peine d'être déclaré ennemi public. Cassius et Antoine s'opposèrent au décret; mais telle était la violence des Pompéiens, des Métellus, de Lentulus et de Scipion, qu'ils chassèrent les tribuns du sénat. Ces magistrats se sauvèrent de Rome, et, sous des habits d'esclaves, se réfugièrent au camp de César, lui apportant la seule chose peut-être qui manquât à son parti, l'apparence de la légalité. Après le départ des tribuns, le sénat distribua les provinces sans opposition; il nomma deux

successeurs à César : Domitius Ahénobarbus eut la Gaule Transalpine , M. Considius la Gaule Cisalpine ; Métellus Scipion fut désigné pour la Syrie.

Les ennemis de César , en chassant les tribuns , le servirent. Il eut la loi pour lui , comme il avait la force morale , l'appui du peuple , du plus grand nombre. Il est vrai qu'il n'avait auprès de lui qu'une légion incomplète ; mais il connaissait ses adversaires , et il espéra les vaincre par sa hardiesse et son activité. Il prit incontinent son parti , rassembla ses troupes , et donna l'ordre du départ. Cette poignée d'hommes s'élança avec enthousiasme à la conquête du monde. Il écrivit à ses lieutenants en Gaule de lui amener ses légions , et il se dirigea vers Ariminium. La plupart des soldats que conduisait César n'étaient pas des Romains : c'étaient des Belges , des Arvernes , des Aquitains , des Germains , des Espagnols même ; mais ce qu'on rapporte de leur ardeur , de leur soif du péril , de leur dévouement à leur chef est merveilleux et paraît incroyable , si l'on ne savait pas que parmi ces hommes terribles il y en avait que César avait sauvés de l'Amphithéâtre. Quand les spectateurs voulaient la mort d'un brave gladiateur , César le faisait enlever de l'arène , et il l'incorporait dans ses légions.

Du côté de Pompée , ce n'était que faiblesse et imprévoyance , des noms glorieux et de vains titres , un sénat , une aristocratie sans appui dans le peuple , le cadavre de la république , Cicéron , Caton , les consuls. Lorsqu'on apprit à Rome que César avait passé la nuit le Rubicon et qu'il s'était emparé d'Ariminium , on connaissait si bien la célérité de sa marche , qu'on le crut aux portes de la ville. A chaque instant on croyait le voir arriver avec ses dix légions. Pompée , qui avait autour de lui plus de troupes que son rival , perdit la tête et prit la fuite avec tout le sénat. Les consuls quittèrent la ville avec tant de précipitation , qu'ils négligèrent les sacrifices et les cérémonies

religieuses que la circonstance exigeait. Lentulus , ayant ouvert le trésor public , ne prit même pas le temps de le refermer. Ils se dirigèrent tous vers la Campanie. Domitius Ahénobarbus , Lentulus et P. Attius Varus , lieutenants de Pompée , se hâtèrent de rassembler des troupes , et Labiénus abandonna le camp de César. Mais le vainqueur des Gaules s'empare sans coup férir des villes de la Toscane et de l'Ombrie ; il chasse d'Asculum Lentulus Spinther , et met le siège devant Corfinium , où Domitius s'était enfermé avec plusieurs illustres sénateurs et trente cohortes. Après sept jours de siège , César se rend maître de la ville , pardonne aux deux consuls , et vient assiéger , dans Brindes , Pompée , qui s'enfuit en Épire avec ses légions , dont il n'a pas osé se servir.

César n'avait pas de flotte pour poursuivre Pompée , et il estimait d'ailleurs à leur juste valeur les ressources militaires que pouvait fournir l'Orient. Après avoir conquis l'Italie en soixante-dix jours , il soumit la Sicile et la Sardaigne par ses lieutenants. Il essaya de gagner Cicéron , qui , pouvant reprendre une haute position en devenant le médiateur entre les deux rivaux , se perdit sans retour en se retirant tardivement dans le camp de Pompée. César entra enfin dans Rome : il s'empara du trésor public , donna le gouvernement de la ville au préteur Lépidus , à Marc-Antoine celui de l'Italie ; C. Antonius eut l'Illyrie , et Cassius la Gaule Cisalpine. César ordonna la construction de deux flottes , l'une dans l'Adriatique , l'autre sur la mer de Toscane. Dolabella , gendre de Cicéron , dut commander la première ; Hortensius , fils de l'orateur , la deuxième. Puis , comme la force réelle de Pompée était en Espagne , César se hâte d'y passer. « Allons , disait-il , combattre une armée sans général ; à notre retour , nous n'aurons plus à combattre qu'un général sans armée. » A son passage en Gaule , les Marseillais lui fermèrent leurs portes. César forme aussitôt le siège

de leur ville, et en abandonne la conduite à Trébonius. Dans l'Espagne Citérieure, il trouva Afranius et Pétreïus à la tête de plus de soixante mille hommes. Cette guerre d'Espagne fut rude ; César souffrit beaucoup de l'âpreté des lieux, de l'hiver et du manque de vivres. Il se trouva quelque temps comme enfermé entre deux rivières ; mais ses habiles manœuvres réduisirent d'abord les légions d'Espagne à la défensive, puis à la retraite ; enfin, les ayant poussées dans des défilés, il les contraignit à capituler. César n'eut qu'à se montrer dans l'Espagne Ulérieure pour la ranger sous sa loi. A son retour en Gaule, il reprit le siège de Marseille et en châtia sévèrement les habitants.

Pendant que César remportait en personne des succès qui devaient faire frémir ses adversaires, ses lieutenants combattaient avec moins de bonheur : Dolabella et C. Antonius furent battus en Illyrie par Octavius et Scribonius Libo. En Afrique, Curion attaque imprudemment l'armée de Juba, et, ne voulant pas survivre à son désastre, il se fait tuer par les ennemis. Mais ces revers peu importants ne compromettaient point une cause que la multitude embrassait. César, nommé dictateur par le préteur Lépide, revient en Italie. A Plaisance, la neuvième légion se révolte ; César la fait rentrer dans le devoir. Arrivé à Rome, il prend possession de la dictature, se fait créer consul pour l'année suivante, et préside à l'élection des autres magistrats. Il se donne pour collègue au consulat Servilius Isauricus. Il soulage les débiteurs par une mesure assez équitable, en ordonnant qu'il serait choisi des arbitres qui estimeraient les possessions des débiteurs, et les transmettraient aux créanciers en paiement, sur le pied de la valeur qu'elles avaient avant la guerre. Il rappelle les exilés, et rend enfin aux enfants des proscrits le droit d'aspirer aux charges publiques. Tout cela fut terminé en onze jours ; le douzième, César abdiqua la dic-

tature , et il partit sur-le-champ pour Brindes , afin de passer en Grèce.

Pendant que César faisait la conquête de l'Espagne, sur les lieutenants de Pompée, Rome et l'Italie étaient paisibles comme si elles avaient été sous un gouvernement légitime. Les consuls, les magistrats légalement nommés, le sénat presque tout entier avaient fui dans le camp de Pompée, et cependant il semblait que rien ne manquât à Rome : preuve irrécusable que les constitutions anciennes étaient sans appui dans les mœurs du peuple, et que depuis longtemps Rome était préparée à cette domination de César qu'une seule légion avait établie contre toutes les légions de Pompée.

Cicéron ne suivit point Pompée en Grèce ; il ne quitta point l'Italie en même temps que les consulaires et le sénat. Toujours décoré du titre d'*imperator*, toujours suivi de ses licteurs, il vaguait indécis et inquiet d'une de ses maisons de campagne à l'autre ; chaque jour écrivant à son ami Atticus, et lui révélant ses craintes et son indécision. En aucun temps de sa vie, Cicéron ne montra un caractère moins estimable et moins loyal : il méprisait Pompée, qu'il avait tant et si bassement loué ; mais il haïssait César, et craignait de l'offenser en se déclarant ouvertement pour Pompée. Les principes politiques de Cicéron n'avaient jamais été bien arrêtés ; il ne se conduisait pas suivant une doctrine complète et dont le but eût été le bien général. Dans tous les actes de sa vie publique, ce célèbre consulaire avait vu d'abord, et, en première ligne, sa position personnelle. C'était pour lui donner du lustre qu'il avait passé dans le camp du sénat, et qu'il s'y était maintenu, quoique essayant de temps à autre de se faire des appuis dans le peuple ; mais ce système de bascule, qui lui avait assez mal réussi pendant que vivait encore la république, ne pouvait plus être suivi après sa chute : il fallait maintenant qu'il

prit un parti. Il aurait bien pu demeurer neutre entre César et Pompée, et jouer le rôle de modérateur, de négociateur de la paix; mais il aurait fallu, pour le remplir dignement, avoir de véritables doctrines politiques, avoir un but arrêté. Cicéron n'y avait jamais pensé; il n'avait rien de cette espèce de génie social qui fait le véritable homme d'État; toute sa politique, à lui, se bornait à avoir un gouvernement dans lequel son admirable talent d'orateur lui donnât une haute influence: c'est pour cela qu'il craignait également la victoire de César ou celle de Pompée. « La victoire nous donnera toujours un tyran... : tous deux veulent régner. Quel état que le nôtre dans la malheureuse guerre qui se prépare! » C'est qu'en effet Rome en était venue là; il n'y avait plus de république, tout était détruit, et le parti de Pompée s'appelait en vain le parti républicain. Si Pompée avait pu vaincre, il aurait, comme César, dû gouverner en maître.

Cependant César, qui avait toujours montré de l'affection à Cicéron; César, qui estimait son talent et qui appréciait son âme et son caractère d'homme, ne cessait d'écrire à ce consulaire; il ne l'engageait point à porter les armes contre Pompée, mais à venir à Rome, afin que l'empire ne fût pas déshérité de son expérience et de son éloquence. Il résolut de le voir et de lui parler. Ainsi, en venant de Brindes, après la fuite de Pompée, il passa par Formies, où était Cicéron; mais il ne put le décider à venir à Rome, et le timide consulaire, craignant d'avoir mécontenté César par sa résistance, prit, au contraire, le parti de passer la mer pour se rendre au camp de Pompée. Cette détermination ne fut pas exécutée immédiatement; il hésita pendant plusieurs mois; il voulut d'abord voir quel serait le succès de la guerre d'Espagne; il pensa ensuite à se retirer à Malte, ou dans quelque autre ville neutre; puis, enfin, le 7 juin 49, i

s'embarqua avec son fils qui venait de prendre la robe virile à Arpinum, et il arriva bientôt au camp, où Pompée le reçut avec joie : Caton seul le blâma d'être venu : « La neutralité, lui dit-il, était le parti qui vous convenait, afin que, s'il se présentait quelque ouverture de paix, vous pussiez faire l'office de médiateur. » Cicéron sentit bientôt, en effet, qu'il n'aurait pas dû venir. Peu propre à la guerre, trop éclairé pour ne pas voir toutes les fautes qui se commettaient, trop orgueilleux pour se taire, il témoigna son mécontentement, et se repentit des engagements qu'il avait pris. Pompée, qui ne l'aimait pas, qui peut-être ne l'estimait pas à cause de ses lâches flatteries, ne lui donna aucune part aux affaires, et c'était pour avoir part aux affaires cependant que Cicéron était venu au camp de Pompée, qu'il regardait comme ce qui restait de cette république où il avait eu tant d'influence. Dès lors, la position de ce grand orateur ne fut qu'un supplice pour lui. Dans le camp où il avait cru retrouver la république et sa haute influence, il ne vit que désordre et anarchie, et il ne trouva que des dédains, des inquiétudes et des dangers, sans compensations pour sa vanité.

Ce fut à Brindes que César prit, le 1^{er} janvier 48, possession du consulat. Il y avait rassemblé douze légions et toute sa cavalerie. Cette armée de César était composée en grande partie de barbares qui s'étaient donnés à lui ; des Belges formaient sa pesante infanterie, l'Arvernien et l'Aquitaine avaient fourni son infanterie légère, ses archers étaient rutènes, sa cavalerie était germaine ; il avait formé sa cohorte prétorienne de vétérans espagnols. César n'avait qu'une flotte insuffisante pour embarquer tant de soldats ; mais rien ne pouvait retarder son passage en Grèce ; il rassembla ses légions et les harangua, leur représentant que la fin de leurs travaux approchait, et qu'elles n'avaient plus qu'un dernier effort à fournir. Puis, dans les vaisseaux qu'il possédait, il entassa vingt

mille hommes et six cents chevaux qu'il confia à sa fortune. Les Pompéiens, maîtres de la mer, auraient pu surprendre cette petite flotte, et couler bas, sans dangers, ces invincibles légions; mais César put passer sans encombre la moitié de ses troupes, et le reste vint ensuite le rejoindre avec le même bonheur. L'incapable Bibulus, trompé deux fois, rencontra, après le débarquement, les vaisseaux de César et les brûla de dépit avec les matelots qui les montaient : ce fut une lâcheté inutile. Le 5 janvier, César avait débarqué près des monts Cérauniens. Pompée étant en Macédoine, César s'empara de toute l'Épire, et attendit que le reste de ses troupes fût arrivé de Brindes; il présenta alors, en vain, la bataille à son rival. Pompée voulait traîner la guerre en longueur. César avait onze légions sous son commandement; mais Pompée, que le sénat, réuni à Thessalonique, avait proclamé seul chef de la république, en comptant ses troupes et les noms fameux qui formaient son état-major, pouvait se croire bien supérieur à son adversaire : c'est qu'en effet, les ressources dont Pompée disposait étaient prodigieuses; avec elles un homme de génie aurait soumis le monde entier, tandis qu'il n'osait pas accepter la bataille. Il avait eu toute une année de loisir pour rassembler ses troupes; il avait tiré de l'Archipel, de l'Asie, du Pont, de la Bithynie, de l'Égypte une flotte nombreuse; il avait exigé de tout l'Orient d'immenses contributions; il s'était fait compter, par les publicains des provinces dont il était maître, de grandes sommes; il avait réuni neuf légions de citoyens romains; il avait beaucoup de recrues de Thessalie, de Béotie, d'Achaïe et d'Épire, auxquelles il avait mêlé d'anciens soldats de C. Antonius; il attendait de Syrie Scipion avec deux légions; il avait, en outre, trois mille archers de Crète, de Lacédémone et du Pont, etc., deux cohortes de six cents frondeurs chacune, sept mille hommes de cavalerie; enfin, Pompée avait joint

à tout cela des Dardaniens, des Besses, des Macédoniens, des Thessaliens et des troupes de divers autres pays.

César entreprit, avec sa petite armée, d'assiéger Pompée dans son camp, d'enfermer dans ses lignes une armée plus nombreuse que la sienne et approvisionnée par la mer. Était-ce mépris de ses ennemis, ou voulait-il forcer Pompée à lui livrer bataille pour se tirer de cette espèce de captivité ? Ce siège traînant en longueur, les soldats de César furent obligés de faire du pain avec de l'herbe ; mais ils ne se décourageaient pas. César décampa cependant, après un engagement partiel où il perdit neuf cents hommes, et il partit pour la Macédoine et la Thessalie, où les vivres ne manquaient pas. On conseillait à Pompée de repasser en Italie ; mais Pompée ne pouvait se décider à abandonner tout l'Orient, le riche Orient, à César. Dans cette armée, où il y avait tant de consulaires, de sénateurs, de chevaliers, de généraux, tous accusaient Pompée de ne pas vouloir vaincre César, qui fuyait ; jusqu'à Cicéron même, tous donnaient des avis.

La confiance des Pompéiens était extrême depuis l'affaire de Dyrrachium, qui avait nécessité la levée du siège par César ; ils étaient si sûrs de vaincre, qu'ils se partageaient déjà les consulats, les préture et mille autres magistratures. Lentulus Spinther, Domitius Ahénobarbus et Métellus Scipion se disputaient sérieusement le grand pontificat, dont César était revêtu. Ces trois aspirants plaidaient leur cause l'un contre l'autre : Spinther et Domitius avaient des titres ; mais Scipion était beau-père de Pompée, et il avait de grandes chances. Tous ces hommes étaient fous d'égoïsme et de personnalité ; voilà pourquoi ce parti, qui s'intitulait le parti des honnêtes gens, n'avait pas de retentissement et d'appui dans le peuple. Cette vieille aristocratie, avide, sans vertus, ne pensait qu'à elle ; chacun de ses membres ne comprenait même pas l'intérêt général : borné à son propre parti,

il ne voyait que lui. Ils se partageaient d'avance le butin, la dépouille de ceux qu'ils croyaient vaincus. L. Lentulus prenait, pour sa part, la maison d'Hortensius, les jardins de César le long du Tibre, et sa maison de campagne sur la côte de Baïes. La vengeance ne les occupait pas moins que l'ambition et la rapacité. Quiconque était resté en Italie devait être traité en ennemi. Les listes de proscription étaient déjà toutes dressées, non par têtes, mais par ordre de personnes. Aveugles ! qui ne cherchaient pas comment ils pourraient vaincre, mais comment ils useraient de la victoire pour assouvir ces passions haineuses et avides qui avaient détruit la république !

Pompée voulait temporiser encore ; il avait peur de César ; il avait peur de sa propre armée ; il la voyait prête, après la victoire, à le déposséder du pouvoir souverain qu'il avait acheté par tant de duplicité et de finesse ; mais il ne fut bientôt plus le maître de refuser la bataille à César. Dès que Pompée se vit forcé d'abandonner son système de temporisation, il reprit toute la présomption qui faisait la base de son caractère. Dans un conseil de guerre, il se vanta de mettre en fuite les légions de César avant que l'on en vînt à la portée du trait. Le moment qu'il attendait était enfin venu, disait-il. César allait tourner vers la Macédoine et pouvait leur échapper. Avec ses sept mille chevaliers romains, il pouvait envelopper l'ennemi par un mouvement rapide, et tailler en pièces la fameuse dixième légion. Labiénus applaudit fort à ce plan ; il affecta de jeter du mépris sur les troupes de son ancien général : César, disait ce transfuge, n'a plus sous ses ordres que l'ombre de ces anciennes légions qui ont subjugué les Gaules ; les vieux soldats ont péri et ont été remplacés par de nouvelles levées faites à la hâte dans la Gaule Cisalpine. Les Pompéiens, excités par ces discours, coururent attaquer César à Pharsale.

Toutefois Pompée rangea ses troupes avec intelligence

et habileté : au centre et aux deux ailes , il plaça tout ce qu'il avait de vieux soldats , il jeta dans les intervalles tous les nouveaux : Scipion était au centre avec ses deux légions ; Lentulus et Domitius Ahénobarbus commandaient les ailes ; Pompée se porta à l'aile gauche avec sa belle cavalerie , ses frondeurs et ses archers. César forma de son armée trois corps : Domitius Calvinus commandait au centre ; Marcus Antonius , à l'aile gauche ; et P. Sylla , l'ancien client de Cicéron , à l'aile droite ; César se mit en face de Pompée , à l'aile droite , avec sa dixième légion , et renforça de six cohortes sa faible cavalerie.

La cavalerie , les archers et les frondeurs de Pompée engagèrent l'action en chargeant la cavalerie de César , qui plia. Au moment où ils s'étendaient vers la gauche pour prendre l'infanterie en flanc , César donne le signal aux six cohortes ; elles s'élancent avec une telle furie , qu'elles arrêtent d'abord la cavalerie triomphante. « Frappez l'ennemi au visage ! criait César , qui connaissait bien la belle jeunesse aristocrate , frappez au visage ! » Elle aima mieux être déshonorée que défigurée , et elle s'enfuit en désordre jusqu'aux montagnes voisines. Les archers et les frondeurs furent taillés en pièces. Au centre , César ordonna à ses soldats de courir à grands cris sur l'ennemi. Les six cohortes , tournant l'aile gauche , attaquèrent les Pompéiens par derrière ; l'infanterie de Pompée , attaquée tout à la fois en front et en queue , ne put résister. Pompée n'attendit pas l'issue du combat ; frappé de honte et d'effroi , à la vue de sa cavalerie en fuite , il rentra dans son camp. Il ne fut tiré de cet état de stupeur que par les cris des soldats césariens , qui vinrent bientôt attaquer ses retranchements. Alors il s'enfuit vers la mer , abandonnant son armée , plutôt dispersée que détruite.

Lorsque César vit la victoire assurée , il ordonna à ses soldats d'épargner les citoyens romains et de ne frapper

que les étrangers. Les troupes auxiliaires de Pompée périrent presque toutes ; mais les Romains , joints par les vainqueurs , demeuraient en place sans crainte et sans péril. Lorsqu'on lui amena Brutus et les autres sénateurs , César les assura de son amitié. Cette victoire de Pharsale , qui le rendit maître de l'univers , coûta peu de sang romain : elle eut lieu le 20 juin 48.

Pompée , toujours fuyant , traversa la Thessalie , arriva à Lesbos , et , suivi de Cornélie , son épouse , et de Sextus , son fils aîné , il fit voile vers l'Égypte , espérant y trouver un asile ; mais , en arrivant au rivage , il fut tué. Photin , le ministre de Ptolémée Dionysios , avait ordonné ce lâche assassinat , et ce furent Achillas , général égyptien , et Septimius , ancien centurion de Pompée , qui l'exécutèrent.

Comme les forces du parti de Pompée n'étaient que dispersées , tandis que César marchait à la poursuite de son rival , les principaux chefs républicains tinrent conseil à Corcyre. Après avoir offert le commandement à Cicéron , qui le refusa , Caton fait voile vers la Libye avec dix mille soldats. Il apprend , à Paliure , promontoire de la Cyrénaïque , la mort de Pompée de la bouche même de Cornélie et de Sextus ; et , prenant alors le commandement de la flotte toute entière , il va joindre Métellus Scipion et Juba , qui se préparaient , en Afrique , à soutenir la cause de Pompée.

Après la bataille de Pharsale , César poursuivit quelques débris de l'année vaincue , les battit , les désarma ; puis il passa en Asie , et déchargea la province de tous ses impôts. Arrivé à Alexandrie , les assassins de Pompée vinrent porter sa tête aux pieds du vainqueur. César eut horreur de tant de bassesse et de lâcheté , et ne put retenir ses larmes. Les conseillers du roi d'Égypte avaient espéré que César leur saurait gré de leur crime , et confirmerait à Ptolémée le titre de roi que lui disputait

Cléopâtre, sa sœur. Trompés dans leurs espérances, ils méditèrent de tirer vengeance du mépris qu'il leur avait montré

Cependant César, regardant Alexandrie comme une ville amie, y entra presque seul, sans défiance; mais à peine fut-il descendu de son vaisseau, qu'il fut accueilli par de grandes clameurs, et qu'il vit la multitude innombrable qui encomrait la plage murmurer à la vue des faisceaux qu'il faisait porter devant lui. Il se logea dans le palais, malgré l'absence de Ptolémée, qui était à Péluse; il fit faire une garde exacte autour de sa personne, et envoya des ordres en Asie pour qu'on lui amenât quelques-unes des légions qu'il avait formées des débris de celles de Pompée : Antoine ramenait en Italie ses vieilles troupes. Il manda le jeune Ptolémée, qui revint incontinent à Alexandrie. Secrètement, il appela en même temps la jeune reine; elle partit aussitôt de Syrie sur un léger vaisseau, suivie d'un seul ami, arriva la nuit devant Alexandrie et s'y introduisit avec adresse. Le lendemain, César fit venir le jeune roi pour le réconcilier avec sa sœur; mais dès que Ptolémée vit Cléopâtre, il s'écria qu'il était trahi. Ses clameurs ameutèrent les gens du palais et bientôt tout le peuple d'Alexandrie. Aussi riche, presque aussi peuplée que Rome, cette ville n'était pas moins fière, et elle était encore plus barbare. Le danger de César était grand; le seul moyen d'apaiser cette révolte, eût été de livrer Cléopâtre; mais César, incapable d'une telle lâcheté, aima mieux soutenir un siège.

Achillas, mandé par Photin, s'approchait d'Alexandrie avec l'armée royale, forte de vingt mille hommes de pied et de deux mille hommes de cavalerie. Le danger allait croissant pour César, qui, n'ayant que trois mille hommes et huit cents chevaux, ne pouvait pas tenir la campagne; il fut obligé de s'assurer de la personne du jeune roi, afin de se faire un appui de son nom contre

les révoltés. Achillas entra dans la ville, s'empara de tous les quartiers, à l'exception du palais occupé par César ; il l'y assiégea même, et cherchait à s'emparer du port où était enfermée la flotte. Ne pouvant la défendre, César la fit brûler ; l'incendie gagna de l'arsenal au palais et consuma la bibliothèque des Ptolémées ; mais enfin César, ayant trouvé le moyen de s'emparer de l'île de Pharos, reçut des secours par mer, rentra en vainqueur dans Alexandrie, et partagea le trône d'Égypte entre Cléopâtre et son plus jeune frère Ptolémée Néotéros : Dionysios ayant péri pendant cette guerre.

Lorsqu'après la bataille de Pharsale, dans le conseil pompéien assemblé à Corcyre, Caton offrit le commandement en chef à Cicéron, le timide consulaire, qui depuis si longtemps déplorait sa venue au camp de Pompée, s'empressa de refuser l'honneur qu'on voulait lui faire, déclarant hautement que, à son avis, ce n'était pas assez de quitter les armes, mais qu'il fallait les jeter. Ces mots excitèrent l'indignation des chefs qui l'entouraient, et le jeune Pompée, tirant son épée, allait en frapper Cicéron, qu'il accusait de lâcheté et de trahison, lorsque Caton s'opposa à cette criminelle violence. Mais notre grand orateur, sauvé de ce péril et ne voulant plus s'exposer à de tels emportements, abandonna le parti de Pompée, et revint à Brindes attendre César. Le séjour de Cicéron à Brindes est une des plus humiliantes époques de sa vie : il y vécut tremblant, consterné, n'ayant plus d'espérance qu'en cet homme dont il avait imprudemment repoussé les avances et qu'il craignait de s'être aliéné sans retour ; réduit à craindre de voir le parti de ses anciens amis se relever, il tomba dans un abattement extrême. A ces sujets réels d'alarmes venaient, comme pendant son exil, s'en ajouter mille autres que créait son imagination. Frappé d'inquiétudes incessantes, regrettant inutilement le passé qu'il s'accusait d'avoir gâté, succombant sous

le poids d'un présent que sa faiblesse rendait misérable, n'envisageant qu'un avenir funeste, toujours mécontent de lui-même, parce que l'égoïsme de sa conduite politique troublait maintenant sa conscience, il écrivait sans cesse à Atticus, demandait à tous des appuis, et attendait en tremblant un gage d'amitié de César, que la guerre d'Égypte retenait loin de l'Italie.

On n'apprit à Rome la bataille de Pharsale que par le bruit public. César s'abstint, par modération, d'en écrire au sénat : il ne voulait ni paraître insulter à Pompée, ni triompher d'un malheur public. Cette nouvelle ne causa dans la ville ni trouble ni étonnement; elle y affermit encore la domination du vainqueur, et tout demeura calme sous l'administration du consul Servilius Isauricus.

César était encore à Alexandrie quand il apprit qu'à Rome il avait été nommé dictateur, non pour six mois, selon l'usage de l'ancienne république, mais pour l'année entière. Il prit possession de cette dignité dans le palais même des Ptolémées. Antoine fut à Rome son maître de cavalerie. Après un séjour forcé de neuf mois en Égypte, César quitte Alexandrie pour s'opposer aux progrès de Pharnace, roi du Bosphore, fils de Mithridate, qui ayant battu quelques troupes romaines avait envahi la Cappadoce et la Bithynie. Chemin faisant, il règle les affaires de la Judée, confirme à Hyrcan II le titre de prince de Judée et la souveraine sacrificature, maintient à Antipater le titre de procurateur, et abolit la forme de gouvernement établie par Gabinius. Arrivé dans la Cappadoce, César remporte sur Pharnace une prompte victoire, et ce prince fugitif périt en combattant contre Asandre, usurpateur du Bosphore. Il enlève ensuite à Déjotarus, roi des Galates, la plus grande partie de ses États, et la partage entre Mithridate de Pergame et Ariobarzane, roi de Cappadoce. La facilité avec laquelle il termina cette guerre lui fit écrire à Rome ces trois mots : *Veni, vidi,*

vici. Dès le lendemain de sa victoire sur Pharnace, César partit pour Rome avec une escorte de cavalerie, ordonnant à la sixième légion de venir en Italie recevoir les récompenses dues à ses glorieux services. Déjà Cornificius et Vatinius, lieutenants du dictateur, avaient entièrement soumis l'Illyrie, et Furius Calénus, après s'être emparé d'Athènes et de Mégare, avait rangé sous les lois de César tout le Péloponnèse.

Depuis le mois de janvier, Marc-Antoine, en qualité de maître de la cavalerie du dictateur, gouvernait Rome. Au lieu de s'étudier à faire aimer la puissance de son bienfaiteur, il la compromettait par la légèreté de sa conduite et par ses excès. Le tribun Dolabella, gendre de Cicéron, d'un autre côté, semblait avoir pris à tâche d'imiter Clodius, et soulevait la multitude en promettant l'abolition des dettes. Antoine favorisa d'abord les projets du tribun; mais le désordre devint si grave, que le général de la cavalerie fut contraint d'abandonner Dolabella, et d'employer, pour ramener le calme, la puissance militaire. Dès lors la terreur remplaça l'anarchie. Sous le gouvernement de ces hommes qui ne comprenaient rien à la révolution qui venait de s'opérer, et qui ne voyaient dans ces choses que le pouvoir tombé dans leurs mains, le fruit des victoires de César, son influence, sa mission sociale auraient disparu complètement pour peu que ce grand homme eût tardé à venir lui-même donner une nouvelle direction à la puissance qu'il avait acquise.

Mais à peine César eut-il mis le pied dans Rome, que tout rentra dans l'ordre; les troubles s'apaisèrent d'eux-mêmes, et le gouvernement fonctionna sans entraves. En l'absence du maître, les lieutenants de César semblaient agir comme s'il n'avait jamais dû revenir; tous leurs actes étaient empreints d'un avide et sauvage égoïsme. Ces hommes n'étaient faits que pour servir d'instruments :

la pensée sociale qui devait les diriger étant absente, ils s'égarèrent; mais quand l'homme de génie fut arrivé, chacun reprit sa mission. César ne punit ni Antoine ni Dolabella; il leur pardonna comme on pardonnerait à des aveugles qui se seraient égarés. L'Italie avait grand besoin de son retour : les soldats se révoltaient; sachant qu'on avait besoin d'eux pour vaincre les Pompéiens en Afrique, ils croyaient tout obtenir. La dixième légion surtout, qui s'était montrée si attachée au grand homme, frappa de mort ses chefs, Cosconius et Galba, mit en fuite Salluste, que César avait envoyé vers elle, puis elle marcha sur Rome tumultueusement.

César mit la ville en état de défense, et presque seul il se rendit au Champ de Mars, où s'étaient arrêtés les séditieux. Il monta fièrement sur son tribunal : ses amis frémissaient; lui, il paraissait calme et froid. Tremblants déjà devant le maître, ces vieux légionnaires n'osèrent parler des récompenses qu'ils avaient exigées; ils ne demandaient plus que leur congé. César les accabla d'un seul mot. « Citoyens, leur dit-il, vous avez assez supporté de fatigues et de blessures; je vous délie de vos serments. Ceux qui ont fini leur temps seront payés jusqu'au dernier sesterce. » Les malheureux furent atterrés de ne plus être appelés soldats : ils le supplièrent de leur permettre de rester avec lui; César fut inflexible. Il leur donna des terres, mais éloignées les unes des autres, leur paya une partie de l'argent qu'il leur avait promis, et s'engagea à payer le reste, avec les intérêts, quand il aurait triomphé avec d'autres troupes. Rentré à Rome, César s'occupa du gouvernement. Il se concilia la multitude, sans toutefois lui accorder ce que Dolabella lui avait promis. Il récompensa ses amis, donnant aux uns des sacerdoces, aux autres des magistratures. Quoique l'année fût bien avancée, il fit nommer consuls Calénus et Vatinius; il nomma des préteurs, parmi lesquels il

plaça Salluste l'historien. Il augmenta jusqu'à dix le nombre des préteurs pour l'année suivante. Il donna à Junius Sulpicius le gouvernement de l'Achaïe , à Brutus celui de la Gaule Cisalpine. Il se fit nommer dictateur et consul pour l'année suivante , prit pour collègue et pour maître de sa cavalerie M. Lépидus , et disposa tout pour passer en Afrique et porter les derniers coups aux partisans de Pompée.

Cicéron avait passé une partie de l'année à Brindes , dans d'horribles inquiétudes. Sur un ordre général de César, qui décidait l'interdiction de l'Italie à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui, Antoine voulut en faire sortir le malheureux consulaire. Cicéron fut obligé de lui faire représenter par ses amis que c'était sur une lettre de Dolabella, écrite en vertu d'un ordre de César, qu'il était venu à Brindes. Il obtint donc la permission de rester; mais il vit son nom publiquement inscrit au nombre de ceux qui avaient fait leur soumission, pendant que beaucoup d'autres faisaient leur paix sans éclat. Malgré cette permission , Cicéron ne pouvait reprendre sa tranquillité d'esprit; il ne recevait aucune lettre de César, et ce silence le tenait dans une si grande perplexité, que Balbus et Oppius , amis de César et de Cicéron , de concert avec Atticus, lui remirent, vers le mois de juin, une lettre qu'ils prétendaient avoir reçue de César; mais Cicéron la trouva si froide et si vague , qu'il soupçonna la supposition , et que cette circonstance, loin de soulager sa douleur, en augmenta encore le poids. Il resta deux mois dans cette inquiétude ; mais, au commencement du mois d'août, il reçut enfin une véritable lettre de César, qui lui redonna la vie. César lui déclarait qu'il voulait qu'il continuât à jouir de toute la splendeur dont il avait été en possession; qu'il lui permettait de conserver le titre d'*imperator*, ses licteurs et ses faisceaux. Cicéron cependant avait encore des moments d'inquiétude.

La facilité avec laquelle César pardonnait à ses anciens ennemis , souvent lui paraissait suspecte ; il appréhendait que ce ne fût un piège. Au retour de César, ces alarmes se dissipèrent entièrement. Cicéron alla au-devant de lui, et il en fut reçu d'une manière si franche et si amicale , qu'il fut persuadé que le passé était réellement mis en oubli. Il revint alors à Rome , et reprit ses travaux littéraires. On ne le voit mêlé cependant à aucun acte du gouvernement , et il ne paraît pas qu'il ait plaidé au barreau.

Il publia une traduction des discours d'Eschine et de Démosthène dans l'affaire de la Couronne, précédée d'une espèce de préface qui nous est seule parvenue sous le titre de *de Optimo genere oratorum*. La traduction est perdue depuis bien des siècles , mais elle existait encore au temps de saint Jérôme. Après tout ce que Cicéron a écrit sur l'art oratoire, ce morceau serait à peu près sans intérêt sans le passage qui nous fait connaître le système de traduction qu'il avait adopté. « J'ai traduit, dit-il, les célèbres plaidoyers que les deux princes de l'éloquence attique, Eschine et Démosthène, ont prononcé l'un contre l'autre. Ce n'est pas l'œuvre d'un interprète, mais d'un orateur ; en conservant le fond de leurs pensées, je me suis appliqué à leur donner une forme et une physionomie plus en rapport avec nos habitudes. Je ne me suis pas cru obligé de rendre mot pour mot, j'ai voulu seulement reproduire le caractère et la force des expressions ; car ce n'est point le nombre des mots que je dois au lecteur, mais leur valeur réelle. » L'autorité de Cicéron, quelque grande quelle soit, ne doit pas entraîner les traducteurs dans une mauvaise voie. Traduire non en interprète, mais en orateur, ce n'est pas traduire, c'est imiter. Le but du célèbre orateur, en traduisant les deux discours qui suivaient le *de Optimo genere oratorum*, était de réfuter par l'exemple

des deux premiers orateurs attiques, les ennemis de son mérite et de son éloquence à l'occasion de cette querelle sur l'atticisme dont parle Quintilien, liv. XII, ch. 10. Plusieurs ouvrages de Cicéron, écrits à la même époque, font allusion à ces disputes. Il s'était formé des orateurs d'une nouvelle école qui affectaient un grand mépris pour Cicéron. Ils le rangeaient parmi les orateurs d'Asie, et réservaient pour eux-mêmes l'épithète d'attiques. Cicéron croyait devoir défendre sa gloire contre ces novateurs.

C'est de cette année que date la publication de la traduction du *Timée* et du *Protagoras* de Platon. Il ne nous reste que des fragments de ces deux ouvrages. Par ce qui nous est parvenu, toutefois, on peut se convaincre que Cicéron avait suivi, pour Platon, le système de traduction qu'il avait employé pour Eschine et Démosthène. Cicéron paraphrase plutôt qu'il ne traduit : il n'a pas même voulu imiter le style. A la simplicité attique où domine le sublime tempéré par la grâce, le Romain a substitué d'orgueilleuses périodes, où les mots sont prodigués avec une fécondité exubérante. C'était en faisant connaître Platon aux Romains que Cicéron se préparait à ses ouvrages philosophiques.

Sur les instances de son fils, qui le pressait de lui répéter en latin les leçons d'éloquence qu'il lui avait données en grec, Cicéron composa un dialogue *de Partitione oratoria*; répondant aux questions de son fils sur les différents sujets de cet enseignement, il en résume ainsi toute la matière et la développe ensuite dans quarante paragraphes. L'art oratoire comprend : 1° le talent de la parole, qui consiste dans les pensées et dans les mots; dans l'art de trouver et de disposer les unes et les autres; 2° la composition du discours, qui comprend quatre parties : la narration et la confirmation, dont le but est l'établissement du fait; l'exorde et la péroraison,

dont l'objet est d'émouvoir ; 3^e la question , qui peut être de deux genres : la question ou thèse générale , et la question particulière ou cause.

Cicéron publia enfin des *Paradoxes* qu'il adressa à M. Brutus : 1^{er}, Il n'est d'autre bien que l'honnête ; 2^e, La vertu suffit pour vivre heureux ; 3^e, Les fautes sont égales comme les bonnes actions ; 4^e, Que tout homme sans sagesse est en délire ; 5^e, Le sage seul est libre , tous les autres sont esclaves ; 6^e, Le sage seul est riche. « J'ai observé, cher Brutus , que M. Caton , votre oncle , lorsqu'il opinait dans le sénat , traitait souvent des sujets importants de philosophie , étrangers aux usages du forum et de la multitude ; mais il avait toutefois l'art de les faire paraître probables aux gens du peuple même.... Je me suis montré plus hardi que Caton lui-même ,... je me suis fait un amusement de réduire en lieux communs des propositions que les stoïciens s'exercent péniblement à prouver dans le loisir de leurs écoles. Comme elles surprennent par leur nouveauté , et sont contraires aux opinions généralement reçues , ils les appellent des paradoxes. J'ai voulu essayer si elles pouvaient soutenir le grand jour.... Cette composition m'a fait d'autant plus de plaisir , que ces paradoxes me paraissent tout à fait socratiques et fort approchant de la vérité. » C'est Cicéron lui-même qui s'exprime ainsi dans une petite préface qui précède ses *Paradoxes*. Malgré le respect que doivent inspirer tous les ouvrages d'un grand écrivain , on peut dire que celui-ci est indigne de son auteur. Les grâces du style ne suffisent pas pour couvrir la pauvreté des idées ; ces lieux communs , comme il les appelle lui-même , ne sont , dans quelques endroits , que des subtilités misérables , et Cicéron y est conduit à émettre des opinions qu'il a réfutées dans plusieurs de ses ouvrages philosophiques.

César partit pour l'Afrique dans les premiers jours de

l'année 46 ; il débarqua près d'Adrumète avec trois mille hommes d'infanterie et cent cinquante chevaux , le reste de son armée avait été écarté de sa route par une tempête. Cette poignée d'hommes fut pendant quelques jours tout ce dont pouvait disposer César dans un pays occupé par une multitude innombrable d'ennemis. Métellus Scipion , beau-père de Pompée, Caton, Varus et Juba , avaient réuni en Afrique tous les partisans de Pompée. Les forces qu'ils avaient rassemblées étaient immenses. Là , comme à Pharsale , les Pompéiens avaient eu toute une année pour se préparer à combattre César : une cavalerie numide innombrable , quatre légions du roi Juba , plusieurs milliers d'hommes armés à la légère , dix légions formées par Scipion , cent vingt éléphants , et plusieurs flottes distribuées le long de la côte , donnaient du cœur aux Pompéiens. Déjà ils avaient repris cette folle présomption qui les avait perdus à Pharsale ; ils menaçaient l'Italie d'une descente ; ils faisaient des courses en Sardaigne et en Sicile ; leurs flottes couraient sur les navires césariens : il fallait que César lui-même vînt se mesurer une fois encore avec cette multitude. Il y courut avec une audace qui ne pouvait réussir qu'à un homme de génie. Presque en débarquant , il battit la garnison d'Adrumète , malgré l'inégalité des forces : trente cavaliers gaulois mirent en fuite deux mille cavaliers maures. César et son escorte , car il n'avait pas encore une armée , étaient cependant dans une situation périlleuse , entourés de tant d'ennemis acharnés ; mais le grand homme ne montra jamais plus d'activité et de génie : il faisait tout par lui-même , jusqu'à conduire ses troupes aux fourrages ; mais peu à peu toutes les forces , avec lesquelles il était parti de Sicile , se réunirent dans son camp , et il eut enfin , sous son commandement , plusieurs légions. Ce n'était point assez pour opposer à tant d'ennemis ; il envoya en Sicile Postumus Rabirius pour chercher d'autres troupes.

Les vivres lui manquaient, et ses ennemis, de tous les points de l'Afrique, se dirigeaient vers son camp pour l'écraser. Au milieu de tant de dangers, il montrait sur son visage un air de sérénité, une assurance de vaincre qui inspiraient la confiance aux plus lâches. A la vue de leur général, pour tous les soldats de César, les périls et les privations étaient oubliés.

Il eut un engagement contre Labiénus : ce transfuge commandait une armée de soixante mille hommes et de dix mille chevaux. César lui tint tête avec quinze mille hommes et quatre cents chevaux, et ne se laissa point entamer. Après ce combat, il se renferma dans son camp pour attendre ses vieilles légions. Elles arrivèrent enfin ; mais Juba avait réuni ses troupes à celles de Scipion, et il fallait tout le génie de César pour vaincre cette immense armée. Il exerça longtemps ses troupes à une guerre nouvelle pour elles, et, quand il fut sûr du succès, il attendit encore que la bataille lui fût offerte. Scipion hésitant, César mit le siège devant Thapsus ; Scipion et Juba le suivirent, et s'établirent dans deux camps différents, à huit milles de la ville. Scipion s'ébranla pour venir au secours de Thapsus, et César s'avança contre l'ennemi en bon ordre et avec toutes ses forces. La fortune lui fut fidèle ; il mit en déroute l'armée de Scipion, et quand les débris du parti de Pompée sans chefs, car Scipion, Pétréius, Afranius et Labiénus avaient pris la fuite, quittèrent leur deuxième camp pour aller chercher un asile dans celui de Juba, ils y trouvèrent César qui venait de s'en rendre maître. Dès lors, la guerre d'Afrique fut terminée. Le parti de Pompée fut entièrement perdu dans cette province : on dit que dans cette bataille où il périt cinquante mille hommes, les Césariens n'en perdirent pas cinq cents.

Caton était resté dans Utique, pour contenir cette ville ennemie des Pompéiens. Le gouverneur de Tha-

pus ayant refusé de se rendre , César laissa devant cette place , pour en continuer le siège , Caninius Rébilus avec trois légions ; il fit investir Tysdrus par Cn. Domitius , avec deux légions , et partit pour aller réduire Utique. Les commerçants italiens de cette ville refusèrent à Caton d'armer leurs esclaves , qui faisaient leur richesse , pour défendre la place. Caton , voyant qu'il n'avait aucun moyen de résister à César , fit échapper les sénateurs qui se trouvaient enfermés avec lui dans Utique , et prit la résolution de se donner la mort. Ils partirent tous ; son fils et Statilius s'obstinèrent seuls , de tous les Romains , à rester avec lui.

Il fit rentrer dans la ville le commun peuple qu'il avait fait camper hors des murs , quand il croyait pouvoir défendre Utique ; il employa , dans les différents devoirs de gouverneur , un nuit entière et la plus grande partie du jour. Rendu chez lui , il rassembla toute sa maison , son fils , les amis qui lui restaient , et solennellement il défendit à son fils de prendre aucune part au gouvernement. Après le bain et le souper , il conféra longuement avec Apollonidès et les Grecs qui ne le quittaient jamais , avec les magistrats d'Utique ; la conversation fut vive , animée , assez gaie , savante , roulant sur des points de philosophie stoïcienne ; puis il se retira et lut , dans son lit , le dialogue de Platon sur *l'Immortalité de l'âme*. Après en avoir lu une partie , il chercha son épée ; ne la trouvant pas sous son chevet , il appela un esclave et la lui demanda. L'esclave ne répondant rien , il se remit à lire en ordonnant qu'on la cherchât. Quand il eut achevé sa lecture , il appela tous ses esclaves , l'un après l'autre , et d'un ton calme , mais haut , il leur déclara qu'il voulait son épée. Indigné de leur désobéissance , il en frappa un au visage si violemment qu'il se blessa lui-même à la main.

Son fils et ses amis arrivèrent alors fondant en larmes ,

le conjurant de se laisser fléchir. Caton se leva , et , lançant un regard plein d'indignation sur son fils : « Brave et généreux fils , dit-il , que n'enchaînez-vous aussi votre père en lui liant les mains derrière le dos , jusqu'à ce que César arrive et me trouve hors d'état de me défendre ? Pour mourir ai-je donc besoin d'une épée ? en retenant mon haleine pendant quelques instants , ou en frappant ma tête une seule fois contre la muraille je puis trouver la mort , si je la cherche. » Ces terribles paroles , dans lesquelles respirait toute la dureté stoïcienne , accablèrent Caton le fils , qui se retira en pleurant. Caton resté seul avec Démétrius et Apollonidès , « Êtes-vous aussi d'avis , leur dit-il , qu'il faille retenir à la vie malgré lui un homme de mon âge , et faire sentinelle autour de lui ? Au reste , je n'ai point encore pris de parti sur ce qui me regarde ; mais je veux être maître d'exécuter la résolution à laquelle je m'arrêterai. Bannissez donc toute crainte ; allez , et dites à mon fils qu'il n'entreprenne point de forcer son père à ce qu'il ne peut lui persuader. »

Démétrius et Apollonidès se retirèrent en silence , et un jeune esclave vint apporter l'épée de Caton. En la recevant , « Je suis maintenant mon maître ! » dit-il ; puis il relut deux fois le *Phédon* , et se rendormit si bien que de la chambre voisine on l'entendait ronfler. Vers minuit , il envoya au port pour s'assurer du départ de ses amis ; il soupira profondément en apprenant que la mer était orageuse ; il appela Cléanthès , son médecin , pour panser sa main ; il se rendormit de nouveau ; mais au bout de quelque temps , il se leva , et s'enfonça son épée dans le corps. Il tomba ; mais sa main endolorie par la blessure qu'il s'était faite en frappant son esclave , avait porté un coup mal assuré. Quand ses amis accoururent à lui , il vivait encore. Cléanthès s'empessa de bander la plaie. Caton muet , regardait fixement sans voir et sans

s'opposer au pansement ; mais dès qu'il revint à lui , il arracha l'appareil , et expira sur-le-champ.

La vieille république mourut avec Caton. De cette grande civilisation , de tous ces hommes qui , en passant sur la terre italique , avaient fait Rome et sa gloire , il était le seul représentant. Seul contre tous , que pouvait-il faire , si ce n'est mourir ? Après sa mort , du vieux monde il ne restait plus rien. Ces Pompéiens dispersés , longtemps ennemis de César , ces meurtriers qui l'assassinèrent lâchement après avoir reçu ses bienfaits , après avoir vécu dans son intimité , n'étaient point des républicains ; ils n'étaient point les représentants du vieux monde : peut-être le croyaient-ils la veille de leur crime ; mais , dès le lendemain , ils prouvèrent à tous que ce n'était pas pour faire renaître la vieille république qu'ils avaient tué le bienfaiteur qui les avait accueillis avec tant de grandeur d'âme. Frappés , comme tous leurs contemporains , de l'insuffisance des vieilles constitutions ; emportés , comme le peuple , comme la multitude , par les mœurs nouvelles , ils maintinrent tout ce qu'avait fait , tout ce qu'avait établi ou ordonné César ; mais l'intelligence qui devait élever le nouveau monde encore dans ses langes , les malheureux ! sous leurs coups , elle avait pris son vol vers le ciel , et tout retomba dans la confusion , la bassesse et le malheur !

La cause des Pompéiens était une cause si décidément perdue , que tous ceux qui l'avaient soutenue en Afrique , Romains et étrangers , périrent fatalement : Juba , après la bataille de Thapsus , avait pris la fuite ; Sabura , son lieutenant , fut défait et tué par Sittius. Juba fuyait presque seul , ne marchant que de nuit , durant le jour se cachant dans les lieux écartés ; il atteignit enfin son royaume , après une marche pénible. Il espérait s'enfermer dans Zama , sa capitale , qu'il avait fortifiée avec soin ; mais ses peuples révoltés lui en fermèrent les portes , et il fut obligé

de se retirer dans une de ses maisons de campagne avec Pétréius, qui l'avait suivi, n'ayant plus, de toute sa puissance, que quelques cavaliers. Lorsqu'il apprit que César s'avancait vers Zama, il résolut de mourir. Pétréius et lui, dans ce dessein, se battirent l'un contre l'autre : Pétréius fut tué ; Juba fut obligé de se faire tuer par un esclave.

Tysdrus et Thapsus ne tardèrent pas à se rendre ; Utique avait ouvert ses portes au vainqueur après la mort de Caton. Faustus Sylla et Afranius, qui s'enfuyaient avec quinze cents chevaux, furent rencontrés par Sittius, battus et faits prisonniers. Métellus Scipion ne fut pas plus heureux : avec douze vaisseaux, il allait gagner l'Espagne, quand il trouva, à Hippone, la flotte de Sittius qui l'enveloppa. Voyant que son vaisseau allait être pris, plutôt que de tomber sous la puissance de César, il se perça de son épée et mourut. Tous les ennemis de César en Afrique étant écrasés, le vainqueur donna quelques jours à la pacification du pays et à la distribution des peines et des récompenses, selon les bons ou les mauvais services qui lui avaient été rendus. Il réduisit la Numidie en province romaine, et en donna le gouvernement à Salluste l'historien ; il donna à Sittius, Cirta ; puis il partit d'Utique le 13 juin, n'ayant employé que cinq mois et demi pour terminer une guerre qu'on croyait si difficile. Il s'arrêta en Sardaigne, d'où il envoya en Espagne une partie de sa flotte et quelques légions, sous la conduite de C. Didius, afin d'arrêter les progrès du jeune Pompée. Il se remit ensuite en mer, et arriva à Rome à la fin de juillet.

Le retour de César dans Rome fut la véritable fondation de l'empire. Avant son arrivée, le sénat avait accumulé sur lui tous les pouvoirs et tous les honneurs ; il avait ordonné quarante jours de fêtes et de réjouissances pour les victoires d'Afrique. Un décret portait qu'au

jour de son triomphe , le char de César serait traîné par quatre chevaux blancs, et que soixante-douze licteurs le précéderaient. César avait été fait dictateur et tribun à vie, et nommé père de la patrie. Enfin, une statue lui avait été décernée dans le Capitole même, vis-à-vis de celle de Jupiter ; sous ses pieds était le globe du monde, et sur la base était écrit : « A César demi-dieu ! »

La flatterie et la crainte eurent peut-être plus de part à tous ces décrets en faveur du grand homme qui avait conquis Rome et le monde , que le dévouement et l'enthousiasme. Le peuple seul aimait César ; l'aristocratie le craignait et le flattait. César accepta tous ces honneurs ; mais il n'en fut pas ébloui , et il parut les mériter, quand il fit connaître au sénat , dans son premier discours , les principes par lesquels il voulait gouverner l'empire. Il commença par rassurer ceux qui craignaient des vengeances ou des proscriptions : « La puissance et la victoire, disait-il, me font une obligation de la clémence. Ne craignez pas que je prenne Sylla pour modèle : je veux être votre chef et non pas votre maître ; je veux vous gouverner et non vous tyranniser. Lorsqu'il faudra vous servir, je serai sénateur ou consul ; je ne serai plus qu'un simple particulier pour tout le reste. »

César exprima les mêmes sentiments devant le peuple entier, et il fut fidèle à ses engagements. Au milieu de tant de combats, César n'avait pas trouvé un instant pour triompher des Gaules ; il saisit ce moment de repos entre les immenses travaux qu'il avait accomplis et les projets plus grands peut-être encore qu'il se promettait de réaliser, pour jouir de cet honneur. Ce fut un spectacle à la fois merveilleux et terrible que ce quadruple triomphe de César ; car il triompha pour les Gaules, pour l'Égypte, pour le Pont et pour l'Afrique. On ne parla nullement de Pharsale, rien ne rappelait Thapsus ou Utique ; c'était de Juba que triomphait César.

Derrière ce char que traînaient quatre chevaux blancs, marchèrent tour à tour les déplorables représentants de l'Orient et de l'Occident : le Vercingétorix des Gaules, que depuis tant d'années on réservait pour ce grand jour; Arsinoé, sœur de Cléopâtre, et le fils du roi Juba. Après ces infortunés, passèrent sous les yeux du peuple romain de malheureux soldats de tous les peuples vaincus. Puis venaient les dépouilles du monde, et, selon l'usage, autour du char du triomphateur, de vieux compagnons de dangers et de gloire chantaient à haute voix des vers qui rappelaient au nouveau demi-dieu qu'il n'avait pas cessé d'être homme. César distribua d'abord aux citoyens du blé et trois cents sesterces par tête; il donna vingt mille sesterces à chaque légionnaire. Ensuite il les traita tous, peuple et soldats, sur vingt-trois mille tables de trois lits chacune. Quand la multitude fut rassasiée de viande et de vin, César voulut la gorger de spectacles et de combats : combats de gladiateurs, combats de captifs, combat naval dans le Champ de Mars transformé en lac; courses du Cirque, jeux scéniques, chasses de bêtes fauves et d'éléphants. Le peuple de Rome put se repaître et se réjouir : le sang coulait à flots dans l'arène, les cris des mourants retentissaient de toutes parts; il aurait pu croire assister à une bataille. Enivrés de joie, des chevaliers et le fils d'un préteur descendirent dans l'arène et combattirent en gladiateurs; un sénateur voulait combattre, César l'en empêcha. Par-dessus l'amphithéâtre flottait, pour la première fois, un immense *velarium* de soie aux mille couleurs, qui défendait le peuple du soleil. Ce *velarium* n'était peut-être pas ce qu'il y avait de moins merveilleux au milieu de toutes ces richesses, de toutes ces profusions, puisqu'il avait coûté son poids d'or.

César avait fait traîner, comme fruits de ses victoires, soixante-cinq mille talents, près de deux cent cinquante

millions de notre monnaie ; peut-être que ses triomphes, ses largesses et ses fêtes dévorèrent cette effrayante somme tout entière. Mais, ces fêtes une fois passées, des soins plus importants occupèrent César. Il fit plusieurs réglemens qui tendaient à réparer les pertes que le peuple romain avait faites, et à lui faciliter les moyens de s'accroître ; il régla le luxe des habillemens ; il renouvela les lois somptuaires ; il donna le droit de bourgeoisie romaine à tous ceux qui viendraient exercer à Rome la médecine ou professer les belles-lettres ou les arts ; il réforma le calendrier ; il remplit les vides que les guerres civiles avaient causés parmi les sénateurs : il porta à neuf cents le nombre des membres du sénat. On a accusé César d'avoir voulu avilir ce corps en y faisant entrer un grand nombre de barbares ; mais les accusateurs du grand homme étaient de ceux qui niaient la révolution qui venait de s'opérer : pour eux, ces chefs gaulois, espagnols ou germains qui, à la suite de César, arrivaient jusqu'au sénat de Rome, n'étaient pas même des hommes ; mais pour celui qui les avait nommés, ils représentaient les parties les plus vivaces de l'empire qu'il fondait, qu'il allait pétrir de ses puissantes mains. Le vieil esprit de Rome était usé ; il fallait, à une ère nouvelle, à une civilisation nouvelle, de nouveaux principes. L'Orient avait versé sur l'Italie ses opinions philosophiques, ses opinions religieuses, ses mœurs : tout cela s'était agité pendant plusieurs siècles dans ce gouffre effrayant de Rome, produisant ce qu'il lui avait été donné de produire ; mais la vie s'en était retirée, et elle n'y avait laissé qu'une confusion morale sans avenir. L'unité nationale, qui fait la force, n'existait plus. Cette multitude qui s'appelait encore le peuple romain n'avait pas une idée morale ou sociale commune. César était allé en Occident chercher des mœurs, des idées et des principes plus simples, afin de régénérer son peuple ; il fallait bien qu'il admit au sénat

les représentants de ces mœurs et de ces idées. Il n'y avait plus, en Italie, que des esclaves et des affranchis. César avait pris, en Gaule, des hommes libres pour régénérer l'armée; il voulut en jeter aussi dans le sénat pour l'anoblir.

CHAPITRE NEUVIÈME.

César part pour l'Espagne. — Cicéron compose ses livres philosophiques. — Il publie *Hortensius*, l'*Éloge de Caton*. — *Les Tusculanes*. — Harangue *pro Marcello*. — Cicéron plaide pour Ligarius. — César en Espagne. — Bataille de Munda. — César triomphe des fils de Pompée. — Mission réformatrice de César. — Cicéron publie *les Académiques*. — *Traité de Finibus*. — *Brutus ou les Orateurs illustres*. — *L'Orateur*. — Cicéron vient au sénat parler en faveur de Vatinius. — *Traité de la Nature des Dieux*. — *De la Divination*. — Rome et l'empire en 44. — Cicéron publie son *traité de la Gloire*. — Une conjuration se forme contre César. — M. Brutus. — Les ides de mars. — Mort de César. — Les conjurés après la mort du grand homme. — Cicéron parle en faveur d'une amnistie générale. — On accorde les honneurs publics à César. — Le testament de César. — Ses funérailles. — Enthousiasme du peuple pour César. — Les assassins quittent Rome. — Antoine gouverne.

Il y avait quatre mois à peine que César était revenu d'Afrique, lorsqu'avant la fin de l'année il partit pour l'Espagne, afin de faire la guerre aux fils de Pompée.

Quant à Cicéron, n'ayant plus d'influence au sénat, il composait alors la plupart de ses écrits philosophiques, ses plus magnifiques titres à la reconnaissance des siècles. Il publia d'abord un ouvrage intitulé *Hortensius* : il ne nous reste de ce livre que des fragments nombreux, mais sans suite. Cicéron nous a lui-même fait connaître l'occasion et le but de cette publication. Lorsqu'il vit l'ancienne forme de la république abolie, César demeuré seul au souverain pouvoir, et ses amis morts ou dispersés, il résolut de chercher des consolations dans l'étude de la

philosophie. Cette carrière nouvelle, à qui nous devons tant d'admirables publications, s'ouvrit par le dialogue intitulé *Hortensius*. Il y discutait l'utilité même des travaux qu'il se proposait de faire. L'orateur célèbre qui donne son nom au dialogue y plaidait la cause de l'éloquence en attaquant la philosophie que Cicéron défendait lui-même, et qu'il faisait triompher au jugement de deux amis présents à l'entretien, Catullus et Lucullus.

Cicéron osa publier l'éloge de Caton d'Utique ; malheureusement, cet ouvrage étant entièrement perdu, il est impossible de savoir jusqu'à quel point cet éloge du dernier des républicains pouvait être un acte d'opposition à la puissance de César. Le dictateur ne s'en fâcha point ; mais, à son retour d'Espagne, il prit lui-même la peine d'y répondre par deux diatribes qu'il intitula *Anti-Caton*. Juvénal trouve un peu longues ces diatribes ; mais Cicéron, qui en parle dans ses lettres à Atticus, n'en dit pas de mal. Il est vrai que César avait mêlé, à ses invectives contre Caton, de grands éloges pour son panégyriste.

De vifs chagrins domestiques vinrent frapper le grand orateur au milieu de ses travaux philosophiques. Après une union de trente-deux années, il crut devoir répudier son épouse Térentia, parce qu'elle avait violé la foi conjugale lorsqu'il était en exil. Térentia soutenait qu'elle était victime d'une passion que Cicéron avait conçue pour sa pupille Publilia, et qu'elle n'était point coupable du crime qui lui était imputé. Pendant que ces tracasseries inquiétaient Cicéron, Dolabella, son gendre, répudia lui-même Tullia, qui mourut quelques jours après à Tusculum, en donnant le jour à un fils.

Ce fut dans ces circonstances malheureuses que Cicéron composa ses *Tusculanes*. Frappé presque à la fois dans ses espérances publiques et domestiques, ce deuil

explique l'idée de ce livre et les solutions données aux questions qu'il y traite : la mort, l'immortalité forment le sujet des *Tusculanes*.

Dans ce livre, comme dans tous ses ouvrages philosophiques, Cicéron puise aux sources grecques ; il expose le pour et le contre de chaque opinion, laissant entrevoir à peine ce qu'il pense lui-même, écrit avec rapidité, disserte avec abondance et subtilité, et semble moins s'efforcer de persuader que de donner le goût des études grecques, la seule gloire que Rome, à ses yeux, dût envier à Athènes. Les *Tusculanes* se distinguent par un ton d'urbanité, dont les grâces faciles et simples ont un charme attachant. Il n'est pas d'ouvrage ancien qui puisse nous offrir plus d'intérêt que celui qui traite l'une des plus hautes questions de religion ou de philosophie, celle de la mort et de l'immortalité. C'est que Cicéron, dans ses *Tusculanes*, ne se montre ni un rhéteur qui se joue de la phrase, ni un philosophe sophiste qui se joue de la raison pour l'égarer, ni un homme du monde qui se joue de la vie ; c'est un sage, orateur, philosophe, homme d'État, citoyen, époux et père, qui a été comblé de tous les dons de la fortune, que le malheur a frappé et qui écrit sous l'inspiration de ces grands et douloureux enseignements.

Cicéron a divisé ses *Tusculanes* en cinq livres. Dans le premier, après une espèce de préface ou d'introduction, il établit que la mort n'est pas un mal, parce que nous sommes immortels. Il prouve d'abord notre immortalité par les témoignages de l'antiquité, par l'accord des peuples ; ensuite, par le raisonnement, en examinant la nature des êtres en général et celle de l'âme en particulier. Ces preuves établies, Cicéron réfute les objections de quelques philosophes, et termine ce livre en invoquant le témoignage des dieux pour montrer que la mort est un bonheur, qu'elle ne peut inspirer de crainte

au citoyen vertueux, et qu'il est doux de mourir pour la patrie.

Dans le deuxième livre, le philosophe examine si la douleur est un mal. Toutes les opinions philosophiques sont entendues : celles des cyrénaïciens, des épicuriens, des stoïciens, des péripatéticiens. Dans le jugement qu'il porte de toutes ces opinions, Cicéron est éclectique, il est l'homme du vrai, l'homme de la raison, du sens commun ; il avoue que la douleur est chose triste, amère, ennemie de notre bonheur ; mais il en proclame la nécessité pour l'homme ; et dans l'homme, il affirme qu'existe la puissance de vaincre cette douleur. La supporter et la surmonter comme il convient, c'est être vertueux.

Dans le troisième livre, Cicéron recommande la philosophie comme la médecine de l'âme. Les maladies de l'âme sont plus dangereuses que celles du corps : employer, pour les guérir, la philosophie, c'est une chose d'autant plus sage, qu'il est plus facile à chacun de nous d'être son propre médecin. Les premiers maux dont il faut nous délivrer, ce sont les chagrins : la philosophie a le moyen de les guérir.

Dans le quatrième, après un exorde dans lequel l'auteur affirme que l'étude de la philosophie est ancienne à Rome, il pose en principe que le sage est libre de passions. On a vu, dans le troisième livre, que le sage n'est sujet ni au chagrin ni à la crainte ; reste à prouver qu'il ne l'est ni au désir ni à la joie : la philosophie guérit encore de ces deux maladies de l'âme. Les doctrines des stoïciens, des péripatéticiens et des platoniciens fournissent les moyens de guérison. Cicéron les juge, les proclame, ou les réfute successivement.

Dans le cinquième livre, Cicéron fait un nouvel éloge de la philosophie : c'est la science de la vie heureuse. Si les passions nous rendent malheureux, la vertu doit nous rendre heureux. C'est en vain qu'Épicure et Mé-

troodore nient cette vérité. Il faut s'en rapporter aux stoïciens et surtout à la nature. La raison est une avec la vertu, la vertu est une avec le bonheur : telle est la leçon suprême de la philosophie.

M. Marcellus, qui avait montré, pendant son consulat, tant d'empportement et tant d'animosité contre César, après la déroute de Pharsale, s'était volontairement exilé à Mytilène, dans l'île de Lesbos; il y vivait absolument retiré, occupé seulement d'études littéraires. Les instances réitérées de son frère C. Marcellus et les lettres pressantes de Cicéron ne purent d'abord l'engager à revenir à Rome faire sa soumission; mais il permit enfin que ses amis fissent des démarches pour obtenir son rappel.

Un jour que le sénat était assemblé sous la présidence de César, Pison Césoninus, beau-père du dictateur, parlant sur le sujet en délibération, prononça, comme il en avait été convenu avec les amis de Marcellus, le nom de cet exilé. Aussitôt C. Marcellus se jeta aux pieds de César et lui demanda la grâce de son frère; tous les sénateurs se levèrent et joignirent leurs instances à celles de Caius. César prit la parole, et se plaignit d'abord assez vivement de la haine que lui avait toujours portée Marcellus; mais il ajouta bientôt que, quelque sujet qu'il eût de se plaindre de lui, il ne refuserait pas son rappel à l'intercession du sénat. Les sénateurs répondirent par des acclamations, et, quoique César ne pût douter des dispositions que ce corps venait de manifester, il voulut recueillir les suffrages dans toutes les formes. Après que tous les consulaires, à l'exception de Volcatius, eurent parlé, Cicéron se leva, et, au lieu d'une simple formule de compliments, dont s'étaient contentés les autres orateurs, il adressa à César le discours intitulé, assez improprement, *pro Marcello*. Depuis que César régnait dans Rome, Cicéron avait gardé le silence dans toutes les

assemblées du sénat, ne voulant ni offenser le dictateur, qui le comblait de marques d'estime et de bienveillance, ni prendre part à un gouvernement qui avait remplacé la république ancienne. Ami de Marcellus, la sensibilité de son cœur ne put soutenir l'épreuve à laquelle le soumettait la grandeur d'âme de César, et il prononça le discours le plus noble et le plus pathétique que la reconnaissance et l'amitié puissent inspirer à une âme élevée et sensible.

La harangue *pour Marcellus* se divise en deux parties. Cicéron, dans l'exorde, fait allusion au long silence qu'il a gardé, et que la reconnaissance lui ordonne de rompre; il exalte les vertus guerrières et les triomphes de César, dont toutefois la clémence est encore plus admirable que les victoires; il rappelle que, dans la guerre, il a toujours fait des vœux pour la paix. Tels furent aussi, selon lui, les sentiments de Marcellus; et c'est par là surtout que cet exilé a mérité la modération du vainqueur. Dans la deuxième partie, l'orateur rassure César s'il a conçu quelques craintes, quelques soupçons : il n'a plus d'ennemis dans une république qui attend de lui seul la fin de tous ses maux; il ne doit pas cependant négliger le soin d'une vie si nécessaire aux Romains; il a fait beaucoup pour sa gloire : il peut encore faire davantage, en rendant impossible le retour de la guerre civile. L'orateur lui garantit, pour cette noble tâche, le concours et l'appui de tous les bons citoyens.

Il y a loin, bien loin, des sentiments exprimés dans ce noble discours à ceux qui firent Cicéron se vanter d'avoir été, quelques mois après, l'un des meurtriers du grand homme qu'il avait loué avec tant de chaleur et d'enthousiasme ! Peut-être serait-il injuste d'accuser le grand orateur d'une lâche duplicité : l'âme de Cicéron était faible, et non pas déloyale. Mais, sans doctrines politiques certaines, sans système complet qui pût diriger toute sa conduite, Cicéron était essentiellement con-

damné à passer d'un parti dans un autre, suivant l'impulsion qui lui était donnée. Le génie, la clémence et l'intelligence sociale de César l'entraînaient vers lui; bientôt après, les rêves de Brutus, cette vertu farouche, ces fausses doctrines morales qui semblaient faire à ce fils l'obligation de frapper son père, séduisirent encore Cicéron, qui crut voir renaître la république après cet horrible sacrifice. Il eut toujours une âme faible, qui ne pouvait pas en elle-même ses déterminations. Sa politique était étroite, toujours désanoblie par l'esprit de parti et par un égoïsme de position que ne s'avouait même pas le grand écrivain; mais il ne se déshonora jamais par le mensonge ou par l'hypocrisie.

Marcellus ne jouit pas de la faveur que César lui avait accordée; comme il se rendait à Rome, il fut assassiné à Athènes par Magius Chilo, qui l'avait suivi dans son exil. Magius Chilo se tua sur le corps de sa victime. Il ne s'était porté à cet acte de vengeance, que parce que Marcellus lui avait refusé de payer ses dettes, et qu'il lui avait exprimé ce refus avec une dureté offensante.

Lorsque la guerre civile éclata entre César et Pompée, Q. Ligarius commandait en Afrique pour le proconsul Considius absent. Le préteur Attius Varus s'étant présenté à Utique, les partisans de Pompée lui déférèrent le commandement de la province. Ligarius céda au vœu des Pompéiens, et servit sous Varus. Bientôt arrivèrent sur la terre africaine Élius Tubéron et Quintus Tubéron, son fils, qui réclamèrent le gouvernement au nom du sénat et de Pompée. Varus refusa de le leur remettre, et les Tubéron retournèrent vers Pompée, et se trouvèrent à la bataille de Pharsale. César vainqueur reçut en grâce les Tubéron, et exila Ligarius. Lorsque le calme fut revenu, les frères de Ligarius, vivement appuyés par Cicéron et par Caius Vibius Pansa, implorèrent du dictateur le rappel de leur frère. César allait l'accorder,

lorsque Quintus Tubéron, qui n'avait pas pardonné le refus qu'il avait essuyé en Afrique, se déclara, dans les formes, l'accusateur de Ligarius. La cause fut portée au forum et présidée par César lui-même. Ce fut Cicéron qui plaida pour Ligarius, le 27 novembre 46.

Cicéron, qui était parent de Tubéron, voulut justifier Ligarius sans rendre Tubéron odieux. Le défenseur et l'accusateur avaient, comme l'accusé, porté les armes contre le juge, et l'accusateur et le défenseur avaient éprouvé la clémence du dictateur devant qui ils parlaient. Cette clémence magnanime fournit à l'orateur ses plus nobles arguments en faveur de Ligarius, et la difficulté de la cause ne servit qu'à faire briller l'adresse infinie de Cicéron. Le style de ce discours a plus de finesse que de force, et moins de pompe que de délicatesse. César, dit-on, s'était assis sur son tribunal avec la résolution de ne pas pardonner. La harangue de Cicéron fit triompher de sa colère l'inépuisable clémence du dictateur, et tomber des mains de César, juge et partie, l'acte de condamnation qu'il avait déjà signé. Ligarius cependant fut, un peu plus tard, l'un des meurtriers de celui dont il avait imploré la clémence. Tels se montrèrent tous ces hommes qui prétendirent par le crime ramener les beaux jours de la république : comme si l'éternelle sagesse qui préside aux choses de ce monde pouvait permettre au mal de devenir la source du bien !

Cicéron publia cette année un ouvrage sous le titre de *Consolation*. Il l'avait composé pour atténuer ou tromper la douleur dont l'avait frappé la mort de sa chère Tullia. Du véritable ouvrage de Cicéron, il ne nous est resté que quelques fragments extraits de Lactance ; celui qui est compris dans les Œuvres de Cicéron fut, selon toute probabilité, composé par un écrivain du xvi^e siècle. Sigonius, qui avait acquis une si grande habitude de la période cicéronienne, que quelques érudits se sont

longtemps crus en droit de déclarer cette question indécise.

Les craintes de Cicéron étaient entièrement apaisées. Comblé d'égards par le dictateur, il vivait dans une grande familiarité avec les plus intimes amis du grand homme ; et, malgré l'intensité de ses chagrins domestiques, il avait repris toute son activité d'esprit. Le forum et le sénat ne lui permettant plus de la dépenser dans les affaires publiques, elle se tourna vers les études philosophiques ; et c'est de ce temps que datent ces traités si curieux que rien au monde ne pourrait remplacer.

Pendant le séjour de César à Rome, les forces de Cnéus Pompée s'étaient considérablement accrues en Espagne. Une circonstance particulière avait favorisé le fils de Pompée dans cette province : lorsque, dans la première année de la guerre civile, César avait soumis l'Espagne, il laissa le commandement de la Lusitanie et de la Bétique à Q. Cassius Longinus, homme de courage et de tête, mais violent, emporté, avide et injuste. Ce gouverneur eut bientôt autant d'ennemis qu'il gouvernait d'Espagnols. Il voulut alors s'attacher les légions ; mais ses largesses amenèrent des exactions, et la haine s'augmenta. Malgré ce qu'il faisait pour ses soldats, son avidité et sa violence lui aliénèrent une partie de ces légions auprès desquelles il cherchait un appui contre les haines qu'il avait soulevées. Au moment où il se préparait, suivant les ordres de César, à passer en Afrique pour occuper Juba, une conspiration éclata contre lui. Longinus, attaqué en plein jour au milieu de Cordoue, fut frappé de deux coups de poignard. Il guérit cependant de ses blessures, et punit du dernier supplice ses meurtriers. Mais le nombre des conjurés était grand, et, deux légions qui avaient appartenu à Pompée ayant passé du côté des révoltés, ils se déclarèrent hautement contre César.

Marcellus, gouverneur de l'Espagne Citérieure, ar-

riva dans la Bétique avec des forces considérables , qui apaisèrent les troubles. Longinus quitta l'Espagne et périt dans un naufrage. Mais le calme n'était qu'apparent , l'agitation avait été profonde , les haines , un moment assoupies , se réveillèrent ; les conjurés envoyèrent une députation à Scipion en Afrique ; ils soulevèrent une partie de la province et des légions. Cnéus Pompée étant venu pour régulariser ce mouvement , il se trouva bientôt à la tête d'une armée ; il la grossit d'esclaves , de barbares , et , en peu de temps , il la porta à treize légions. Après la défaite de Métellus Scipion en Afrique , Cnéus reçut encore de nouvelles forces ; Sextus , son frère , Labiénus et Varus lui amenèrent des vaisseaux , et il put combattre avec avantage les lieutenants de César. Dès lors Didius , Q. Fabius et Q. Pédius ne pouvant résister à un ennemi si puissant , appelèrent leur général pour sauver la province.

Avant la fin de l'année 46 , César quitta donc Rome , il fit partir quelques troupes pour l'Espagne ; mais il ne les suivit point , selon son habitude , il prit le devant , et vingt-sept jours après son départ il arrivait à Obuléo , près de Cordoue. La rapidité d'un semblable voyage surprit amis et ennemis. Pompée avait déjà concentré ses forces dans la Bétique , abandonnant tout le reste de l'Espagne. La seule ville d'Ullia , dans cette partie de la province , tenait encore pour César ; il en fit le siège. L'arrivée de César n'effraya point Cnéus ; il ne leva point le siège d'Ullia. Jeune et brave , il espérait vaincre et venger son père ; mais ses espérances furent bientôt déçues. César introduisit du secours dans la place et s'avança vers Cordoue , où s'était enfermé Sextus Pompée. Sextus effrayé , implora le secours de son frère , qui fut obligé d'abandonner le siège d'Ullia. Alors César marcha droit à lui , jeta , pour le joindre , un pont sur le Bétis , et présenta la bataille à Cnéus , qui la refusa. Ne pouvant engager une action générale , il abandonna l'ennemi

pour faire le siège d'Atéga, la plus forte place de Pompée. Malgré l'hiver et le voisinage d'une puissante armée ennemie, la ville se rendit le 19 février. Forcer l'ennemi à lever un siège, prendre une place forte en sa présence, c'étaient là de glorieux avantages; mais, comme en Grèce, comme en Afrique, il fallait à César une bataille pour terminer la guerre. Il serra de près l'ennemi, et les deux armées, se côtoyant, se harcelant sans cesse, arrivèrent enfin près de Munda. Ce fut le 17 mars que Cnéus se déterminà à risquer une action. Il était minuit quand César apprit que l'armée ennemie était rangée en bataille à peu de distance de son camp. Pompée avait placé ses treize légions sur une hauteur défendue d'un côté par un marais impénétrable, et son armée s'appuyait sur Munda, qui lui assurait une retraite; mais rien ne pouvait arrêter César : voyant les Pompéiens rester prudemment sur la colline, avec ses huit légions, il monta vers eux. La victoire parut d'abord abandonner les drapeaux qu'elle avait suivis quatorze ans : vieux soldats, nouvelles légions, lâchèrent pied. César accourt pour réparer le désordre; de la voix il anime ses soldats; il les presse en vain, l'ascendant de cet homme invincible n'enfante plus de prodiges! ses encouragements, ses prières, ses reproches, ses menaces ne sont pas entendus. César ne reconnaît plus ses vétérans : ils restent mornes et immobiles. La déroute semblait si imminente, qu'il eut un moment l'idée de se poignarder sous leurs yeux; mais enfin, mettant pied à terre, armant son bras d'un bouclier de fantassin, il dit aux tribuns des soldats : *Je veux mourir ici*; et il s'avança jusqu'à dix pas des Espagnols. Tribuns et soldats le suivirent, et César avait retrouvé ses compagnons de gloire. La fameuse dixième légion fit des efforts incroyables; l'armée, un moment ébranlée, se reforma tout entière. La bataille cependant dura tout le jour, et ce ne fut que vers le soir que,

le trouble et la terreur s'étant emparés des Espagnols, les vainqueurs épuisés purent camper sur le champ de bataille, derrière un retranchement de cadavres. La victoire fut complète : trente mille Pompéiens restèrent sur la place. Labiénus et Varus périrent dans le combat avec trois mille chevaliers romains. Les aigles des légions, presque tous les drapeaux, les faisceaux de Cnéus, furent pris. Cette bataille termina la guerre civile. Cnéus Pompée ne survécut pas longtemps à sa défaite. Il tenta de se sauver avec quelques soldats vers ses vaisseaux ; mais, dans sa fuite, attaqué, battu par ceux qui le poursuivaient, blessé à l'épaule et à la jambe gauche ; il se démit encore le pied, et, ne pouvant ni monter à cheval ni souffrir la litière, il fut contraint de se cacher dans un antre écarté. Sa retraite ayant été découverte, il y fut tué, et sa tête apportée à César le 12 avril. Sextus fut plus heureux. Ayant appris à Cordoue la perte de la bataille de Munda, il sortit de la ville, s'enfonça dans les montagnes de la Celtibérie, y demeura quelque temps inconnu, et ne reparut qu'après la mort du dictateur.

César n'exerça point de vengeance contre ceux qui avaient pris parti pour les enfants de Pompée ; il pardonna à tous. Son inépuisable clémence ne se démentit pas ; mais l'Espagne fut mise à contribution. Après avoir réglé les affaires de cette province, César revint à Rome avec son neveu Octave, qui était venu le joindre après la bataille de Munda, et qu'il s'attachait à produire comme son fils adoptif ; il arriva au mois d'octobre, ayant composé dans le voyage ses deux *Anti-Catons*, qu'il publia en opposition au *Caton* que Cicéron avait écrit et publié peu de jours avant le départ pour l'Espagne.

De retour à Rome, César, pour la première fois, ne craignit pas de triompher sur des citoyens, sur les fils de Pompée. Ce triomphe fut triste et sombre. La magni-

ficence des fêtes qui l'accompagnèrent, n'excita aucun mouvement de joie parmi le peuple. L'absence de César pendant près d'une année lui avait nui dans l'esprit de tous. Quand Rome était gouvernée par ses amis, la réforme sociale que lui seul comprenait ne faisait aucun pas. Les vaincus ne voyaient qu'une servitude sans espoir, et les vainqueurs eux-mêmes, désenchantés de la guerre civile, sentaient qu'il manquait encore beaucoup à l'œuvre à laquelle ils avaient participé, et ils étaient inquiets de ce qui leur serait encore imposé d'efforts. Tous étaient fatigués, tous, jusqu'aux soldats eux-mêmes, qui avaient failli se laisser vaincre devant Munda. Quelquefois César, lui aussi, semblait éprouver une certaine émotion. Tant qu'il ne lui avait fallu que des bras, il avait trouvé de nombreux instruments ; maintenant que pour son œuvre il lui fallait des intelligences, nul ne répondait convenablement à son appel. Dans ses conseils intimes, au sénat, son génie dépassait la portée de tous ces hommes, il effrayait au lieu d'éclairer, et dans l'aristocratie romaine il n'y avait plus que des esclaves tremblants devant un homme qui appelait des aides et des amis. On l'accablait d'honneurs inusités qu'il acceptait sans dédain et sans joie. Il ne restait plus rien du parti de Pompée, chefs et soldats étaient entièrement soumis ou tués. César, seul vainqueur, n'avait plus besoin de ces honneurs inutiles. Ce siège d'or, cette couronne d'or, n'étaient rien pour César ; une statue entre Tarquin le Superbe et l'ancien Brutus, le droit d'être enterré dans l'enceinte sacrée du *Pomoerium*, n'ajoutaient ni à sa gloire ni à sa puissance : César n'avait point désiré ces honneurs presque sinistres, qui cachaient peut-être une lâche et perfide politique. Mais César ne soupçonna rien, ne vit rien ; poussé dans sa voie par la Providence, il ne pensait qu'à sa mission sociale. Un sentiment intime lui disait que la paix du monde tenait à sa vie ! Il croyait

d'ailleurs n'avoir pas d'ennemis, lui l'homme de l'humanité, qui avait tant pardonné. Il ne voulut plus de gardes. On venait d'élever un temple à la Clémence ; il crut à la reconnaissance, prêtant aux hommes des vertus, afin de les préparer à une régénération. Sans armes, sans cuirasse, il se promenait dans Rome au milieu de ces grands parmi lesquels il avait tant d'ennemis cachés ; ennemis d'autant plus haineux, qu'ils avaient été assez lâches pour implorer de lui leur grâce et se faire ses flatteurs. Le grand homme ne songeait pas aux soins de sa vie ; son âme immense roulait bien d'autres pensées : il voulait consommer son grand ouvrage, accomplir sa mission réformatrice ; sur les débris du vieux monde, il voulait asseoir les bases d'un monde nouveau ; il voulait réunir dans un code les lois de l'empire, et les imposer à toutes les nations ; il projetait d'élever au milieu du Champ de Mars un temple immense capable de recevoir les états généraux du monde ; au pied de la roche Tarpéienne, un amphithéâtre gigantesque ; à Ostie, un port magnifique. Il voulait concentrer dans une bibliothèque tout ce que l'esprit humain avait enfanté ; il relevait Capoue, Corinthe et Carthage ; il voulait joindre les deux mers, en perçant l'isthme de Corinthe. Mais ce n'était pas assez d'avoir ajouté tout l'Occident à l'empire ; César projetait de pénétrer dans la haute Asie, domptant les Parthes et renouvelant les conquêtes d'Alexandre. On dit qu'il avait le projet de revenir par le Caucase, incorporant à l'empire, en passant, les Scythes, les Daces et les Germains. Alors l'empire romain, embrassant dans son sein toute nation policée ou barbare, touchant de toutes parts aux limites du monde connu, n'aurait pu rien craindre du dehors ; il eût été réellement l'empire universel, éternel. Des lois uniformes l'auraient régi, la vie politique serait partie de Rome ; mais elle aurait atteint, en rayonnant, jusqu'aux limites du monde. Autrefois il n'y avait des hommes qu'à

Rome; après le règne de César, il y en aurait eu en tous lieux. Ce grand homme voulait réhabiliter l'humanité; à une distance immense sans doute, César aurait été le précurseur du Christ, dont les jours arrivaient.

Pendant que César poursuivait son œuvre en Espagne et frappait d'un dernier coup le parti de Pompée, Cicéron poursuivait ses travaux littéraires et philosophiques. Il les interrompit pendant quelques jours toutefois, pour épouser Publilia, dont la fortune devait rétablir la sienne; mais, comme si toutes les actions dont le mobile est l'égoïsme devaient apporter le mal, cette union disproportionnée devint insupportable au vieux consulaire dès les premiers jours. Publilia s'était réjouie de la mort de Tullia, et Cicéron répudia cette nouvelle épouse.

Il publia d'abord les *Académiques*. Il paraît, d'après plusieurs passages de Cicéron, qu'il y eut deux éditions de cet ouvrage. La première, divisée en deux livres, avait pour interlocuteurs Catulus, Hortensius et Lucullus. L'auteur ayant reconnu sans doute que la matière se prêtait mieux à une division en quatre livres, refit son ouvrage sur ce plan, et se mit lui-même en scène avec Varron et Atticus. Le temps nous a conservé les deux éditions, également incomplètes. De la première, nous n'avons plus que le deuxième livre tout entier; et de la deuxième, il ne nous est resté qu'un fragment du premier, qui contient l'histoire des doctrines académiques jusqu'à Arcésilas.

L'Académie se rattachait, par Platon, à Socrate, et par Socrate à l'école ionique; l'école italique de Pythagore était fille de l'école ionique; le rationalisme incomplet de Pythagore fut le père de l'idéalisme de Xénophane, de Parménide et de Zénon, qui, ne trouvant rien de certain dans l'empirisme ionique et dans les combinaisons numériques des pythagoriciens, se réfugiant dans le sein du moi, nia la réalité objective, et enfanta le scepticisme.

Alors apparurent les sophistes discourant de tout, prouvant tout, réfutant tout, confondant à dessein le vrai et le faux, le bien et le mal. Socrate, disciple d'Anaxagore, vint enfin, et, effrayé de voir tout prêt à se dissoudre, religion, vertu, ordre social, il se replia sur lui-même, afin d'y découvrir le critérium de la vérité. Socrate, lui aussi, parut professer le scepticisme; mais il l'opposait aux erreurs accréditées, afin d'arriver à la vérité. Il circonscrivit la philosophie dans les limites de la conscience, et l'accoutuma à s'occuper des devoirs de l'homme et du citoyen.

De l'enseignement de Socrate naquirent plusieurs écoles; celle de Platon porta le nom d'Académie. Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon, Cratès et Crantor composèrent l'ancienne Académie; Aristote fonda le péripatétisme.

Dans le premier livre des *Académiques*, Varron présente le tableau des doctrines que professaient ces deux écoles opposées dans les termes, mais d'accord sur le fond. Aristote admet, comme Platon, la double existence de l'homme et du monde sensible; il s'élève à ces principes nécessaires, immuables, éternels, dont l'existence ne peut dépendre de l'activité capricieuse du moi ou des phénomènes passagers de la nature extérieure. Toutefois, lorsqu'il s'agit de l'application de ces principes, Aristote recule devant les difficultés de l'ontologie, tandis que Platon prend hardiment son essor dans le monde des idées, et atteint jusqu'à l'Éternel, substance et cause de tout ce qui existe.

Varron place le fondateur du stoïcisme dans l'ancienne Académie, parce qu'il n'apporta aucun changement à la morale et à la physique de cette école; il avoue cependant, quant à la logique, qu'il donna plus d'importance au témoignage des sens. Mais ce que Varron ne dit pas, c'est que la logique de Zénon était une conséquence de

ses études naturelles ; il avait tout réduit à la matière ; il dût tout rapporter à la sensation , et ce matérialisme étroit le jette à une immense distance des sublimes théories de Platon.

Cicéron prend la parole après Varron , pour faire l'histoire de la deuxième et de la troisième Académie. Il commence par Arcésilas , qui soutint que la sensation ne peut produire ni la certitude , ni même la probabilité. Cicéron s'efforce d'enter cette doctrine sur celle de Platon , de Socrate et des Ioniens. Arcésilas se donnait lui-même comme académicien ; mais , malgré Cicéron , il est manifeste que ce pyrrhonisme n'est pas le fils légitime du spiritualisme de la première Académie. Le texte est interrompu , après quelques mots consacrés à ce chef de la deuxième Académie , au moment où Cicéron commence à parler de Carnéade qui fonda la troisième ou la nouvelle Académie.

Le deuxième livre des *Académiques* qui est , ainsi que nous l'avons déjà dit , la dernière moitié de l'ouvrage , d'après la première édition , est tout entier consacré à l'examen de la grande question de la certitude , fondement de toute logique. S'il était permis de rechercher quel avait pu être le plan de Cicéron dans la deuxième édition de ces dialogues , on pourrait dire qu'après le premier livre , c'est-à-dire après l'histoire des différentes doctrines académiques , le deuxième livre traitait de la morale ; le troisième , de la physique , et le quatrième , de la logique , et ne différait que par la forme du Lucullus que nous allons brièvement analyser.

En rapprochant plusieurs passages de ce livre , on reconnaît que Catulus , dans le dialogue précédent qui portait son nom , avait exposé l'histoire des systèmes qui s'étaient succédé dans l'Académie et celle des innovations introduites par Philon. Hortensius avait opposé à ces doctrines , empreintes de scepticisme , les opinions

d'Antiochus, empruntées au Portique ; puis Cicéron avait combattu le dogmatisme d'Antiochus.

Lucullus prend la parole dans le deuxième livre ; il avait eu des relations intimes avec Antiochus , et il traite, d'après ce philosophe, la question du témoignage des sens et de la certitude qui en résulte. Cicéron lui répond et déploie toutes les richesses de son érudition pour soutenir le probabilisme de Carnéade : telle est la conclusion de cette controverse. Cicéron arrive au probabilisme, c'est-à-dire à la négation de toute certitude ! C'est que Cicéron ne voit pas le nouveau monde qui s'avance sur les ruines de l'ancien ; il assiste à la dissolution de la société antique, et, jetant ses regards sur le passé et sur le présent, il ne voit de certitude nulle part, l'espérance lui manque, il doute de tout ; c'est qu'en effet, au milieu des révolutions qui précèdent les ères nouvelles, pour l'homme qui n'a pas une foi entière à la sagesse éternelle et à l'avenir de l'humanité, il n'y a plus de refuge que dans le stoïcisme, si cet homme est ferme comme Caton ; ou dans le doute, si son âme est faible comme celle de Cicéron !

Vers le mois de juin, Cicéron avait déjà mis la dernière main à son traité *de Finibus*, en cinq livres. Cette idée d'un bien suprême, comme but final de la vie, auquel devait aspirer toute créature humaine, a beaucoup occupé les anciens. Chaque école, suivant son système, exposait sa voie, ses moyens et son bien suprême, et cette question, qu'il n'était pas donné à l'antiquité grecque de résoudre, restait en proie à d'interminables disputes entre les philosophes. Dans le traité *de Finibus*, Cicéron passe en revue et discute les principales opinions des philosophes sur le bien suprême. Voilà ce que dit Cicéron lui-même du plan de ce livre, dans une de ses lettres à Atticus, le 30 juillet 45 : « Les dialogues que j'ai faits depuis peu sont à la manière de ceux d'Aristote, où parmi les personnages il joue toujours le premier rôle.

C'est ainsi que dans les cinq livres *de Finibus*, que je viens d'achever, je fais expliquer la doctrine des épicuriens par L. Torquatus, celle des stoïciens par M. Caton, et celle des péripatéticiens par M. Pison; et je leur réponds tour à tour. Je fais parler des personnes qui ne sont plus en vie, afin de ne point faire de jaloux. » Cet ouvrage était adressé à Brutus.

Cicéron fit l'éloge funèbre de Porcia, la sœur de Caton : il le publia au mois de septembre ; mais ce discours est entièrement perdu.

Le temps a heureusement conservé le dialogue intitulé *Brutus*, sur les orateurs illustres, qui fut rendu public cette année, mais qui avait peut-être été écrit en 47, puisque Brutus y est désigné comme prêt à partir pour son gouvernement de la Gaule. Ce dialogue n'a que trois interlocuteurs : Brutus, Atticus et Cicéron. De Périclès à Démétrius de Phalère, de Junius Brutus à Hortensius et à Cicéron lui-même, tous les orateurs grecs et romains sont passés en revue ; leurs qualités, leurs défauts, les nuances qui distinguent leur talent, sont appréciés avec une admirable justesse.

Après le *Brutus*, Cicéron donna au public de Rome l'*Orateur*, livre qu'il adressait encore à Brutus. D'après les critiques les plus distingués, c'est le plus parfait des traités de rhétorique de l'auteur. Cicéron lui-même exprime, en plusieurs endroits, sa prédilection pour cet ouvrage. Le but que s'y propose l'auteur n'est pas de dicter les règles de son art, mais de tracer le portrait de l'orateur parfait. Pour tracer ce portrait, il ne prend pour modèle aucun orateur connu, persuadé qu'il n'y a rien en réalité de si beau qui ne le cède à une beauté primitive, éternelle, immuable, dont ce qui existe ne peut être qu'une imparfaite ressemblance. Avec Platon, Cicéron remonte jusqu'aux *idées*. Quoique tirant son début de ce système, dans la crainte de déplaire, ou du moins d'é-

tonner, Cicéron ne l'adopte qu'avec une certaine timidité ; mais c'en est assez pour prouver à quelle hauteur il a cru devoir se placer pour reconnaître la parfaite éloquence.

Cicéron avait passé toute cette année dans ses magnifiques villas, occupé de ses travaux philosophiques. Il ne venait à Rome que lorsque ses affaires particulières l'y appelaient ; en l'absence de César, il ne se rendait pas au sénat. Il crut devoir s'y présenter cependant, à l'occasion d'une demande de supplications que faisait P. Vatinius, pour les avantages qu'il avait remportés en Illyrie, et il prononça devant ses collègues un discours en faveur de ce consulaire, dont il avait été autrefois l'ennemi. Ce discours est presque entièrement perdu ; il ne nous en reste que d'informes fragments. Nous voyons toutefois, par une lettre de Vatinius, datée de Narrones, le 5 décembre, que ce général avait obtenu ces supplications. Après ce service rendu à Vatinius, Cicéron quitta Rome pour le séjour de ses maisons de campagne et ses occupations littéraires, et il fit paraître presque immédiatement ses trois livres *de la Nature des Dieux*, qu'il adressait à M. J. Brutus.

Dans ce traité, Cicéron ne se propose point d'établir une théorie ; il réunit les opinions des philosophes les plus célèbres sur les questions qui se rattachent naturellement à son sujet. Il ne se met pas lui-même au nombre des interlocuteurs de ces dialogues : il nous montre C. Velléius, Lucilius Balbus et Cotta, dissertant sur la nature des dieux. On peut remarquer toutefois que l'auteur est caché sous le nom de C. Cotta.

Velléius et Cotta parlent seuls dans le premier livre. Velléius explique le système d'Épicure, Balbus celui des stoïciens. Le premier ouvre la discussion en attaquant le platonisme et le stoïcisme, l'un pour enseigner que Dieu a fait le monde comme ouvrier ou comme architecte, l'autre pour avoir établi le dogme d'une providence

créatrice et directrice du monde, tous les deux pour avoir émis l'idée que le monde est doué d'une âme. Puis il expose le système d'Épicure, qu'il considère comme le seul vrai. Cotta prend ensuite la parole; il combat l'épicurisme, et renverse ce système sans cependant en établir un autre.

Au deuxième livre, Balbus expose la doctrine des stoïciens sur la nature des dieux.

Au troisième, Cotta ou Cicéron soutient la doctrine de l'Académie contre celle du Portique. Mais ce magnifique ouvrage, où Cicéron aborde avec franchise les plus hautes questions de la philosophie religieuse avec une variété de connaissances et une pureté de diction qui élèvent cette composition au rang d'un chef-d'œuvre, n'a pas de véritable solution, et se termine par le doute. « Voilà à peu près ce que j'avais à dire sur les dieux, non, certes, pour combattre leur existence, mais pour vous faire voir combien leur nature est enveloppée de mystères et difficile à expliquer. »

Cotta cessa de parler.

Lucilius lui dit alors : « Tu as attaqué trop vivement, mon cher Cotta, le dogme de la providence des dieux, si religieusement et si sagement établi par les stoïciens. Mais puisque déjà la nuit commence à tomber, tu nous donneras bien un autre jour pour entendre ma réponse; car j'ai à combattre contre toi pour nos autels et nos foyers, pour nos temples et nos murs, que vous regardez comme sacrés, vous autres pontifes qui défendez mieux notre cité par la religion que ne la défendent ses remparts. C'est une cause que je ne saurais abandonner sans crime, tant que je conserverai la vie.

« J'aime moi-même à être réfuté, mon cher Balbus, dit Cotta; ce que j'ai exposé, je l'ai fait par forme de discours; je n'ai pas jugé, et je sais bien que je serai facilement vaincu par un adversaire tel que toi.

« C'est-à-dire , dit Velléius , par un adversaire qui croit que Jupiter nous envoie jusqu'à ces songes qui , si légers qu'ils soient , le sont encore moins que la doctrine des stoïciens sur la nature des dieux.

« Après ces paroles , nous nous séparâmes , Velléius jugeant que l'exposé de Cotta renfermait plus de vérité , et moi pensant qu'il y avait plus de vraisemblance du côté de Balbus. »

Ainsi , l'éclectisme de Cicéron , à la fois partisan de Platon et disciple de la nouvelle Académie , dans ces jours de crise où la foi était si nécessaire , n'apportait dans son âme que le doute et l'incertitude.

C'est encore vers cette époque que Cicéron dut envoyer à son fils , qui étudiait les lettres et la philosophie à Athènes , ce recueil de signes d'abréviations , espèce de sténographie , dont on lui a attribué la découverte ; signes , au demeurant , dont l'authenticité n'est pas manifeste.

Le traité *de la Nature des Dieux* fut suivi par un ouvrage destiné à le compléter : la *Divination*, l'un des derniers ouvrages de l'auteur. Le génie du philosophe qui se fait une juste idée de la grandeur , de la majesté et de l'unité de Dieu , s'y révèle tout entier. Les premiers chrétiens apprécièrent à un haut prix cet ouvrage d'un philosophe païen ; ils en multiplièrent les copies et en recommandèrent la lecture. Un sénatus-consulte de leur persécuteur ordonna la destruction des traités *de la Nature des Dieux* et *de la Divination* ; et , sous le règne de Dioclétien , en 302 , ces ouvrages de Cicéron furent brûlés avec les livres saints des chrétiens.

Dans le premier livre , Quintus défend tous les genres de divination , d'après la doctrine des stoïciens ; dans le deuxième , Cicéron lui-même réfute le système des stoïciens défendu par son frère. On trouve à la fois dans cet ouvrage l'homme d'État qui professe un profond respect

pour les croyances et les pratiques de l'antique religion nationale, et le philosophe qui examine librement ; il renferme l'histoire des croyances populaires ; il apprend comment elles ont pénétré dans l'État ; il remonte à la source de quelques-unes, et les fait connaître presque toutes. Quelques-unes de ces superstitions ont traversé les âges, et, malgré la chute du paganisme et l'établissement du monde chrétien, elles sont arrivées jusqu'à nous.

Après avoir comparé les arguments aux arguments, selon la méthode de l'Académie, et laissé à ses lecteurs le soin de porter un jugement libre, Cicéron termine son ouvrage par un chapitre dans lequel il s'élève à l'une des plus nobles inspirations de son intelligence. « Je crois que j'aurai beaucoup fait pour moi-même et pour mes concitoyens, si je détruis la superstition jusque dans ses racines. Mais, je veux qu'on le sache bien, la religion ne disparaît point avec la superstition ;... la beauté de l'univers, l'ordre des corps célestes, nous forcent à confesser qu'il existe un être excellent, éternel, objet de respect et d'admiration pour le genre humain. C'est pour cela qu'il faut extirper tous les germes de la superstition avec autant de soin qu'il en faut apporter à propager la religion jointe à la connaissance de la nature ; car la superstition vous obsède, vous presse, vous poursuit de quelque côté que vous vous tourniez. »

Ce fut dans les études que nécessitaient ces magnifiques compositions, que Cicéron passa toute l'année. La douleur qu'il avait ressentie de la perte de sa fille chérie, les tracasseries domestiques auxquelles il avait été en proie s'affaiblirent, et déjà il ne pensait presque plus à l'érection de ce temple qu'il voulait bâtir à Tullia. Son activité intellectuelle n'avait pas refroidi son cœur d'homme ; mais une nouvelle ère s'était ouverte pour le grand orateur ; elle devait lui donner dans les siècles une

utilité plus grande que celle qui venait de finir : il n'avait pu être que d'une utilité restreinte par son talent d'orateur dans sa carrière d'homme d'État ; mais, comme philosophe, c'était au monde entier qu'il devait venir en aide. Malheureusement, l'esprit de parti, étroit, égoïste comme l'esprit de tous les partis qui ont divisé les nations, devait arrêter cet essor, et finir par effacer par un crime cette bienfaisante intelligence.

César marquait toujours à Cicéron la plus grande considération. Il s'invita lui-même à dîner à l'une de ses maisons de campagne pour le 21 décembre. Dans une lettre à Atticus, Cicéron rend compte de ce repas, dont le craintif consulaire avait redouté les suites. « J'ai enfin reçu cet hôte que je croyais si incommode ; je n'en suis pas fâché, car il m'a paru très-content.... On ne parla point d'affaires sérieuses, et la conversation se tourna du côté de la littérature. En un mot, César a été très-content et très-gai. »

Au 1^{er} janvier 44, César prit possession du consulat et se donna pour collègue Antoine, qui, après s'être brouillé avec le dictateur, et ne l'ayant suivi, ni en Afrique, ni en Espagne, était rentré en grâce depuis quelques mois. Dolabella prétendait au consulat ; mais César le satisfit en le faisant désigner pour le moment où il abdiquerait. César ne voulait demeurer consul que jusqu'au moment où il partirait pour l'Orient, afin de commencer son expédition contre les Parthes.

La paix régnait à Rome ; plus de luttes sanglantes au forum, plus de factieux armés. L'aspect général de cette immense ville avait complètement changé ; cette multitude sans industrie, oisive, vaguait toujours, traînant de portique en portique ses pas inoccupés ; mais elle ne menaçait plus la liberté individuelle, le sang ne coulait plus ; le pouvoir était fort, il était obéi ; nul ne craignait pour sa vie ou pour sa fortune. La clémence de César

était sans bornes ; il avait pardonné à tous ses ennemis. De places, d'emplois, de magistratures, de gouvernements, il avait pourvu tous ses amis. En aucun point du monde romain on ne voyait s'élever d'opposition ostensible aux desseins du grand homme. Mais pendant que la révolution politique suivait son cours, pendant que César peut-être la croyait accomplie, la révolution morale marchait plus lentement. Ces affranchis si vils qui se croyaient si grands, qui s'appelaient avec tant d'orgueil le peuple romain, ne pouvaient pas s'élever jusqu'à la condition des hommes vraiment libres ; ils ne comprenaient pas que le temps était venu pour eux de briser les liens du patronage de l'aristocratie que César venait de renverser. Au lieu de chercher dans le travail libre des moyens d'existence, ils mendiaient fièrement leur vie à la porte de ces grands sans pouvoir et sans mœurs, dont la protection les rabaissait au-dessous des esclaves eux-mêmes.

Il est difficile de se faire une idée du degré de bassesse où étaient arrivés les citoyens romains par cette oisiveté dont ils étaient si fiers. Les esclaves étaient moins vils que ces hommes prétendus libres. Levés avant l'aurore, ils accouraient chez leur patron, essayant de devancer leurs rivaux ; à moitié chaussés au milieu de la boue, couverts seulement d'un toge souillée, ils venaient affronter l'œil dédaigneux du portier vénal qui choisissait dans la foule ceux qu'il voulait laisser entrer. Les esclaves rejetaient dans la rue ceux dont le misérable aspect aurait pu dégoûter le patron. Souvent ce patron tant désiré, dont la débauche ou le dédain tenait la porte longtemps fermée à la foule de ces vils flatteurs, au lieu de les accabler de sa politesse outrageante, feignant une affaire pressée, passait au milieu d'eux sans leur parler, ou bien les laissait se morfondre à la porte, exposés à la neige ou à la pluie, et s'échappait par une porte secrète sans les faire prévenir de son départ.

Pour prix de leur bassesse, les cliens recevaient chaque matin le *sportula* ou *panariolum*, consistant en quelques pièces de petite monnaie à peine suffisantes pour acheter de quoi apaiser la faim. Quelquefois le patron, au lieu d'argent, donnait des vivres, des viandes, des boissons chaudes, des vins communs. C'était publiquement, devant la porte de la maison, que se faisait la distribution; et chaque matin, de tous les coins de la ville, accouraient avec empressement, chez leurs patrons, les maîtres du monde, pour recevoir le sportule, l'aumône; non pas le bienfait qui anoblit la main qui donne et jette une idée morale dans le cœur de celui qui reçoit, mais l'aumône qu'on fait distribuer par des valets, l'aumône sans distinction, celle qui avilit celui qui reçoit et fait germer l'orgueil et le mépris dans le cœur de celui qui donne. Ainsi, chaque jour, on pouvait voir le peuple romain, la foule, la multitude courant au sportule, traînant après soi sa dégoûtante batterie de cuisine, portant sur sa tête une pyramide de vases, dont le distributeur ne comblera même pas la moitié.

Le sportule était la seule fortune de cette multitude oisive et famélique; elle n'avait pas d'autre ressource pour avoir une toge, une chaussure. Aussi nulle bassesse ne lui coûtait pour se la procurer; elle prodiguait à ses patrons les termes de la flatterie la plus outrée, de la plus basse servilité. Mais cette plèbe si vile était pourtant citoyenne; elle avait des voix à donner pour les élections aux magistratures, et les patrons s'abaissaient souvent à leur tour jusqu'à choyer ces gens-là : c'était pour qu'ils voulussent bien un jour pousser leur patron à une magistrature importante, au consulat, au commandement d'une armée, qu'on les payait chaque jour, qu'on les nourrissait pendant des années entières. Beaucoup de ces citoyens n'avaient pas honte de porter leur infamie à plusieurs portes; ils couraient d'un patron à un

autre jusqu'à ce que , leurs vases étant remplis , ils pussent aller dans leurs bouges porter à leur famille la curée pour tout le jour.

Tel était devenu le peuple romain ; voilà où l'avait conduit peu à peu le trouble apporté dans le gouvernement de la république ; voilà où le système ancien était venu se perdre ; c'est dans ce cloaque que le monde romain était venu mourir. Rien de plus vil peut-être que ce petit peuple ; mais les grands , on l'a pu voir cent fois dans ces pages , ne méritaient pas plus d'estime que ceux qui s'abaissaient devant eux. Les mœurs des patrons , leur égoïsme , leur vénalité était en complète harmonie avec les mœurs et la vénalité avouées des cliens. Quand une nation en est venue à une pareille dégradation , il ne s'agit plus pour elle d'institutions politiques libérales , elle ne pourrait pas les comprendre ; il s'agit d'une réorganisation sociale , qu'un grand homme peut seul penser et exécuter. Il fallait en effet , à Rome , le pouvoir d'un seul pour replacer tous ces hommes dans des conditions respectivement plus nobles et plus libérales ; il fallait qu'un homme vînt ordonner à cette inutile foule d'abandonner pour jamais le forum , où elle jouait une si avilissante comédie , afin d'aller peupler les solitudes de l'Italie , et de se moraliser par le travail libre ; il fallait qu'un homme posât les bases d'une nouvelle ère politique et sociale ; que d'une part , le travail et l'agriculture fussent remis en honneur , et que de l'autre , légalité politique de toutes les parties de l'empire fût reconnue ; il fallait , enfin , que la réhabilitation des peuples conquis fût proclamée. César avait entrevu ces principes d'une immense révolution humanitaire ; il avait commencé l'application de ce système régénérateur , et le monde allait marcher dans une nouvelle voie , voie d'autant plus féconde , que les temps approchaient où l'égalité et la liberté morale des hommes allaient être prêchées par un

divin philosophe qui devait, mieux que Socrate, faire descendre du ciel sur la terre la philosophie et la religion.

Cicéron suivait avec activité la vie littéraire qu'il avait embrassée et qui lui promettait tant de gloire. Dès le commencement de l'année, on connut à Rome son traité *de la Gloire*, en deux livres; il avait composé cet ouvrage vers le mois de juillet de l'année précédente. Ce traité était le complément des deux traités dans lesquels il avait posé les bases de son système d'ordre civil et politique de la république et des lois. Nous n'avons plus de ce livre que deux fragments insignifiants; mais, par une fatalité singulière, c'est presque de nos jours, c'est à la renaissance des lettres que ce traité *de la Gloire* s'est perdu. Pétrarque, qui vivait en 1350, nous apprend qu'il avait reçu ce livre de Raymond Soranzo, jurisconsulte d'Avignon, qu'il le prêta à son précepteur, et que cet homme vieux et pauvre, pressé par le besoin, l'avait engagé pour quelque argent, et ne le lui rendit jamais. On a accusé un médecin de Venise, Pierre Alcyonius, d'avoir fait disparaître le traité *de la Gloire* pour s'en approprier les fragments qu'il avait mis dans son livre intitulé *Medices legatus, seu de Exsilio*, publié en 1522. Paul Manuce a soutenu que ce médecin avait volé ce manuscrit dans la bibliothèque d'un couvent auquel Bernard Giustinianaï l'avait donné en mourant. Ce qui paraît certain, c'est que ce livre existait du temps de Pétrarque, et que depuis il n'a pas été retrouvé.

Pendant que l'empire romain était en paix, pendant que le monde jouissait d'un repos momentané, pendant que l'immense intelligence de César se donnait peut-être le spectacle de ses projets réalisés, au-dessous de lui une conjuration se formait contre sa vie. Le grand homme avait pardonné à tous ses ennemis; mais ses ennemis ne lui avaient pas pardonné une révolution politique qui les avait réduits à leur valeur intrinsèque en

les jetant nus sur le sol, dépouillés de ce patriciat, de ce lustre, dont les décoraient les antiques constitutions. Dans cet état, honteux, sans mœurs, sans véritable patriotisme, sans idées sociales, abandonnés à une routine égoïste, jetés dans un monde nouveau, déchus du rang où les avait placés leur naissance, au lieu d'accepter avec courage les nouvelles conditions de leur existence politique, ils se mirent à haïr l'intelligence humanitaire qui les avait ainsi changées. Ils flattaient toujours le maître cependant ; c'était chaque jour un décret nouveau qui entassait honneurs sur honneurs ; mais lâchement, en secret, quelques-uns des plus hardis, ceux qui avaient reçu de lui les plus grands bienfaits, conspiraient.

L'occasion, le prétexte de la conjuration fut une vengeance égoïste. Les nobles passions ne conduisent pas au crime ; Dieu n'a pas voulu que le mal naquît du bien et du beau. Le sanguinaire Cassius en voulait à César, parce que ce grand homme lui avait refusé la préture la plus honorable.

Cassius, qui avait besoin d'un nom respecté, d'un honnête homme dans son parti, alla voir Brutus, son beau-frère, neveu et gendre de Caton ; Brutus, avec qui il était brouillé depuis la préture que César lui avait donnée, et à laquelle Cassius prétendait. Brutus s'était fait une obligation d'imiter Caton. Cet homme avait une âme ardente ; ses mœurs étaient sévères pour le temps ; il avait beaucoup lu, beaucoup étudié les philosophes ; il s'était exercé dans l'art de la parole ; mais ses discours, hérissés de maximes philosophiques, avaient de la sécheresse et manquaient de mouvement. Il avait beaucoup cultivé son intelligence ; mais le fonds était resté infertile. C'était un esprit étroit que le stoïcisme avait faussé : de là quelque chose de dur, de farouche, qui le détournait des sentiments de son âme naturellement honnête et douce. Pompée avait tué le père de Brutus ; le fils avait

horreur du meurtrier de son père ; mais il ne laissa pas d'aller combattre à Pharsale contre César. César aimait Brutus : peut-être s'en croyait-il le père. Après la bataille, il l'avait fait chercher avec une sollicitude toute paternelle ; il lui avait confié la province la plus importante de l'empire ; quand Brutus avait disputé à Cassius la préture de Rome, malgré les titres de Cassius, César l'avait donnée à Brutus. En toute occasion, le dictateur l'avait comblé d'honneurs, de bienfaits et d'amitié. Tous ces motifs devaient attacher Brutus à César ; mais il s'était fait une vertu de l'ingratitude, et de chaque bienfait il se faisait une arme contre son bienfaiteur. Caton, égaré par le stoïcisme, s'était tué pour ne pas devoir la vie au grand homme qui renversait la vieille république romaine, et dont il admirait peut-être le génie. Brutus, qui prétendait imiter son oncle, s'égarait plus encore : dans cette âme, qui n'était pas faite pour les fortes maximes de la philosophie du Portique, le stoïcisme, au lieu de conduire à la vertu, menait droit au crime. Brutus avait accepté de César, non pas seulement la vie, mais un rang dans l'État, mais des gouvernements, mais l'amitié du grand homme, mais le doux nom de fils ; il vivait dans son intimité, et le lâche méditait l'assassinat de ce père qui se livrait sans défense à son fils. Si, dans un cœur d'homme libre, le patriotisme égaré pouvait jamais porter à l'assassinat ; si jamais un citoyen noble et dévoué à la liberté pouvait s'égarer au point de méditer la mort d'un grand chef, d'un homme que la providence elle seule a le droit de frapper, puisque seule elle lui a donné la vie, les plus simples notions de morale et d'honnêteté lui prescriraient de ne rien accepter de cet homme, de ce tyran. Il fuirait d'abord son amitié ; il repousserait ses bienfaits, les honneurs dont on voudrait le combler ; il repousserait surtout ce doux nom de fils qui briserait son courage farouche. Par simple

loyauté , par ce respect humain qui court les rues , qu'on retrouve chez les hommes du plus bas étage , il se montrerait à la tête de ses ennemis , et il le tuerait ensuite. Entre Caton et son neveu Brutus , il y a un abîme immense , que rien au monde ne saurait combler : il y a tout ce qui sépare la vertu farouche , désespérante sur la terre et sans appui dans le ciel , mais belle encore et digne d'admiration , du crime lâche et déloyal qui tue l'homme confiant qui lui tend les bras pour l'embrasser.

Cassius fut toutefois l'âme de la conspiration ; ses amis et lui ne négligèrent rien pour entraîner Brutus , qui , livré à lui-même , aurait peut-être cédé à la douceur d'aimer son bienfaiteur ; mais il trouvait partout des billets anonymes qui le désignaient comme devant délivrer Rome de la tyrannie. Le bruit courait que César voulait prendre le titre de roi ; il avait la puissance absolue , on l'avait faite pour lui héréditaire : il était bien roi de fait. Mais les historiens assurent qu'il ambitionnait ce titre de *rex* , que pourtant à Rome tous les clients donnaient à leurs patrons en les saluant. Soit qu'il le voulût en effet , ou soit que ses amis , ne sachant quel autre honneur lui donner , voulussent le lui faire accepter , il est vrai que plusieurs fois le diadème lui fut publiquement offert. Le 26 janvier , comme il revenait du mont Albain , où il avait célébré les fêtes latines , et qu'il rentrait dans la ville avec le cortège de l'ovation , quelques citoyens le saluèrent du nom de roi. « Je ne m'appelle pas roi , dit-il ; je m'appelle César. » Au matin qui suivit , on vit les statues du dictateur couronnées de laurier et du bandeau royal. Les tribuns Epidius Marullus et Césitius Flavus allèrent solennellement enlever ces diadèmes , et firent poursuivre ceux qui avaient appelé César du nom de roi. César se plaignit dans le sénat du faux zèle des tribuns , les accusa de vouloir le rendre suspect d'aspirer à la tyrannie ; puis il les cassa , et Helvius Cinna , leur collègue , fit passer une loi qui les

privait légalement de leur charge. Un autre jour, on célébrait les Lupercales ; tous les jeunes gens de Rome couraient nus par la ville, frappant les femmes à droite et à gauche. César, assis dans la tribune aux harangues sur son siège d'or, regardait les courses sacrées, revêtu de sa robe de triomphateur, et couronné de laurier. Antoine, qui était luperque, quoique consul désigné, s'approche, se fait soulever par ses compagnons à la hauteur de la tribune, et lui offre un bandeau royal. César, après l'avoir repoussé par deux fois, le prit enfin ; mais, au lieu de le placer sur son front, il l'envoya au Capitole, en disant, que Jupiter était le seul roi des Romains.

Quoi qu'il en soit, dès cet instant Brutus n'hésita plus à entrer dans la conspiration ourdie par Cassius. Le nombre des conjurés s'augmenta rapidement. Ligarius, à qui César venait de pardonner, à la prière de Cicéron, quitta pour elle le lit où une maladie le retenait souffrant. Ceux même à qui il venait de donner des provinces s'empresèrent de se mettre au nombre des assassins ; Décimus Brutus, Casca, Cimber, Trébonius et quelques anciens partisans de Pompée se joignirent à Ligarius ; mais Favonius et Statilius, amis et imitateurs de Caton, refusèrent de faire partie des conjurés.

Une nuit, Brutus rassembla tous ceux qui devaient prendre part à l'exécution. Ils pensèrent d'abord à attaquer César au Champ de Mars, puis à l'entrée du théâtre, puis dans la rue Sacrée ; mais ils s'arrêtèrent à l'idée de le tuer au sénat, qui devait s'assembler aux ides de mars, dans une salle construite par Pompée auprès de son théâtre. Les avertissements ne manquèrent point à César : il savait que l'on conspirait ; Brutus et Cassius lui avaient été personnellement désignés, et peut-être les soupçonnait-il, car un jour qu'on voulait le mettre en garde contre Antoine et Dolabella : « Ce ne sont pas, répondit-il, ces gros garçons, bien nourris et bien frisés, qu'il

faut craindre ; ce sont ces visages pâles ; » désignant ainsi Brutus et Cassius. On l'avait averti de prendre garde aux ides de mars ; mais César aimait mieux ne rien croire. Cependant le jour des ides , sa femme Culpurnie le conjura avec de si vives instances de se tenir en sûreté chez lui et de ne point aller au sénat , que les craintes de sa femme l'ébranlèrent un peu et qu'il se décida à remettre l'assemblée. Il y envoyait Antoine , lorsque Décimus Brutus , l'un des conspirateurs , lui fit honte de céder à une femme , et l'entraîna par la main.... à la mort ! Mais quel était donc cet homme qui amenait ainsi cette grande victime sous le fer de ses lâches bourreaux ? Avait-il donc lui-même une grande valeur sociale ? Était-ce une âme forte , un courage bouillant ? Non. L'histoire est là pour répondre. Décimus Brutus n'était point un homme d'un grand courage , ni propre à un coup de main : c'était un homme vulgaire , qui n'avait d'autre mérite , aux yeux même des conspirateurs , que celui de vivre dans la familiarité de César : ce n'étaient pas ses vertus qui l'avaient fait admettre dans la conjuration , c'étaient ses vices ; il était bas et ingrat. Brutus et Cassius avaient pensé à séduire Antoine ; mais Trébonius s'y opposa , en assurant qu'on ne réussirait pas. C'était naturel ; Antoine avait des vices , c'était un fou peut-être , mais c'était un homme de cœur : ces gens-là conspirent souvent ; mais ils attaquent leurs ennemis à armes loyales ; ils n'assassinent jamais.

Quelques instants de plus , et la conspiration allait être découverte. César avait à peine passé le seuil de sa maison , qu'un esclave étranger vint se remettre entre les mains de Culpurnie , la priant de le garder jusqu'au retour de César , à qui il avait à faire une révélation importante. En chemin , Artémidore , philosophe grec , qui avait découvert le secret des conjurés , ayant préparé un mémoire détaillé de tout ce qu'il savait , se mêla à ceux qui remettaient des placets au dictateur , et voyant que

César donnait ces placets à un secrétaire au fur et à mesure qu'il les recevait, s'approcha très-près, et, lui donnant son mémoire, il lui dit : « Lisez ceci et promptement, car il y est question de vous. » César garda cet avis sans trouver le temps de le lire. Dans la salle de Pompée, les conjurés n'étaient pas sans inquiétude. César tardait à venir, les bourreaux commençaient à craindre. Puis un homme, s'approchant de Casca, lui dit en le prenant par la main : « Vous m'en avez fait un mystère ; mais Brutus m'a tout dit. » Casca allait tout lui révéler dans son étonnement, lorsque cet homme reprit : « Comment donc, mon cher, êtes-vous devenu tout d'un coup assez riche pour briguer l'édilité ? » Popilius Lénas va saluer Brutus et Cassius d'un air empressé, et leur dit à l'oreille : « Puissiez-vous réussir ! mais ne perdez pas un instant ; l'affaire n'est plus secrète. » Dans ce moment on annonça l'arrivée de César. Popilius s'éloigna, laissant Brutus et Cassius dans la persuasion que la conspiration était découverte. Le dictateur était à peine descendu de sa litière, que Popilius Lénas eut avec lui un long entretien. Les conspirateurs conjecturèrent que c'était une dénonciation circonstanciée, et déjà, se regardant les uns les autres, ils semblaient s'encourager à prévenir le supplice par une mort volontaire. Cassius et quelques autres mettaient la main sous leurs robes pour en tirer leurs poignards, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait d'une prière plutôt que d'une accusation ; bientôt après Lénas ayant baisé la main de César se retira, et les conjurés reprirent courage.

César entra dans la salle du sénat. Tous les sénateurs s'étant levés pour le recevoir, les conjurés l'environnèrent, et le conduisirent à sa chaise curule, tandis que deux d'entre eux, Décimus et Trébonius, retenaient Antoine à la porte de la salle, en lui parlant d'affaires. Dès que César fut assis, Tullius Cimber lui demanda le rappel

de son frère ; les conjurés joignirent leurs prières aux siennes, et, prenant les mains du dictateur, ils lui baisaient la poitrine et la tête. César repoussa d'abord ces prières et ces caresses inaccoutumées, et, se voyant trop pressé, il voulut se lever. Alors Cimber, prenant sa robe à deux mains, lui découvrit l'épaule ; Casca, qui était derrière, tira son poignard et porta le premier coup ; la blessure fut peu profonde. César, saisissant la main qui venait de le frapper, s'écria en latin : « Scélérat ! que fais-tu ? » Au lieu de répondre, Casca appelle, en grec, son frère à son aide. Tous les conspirateurs s'arment, et César, faisant un effort pour s'élancer, reçoit une blessure dans la poitrine. Atteint ensuite de plusieurs coups à la fois, il porte ses regards autour de lui pour se préparer à repousser les meurtriers ; mais lorsqu'il voit Brutus lever son poignard pour le frapper : « Et toi aussi, mon fils, tu veux ma mort ! » dit-il ; et, lâchant la main de Casca qu'il tenait encore, il se couvrit la tête de sa robe, et abandonna son corps au fer des conjurés. Les lâches le frappèrent simultanément sans aucune précaution ; dans leur trouble ils se blessèrent les uns les autres ; Brutus, qui voulut avoir sa part du meurtre, fut atteint à la main.

Pendant que les assassins frappaient César, le sénat, glacé d'horreur et d'effroi, demeura immobile. Dès que le dictateur fut abattu, Brutus, élevant son poignard sanglant, voulut haranguer le sénat, et adressa personnellement la parole à Cicéron ; mais nul homme, dans cette assemblée où César avait pourtant d'anciens ennemis, ne put écouter ce parricide. Il semblait, dans ce premier moment, où les sentiments de l'honnête et du bien ont tant de pouvoir sur les hommes, que les paroles de Brutus dussent empoisonner l'air qui remplissait la salle de Pompée. Tous les sénateurs s'enfuirent en désordre, laissant les conjurés seuls autour du cadavre de leur victime.

En un instant , la nouvelle de l'assassinat se répandit dans la ville , et y excita un affreux tumulte : on ferma les boutiques ; un grand nombre de citoyens prit les armes dans l'attente de ce qui allait arriver. Antoine et Lépide, qui s'étaient enfui des premiers, de l'île du Tibre où elle était campée amenèrent une légion au Champ de Mars. L'intention des assassins était de traîner dans le fleuve le corps de César, de vendre ses biens à l'encan , et d'annuler ses actes ; mais l'abandon du sénat et l'émotion du peuple entier les firent bien vite renoncer à ce dessein. Ils abandonnèrent eux-mêmes le cadavre qu'ils avaient si cruellement mutilé. Trois esclaves , restés seuls de tout le cortège du maître du monde , le remirent dans sa litière , et le rapportèrent dans sa maison.

Lorsqu'un assassin a frappé un homme vulgaire , il ne reste plus de cet homme qu'un cadavre , rien : c'est une existence effacée du nombre de ces millions d'existences qui forment l'humanité ; mais lorsque des assassins frappent une de ces individualités qui poussent les nations en avant, l'homme abattu , le pouvoir qu'il avait acquis sur les peuples qui s'étaient donnés à lui n'est pas détruit : il existe tout entier, il s'agrandit encore , et souvent il s'épure par la mort. Les conjurés , qui croyaient avoir tué César à coups de poignard , en quittant la salle de Pompée , retrouvèrent partout le dictateur vivant ; il leur apparut plus puissant et plus terrible , et , de quelque côté qu'ils tournassent leurs regards , la grande intelligence de l'homme de l'humanité se montrait à eux , immense et inattaquable. Ces assassins qui n'avaient rien prévu , qui , sans système social ou politique propre à remplacer celui de César , s'en étaient remis au hasard pour les suites de leur crime , frappés d'effroi eux-mêmes , tremblants pour le présent , incertains de l'avenir, sortirent de la salle de Pompée , et traversèrent la multitude qui s'agglomérail aux portes. Ils marchaient

pressés, de la voix exhortant à la paix et à l'ordre ; de leur robe roulée autour du bras gauche chacun d'eux s'était fait un bouclier , et tenait à la main droite son poignard sanglant. Ils se retirèrent ainsi au Capitole , qu'ils firent occuper par les gladiateurs de Décimus Brutus. Dès cet instant, la foule abandonna la salle de Pompée pour se porter au Capitole. Brutus la harangua avec une certaine hésitation ; mais, n'ayant pas remarqué d'intentions hostiles , il s'enhardit jusqu'à descendre au Forum , accompagné de Cassius. Là , il se plaça sur la tribune aux harangues , et parla à tout le peuple : il fut écouté en silence. Mais le préteur Cornélius Cinna ayant pris la parole après lui , et ayant outrageusement parlé de César, le peuple témoigna son indignation par des clameurs et des menaces , qui firent prendre à Brutus le parti de remonter au Capitole , où même il craignit d'être assiégé. Les conjurés négociaient cependant avec Antoine , autour de qui se réunissaient , au Champ de Mars, les hommes d'armes et une partie du peuple. Plusieurs consulaires allaient d'un camp à l'autre porter des paroles de paix et d'accommodement. Cicéron ne prit aucune part à ces négociations ; il aurait voulu qu'on assemblât incontinent le sénat. On ne suivit pas ses avis ; mais il fut convenu qu'il serait convoqué pour le lendemain 17 mars dans le temple de Tellus , et qu'on s'en remettrait à sa décision.

Lépide profita de la nuit pour remplir le Forum de citoyens armés , et, dès le point du jour, il fit une harangue vigoureuse contre les assassins de César. Rome était donc près de retomber dans les horreurs de la guerre civile ; les deux partis se trouvaient une fois encore en présence ; un choc nouveau allait avoir lieu entre des idées qui avaient combattu longtemps. Le vieux monde se retranchait au Capitole, son ancienne forteresse ; le nouveau occupait le Forum , où il avait pris naissance.

Si parmi les amis de César une véritable intelligence politique avait existé, le monde ancien aurait encore été vaincu sans coup férir ; mais au-dessous des grands hommes il n'y a presque jamais que des instruments : au lieu de combattre, on allait négocier et pactiser au temple de Tellus, parce que nul au milieu de ces hommes ne comprenait la véritable position des partis qui se trouvaient en présence.

Antoine exposa donc au sénat la position telle qu'il la comprenait, et demanda qu'on agit de concert. Cicéron appuya la proposition d'Antoine par un très-long discours analogue aux circonstances, et persuada au sénat de décréter, à l'exemple des Athéniens, une amnistie générale pour tout ce qui avait été fait pendant la dictature de César. Nous n'avons plus ce discours de Cicéron. Celui qu'on peut lire dans ses œuvres, sous le titre de *Discours sur les avantages de l'amnistie*, n'est qu'une longue et froide déclamation écrite en grec par Dion Cassius, et mise en latin par Xylander ; elle ne peut même pas donner une idée du véritable discours de Cicéron, qui peut-être n'a jamais été publié.

Le sénat décida qu'on ne ferait aucune recherche sur la mort de César, et que ses actes seraient confirmés ; puis, Pison, beau-père de César, demanda les honneurs publics pour son gendre. On résista en vain : Pison obtint ce qu'il avait demandé. Il fut même laissé maître d'ouvrir et de faire exécuter le testament du dictateur, et les honneurs des funérailles publiques furent décernés à César. Le 18, il y eut encore une assemblée du sénat, à laquelle assistèrent les conspirateurs : on y loua Antoine de sa bonne conduite ; mais les assassins entrèrent en possession des provinces que leur avait destinées César. M. Brutus eut la Macédoine, Cassius la Syrie, Trébonius l'Asie, et Cimber la Bithynie ; D. Brutus garda la Gaule Cisalpine.

Mais cet accord également trompeur dans les deux partis, également indigne d'opinions tranchées qui n'attendaient que le moment de combattre pour l'empire du monde, ne pouvait pas durer. L'ouverture du testament de César commença à le troubler; Antoine y procéda dans sa propre maison : le dictateur nommait, pour ses héritiers, Octave qu'il adoptait, pour trois parts, et Pédius et Pinarius, chacun pour un huitième. Mais ce qui renouvela l'indignation contre ses meurtriers, c'est que plusieurs d'entre eux se trouvaient nommés comme tuteurs de son fils, s'il en naissait un de sa femme Calpurnie, et que Brutus était appelé à sa succession au défaut des premiers héritiers. César légua ensuite au peuple l'usage public de ses jardins sur le Tibre, et ordonnait une distribution de trois cents sesterces par tête (62 fr.).

La lecture du testament du dictateur avait causé un ébranlement général dans le peuple; ses funérailles devaient amener une tempête. Le corps fut exposé, dans la tribune aux harangues, sur un lit de parade, tout brillant d'or et de pourpre. Le bûcher était préparé au Champ de Mars. Ce fut Antoine qui, de la tribune, prononça l'éloge du mort. Il fit d'abord lire les sénatus-consultes, qui avaient déferé à César tant d'honneurs et déclaré sa personne inviolable; il rappela les serments par lesquels on s'était engagé à le défendre contre quiconque oserait l'attaquer; puis, il prononça l'éloge du défunt, appelant les citoyens à la vengeance, et, prenant la robe que César portait au moment de sa mort, il la montra toute sanglante à son auditoire. On dut croire que des plis de cette robe la guerre et la vengeance étaient descendues dans l'âme de toute cette multitude : elle s'agita comme une mer en fureur, ses cris et ses clameurs couvrirent la voix éloquente et pathétique de l'orateur. Les uns voulaient brûler le cadavre dans la chapelle de Ju-

piter Capitolin ; les autres indiquaient la salle de Pompée, où il avait été tué ; quand deux hommes, deux guerriers armés d'épées, portant chacun deux javelots ; deux hommes que nul n'avait remarqué, et que la foule superstitieuse de Rome prit aisément pour Castor et Pollux, s'approchèrent du lit de parade, que l'on avait descendu dans la place, et y mirent le feu. Le peuple, saisi d'un respect religieux à cette apparition, resta muet et immobile ; mais quand la flamme eut commencé à dévorer le lit, quand les deux hommes eurent disparu dans la foule, pour faire un bûcher au cadavre, on arracha les bancs et les tribunaux des juges, les comptoirs des banquiers et des marchands : tout ce qui pouvait brûler fut entassé dans ce foyer. La multitude jeta dans le feu les dons et les offrandes, et tout ce qu'on avait apporté pour l'ornement de la pompe funèbre ; des soldats y jetèrent leurs armes, leurs couronnes et leurs autres récompenses militaires ; les femmes, les enfants y jetèrent leurs bijoux et leurs ornements. Jamais plus enthousiastes funérailles n'avaient saisi un grand peuple d'une plus puissante émotion.

Dans les jeux funèbres, on chanta quelques passages du *Jugement des armes de Pacuvius*. Lorsque l'acteur prononça ce vers :

Ne les ai-je sauvés qu'afin qu'ils me perdissent ?

il n'y eut point d'yeux qui ne s'emplirent de larmes, et il s'éleva, comme un hymne solennel de cris de douleurs et de sanglots. Dans ce deuil public, on remarqua une multitude d'étrangers qui, réunis en groupes, manifestaient leur douleur, suivant l'usage de leur patrie : c'est que le monde entier, en effet, devait pleurer, gémir sur ce cadavre : l'homme de l'humanité avait péri ; la race des hommes avait en un jour reculé de plusieurs siècles ! Rome pleurait la paix intérieure, et tous les arts

qu'elle fait fleurir, sa gloire et sa puissance compromises, sa nationalité qui pouvait disparaître, et les peuples conquis pleuraient leur réhabilitation au rang des hommes.

L'indignation du peuple fut si forte, qu'il prit les tisons du bûcher pour incendier les maisons des assassins; mais ils s'étaient mis en défense. Les consuls Antoine et Dolabella apaisèrent le peuple. Antoine ne laissait point encore éclater ses projets; il fit rendre une loi contre l'abus des actes du dictateur et abolir la dictature; il laissa rappeler Sextus Pompée, à qui l'on donna la surintendance des mers, et des indemnités considérables. Mais bientôt il obtint pour lui-même une garde qu'il porta à six mille hommes, et qu'il forma de vétérans de César; il trafiqua presque ouvertement des actes du dictateur; il réunit dans ses mains, aux cent millions de sesterces que lui avait remis Calpurnie, sept cent millions que César avait déposés dans le temple de la déesse Ops (en tout 160 millions de fr.). Il s'attacha Lépidus en le faisant nommer grand pontife. Alors Brutus et Cassius, effrayés de la puissance d'Antoine, quittèrent la ville pour aller en Orient recommencer la guerre de Pharsale, tandis que Décimus Brutus, Trébonius et Cimber allaient prendre possession de leurs gouvernements. Dès qu'ils furent éloignés, Antoine fit rendre un plébiscite qui les dépouilla de leurs provinces: il donna la Syrie à Dolabella, et prit pour lui la Macédoine.

On aurait pu croire que tout allait reprendre la marche que César avait imprimée à l'empire. Antoine avait des millions à sa disposition; il commandait en maître; il n'avait qu'à rappeler les légions de César; de tous côtés le peuple se pressait autour de lui; une bataille ou deux, et le monde nouveau pouvait reprendre sa voie un moment embarrassée par de vieilles idées sans retentissement, qui, seules, isolées dans le siècle, n'étaient plus qu'une théorie sans applications possibles. On l'aurait pu

croire, parce que l'intelligence de César vivait dans tous ses actes qu'on avait ratifiés, et que nul n'avait osé effacer; mais il n'y avait pas un esprit assez large, assez humanitaire pour vivifier ces actes, pour en ajouter de nouveaux qui pussent continuer ce qui était déjà fait. Cet Antoine, qui se présentait comme l'héritier, le continuateur de César, ce n'était qu'un soldat; c'était, à la vérité, le premier soldat de César, mais enfin, ce n'était qu'un homme d'armes, un soldat presque barbare. C'était cependant une forte et puissante nature d'homme que cet Antoine, toujours ceint d'un large cimeterre, vivant avec les hommes de guerre, populaire pour eux seuls, éloquent sans doute; mais d'une éloquence, pleine d'un faste asiatique, qui avait quelque chose d'étrange et d'imagé, destiné plutôt à frapper les armées que les intelligences cultivées des premiers d'un grand peuple. Insatiable d'argent et de plaisirs, avide et prodigue, Antoine avait été un instrument utile dans la main de César; mais il n'était qu'un général sans génie politique, un homme qui, n'ayant rien compris de César que l'homme de guerre, ne pouvait pas continuer la révolution sociale que le dictateur avait commencée.

Antoine était maître de tout. Il avait paru tremblant et déconcerté au moment du meurtre; mais il ne lui avait fallu que quelques jours pour reprendre la première place dans l'empire. L'esprit étroit des assassins du dictateur ne leur avait pas permis de voir qu'ils étaient par eux-mêmes sans pouvoir et sans influence sur le peuple. Ils avaient tué César au nom d'une vieille idée; mais les vieilles idées et les vieilles doctrines politiques sont comme les hommes, quand elles ont péri, nulle puissance humaine ne peut leur redonner la vie. Cicéron lui-même, qui rêvait l'ancienne république, déplorait cette position sans en apercevoir la cause. « Le tyran est mort, écrivait-il

à Atticus ; mais nous ne sommes pas libres.... Le tyran n'est plus , et la tyrannie est pleine de vie et de vigueur ! Nous n'avons pu le souffrir pour maître , et nous respectons , comme des lois , tous les papiers trouvés chez lui après sa mort !... On nous rappelle à chaque instant , non-seulement à ses ordonnances , mais à ses moindres pensées.... Ceux qui ont conduit la conspiration étaient des héros pour le courage , et des enfants pour le conseil. » Puis Cicéron se plaignait qu'on n'eût pas tué Antoine en même temps que César. On aurait pu tuer Antoine et vingt autres amis du dictateur sans changer la position des conjurés. Le peuple était attaché au grand homme , parce que le grand homme procédait de lui ; parce que son intelligence avait manifestement appliqué des idées politiques qui étaient en harmonie avec l'opinion générale des hommes de son temps ; parce qu'avec l'intronisation de César était tombée la puissance immorale de la vieille aristocratie , avide et égoïste , qui foulait le peuple , l'humiliait et l'isolait du reste de l'humanité. Antoine mort , un autre se serait emparé de l'influence du nom de César , la vieille république n'aurait pu être rétablie , et c'eût été un crime de plus. Ce n'était pas Antoine d'ailleurs que Cicéron aurait dû redouter : cet homme avait bien pu s'emparer des trésors du dictateur , de ses papiers , de ses légions ; mais ces puissants moyens ne devaient pas le mener au souverain pouvoir. Il dissipait l'argent en folles et vaniteuses débauches ; il détruisait l'influence des actes de César , en imputant au grand homme des idées indignes de sa haute intelligence sociale ; il s'aliénait les légions par sa parcimonie , et les décimait pour punir leurs murmures. Ce n'était pas ce soldat que Cicéron aurait dû craindre ; c'était l'enfant qui , quelques jours plus tard , vint flatter le vieillard pour le tromper , pour s'en faire un appui , et pour le laisser ensuite assassiner.

CHAPITRE DIXIÈME.

Octave. — Il vient réclamer à Rome l'héritage de César. — Il se rapproche du sénat. — Cicéron le protège. — Cicéron veut fuir l'Italie. — Il se rassure et revient à Rome. — *Première Philippique.* — *Deuxième Philippique.* — Cicéron publie plusieurs ouvrages : *la Topique* ; — *Traité du Destin* ; — *Caton l'Ancien ou de la Vieillesse* ; — *Lélius ou Dialogue sur l'Amitié* ; — *Traité des Devoirs.* — Antoine marche vers Rome. — Octave offre au sénat l'appui de ses cinq légions. — Cicéron revient dans la ville. — *Troisième Philippique.* — Cicéron trompait Octave, qui le trompait à son tour. — *Quatrième Philippique.* — *Cinquième Philippique.* — Le sénat députe vers Antoine. — Cicéron prononce devant le peuple la *sixième Philippique.* — *Septième Philippique*, prononcée au sénat. — Antoine repousse les propositions de paix. — *Huitième Philippique.* — *Neuvième Philippique.* — Succès de Brutus en Macédoine. — *Dixième Philippique.* — Trébonius, l'un des meurtriers de César, est mis à mort par Dolabella. — *Onzième Philippique.* — Antoinere double d'efforts contre Modène. — Le sénat nomme Cicéron membre d'une deuxième députation vers Antoine. — Il refuse ce dangereux honneur dans sa *douzième Philippique.* — Cicéron perd son influence. — Les consuls partent pour soutenir D. Brutus et pour combattre Antoine. — *Treizième Philippique.* — Lépide envoie du secours à Antoine. — Bataille devant Modène, livrée à Antoine par Octave et les consuls Hirtius et Pansa. — *Quatorzième Philippique.* — Nouvelle bataille. — Mort de Hirtius. — Mort de Pansa, blessé à Castel-Franco. — Atticus protège Fulvie, femme d'Antoine. — Octave demande en vain le consulat. — Le sénat le charge, conjointement avec D. Brutus, de faire la guerre à Antoine et Lépide. — Il n'accepte pas cette mission. — Il négocie avec Antoine. — Il passe le Rubicon. — Effroi du sénat. — Sa forfanterie et sa faiblesse. — Octave entre dans Rome. — Octave et Pédus consuls. — L'armée abandonne D. Brutus. — Mort de ce meurtrier. — Triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide. — Proscriptions. — Les triumvirs entrent dans Rome. — Fuite de Cicéron. — Sa mort.

Octave, l'héritier du nom et de la fortune de César, était en Épire, quand le dictateur fut tué ; il l'y attendait pour l'accompagner en Orient, comme maître de la cavalerie. Cet événement l'affligea ; mais il ne lui fit point

perdre espoir. Il résolut de faire sa fortune lui-même, puisque son appui lui manquait, et de venir à Rome réclamer les biens de son père adoptif. Il fallait que cet enfant de dix-huit ans fût doué d'une audace bien grande, pour venir se commettre au milieu de ces intérêts de partis et d'individus qui se croisaient en tous sens; il fallait qu'il eût une bien grande foi dans lui-même, pour venir heurter ainsi le dur et impatient soldat qui s'était emparé du pouvoir. Cet enfant n'était cependant pas un héros : petit et délicat de corps, boitant fréquemment d'une jambe, timide, dépourvu de ce courage entraînant qui court au-devant des dangers, il craignait le tonnerre, il craignait les ténèbres, on l'a même accusé d'avoir craint l'ennemi; comme si la providence avait voulu lui refuser tout ce qui peut séduire les masses, il était sans véritable éloquence, quoique à douze ans il eût prononcé l'éloge de sa grand'mère, Julie, sœur de César : sa voix était sourde et si faible que pour parler au peuple, il lui fallait emprunter celle d'un héraut; mais son âme était douée d'une finesse extrême et d'une puissante volonté. Tel était l'homme qui venait à Rome réclamer l'héritage de César.

Il prit d'abord le nom de César Octavianus. A peine touchait-il le sol de l'Italie, que les légions qui étaient à Brindes sortirent au-devant de lui pour le recevoir. De toutes parts les vieux soldats accouraient vers lui, et il arriva à Rome entouré d'une foule nombreuse. Tous ces hommes de guerre ne respiraient que la vengeance, et se plaignaient amèrement d'Antoine. Mais l'enfant taisait ses desseins; il flattait leurs passions et tâchait d'en modérer l'expression; attentif à cacher sa marche, il ne se laissa point pénétrer. Il employa dans toute sa conduite, avec une merveilleuse persévérance, la ruse et l'hypocrisie. Cicéron n'était demeuré que quelques jours à Rome après le meurtre de César. Lorsqu'il vit Antoine marcher à grands pas au pouvoir, il se retira dans ses

maisons de campagne, où, malgré ses préoccupations politiques, il reprit ses travaux littéraires et philosophiques. Le jeune César alla visiter le vieux consulaire, le caressa, le flatta avec tant d'adresse, qu'il l'abusa complètement; puis, heureux de cette conquête, dont il espérait se faire un appui auprès des partisans de la vieille république, il vint à Rome, où régnait Antoine.

Mal reçu d'Antoine, à qui il venait demander l'héritage de César, Octave se rapprocha du sénat, et se fit présenter au peuple par le tribun Canutius. Il s'engagea solennellement, non-seulement à acquitter le legs de trois cents sesterces que son père avait fait à chaque citoyen, mais à y ajouter encore, de son propre fonds, une pareille somme. Il donna aussi les jeux institués par le dictateur en l'honneur de la victoire de Pharsale. Il voulut faire placer la statue de César au milieu du théâtre, sur un trône enrichi d'or et de pierreries; mais Antoine eut l'impudeur de s'y opposer.

Pour fournir aux dépenses prodigieuses de ces jeux, aux distributions que César avait promises au peuple, à celles qu'il y avait ajoutées, Octave vendit tous les biens de la succession; il vendit même son propre patrimoine et celui de sa mère. Antoine suscitait mille contrariétés pour entraver Octave; mais l'enfant levait ces obstacles par une volonté forte; et pendant qu'Antoine, par haine de son rival, se couvrait de honte, lui, il se faisait adorer de la multitude. Le sénat le caressait tout en le haïssant. Cicéron était fort assidu auprès du jeune homme qui l'appelait son père. Antoine et Octave se réconcilièrent cependant en apparence; mais il y avait trop de fausseté dans l'âme d'Octave, trop de haine dans celle d'Antoine, pour qu'ils n'en vinssent pas à une inimitié déclarée. Bientôt Antoine l'accusa d'avoir voulu le faire assassiner. Octave prétendit se justifier; mais on pensa à Rome que cette idée pouvait bien être venue à Octave.

Entre ces deux hommes, il fallait que la guerre décidât. Antoine avait déjà en Italie cinq légions, avec lesquelles il voulait dépouiller Décimus Brutus de son gouvernement de la Gaule Cisalpine. Octave n'avait ni puissance ni magistrature; mais son adresse lui donna bientôt tout ce qui lui manquait.

Cicéron, retiré depuis le commencement d'avril dans ses maisons de campagne, y était demeuré en proie aux inquiétudes qui l'avaient si profondément accablé pendant son exil, et qui l'avaient rendu si digne de pitié après la bataille Pharsale, quand faible et tremblant il attendait César en Italie. La peur d'Antoine, dont il craignait le ressentiment à cause des flatteries et des caresses qu'il adressait à Octave, le détermina à fuir l'Italie pour se retirer en Grèce. A la fin du mois de juin, il abandonna donc encore une fois sa patrie en fugitif. Il arriva le 1^{er} août à Syracuse; des vents contraires, et surtout son hésitation habituelle, l'y retinrent quelques jours; puis, ayant reçu des nouvelles de Rome qui lui parurent rassurantes, il changea brusquement de résolution, et revint en Italie. Il vit, en passant à Vélie, Brutus et Cassius qui y étaient encore, craignant d'abandonner l'Italie, et n'osant pas rentrer à Rome. Après un entretien avec ces meurtriers de César, Cicéron se rendit à la ville. Mais les dispositions pacifiques qui avaient interrompu sa fuite en Grèce s'étaient déjà évanouies quand il arriva, le 31 août. Le peuple cependant témoigna beaucoup de joie de son retour : la foule se pressait autour de lui de telle sorte, qu'arrivé dans la matinée à la porte de la ville, il ne put entrer dans sa maison que dans l'après-midi. Malgré ce concours qui devait lui prouver que son influence n'était pas perdue, Cicéron, près d'Antoine, reprit toutes ses craintes, et, n'osant pas se rendre à l'assemblée du sénat indiquée pour le lendemain, 1^{er} septembre, il fit motiver son absence sur les fatigues du

voyage. Antoine n'accepta pas ces excuses : il accusa Cicéron de couvrir de vains prétextes une défiance injurieuse, et s'emporta en plein sénat jusqu'à menacer de faire attaquer la maison de Cicéron pour le forcer à en sortir. Le lendemain, Antoine s'étant absenté à son tour du sénat, Cicéron s'y rendit ; et comme Antoine n'était pas là pour serrer le cœur naturellement timide de son adversaire, Cicéron retrouva tout son courage d'esprit, et prononça sa *première Philippique*, où, sans sortir de la modération, il osa condamner quelques actes d'Antoine.

Dans son exorde, l'orateur expose les motifs de son départ et ceux de son retour ; il se plaint de l'injure que, le jour précédent, il a reçue d'un homme dont il se proclame l'ami et l'obligé. Antoine voulait le contraindre à venir au sénat pour coopérer au décret qui défère à César les honneurs divins ; il déclare qu'il se serait opposé à un culte détestable et sacrilège qui confond la majesté des dieux avec les honneurs rendus à un mort. Puis, arrivant à l'objet de la délibération, il consent, pour maintenir la paix, à ce qu'on laisse subsister les actes de César, c'est-à-dire les lois qu'il a rendues, et non pas des pièces secrètes, des mémoires, des billets, des codiciles, publiés de l'autorité du seul Antoine, à qui il reproche d'avoir produit de prétendus actes de César, et d'avoir négligé et infirmé ses lois. Malgré la liberté avec laquelle il s'exprime, il ne veut offenser ni Antoine ni Dolabella ; il les conjure de ne pas lui en vouloir ; il les loue de nouveau sur ce qu'ils ont fait, et il les engage à ne point se démentir. Adressant la parole à Antoine, comme s'il était présent, il le supplie de ne pas faire consister sa gloire dans une puissance illégale, et il l'exhorte à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre.

Le ton général de cette harangue est modéré, courageux ; tout y est digne d'un consulaire et d'un philosophe,

si ce n'est les protestations d'amitié qu'il fait à un homme qu'il haïssait mortellement.

Antoine fut vivement blessé de l'attaque de Cicéron. Il indiqua une nouvelle assemblée du sénat pour le 19 septembre, et partit pour sa maison de Tibur, où il prépara sa réponse. Au jour marqué, le sénat s'assembla dans le temple de la Concorde. Antoine s'y trouva des premiers. Dans le discours qu'il prononça, il essaya de justifier sa conduite; il lut une lettre que Cicéron lui avait écrite à l'occasion du rappel de Sextus Clodius, dans laquelle il était traité d'ami et de bon citoyen par ce consulaire. Il accusa ensuite toute la vie politique de Cicéron, blâma les actes de son consulat, et lui imputa d'avoir été le promoteur de la mort de César. Malheureusement, cette harangue d'Antoine ne nous est pas parvenue. L'apologie de cet homme, sur lequel l'antiquité ne nous a transmis que d'injurieuses déclamations, serait d'un grand intérêt historique. Cicéron n'avait pas osé se trouver en présence d'Antoine : il avait été invité, comme tous les autres sénateurs, à se rendre à l'assemblée; mais il crut ou feignit de croire que le consul voulait le faire assassiner, et il se retira, près de Naples, dans la plus éloignée de ses maisons de campagne. C'est là qu'il composa, en réponse au discours d'Antoine, sa *deuxième Philippique*, ouvrage odieux où il se permit des détails dégoûtants, où il mêla le mensonge aux plus grossières invectives et à des vérités méchamment interprétées. Il eut l'imprudence de publier cette diatribe l'année suivante, lorsqu'il se crut en sûreté sous la protection des nouveaux consuls et d'Octave.

Ce discours est divisé en deux parties : dans la première, l'orateur réfute les reproches et les imputations d'Antoine; il oppose au nom de ce consul, qui blâme les actes de son consulat, les noms glorieux de Servilius, de Lutatius, de Catulus et des deux Lucullus qui les ont ap-

plaudis. Clodius, dit Antoine, a été tué par le conseil de Cicéron ; il ne nie pas qu'il ait désiré la mort de ce factieux, qu'il s'en soit réjoui ; mais il ne l'avait point conseillée. Antoine a prétendu que le meurtre de César fut encore l'effet de ses instigations ; les auteurs de cette action *glorieuse et presque divine* n'ont pas eu besoin d'être animés par lui pour la commettre ; toutefois, il ne refuse pas d'être mis sur la liste honorable des meurtriers.

Et cependant celui qui appelait cet assassinat une action divine, quelques mois auparavant, dans son oraison pour Marcellus, disait qu'à l'existence de César était attachée celle de la république, et que des insensés seuls pourraient attenter à ses jours ! Triste effet des passions excitées par une politique étroite et égoïste, qui aveuglaient l'auteur de tant de beaux traités de morale, au point de préconiser le meurtre et l'assassinat.

Quant à la deuxième partie, elle est tout entière dictée par l'indignation et par la haine. Parcourant toute la vie d'Antoine, depuis sa première jeunesse, l'orateur l'accuse de désordres, de débauches et d'excès inouïs. Cette partie, si animée, si véhémence, si incisive, est éloquente peut-être ; mais c'est l'éloquence de l'injure et du libelle le plus éhonté.

Pendant que des vents contraires retenaient en Sicile Cicéron fuyant l'Italie, il composa pour son ami Trébatius, un abrégé de la *Topique d'Aristote*, qui nous est parvenu. C'est peut-être le moins lu des ouvrages de Cicéron ; il est vrai que ce traité est peu attrayant par la forme, et que le sujet est assez obscur par lui-même. Les anciens cependant faisaient beaucoup de cas de la méthode qui y est développée, et ce livre leur paraissait utile pour la théorie et même pour la pratique de l'argumentation. Cicéron nous apprend lui-même que son traité n'est qu'un abrégé de la *Topique d'Aristote* ; il ajoute que, privé de livres, il le rédigea avec une très-

grande rapidité. C'est ce qui explique la différence qui existe entre la topique grecque et celle de Cicéron, et pour le plan et même pour le sujet. Le livre d'Aristote se divise en trois grandes parties qui embrassent la dialectique dans toute son étendue; Cicéron divise la logique en deux parties : 1° l'invention ou la topique; 2° le jugement ou la dialectique. Il renferme son livre dans la première partie, et distribue son sujet en trois sections : dans la première, il enseigne que la topique s'occupe des *lieux*, qui sont des notions à l'aide desquelles on peut trouver des arguments pour tous les sujets; dans la deuxième, revenant sur les *lieux*, Cicéron nous fait pénétrer dans tous les replis du sujet; dans la troisième partie enfin, il traite des questions dans lesquelles les *lieux* sont employés.

Cicéron publia plusieurs ouvrages pendant cette malheureuse année; malgré ses inquiétudes, son intelligence incessamment active, dès qu'elle était arrachée aux choses politiques; s'attachait à la composition littéraire.

D'abord le traité *du Destin*. Il nous apprend lui-même à quelle époque et dans quelle circonstance il composa cet ouvrage. « J'étais, dit-il, à ma campagne de Pouzzoles; Hirtius, consul désigné, se trouvait dans le voisinage : comme l'amitié la plus grande nous unit, et qu'il se livre aux études qui ont fait le charme de mes plus jeunes années, nous étions fort souvent ensemble.... Un jour que nous étions plus libres que de coutume, et moins dérangés par les visiteurs.... » Comme nous voyons par sa correspondance, qu'il passa les mois d'avril et de mai 44 dans sa maison de Pouzzoles, près de Naples, et que déjà le 22 avril il songeait à quitter l'Italie, il reste démontré que cet ouvrage a été composé avant celui qui vient d'être analysé, c'est-à-dire dans les premiers jours du mois.

Le traité *du Destin* est le complément naturel de la

Nature des Dieux et de la Divination. Le mot *fatum*, dans Cicéron, ne désigne pas le hasard : le destin, suivant lui, considéré comme puissance agissante, était l'ordonnance immuable, l'ensemble des lois de Dieu ; considéré comme substance, c'était l'âme de l'univers. Cette doctrine était un nouvel emprunt fait à Platon : le destin, c'était Dieu lui-même. Ce qui nous reste du traité *du Destin* nous offre donc les fragments d'une discussion sur l'accord de cette puissance avec les mouvements de la volonté humaine ; elle était probablement divisée en deux parties. Ces fragments commencent par le récit d'une conversation de Cicéron et d'Hirtius ; après une lacune vient la fin d'une réfutation de Posidonius ; l'auteur examine ensuite sur le destin et la liberté plusieurs opinions des philosophes ; il paraît charger Chrysippe du rôle de médiateur. Et dans un dernier fragment, il combat les Épicuriens. « Dans l'état où nous est parvenu ce traité, dit M. V. Le Clerc, il faut avouer qu'il offre plus d'obscurité que d'intérêt, et qu'on ne suit pas sans peine les raisonnements de l'auteur à travers toutes ces distinctions des écoles grecques, que la langue latine ne peut rendre qu'imparfaitement, et toutes ces argumentations sophistiques, dont quelques-unes même ne sont pas achevées. Cette tâche serait plus aisée si nous avions les originaux ; mais comme nous n'avons ni Carnéade, ni Chrysippe, ni Diodore, ni les autres guides du philosophe romain, il faut se contenter ou des analyses de leurs dogmes, qu'on trouve dans quelques anciens, ou des conjectures, plus ou moins vraisemblables, des historiens de la philosophie. » C'est donc seulement à ceux qui étudient l'histoire de la philosophie que cet ouvrage peut offrir de l'intérêt ; pour tous les autres, comme ils sont dépourvus du fil conducteur qui peut seul diriger leurs pas incertains, ils n'y trouveraient qu'une obscurité rebutante.

Puis, *Caton l'Ancien* ou *de la Vieillesse*. C'est Caton le Censeur, âgé de quatre-vingt-quatre ans, qui, dans ce traité, devient l'apologiste de la vieillesse. L'auteur s'identifie avec le personnage qu'il ressuscite. Rien de péniblement amené, nul apprêt, nulle recherche, tout est naturel. C'est avec une simplicité parfaite que Caton, qui avait vu tant de choses, parle de ses contemporains et de lui-même, de son caractère, de ses goûts, de ses actions et de ses écrits. Cicéron, dans ce dialogue, attaque et réfute successivement les différents reproches que l'on fait ordinairement à la vieillesse; nos plaintes lui fournissent la division de son plaidoyer. Il déploie dans cet ouvrage toute la merveilleuse souplesse de son talent; il y introduit tour à tour les diverses formes de l'éloquence, une grande connaissance de l'histoire et de la philosophie, une érudition gracieuse, des sentiments vrais et généreux, l'enthousiasme de la vertu, des pensées brillantes, et, par un singulier bonheur d'expressions, il anime et colore son livre. Cicéron n'avait que soixante-trois ans lorsqu'il fit ce dialogue sur la vieillesse. Il pouvait espérer de mettre longtemps en pratique ses propres maximes; mais les passions politiques de l'homme d'État étaient en complète désharmonie avec les sentiments du littérateur philosophe, et, pendant qu'il donnait des préceptes pour bien vieillir, il aiguisait, par la *deuxième Philippique*, les passions haineuses qui devaient le tuer.

Ensuite, *Lélius* ou *Dialogue sur l'Amitié*, adressé comme le précédent à son ami fidèle Pomponius Atticus. Peut-être ce dialogue est-il un peu inférieur à celui de la *Vieillesse*. Dans tout ce qui tient aux affections de l'âme, aussitôt que le raisonnement se montre, il jette de la froideur. On préfère toujours un sentiment à une réflexion quelque profonde qu'elle soit; c'est bien moins à l'esprit qu'il faut parler qu'au cœur, et il exige, pour être réellement intéressé, la peinture fidèle de ses propres émo-

tions. Considéré comme traité philosophique , cet ouvrage manque de clarté , de symétrie , d'une distribution nette des matières , de transitions naturelles , et les principes et les conséquences ne sont pas toujours logiquement enchaînés. Mais le style est digne en tout point d'un grand écrivain.

Puis enfin , son traité *des Devoirs* qu'il adresse à Marcus Cicéron , son fils , et qu'il divise en trois livres. Dans le premier il traite de l'*Honnête* ; dans le deuxième de l'*Utile* ; et dans le troisième , de la *Comparaison de l'Utile et de l'Honnête*. Ce traité de morale , où Cicéron a beaucoup imité d'Aristote , fut le dernier ouvrage philosophique de ce grand écrivain. Les événements politiques le ramenèrent à Rome , ainsi que nous l'avons vu , le 31 août ; il parut au sénat le 2 septembre , jour où il prononça sa *première Philippique*. Il quitta encore Rome le 18 septembre , afin de ne pas se trouver à l'assemblée du sénat , indiquée pour le 19 ; mais il y revint à la fin du mois.

Antoine partit pour Brindes le 9 octobre ; il y trouva des légions peu disposées en sa faveur. Sa parcimonie mécontentait des soldats accoutumés aux profusions de César : ils osèrent murmurer. Antoine irrité punit en tyran , et faillit se perdre ; cependant il entraîna la légion gauloise des Alouettes et quelques autres troupes , avec lesquelles il se dirigea vers Rome.

La peur fut grande dans la ville , quand on apprit la marche d'Antoine. Le sénat craignait sa colère ; il lui semblait déjà voir afficher de nouvelles tables de proscription. Octave le rassura : cet enfant hypocrite , qui ne s'était encore déclaré pour aucun parti , et qui tenait avec tant de finesse le milieu entre le sénat et Antoine , vint au secours de ceux qui tremblaient ; il avait à sa disposition de nombreux vétérans de César ; il en forma un corps de dix mille hommes , qu'il fit entrer dans Rome ,

sinon pour attaquer, au moins pour contenir les troupes qui suivaient son rival. Il ne réussit pas cependant, malgré ses insinuations, à engager ces vétérans à s'opposer corps à corps à ceux d'Antoine, et lorsque ce général entra dans Rome, Octave en sortait se dirigeant vers Ravenne. Là, son adresse le servit mieux : la légion Martiale et la quatrième abandonnèrent Antoine. Le futur triumvir apprit cette désertion, le 28 novembre, au moment même où, entrant au Capitole pour présider une assemblée du sénat convoquée par ses ordres, il allait faire passer un décret contre le jeune César. Cette nouvelle modifia ses desseins; il rompit aussitôt l'assemblée, courut à son armée, afin d'arrêter la désertion, et, avec les troupes qui lui restaient, il marcha vers la Gaule Cisalpine, dont le peuple lui avait donné le gouvernement; mais que Décimus Brutus gouvernait par décret du sénat.

Décimus, encouragé par le vieux parti, avait pris possession de ce gouvernement, sans attendre le 1^{er} janvier; Antoine, avec sa garde, trois légions et quelques cohortes de vétérans qui suivaient sa bannière, se proposait de chasser Décimus. La guerre civile allait donc réellement recommencer.

Dès qu'Antoine fut parti, Octave offrit au sénat l'appui des cinq légions qu'il avait rassemblées à Albe. Le sénat accepta cette offre avec reconnaissance, et promit de donner dans sa première assemblée un titre à Octave. Cicéron, qui s'était tenu caché aux environs de Rome pendant tout le séjour d'Antoine, y revint le 9 décembre, et conduisait toutes ces négociations. Les deux consuls, Antoine et Dolabella, étant absents, les préteurs Brutus et Cassius, ayant déjà passé les mers, il n'y avait plus de magistrats à Rome que les préteurs qui entrèrent en charge, suivant l'usage, le 10 décembre. Parmi ceux-ci, on remarquait Casca, celui-même qui avait porté le premier coup à César. Sur la demande de Cicéron, Oc-

tave avait consenti à son installation. La position d'Octave était difficile et cette association avec les meurtriers de son père pouvait lui devenir fatale ; mais il suivait avec adresse la voie tortueuse et immorale dans laquelle il était entré ; et Cicéron, qui était venu à Rome pour conduire les affaires de son parti, ne fit, après tout, que celles du jeune homme qui se jouait lui-même avec tant d'audace de tous les partis. Les tribuns convoquèrent le sénat pour le 20 décembre. L'ordre du jour, qu'ils avaient publié, annonçait qu'on y discuterait la proposition d'une garde pour les consuls désignés, Hirtius et Pansa, et pour la sûreté des sénateurs qui se rendraient à la séance solennelle du 1^{er} janvier. Mais Cicéron devait à cette séance entraîner le sénat beaucoup plus loin, et, par son discours, qui nous est parvenu sous le nom de *troisième Philippique*, il devait jeter ce corps en agresseur dans la guerre civile, alors qu'Antoine semblait hésiter. Antoine, en effet, n'était pas aussi décidé à la guerre civile que ses adversaires l'ont prétendu ; il avait essayé de ramener les légions qui s'étaient détachées de lui pour passer au camp d'Octave : elles étaient dans Albe ; à son approche, des traits lui ayant été lancés du haut des remparts, au lieu de se venger de cette insulte, il partit pour la Gaule avec les quatre légions qui lui étaient restées fidèles ; mais, là encore, il ne débuta point en ennemi contre Décimus Brutus : il voulut négocier, et laissa ainsi à Décimus le temps de s'enfermer dans Modène. C'est de cette ville que ce meurtrier de César fit notifier à Antoine, par un édit, qu'il retiendrait sa province dans l'obéissance du sénat et du peuple romain.

La position était étrange : Antoine hésitait à commencer la guerre civile ; Octave, sans titre légal, sans commandement légal, restait inactif à la tête des légions qui s'étaient données à lui, et le sénat, sans appui dans la nation, flattait cet enfant qui s'était fait homme avant

le temps ; mais il n'osait prendre un parti, tout l'effrayait : il avait peur d'Antoine, que sa femme Fulvie poussait à la cruauté ; et il craignait de se jeter dans les bras des meurtriers de César, assassins imprudents qui avaient seulement réussi à jeter le monde dans une anarchie qui pouvait dévorer la civilisation romaine tout entière. Il fallait qu'un homme, qu'un orateur craintif et timide, quand il devait agir, mais d'un admirable courage dans ses discours, vînt donner une impulsion à ce corps sans détermination propre.

Le 20 décembre, au milieu de ce sénat de muets, une voix éloquente s'éleva : c'était celle de Cicéron. Il s'étonne que l'on veuille attendre au 1^{er} janvier pour agir contre Antoine, quand de simples particuliers se préparent à la guerre ; il loue le jeune César, qui a empêché Antoine, à son retour de Brindes, de mettre Rome à feu et à sang ; il loue la légion de Mars et la quatrième, qui ont abandonné Antoine pour Octave ; il loue Décimus Brutus, qui ferme l'entrée de la Gaule au nouveau tyran : les Gaulois Cisalpins méritent des récompenses pour n'avoir vu dans Antoine qu'un ennemi de l'État. Cicéron applaudit à la proposition de donner une garde aux consuls et au sénat. Antoine doit être regardé comme un ennemi de la patrie ; il exhorte le sénat à défendre la liberté, à soutenir la république, ou à savoir mourir pour elle ; puis il termine son discours en votant pour la proposition des tribuns, et en ajoutant des remerciements à Décimus Brutus et à ses soldats, et surtout au jeune César et aux légions qui l'ont suivi ; car ils ont sauvé la république.

Toutes ces propositions furent adoptées, et le sénatus-consulte fut rédigé dans les termes employés par Cicéron. Ainsi, sans agression déclarée de Marc-Antoine, qui était le seul chef légal de la république, la guerre civile fut organisée contre lui par le sénat lui-même. Telle était la position que le crime de Brutus avait faite à Rome. Cette

grande nation était tombée dans une anarchie complète; l'égoïsme et l'immoralité des premiers du peuple n'étaient pas renfermés dans le cercle de l'intérêt des partis que ces hommes représentaient ou voulaient représenter; ils en étaient venus tous à n'avoir réellement que des intérêts individuels. Quand le point de départ d'une position est un crime, rien de noble et de grand ne peut naître d'un pareil fait. Les âmes pures qui se trouvent jetées par le hasard des circonstances dans une pareille mêlée descendent-elles-mêmes au niveau des plus souillées. Cicéron, le plus honnête de tous ces hommes, n'avait dans cette circonstance, ni loyauté, ni noblesse de sentiments, ni vues politiques certaines. Ce qu'il disait, ce qu'il faisait faire au sénat, était dicté par son intérêt personnel; il avait peur d'Antoine, qu'il haïssait, qu'il avait flatté lâchement, que lâchement encore il avait invectivé absent; et à tout prix, il voulait lui interdire l'entrée de Rome. Certes, ce n'était pas la faute de l'orateur si ses paroles ne tuaient pas comme plus tard tuèrent les épées des sicaires d'Antoine.

Cicéron s'était laissé tromper par Octave, qu'il regardait comme un enfant; mais le vieux consulaire s'était-il réellement et de bonne foi attaché à ce jeune homme? Nullement. Au moment de se déclarer à la face du sénat et du peuple romain le patron du jeune César, Cicéron avait écrit à Décimus pour l'engager à faire en sorte que le sénat pût refuser les secours dangereux d'Octave; mais lorsqu'il fut bien prouvé que Décimus, loin de pouvoir secourir le sénat, avait lui-même besoin d'appui, alors seulement Cicéron se décida à conseiller au sénat d'avouer le jeune homme qu'il caressait chaque jour et à l'investir d'un commandement légal. Tout cela Octave le savait; mais, hypocrite et faux, objet de flatteries publiques et de haines secrètes, à la fausse confiance il répondit par un faux dévouement. Avec les forces et le vernis de lé-

galité que pouvait lui prêter le parti qui s'appelait républicain, il voulait ruiner Antoine, afin d'être en position de renverser un jour ceux qui lui prêtaient un appui. L'intérêt général du monde n'était compté pour rien par ces hommes à quelque parti qu'ils appartenissent. L'homme de l'humanité était mort, et il avait laissé les peuples en proie à l'égoïsme le plus atroce. Voilà pourquoi on voyait, moins d'un an après la mort de César, son fils adoptif se préparer à combattre l'ami de son père au profit de l'un de ses plus lâches meurtriers.

Si l'on n'avait pas mille fois observé à quel entraînement peuvent s'abandonner les hommes d'une élocution facile; si l'on ne savait pas jusqu'où peut aller, dans les orateurs, l'enivrement de leurs propres paroles, on ne pourrait pas comprendre comment Cicéron, si timide, quand il fallait agir, si craintif; quand le moindre danger pouvait le menacer, osait attaquer Marc-Antoine avec autant d'acharnement, et pousser, lui homme de paix et de luttes parlementaires, le sénat vers la guerre civile. Toutefois, la contradiction n'est peut-être qu'apparente: Cicéron avait peur d'Antoine, et le haïssait; il attaquait son ennemi avec cette espèce de courage fébrile que donne l'effroi. C'était pour assouvir sa haine et pour calmer ses craintes qu'il jetait ainsi entre lui et Antoine le sénat et Octave; mais quand il eut parlé au sénat et obtenu de lui ce qu'il avait demandé, il crut que ce n'était pas assez encore, et il voulut, entre son adversaire et lui, placer le peuple romain lui-même. Quittant donc la salle du sénat, il vint au Forum, et, montant à la tribune aux harangues, il prononça sa *quatrième Philippique*.

Ce discours n'est qu'un abrégé du précédent, où se retrouvent, dans un cadre plus étroit, les mêmes éloges d'Octave, de ses légions, de Décimus Brutus, et les mêmes exhortations à déclarer Antoine ennemi public; il félicite les Romains de leur ardeur pour la cause de la

république ; il les invite à persévérer, et termine sa harangue en leur promettant un triomphe complet et prochain. Si l'on en croit Cicéron lui-même, la voix de l'orateur fut souvent interrompue par des acclamations unanimes. En sortant de la tribune, la multitude, entraînée par son éloquence, s'écria qu'il avait une seconde fois sauvé la patrie ; mais la suite des faits prouve à quel point la vanité de notre orateur l'aveuglait, et combien ces applaudissements étaient loin de cette unanimité qu'il leur attribuait.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, Brutus et Cassius, en Orient, relevaient leur parti et lui gagnaient des légions presque sans combattre : Brutus désarma C. Antoine et Vatinius, et Cassius s'empara de la Syrie et des huit légions qu'on y avait réunies. Mais le monde entier avait les yeux tournés vers l'Italie ; c'était sur ce point que devaient se décider les événements réellement influents. Aux discours de Cicéron, Antoine avait répondu en assiégeant, dans Modène, Décimus Brutus, à qui, si l'on ne voulait qu'il pérît, il fallait envoyer de prompts et de puissants secours.

Le 1^{er} janvier 43 étant arrivé, les nouveaux consuls, C. Vibius Pansa et A. Hirtius, convoquèrent le sénat au Capitole, et mirent en délibération le sénatus-consulte du 20 décembre. Les consuls n'étaient point des partisans d'Antoine ; mais ils n'avaient pas oublié les obligations qu'ils avaient à César, à qui ils devaient leur élévation, et ils n'avaient point rompu avec les amis de ce grand homme. Au milieu de l'excitation violente des partis politiques qui se choquaient avec fureur, leur conduite était modérée : eux seuls, peut-être, songeaient au bien général, et avant de courir aux armes contre Antoine, ils voulaient négocier. Ils ne cherchaient pas cependant à se soustraire à l'exécution du sénatus-consulte que Cicéron avait fait adopter ; mais ils laissaient entrevoir qu'ils

permettraient facilement qu'on le mit en oubli. C'est dans ce but qu'ils invitèrent le consulaire Q. Fufius Calénus à donner le premier son opinion. Calénus, que César avait fait consul quatre ans auparavant, était le beau-père de Pansa; il était ennemi des meurtriers, et passait pour ami d'Antoine. Il proposa donc de suspendre les hostilités, d'envoyer à Antoine une députation qui l'exhorterait à se désister de son entreprise sur la Gaule, et à reconnaître l'autorité du sénat.

Cicéron devait combattre cette proposition, et c'est à cette occasion qu'il prononça sa *cinquième Philippique*. On ne doit pas traiter avec Antoine, tant qu'il aura les armes à la main. Il y aurait de l'inconséquence à envoyer des députés vers un homme que le sénat a déclaré ennemi public. La mesure proposée est absurde et inutile : Antoine ne voulant entendre aucune proposition, c'est une perte de temps dangereuse. Telle est la première partie de ce discours, remarquable par la vivacité et l'énergie du style. L'orateur se livre contre Antoine et Lucius, son frère, à l'invective avec son exagération ordinaire, et va même jusqu'à les accuser d'avoir formé le dessein de massacrer tous les sénateurs et de s'approprier les biens de tous les propriétaires actuels. Dans la seconde partie, Cicéron demande des récompenses pour tous les défenseurs de la république, pour Décimus, pour Octave, pour leurs armées, pour Égnatuléius, pour Lépide lui-même, qui n'avait point encore agi, mais qui, se trouvant dans la Gaule Narbonnaise, à la tête d'une armée, était de ceux dont le sénat devait le plus craindre ou le plus espérer. Cicéron revient sur ses éloges du jeune César, se rend caution de la modération de ce *divin adolescent*, et proteste qu'il n'abusera pas des bienfaits du sénat.

Le succès de la dernière partie du discours de notre orateur fut complet. Ce qu'il venait de demander pour les chefs et les soldats fidèles fut accordé. Les honneurs

extraordinaires réclamés en faveur d'Octave ne furent pas même jugés assez grands par plusieurs sénateurs ; Philippus, le beau-père d'Octave, proposa l'érection d'une statue ; Servius Sulpicius et Servilius voulaient qu'on y ajoutât le privilège de posséder toutes les magistratures ; mais la première partie de l'opinion de Cicéron n'entraîna point le sénat : les consuls lui étaient contraires ; ils préféraient les voies conciliatrices , et ils prolongèrent la discussion jusqu'à la nuit sans rien mettre aux voix. La délibération recommença le lendemain , sans pouvoir arriver à une solution ; et le surlendemain , quand on allait rédiger le sénatus-consulte selon l'avis de Cicéron , le tribun Salvius s'y opposa formellement. Le parti de la députation prévalut , et on la composa de L. Pison , de L. Philippus et de Servius Sulpicius. Toutefois , ce fut Cicéron qui dicta son mandat , purement impératif : Antoine devait lever le siège de Modène , abandonner à D. Brutus la province , se trouver , à jour fixé , en deçà du Rubicon , et se soumettre pour tout le reste à la volonté du sénat. En cas de refus , les députés devaient lui déclarer la guerre.

Trois jours entiers le peuple attendit sur la place publique le résultat d'une aussi longue discussion. Jamais peut-être il ne s'était trouvé en aussi grand nombre sur le Forum. Quand la multitude apprit que le sénatus-consulte était rédigé , par deux fois elle appela Cicéron ; mais le grand orateur , honteux de n'avoir pas obtenu tout ce qu'il avait demandé , et piqué de voir le sénat suivre avec répugnance la voie dans laquelle il le poussait par haine et par crainte d'Antoine , au lieu de se présenter devant le peuple , comme au 20 décembre , se retirait chez lui , lorsqu'il fut arrêté au passage par le tribun P. Apuléius , qui l'invita , au nom du peuple , à monter à la tribune aux harangues , où il prononça sa *sixième Philippique*.

L'affaire en discussion depuis les calendes de janvier vient à l'instant d'être décidée, avec moins de vigueur qu'il ne convenait, mais toutefois sans faiblesse. La guerre est seulement retardée; Antoine n'obéira point, le caractère de ce général en est un sûr garant. L'orateur saisit l'occasion d'invectiver Antoine et son frère dans des termes tellement grossiers, qu'ils pouvaient seulement être entendus par le peuple de Rome. Il engage ses concitoyens à attendre avec patience le retour des députés; mais il est convenable de préparer ses habits de guerre, et de se disposer à combattre pour la liberté, dont il promet d'être toujours le plus zélé défenseur. Il termine en félicitant ceux qui l'écoutent de l'ardeur dont ils paraissent animés pour repousser Antoine. Ce discours fut prononcé le 3 janvier.

La vie de Cicéron devait être désormais tout entière remplie par les devoirs politiques qu'il s'était imposés. Sans fonctions à Rome, l'influence de son talent oratoire lui donnait un immense pouvoir : c'était lui qui traçait la voie au sénat; son active intelligence gouvernait tout. Fort de la déférence que lui montrait Octave, ses avis semblaient des lois, et cependant cette puissance était sans avenir, parce qu'il n'avait pas de système politique désintéressé, et, quand il croyait diriger, le vieux consul n'était qu'un instrument dans les mains habiles du jeune César. Telle d'ailleurs avait toujours été la destinée de ce grand orateur, qui, dans les périodes les plus glorieuses de sa vie, n'avait jamais eu d'inspirations qui lui fussent réellement propres.

Les députés nommés par le sénat partirent pour le camp d'Antoine; mais les amis de ce général, Calénus entre autres, ne cessaient d'agir en sa faveur; quelquefois même ils rendaient publiques les lettres qu'ils en recevaient, et ne négligeaient aucun soin pour relever les espérances de leur parti. Cicéron, de son côté, voyant

un grand nombre de sénateurs prêts à consentir à des concessions, s'efforçait de retenir une influence chancelante. Dans une assemblée du sénat, qui eut lieu dans les derniers jours de janvier, pendant une délibération relative à la voie Appienne, aux monnaies et aux luperques, abandonnant l'ordre du jour et usant du droit qu'avaient les sénateurs de parler de tout ce qui intéressait l'État, il prononça sa *septième Philippique*.

Dans son exorde, il annonce qu'il va s'écarter de la question ; il se plaint de plusieurs consulaires qui cherchent à ébranler la résolution du sénat ; il blâme leurs démarches, indignes, selon lui, de leurs titres de sénateurs et de citoyens, fait l'éloge des consuls, dont l'un veille à Rome tandis que l'autre est déjà à la tête des troupes de la république. Il revient à son opinion en faveur de la guerre ; la paix avec Antoine serait honteuse, dangereuse et peut-être impossible : honteuse, parce qu'elle prouverait la versatilité et l'inconséquence du sénat ; dangereuse, parce qu'Antoine rassemblerait à Rome autour de lui tous les séditeux ; impossible même, parce que les légions de D. Brutus et le peuple ne pourraient y consentir. Les sénateurs et le consul doivent profiter du zèle unanime que montrent, pour le salut commun, tous les ordres de la république. Puis il vote, comme Servilius, sur l'objet en délibération, dont il ne s'est nullement occupé.

Toutefois, ce que Cicéron avait prévu arriva : Antoine n'accepta point les propositions que Sulpicius, Pison et Philippe étaient allés lui porter au nom du sénat. Peut-être aurait-il pu consentir à un accommodement ; mais les termes mêmes du mandat des députés le blessèrent cruellement. Il s'emporta beaucoup contre Cicéron, qui l'avait dicté ; il se plaignit du sénat qui le traitait en ennemi pour complaire à un enfant, et déclara qu'il vengerait la mort de César sur Décimus Brutus. Puis, en présence

même de Pison et de Philippe, car Servius Sulpicius était mort le jour de son arrivée au camp, il fit battre les murailles de Modène. Il ne permit point aux députés du sénat d'entrer dans la ville pour conférer avec Décimus, et il leur remit à leur départ une réponse altière, qui contenait des conditions qu'il présumait bien ne pouvoir lui être accordées. Pison et Philippe osèrent cependant les communiquer au sénat lorsqu'ils revinrent à Rome, vers la fin du mois de février. Ces deux consulaires ne s'étaient point conformés aux instructions qu'ils avaient reçues : au lieu de se retirer, sur le refus qu'Antoine avait fait de se soumettre aux ordres du sénat, ils s'étaient considérés comme négociateurs, et rapportaient à Rome les propositions d'Antoine. Cicéron seul cependant parmi les sénateurs, leur en fit des reproches, et il les fit également porter sur les autres consulaires, à qui il attribuait l'attitude molle et indécise du sénat.

Dans l'assemblée qui eut lieu le lendemain de l'arrivée des députés, à peine eut-on prononcé, sur le rapport de Pansa, que la guerre serait déclarée à Antoine, que les députés et leurs amis s'élevèrent contre la dureté de cette expression, et que le consul se trouva contraint de mettre en délibération le choix d'un autre terme. Au mot de guerre on substitua celui de tumulte. Cicéron voulut en vain prendre la parole dans cette séance, il ne put parvenir à se faire écouter ; ce fut le lendemain seulement qu'il put prononcer sa *huitième Philippique*.

L'ordre du jour était la discussion d'un projet d'amnistie en faveur de ceux qui avaient suivi Antoine. L'orateur laissa de côté cette question sans importance pour lui : il se plaignit d'abord de la faiblesse de Pansa et des sénateurs. Arrivant à la substitution du mot tumulte à la place de guerre, qui avait d'abord été proposé, il établit que la distinction qu'on a faite est absurde, et que le tumulte est pire que la guerre. Il démontre combien est

réelle et sérieuse la guerre suscitée par Antoine ; il la compare aux quatre guerres civiles qui ont ensanglanté la république depuis celle de Sylla : les trois premières ne menaçaient point l'existence de la république, elles n'avaient d'autre motif que la rivalité des deux ordres de l'État. Il ne qualifie pas la quatrième, entre César et Pompée : il en ignore l'origine et en déteste l'issue. Quant à la guerre présente, elle ne peut en rien ressembler aux quatre autres, puisqu'elle s'est élevée malgré l'accord et l'union qui régnaient entre les citoyens. Cicéron combat Calénus, qui a insisté pour la conservation de la paix, sous le prétexte d'épargner le sang des citoyens : c'est une fausse humanité qui, pour ne pas frapper les coupables, expose à leurs coups les innocents. Il blâme avec vivacité la proposition d'envoyer une seconde députation à Antoine ; il compare la faiblesse du sénat actuel à la vigueur de l'ancien sénat. Les propositions d'Antoine sont, suivant lui, tellement inadmissibles, qu'il est étonné que les députés du sénat aient pu les entendre sans en être révoltés. Il se plaint des égards excessifs qu'on témoigne à Varius Cotyla, le député d'Antoine. Puis, s'adressant aux consulaires, il veut que, malgré l'exemption attachée à leur dignité, ils prennent l'habit de guerre ; lui-même en donnera l'exemple. Il termine enfin, rentrant dans la question, en votant pour qu'on assigne un jour avant le 15 mars, au delà duquel ceux qui resteront attachés à Antoine seront déclarés ennemis publics. La proposition de Cicéron fut adoptée, et, dans cette circonstance, il fut vivement secondé par le consul Pansa.

Jamais le grand orateur n'avait montré plus d'activité ; sa haine pour Antoine donnait à ce vieillard tout le feu de la jeunesse. Comme au temps de son consulat, il était l'âme de tout, il faisait tout, il dirigeait tout vers un but ; autrefois c'était contre Catilina, alors c'était contre

Antoine. « Que ne m'avez-vous invité à ce charmant festin des ides de mars ? écrivait-il à Trébonius , en février 43 ; je vous réponds qu'il n'y en aurait point de restes. Ces gens-là nous causent aujourd'hui tant d'affaires, que l'éminent service que vous rendîtes à la république nous laisse quelque sujet de plainte. Je m'emporterais volontiers contre vous, quoique j'ose à peine y penser ; oui, contre vous, qui êtes un excellent homme, pour avoir tiré cette peste à l'écart, et lui avoir sauvé la vie. Vous m'avez laissé plus d'embarras qu'à tous les autres ensemble. » Tels étaient les sentiments qu'en toute occasion la haine de Cicéron exprimait contre Antoine. Certes ils ne peuvent justifier le crime que plus tard Antoine ordonna ; mais ils l'expliquent suffisamment.

Le consul Pansa proposa d'honorer la mémoire de Servius Sulpicius par des funérailles publiques, et de lui ériger un mausolée et une statue. Q. Servilius, qui opina le premier, approuva les deux premières parties de la proposition ; mais il s'opposa à la troisième, soutenant qu'une statue ne pouvait être décernée qu'aux députés qui avaient péri de mort violente. Cicéron ne put partager une pareille opinion ; il entreprit de faire rendre à son vieil ami tous les honneurs que pouvaient justifier les circonstances. Le discours qu'il prononça à cette occasion est la *neuvième Philippique*. C'est un chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment ; quelques phrases y rappellent énergiquement l'audace d'Antoine et la guerre qu'il faisait à la république ; mais toute la harangue est consacrée à Sulpicius : c'est son oraison funèbre. L'orateur réfute d'abord l'objection de Servilius. La statue est due à Sulpicius parce qu'il est mort victime de son devoir. Il est parti souffrant, sur les instances réitérées du sénat ; il est parti, sachant bien qu'il allait à une mort certaine : en échange de cette vie qu'il a perdue pour le sénat, on lui doit l'immortalité. Vient ensuite l'éloge des

talents, des vertus, du caractère de Sulpicius : « Si une statue peut paraître inutile à la gloire d'un si digne consulaire, elle est nécessaire à la reconnaissance du sénat ; elle sera d'ailleurs une flétrissure pour Antoine, et protestera éternellement contre la guerre sacrilège qu'il fait à la république. » Cicéron termine en présentant un projet de décret conforme à la proposition du consul. Ce projet fut adopté.

On a vu, après le meurtre de César, Brutus et Cassius s'éloigner de Rome : assassins hardis, mais sans intelligence pour accomplir une révolution, ils laissèrent Rome en proie à la tyrannie d'Antoine et de Dolabella, hommes avides, cruels et capricieux, qui ne pouvaient garder le pouvoir. N'osant rester à Rome, les meurtriers obtinrent du sénat une commission illégale pour les subsistances de l'Italie, et ces préteurs, qui ne pouvaient en aucun cas abandonner leur poste, sortirent de la ville. Ils errèrent pendant plusieurs mois de la Campanie au Brutium, attendant toujours quelque événement qui leur permit de rentrer dans Rome ; comme s'il pouvait y avoir des événements favorables pour des révolutionnaires sans doctrines politiques et sans caractère. Ils abandonnèrent enfin l'Italie. Cassius alla en Syrie, et laissait ignorer à Rome ce qu'il y faisait ; Brutus se retira à Athènes, il s'y occupa d'abord de philosophie et de disputes scolastiques. Loin de Rome, cet homme, qui n'était pas fait pour le rôle qu'il avait joué, reprit d'abord la douceur et l'indolence naturelles de ses inclinations, et se partageait entre Théomneste l'académicien, et le péripatéticien Cratippe. Cependant, sous prétexte de remplir la mission que lui avait confiée le sénat, il rassembla une flotte, qui, commandée par le questeur M. Apuléius, son ami, conduisit Cassius en Asie, et rapporta quelques soldats et de l'argent. Alors Antistius Vérus vint joindre Brutus avec ses soldats. Brutus entra en Macédoine, où

Cn. Domitius rallia sous ses drapeaux un assez grand nombre de troupes qui devaient servir en Syrie sous Dolabella. Le jeune Tullius Cicéron , à peine âgé de 22 ans , lui amena une légion qu'il avait enlevée à L. Pison , lieutenant de C. Antonius. Trois légions de Vatinius passèrent dans son camp ; et lui ouvrirent les portes de Dyrrachium ; et enfin , Q. Hortensius lui facilita la soumission de toute la Macédoine. Après tous ces succès , auxquels il était presque étranger. Brutus écrivit au sénat pour lui faire part de ces heureuses circonstances. Le consul Pansa communiqua , le 10 mars 43, sa lettre à cette assemblée. Elle donna lieu à une délibération , dans laquelle Calénus opina pour qu'il fût ordonné à Brutus de remettre ses légions à celui que le sénat nommerait pour les commander. Ce fut pour combattre cette proposition que Cicéron prononça sa *dixième Philippique*.

Après avoir loué le consul de sa démarche et des éloges qu'il avait donnés à Brutus , il répond à Calénus. Il lui demande pourquoi , depuis le 1^{er} janvier , il pense toujours si différemment de son gendre ? Quel est son but en déclarant aux deux Brutus une guerre si constante ? A ce qu'avait dit Calénus , Cicéron oppose l'éloge de Brutus , dont il loue principalement la modération et la patience dans le malheur , la conduite sage et mesurée , la prudence , le désintéressement , qui l'ont fait quitter Rome d'abord et ensuite l'Italie , pour ne pas être l'occasion de la guerre civile. L'orateur rassure ceux qui craignent que les vétérans ne veuillent pas voir M. Brutus à la tête d'une armée. Il déclare d'ailleurs qu'il vaudrait mieux mourir que de prendre les caprices de ces hommes pour règle des délibérations du sénat. A la perversité des Antoine et de leurs amis , il oppose les vertus de Brutus , qu'il loue encore avec complaisance , et il termine sa harangue en proposant l'adoption d'un décret qui remercie Brutus et son armée , confie à ce général la défense de la

Macédoine, de l'Illyrie et de la Grèce, et légitime la conduite du proconsul Q. Hortensius. Ce décret paraît avoir été adopté.

Depuis plus de quatre mois aucun événement n'avait ému cette immense population de Rome. Cette foule toujours oisive, toujours avide de nouvelles ou de spectacles, se fatiguait dans une attente vaine; Cicéron seul, par son activité, par ses discours, entretenait une certaine excitation. A lui seul, en effet, il avait réussi à créer une espèce d'opinion publique. Les meurtriers de César ou du moins le parti qui se rattachait à eux, régnait sans opposition du peuple; la ville était sans trouble, le peuple laissait faire. Il était flottant, hésitant; et pendant que Cicéron le comptait dans le parti de l'ancienne république, Octave, lui aussi, avait des raisons de croire qu'au jour où il l'interpellerait, le peuple serait pour lui. Mais la multitude se taisait, elle écoutait Cicéron, et le vieux consulaire, qui s'enivrait au bruit de ses harmonieuses paroles, croyait ramener le passé; mais déjà ses jours étaient comptés, et les opinions politiques qu'il représentait allaient tomber dans l'abîme d'un passé à jamais oublié. Au moment où il se félicitait de son influence sur tous les ordres de citoyens, la république entière allait l'abandonner: sénat, peuple et soldats qui l'écoutaient ne le comprenaient plus. Il parlait au Forum; à sa voix éloquente la place immense se remplissait de citoyens attentifs; ces magnifiques périodes cicéroniennes, comme une harmonie entraînante, frappaient et charmaient la populace de Rome: elle trépignait en acclamant l'orateur; mais elle était venue comme à un spectacle, et, contente, elle applaudissait l'acteur; puis, sans souci de ce que venait de dire le vieil orateur, elle reprenait ses promenades sous les portiques, et rien ne pouvait lui donner de sympathie pour un parti dont elle ne comprenait plus les idées politiques, pour un parti si

misérable en lui-même , qu'il ne professait plus au fond du cœur les doctrines qu'il prétendait faire revivre.

Cependant les événements marchaient en silence ; les jours d'émotion , de crainte ou d'espoir allaient venir. Déjà de vagues rumeurs, des bruits dont la source échappait à tous , apprenaient qu'un des meurtriers de César avait expié son crime. Frappée par instinct de ce jugement de Dieu qui ne laisse jamais le crime impuni , déjà la foule pronostiquait la mort de tous les assassins ; mais ces rumeurs, loin de troubler la population , au lieu de l'agiter, semblaient au contraire augmenter le calme de la ville. Ce n'était point sans doute le calme d'un peuple heureux de son gouvernement, confiant dans son avenir, et suivant en paix sa vie de famille ; c'était le silence de l'anxiété ; la multitude muette, renfermant au fond de son âme ses sentiments de crainte ou d'espérance, émue autant qu'effrayée , passait ses jours dans une attente pénible. Ces rumeurs cependant se confirmèrent, et Trébonius avait réellement expié dans les supplices l'assassinat qu'il avait aidé à commettre. Lui, le premier de tous les meurtriers du grand homme , il avait péri !

Dolabella , avant l'expiration de son consulat, était parti pour aller prendre possession de son gouvernement de Syrie. Il avait lentement traversé la Grèce, la Macédoine et la Thrace. Arrivé dans l'Asie Mineure , il avait formé le projet de l'enlever à Trébonius, qui la gouvernait comme proconsul. Dolabella n'avait que peu de troupes ; il trompa Trébonius par de faux semblants d'amitié , et une nuit il le fit surprendre dans Smyrne. Le malheureux pria en vain les soldats du consul de le conduire devant lui ; il fut décapité ; sa tête fut portée au bout d'une pique , et son cadavre , souillé , mutilé , fut jeté dans la mer. Lorsque la nouvelle officielle de cet événement arriva à Rome , le 25 mars, le sénat, convoqué par le consul Pansa , déclara à l'unanimité Dolabella ennemi de la

république , et ordonna la confiscation de ses biens. Calénus lui-même, cet ami d'Antoine et de César, n'osa pas opiner autrement ; mais cette unanimité disparut bientôt lorsqu'il s'agit de décider par qui et comment serait poursuivie la guerre contre le nouvel ennemi que le sénat faisait à la république. L. César proposa de déférer à P. Servilius les provinces d'Asie et de Syrie avec des pouvoirs extraordinaires. Calénus demanda que les consuls Hirtius et Pansa fussent , après la délivrance de Décimus, investis du commandement de ces deux provinces, et chargés conjointement de cette guerre. Cette proposition fut reçue avec applaudissement par le consul Pansa et par tous les amis d'Antoine. C'est , qu'en effet , elle pouvait détourner les consuls de la guerre de Modène , donner à Dolabella le temps de se fortifier en Asie , éloigner les consuls de Cicéron, en même temps qu'elle était un affront mortel fait à Cassius , qui , investi du gouvernement de la Syrie par César, devait, suivant les partisans du meurtrier, poursuivre Dolabella. Les débats furent si longs qu'un jour ne put suffire pour obtenir un résultat, et que l'assemblée dut être remise au lendemain. La mère de Cassius elle-même engagea Cicéron à ne pas prendre la parole dans l'intérêt de son fils : tant le parti craignait qu'une telle opposition lui aliénât Pansa, pour le jeter ouvertement dans les rangs des amis de César ! mais rien ne put ébranler, dans Cicéron , la résolution de défendre les droits de Cassius. Le second jour, quand les débats eurent repris une nouvelle force, il prononça sa *onzième Philippique*, et déploya toute son éloquence afin d'obtenir en faveur de Cassius un décret semblable à celui qu'il avait obtenu pour les deux Brutus.

D'abord l'orateur traite le premier objet ; il invective Dolabella, qui avait été son gendre, et que depuis il avait accablé de témoignages d'amitié et d'éloges : avec tout le feu dont il est capable , il lance contre lui les traits qu'il

avait jusqu'alors réservés pour Antoine. Puis Cicéron combat les propositions de L. César et de Calénus; il s'élève contre les commandements extraordinaires. Il avait soutenu l'opinion opposée lorsqu'il avait voulu faire obtenir un commandement extraordinaire à Octave; mais il prétend excuser cette contradiction : il combat la proposition de Calénus, comme contraire à la dignité des consuls et sans rapport avec la gravité des circonstances, et propose l'adoption d'un décret qui, laissant Brutus commander la Macédoine et la Grèce, chargerait Cassius de poursuivre Dolabella. Il exagère les forces dont peut disposer Cassius, et il termine en combattant les craintes que pouvaient donner les vétérans.

Malgré l'éloquence de ce discours, il n'entraîna point les suffrages du sénat. Cicéron voulut sur-le-champ en appeler au peuple. Il se rendit sur la place publique, où, présenté par le tribun Servilius, il prononça une nouvelle harangue, qui ne nous est pas parvenue. Pansa, qui craignait que la Syrie lui échappât, avait suivi Cicéron au Forum, et l'engageait à se taire; mais ce fut en vain : donnant à sa voix plus de force et d'éclat qu'à l'ordinaire, Cicéron plaida la cause de Cassius. Le peuple applaudit l'orateur, mais il ne prit aucune résolution.

Antoine, ayant perdu toute espérance de traiter avec le sénat, redoubla d'efforts contre Modène, et pressa si vivement Décimus Brutus, qu'épuisés par la longueur du siège, le général et la garnison étaient réduits aux dernières extrémités. Aussitôt que le sénat en fut instruit, il craignit pour Décimus Brutus le sort de Trébonius. Au milieu de cette inquiétude générale, Cicéron était en outre frappé d'inquiétudes personnelles : les succès d'Antoine pouvaient avoir sur son sort une influence fatale, puisque c'était lui surtout qui avait attaqué ce citoyen et qui l'avait fait déclarer ennemi public. Aussi, lorsque dans une assemblée du sénat, Pison Césoninus et Calénus pro-

posèrent d'envoyer vers Antoine une nouvelle députation, le vieux consulaire, qui voyait les événements manquer à ses prévisions, n'osa pas combattre cette opinion, et se laissa imposer la périlleuse tâche de faire, avec quatre autres consulaires, partie de cette députation. Mais quand, hors du sénat, il vint à réfléchir à la position que lui avaient faite ses collègues; lorsqu'il se vit, par la pensée, en présence d'Antoine; lui qui avait si énergiquement, depuis six mois, appelé la mort sur cet homme; lui qui l'avait, par ses discours, couvert d'infamie; lui qui s'était déclaré, à la face de l'empire, son ennemi mortel, il comprit bien vite tout le danger qu'il pouvait courir à l'aller affronter dans son camp; il eut peur, et il vint devant le sénat, le 28 mars, faire l'aveu de ses craintes et décliner le dangereux honneur de faire partie de cette deuxième députation. C'est le discours qu'il prononça dans cette occasion qui nous est parvenu sous le titre de *douzième Philippique*.

Il débute en convenant de son erreur : il a cru qu'en demandant une nouvelle députation, c'était la cause de l'État que l'on plaiderait; mais c'est celle d'Antoine. On ne peut espérer la paix avec cet homme; avec lui, toute paix serait inutile, honteuse et impossible. Antoine, qui n'avait pas tenu compte de la première députation quand Décimus pouvait lui paraître en état de se défendre, repousserait certainement la deuxième lorsque son adversaire est réduit à la détresse, et que cette nouvelle démarche lui paraîtrait inspirée par la crainte et le découragement. Puis, entraîné par sa passion et par le besoin d'injurier, il retombe dans ses invectives contre Antoine, au moment où, dans son intérêt personnel et dans celui même de l'État, il aurait dû, au contraire, adoucir les passions haineuses de celui qu'il craignait. Il termine en exposant qu'il ne peut raisonnablement faire partie d'une

députation qui, sans utilité pour la république, l'exposerait aux dangers les plus réels.

Quoique ce discours ne contienne pas la proposition formelle d'abandonner le projet de cette deuxième députation, il paraît que les raisons de l'abandonner parurent assez fortes pour que l'assemblée y renonçât, et elle n'eut pas lieu. Le consul Pansa quitta Rome dans les premiers jours d'avril, pour se mettre à la tête des troupes levées par ses ordres. Il marcha vers la Gaule, afin de joindre son collègue Hirtius et le jeune César, et pour tenter, par une bataille décisive, de délivrer Décimus Brutus.

Les amis d'Antoine cependant ne cessaient de parler de négociations. Un grand nombre de sénateurs désiraient hautement la paix; chacun semblait, en présence des événements probables, chercher à se faire une position, et se montrait de jour en jour moins hostile à celui qui pouvait vaincre. On commençait à blâmer ouvertement, comme l'effet de la haine et de la passion, l'insistance de Cicéron pour qu'on fit à Antoine une guerre à outrance. L'influence du grand orateur diminuait chaque jour; et bientôt il allait se trouver seul, sans appui, au milieu des troubles horribles qui allaient fondre sur la république. Sa voix devait se faire entendre encore; mais elle ne devait plus être qu'un vain bruit sans retentissement : toutes les âmes étaient fermées, et ces magnifiques périodes ne devaient plus frapper que des oreilles. L'égoïsme froid et calculateur qui animait cette foule d'aristocrates et qui les avait fait pencher vers le rétablissement de l'ancien ordre de choses politique, les ramenait maintenant vers une espèce de vague qui leur permettrait d'accepter tous les événements et tous les pouvoirs qu'il plairait à la providence de leur envoyer. C'était à qui se détacherait de Cicéron.

Voilà où conduit le probabilisme philosophique et politique, au malheur ! à l'abandon ! Si le prince des orateurs avait eu en lui-même de véritables doctrines politi-

ques ; si ce monde ancien , dont il rêvait le rétablissement impossible , il l'avait voulu comme Caton d'Utique le voulait , non par égoïsme , mais par conviction , il aurait combattu avec d'autres armes ; nulle contradiction ne se serait fait remarquer entre sa conduite et ses discours ; toujours suivant une voie droite et noble , il n'aurait pas été le flatteur de Pompée ; on ne l'aurait pas vu implorer avec des larmes l'amitié de César et le mettre au rang des dieux , pour revendiquer ensuite l'horrible honneur d'être inscrit au nombre de ses assassins ; on ne l'aurait pas vu appeler Antoine son ami , et puis , quelques jours après , l'invectiver et vomir contre lui le mensonge et l'infamie. Suivant une doctrine noble et désintéressée , il l'aurait défendue sans s'abaisser devant la puissance du jour ; sans attaquer les hommes , il aurait fait une loyale guerre aux idées qu'ils représentaient , et jamais il n'aurait assumé sur lui ces haines impitoyables qui devaient le tuer. Sans doute il n'aurait pas rappelé l'ancien monde ; mais , vieux débris d'une civilisation passée , il aurait vécu jusqu'à la plus grande vieillesse , chargé de respect et de gloire.

Peu de jours après le départ du consul Pansa , le sénat reçut une lettre de Lépide , qui , sans faire mention des honneurs publics qui lui avaient été décernés le 1^{er} janvier , exhortait fortement à faire la paix. Ces représentations , qui témoignaient d'un rapprochement avec Antoine , avaient d'autant plus de poids , que Lépide était à la tête d'une armée. Un grand nombre de sénateurs ne craignit pas de laisser voir qu'elles étaient en harmonie avec leur opinion personnelle : ce fut pour Cicéron un nouveau motif de revenir sur une cause qu'il avait tant de fois plaidée. Il sut tirer parti de deux circonstances qui pouvaient fournir quelques arguments à son idée fixe : Sextus Pompée , qui avait rassemblé une armée à Marseille , offrait ses services au sénat , et Hir-

tius avait envoyé à notre orateur une lettre fort adroite qu'Antoine avait adressée à ce consul et à Octave. Les consuls étant absents, M. Cornutus, préteur de Rome, présidait le sénat quand Cicéron prononça sa *treizième Philippique*.

D'abord il s'efforce de démontrer qu'il est impossible de faire la paix avec Antoine; que son retour à Rome serait incompatible avec la liberté, et que, devrait-on succomber dans la lutte, il faut l'engager, parce qu'il vaut mieux la mort que l'esclavage. Répondant ensuite à Lépide, Cicéron, craignant de se faire un ennemi de ce général sans talents et sans caractère politique, qu'il avait loué avec exagération et auquel il avait fait décerner une statue équestre, ne le combat qu'avec des ménagements infinis, et qu'après l'avoir accablé d'éloges. Toute cette partie de sa harangue est un modèle d'adresse et de convenances. C'est ainsi qu'il eût dû combattre Antoine; mais dans cette harangue même, il s'emporte jusqu'à dire : « Quelle paix peut-on avoir avec Antoine, pendant qu'il n'est point de supplice exercé sur ce misérable qui puisse satisfaire la vengeance du peuple romain. » Il présente, comme une nouvelle preuve de l'impossibilité de traiter avec Antoine, la lettre qu'il a adressée à Hirtius et à Octave. Il en donne la lecture, en faisant des observations sur tous les alinéa : malheureusement, ces observations sont pour la plupart dictées par la passion et par la mauvaise foi. Cicéron conclut en proposant de remercier Lépide de son zèle pour la paix et pour le salut des citoyens; mais de le prier de laisser ce dernier soin à ceux qui pensent que la paix est impossible si Antoine ne la demande lui-même en déposant les armes. Il propose en outre de décerner, par un décret spécial, des actions de grâces à Sextus Pompée. Il est probable que ces propositions furent adoptées; mais on n'en trouve la preuve en aucun lieu.

Quant à Lépide, qui avait donné lieu à ce discours, incertain, flottant, par faiblesse de caractère et par manque de foi politique, maladie morale de tous les hommes de cette époque, il n'avait écrit que pour endormir le sénat, et déjà il était d'intelligence avec Antoine; il lui envoyait même des secours; mais il avait pris la singulière précaution de ne donner aucun ordre à l'officier qui commandait ces troupes, il ne lui avait pas dit à quel parti il devait se joindre. Silanus interpréta la volonté de son général, et conduisit ses cohortes au camp d'Antoine.

Le décret du sénat qui adjoignait le jeune César aux consuls Hirtius et Pansa, chargés de combattre Antoine et de secourir Brutus, était un de ces actes de déloyale politique que Cicéron avait conseillé, lorsqu'il fut bien certain que Décimus Brutus ne pouvait pas se défendre tout seul. Le vieux consulaire avait voulu perdre à la fois Antoine, en lui donnant un ennemi de plus, et Octave, à qui l'on ôtait sa popularité en l'envoyant combattre pour l'un des meurtriers de son père. Mais Octave avait deviné le piège que lui avaient tendu les imprudents qui jouaient avec lui, et ce qui devait le perdre le rendit bientôt le citoyen le plus important de la république.

Hirtius et Octave n'avaient point encore agi contre Antoine : l'hiver les tenait dans l'inaction. Le jeune César était campé au Forum Corneliï, aujourd'hui Imola; Hirtius était à Clatène, non loin de là; Antoine était toujours devant Modène. Aussitôt qu'ils purent tenir la campagne, Octave et Hirtius se rapprochèrent de Modène et s'emparèrent de Bologne. Ils tentèrent de jeter des vivres dans la place assiégée; mais leurs tentatives furent vaines : ils durent attendre l'arrivée de Pansa pour agir vigoureusement. C'était le 14 avril que Pansa devait arriver au camp d'Hirtius avec quatre nou-

velles légions. Amis et ennemis se mirent en mouvement à son approche; Hirtius envoya en avant, pour assurer la marche de son collègue, la légion de Mars, sa cohorte prétorienne et celle d'Octave; Antoine, d'un autre côté, afin d'empêcher cette jonction, laissa son camp sous la garde de Lucius son frère, et partit avec ses deux meilleures légions, sa garde prétorienne et celle de Silanus, que lui avait envoyée Lépide, quelques corps de cavalerie et de soldats armés à la légère, et il alla se poster au Forum Gallorum, aujourd'hui Castel-Franco. Il y eut là un engagement général très-sanglant, dans lequel la cohorte prétorienne d'Octave fut presque entièrement détruite, et la légion de Mars souffrit beaucoup. Pansa, engagé malgré lui, fut blessé mortellement en combattant, et le champ de bataille resta à Antoine; mais, ayant voulu forcer le camp où s'étaient retirés les vaincus, il fut repoussé; puis, comme il battait en retraite, rencontré par Hirtius qui accourait au secours de Pansa avec six légions, sur le champ de bataille même où il venait de vaincre, il fut à son tour défait par ces troupes fraîches. Antoine regagna son camp à la faveur de la nuit avec ce qu'il put réunir de soldats, tandis qu'Hirtius emportait deux aigles et soixante-six drapeaux d'Antoine comme trophées de sa victoire. Cependant, en l'absence du consul, le camp avait été attaqué par Lucius Antoine, et vaillamment défendu par Octave, qui força les assaillants à se retirer avec perte. Cette journée n'était pas décisive; mais le parti du sénat en avait eu l'honneur.

Le consul et le propréteur écrivirent au sénat pour lui rendre compte de ces événements, qui, du reste, n'avaient point délivré Brutus.

En l'absence des consuls, Cornutus convoqua le sénat le 21 avril. Servilius demanda que des supplications aux dieux fussent décrétées en l'honneur des généraux du sénat, Hirtius, Pansa et le jeune César; il proposa, en

outre, de quitter l'habit de guerre pour reprendre la toge. Cicéron prit la parole pour appuyer la première partie de la proposition et pour réfuter la seconde, et il prononça sa *quatorzième Philippique*.

Ce discours n'a point d'exorde. L'orateur établit que la victoire d'Hirtius n'a pas terminé la guerre, puisque Décimus Brutus n'est pas délivré; qu'il y aurait de l'inconséquence à quitter l'habit de guerre lorsque l'on n'est pas en position de déposer les armes. Il approuve l'avis de Servilius, quant aux supplications; mais il demande que l'on en vote cinquante jours, dépassant ainsi tout ce que la flatterie avait imaginé de plus fort en faveur de César, après ses plus éclatantes victoires sur les peuples qu'il avait conquis. Puis il s'étonne que Servilius n'ait pas qualifié Antoine d'ennemi public. Au surplus, dit-il, décerner des supplications pour la victoire remportée sur lui, n'est-ce pas le déclarer ennemi, puisque cet honneur n'a jamais été accordé dans les guerres civiles? Les trois généraux ont mérité le titre d'*imperator*, que Servilius ne leur a point accordé; Cicéron s'efforce de le prouver en racontant leurs exploits, oubliant que ce titre n'avait jamais été accordé qu'à ceux qui avaient reculé les bornes de l'empire. Il faut s'occuper de la gloire des soldats qui ont si bien secondé ces trois généraux, et qu'un nouveau sénatus-consulte leur garantisse les récompenses déjà promises. Mais on doit surtout consacrer la mémoire des guerriers morts pour la patrie sous les murs de Modène, et indemniser leurs familles. Ce morceau, plein d'éloquence, est une espèce d'éloge funèbre de ces guerriers. Cicéron termine par un projet de décret dans lequel il propose d'assigner aux familles des soldats morts les armes à la main, les récompenses qu'eux-mêmes auraient reçues s'ils avaient survécu à leurs blessures.

Toutefois, malgré l'éclat qu'on avait donné à l'avan-

tage remporté sur Antoine , ce général pressait toujours le siège de Modène : il fallait un nouveau combat. Octave et Hirtius attaquèrent ses retranchements, ils les forcèrent, et y avaient déjà pénétré fort avant , lorsque Hirtius fut tué en combattant avec valeur. Octave , resté seul chargé du commandement , se maintint quelque temps dans cette position ; mais les efforts d'Antoine le contraignirent à se retirer ; il opéra sa retraite en bon ordre , et donna dans cette occasion des preuves de bravoure et de sang-froid ; un enseigne mourant lui remit son aigle , et chargé de cet honorable fardeau , blessé et sanglant , Octave rentra glorieux dans son camp. Quoiqu'il eût été forcé à la retraite , l'honneur de la journée lui fut réellement acquis , puis qu'Antoine leva le siège , et gagna les Alpes à grandes journées. Octave aurait dû poursuivre ces avantages en le pressant l'épée dans les reins ; mais , sans doute , il ne le voulut pas , craignant de trop bien servir le parti pour lequel il avait combattu , et persuadé que s'il ruinait Antoine , le sénat travaillerait à le ruiner lui-même.

Antoine vaincu n'était pas sans ressources ; il était sûr des trois légions que Ventidius commandait dans le Picénum , et il comptait sur l'amitié de Lépide et de Plancus. Il ne s'agissait donc pour lui que de se mettre dans la position de recevoir leurs secours. Décimus , délivré par la retraite d'Antoine , eut d'abord quelques soupçons contre Octave ; ces deux hommes eurent une conférence dans laquelle Octave , avec son habileté ordinaire , dissipa ces craintes et trompa Brutus comme il avait trompé Cicéron.

Pansa s'éteignait dans Bologne ; il mourait des blessures qu'il avait reçues dans le combat de Castel-Franco. Près de sa dernière heure , il voulut voir Octave : on dit qu'il révéla au jeune César le dessein qu'avait le sénat de détruire les chefs du parti de César les uns par les

autres. On assure qu'il dit à Octave que son collègue et lui n'avaient eu d'autre intention, en faisant la guerre à Antoine, que celle de l'humilier, afin de le forcer à une réconciliation avec le fils de son bienfaiteur. Et le consul mourut en rendant à Octave la légion de Mars et la quatrième, et en ordonnant que les nouvelles levées fussent conduites vers Décimus. Mais Octave n'avait nul besoin des avertissements de Pansa ; il savait ce que valaient les serments du sénat, les protestations de dévouement de l'aristocratie romaine ; il savait tout ce que cachaient d'odieuses et lâches haines ces honneurs que ce corps prodiguait à ceux qu'il craignait.

La mort des consuls porta un rude coup au parti du sénat ; tout aussitôt il se trouva privé de ses chefs légaux, et l'armée passa naturellement dans les mains d'Octave qu'il redoutait. On porta à Rome les corps d'Hirtius et de Pansa, et on leur fit de magnifiques obsèques. Tous les ordres de l'État parurent douloureusement affectés ; mais cette douleur ne fut sincère que parmi le peuple. Les grands trouvaient que ces consuls étaient trop césariens. Cicéron écrivait à M. Brutus : « Nous avons perdu de bons consuls ; mais ils n'étaient que bons. » Cicéron et le parti des meurtriers de César étaient heureux ; ils espéraient profiter de la défaite d'Antoine, qu'ils crurent ruiné sans retour. Ils reprirent l'habit de paix, et ordonnèrent des fêtes de soixante jours. Antoine et ses adhérents furent déclarés ennemis publics : on établit une commission pour rechercher la conduite d'Antoine pendant son consulat, et pour réparer les torts et les injustices qu'il avait pu commettre : c'était un détour pour attaquer les actes de César sur lesquels s'était appuyé Antoine.

Atticus, dans cette circonstance, malgré son étroite amitié avec Cicéron, qui conduisait toutes ces intrigues, montra une noble et courageuse générosité. Pendant que

personne n'osait se dire l'ami d'Antoine, il protégea Fulvie à qui l'on suscitait mille avanies pour la priver de ses biens, et il mit en sûreté ses enfants, dont on menaçait la vie. Ainsi, quand le philosophe, entraîné par ses passions haineuses, abusait de la victoire de son parti en persécutant la femme et les enfants de son ennemi vaincu, un homme que l'on a accusé d'égoïsme, donnait un noble exemple de courage et de dévouement à l'amitié.

Mais ce parti de la vieille république, si bas et si rampant dans le malheur, avec le succès, reprit bien vite toute l'imprévoyance qui l'avait perdu à Pharsale et en Afrique. Déjà les amis de Brutus, depuis la délivrance de ce chef, affectaient moins de considération pour Octave; sous leur influence, le sénat combla d'honneurs Brutus, et le chargea seul de la poursuite d'Antoine. Sous prétexte de quelques avantages qu'il avait remportés sur des peuples alpins, on lui décerna le triomphe. Cicéron, dont il ne nous est parvenu aucune harangue après sa *quatorzième Philippique*, ne cessa point de se mêler des affaires publiques; mais il semble que, depuis la fin du siège de Modène, son influence sur le sénat ait été presque nulle. Il se trouvait dans une position entièrement fautive; en haine aux partisans de César, comme fauteur des meurtriers, il était peu en faveur auprès de ceux-ci à cause de son semblant d'amitié pour Octave. Cicéron, en effet, ménageait encore le jeune César; il voulait que, pendant qu'on donnait à Brutus le triomphe, on accordât à Octave l'honneur de l'ovation; non-seulement sa voix ne fut pas écoutée, mais on voulut reprendre à Octave la légion de Mars et la quatrième pour les donner à Décimus : les légions refusèrent d'obéir. Quand il s'agit de récompenser ces légions victorieuses, on nomma, pour distribuer l'argent, dix commissaires, parmi lesquels on ne mit point Octave. Cet affront fut encore fait malgré l'avis de Cicéron, qui voulait garder

quelque mesure. Pendant que cet imprudent sénat, qui se croyait le maître de la république, et qui ne commandait réellement à rien, poussait Octave à bout, celui-ci se préparait à jeter le masque dont il s'était couvert. Le sénat ne le ménageait plus, il l'insultait même, et le jeune homme prenait patience, cherchant un prétexte spécieux, afin de paraître avoir été forcé à une rupture; mais, en secret déjà, il se rapprochait d'Antoine, et il lui prouvait ses bonnes intentions en laissant aller vers lui, sans les inquiéter, Ventidius et ses trois légions.

Afin de forcer le sénat à se déclarer absolument contre lui, et surtout, afin d'essayer la puissance du nom de César sur le peuple romain, Octave résolut de demander le consulat. Cicéron, qui n'était pas encore désabusé, promit de seconder cette demande, qui était une violation si manifeste des lois de l'ancienne république, qu'à elle seule elle prouvait que les vieilles constitutions avaient complètement péri, même dans le cœur de ceux qui prétendaient les faire revivre. Ce qui paraîtra plus étrange encore, c'est que Cicéron ne se prêtait à cette demande que par un sentiment égoïste; il rêvait un deuxième consulat! Ce vieillard soutint, au sénat, la candidature d'Octave avec chaleur, et pour rassurer ce corps, il disait: « Qu'on pourrait donner au jeune César un modérateur, en quelque sorte un gouverneur sous le nom de collègue, et choisir quelque ancien consulaire qui dirigeât ce jeune homme par ses conseils. » Les sénateurs se moquèrent de Cicéron, et la ruse d'Octave ne réussit pas; mais Antoine et Lépide ayant fait leur jonction, le 29 mai, le parti des meurtriers prit de nouvelles alarmes, et retomba tout à coup dans le découragement. Octave sut profiter avec habileté de la consternation du sénat.

On écrivit à M. Brutus et à Cassius, pour les presser de venir au secours de la patrie; mais le danger était pressant, et ils étaient au bout du monde. Sextus était

proche ; mais il avait peu de forces. Les troupes d'Afrique et de Sardaigne ne suffisant pas, il fallut donc recourir à Octave. Le sénat, qui, depuis la bataille de Modène, ne lui avait montré aucune confiance, et qui avait même essayé de l'affaiblir, le chargea de faire la guerre contre Antoine et Lépide, conjointement avec Décimus Brutus. Il était trop tard : Octave négociait avec eux, et il ne voulut point accepter cette mission. Il harangua ses soldats, leur dévoila les desseins du sénat contre les partisans de César, et leur promit, s'il parvenait au consulat, de prendre les mesures les plus promptes et les plus efficaces pour faire jouir les vétérans des justes récompenses de leurs services, et pour venger la mort de son père. Son discours fut reçu avec de frénétiques acclamations. Les soldats s'engagèrent par serment à ne point employer leurs armes contre ceux qui avaient servi sous César ; ils envoyèrent au sénat une députation de quatre cents des leurs réclamer pour eux les cinq mille deniers qui leur avaient été promis, et le consulat pour leur général. Le sénat reçut cette députation, consentit à donner à l'armée satisfaction pour ce qui regardait l'argent dont elle réclamait le paiement ; mais, malgré l'avis de Cicéron, il refusa le consulat pour Octave. Alors le centurion Cornélius, chef de la députation, sortit de l'assemblée, et, mettant la main sur la garde de son épée, il se retourna vers les sénateurs et leur dit à haute voix : « Vous refusez en vain le consulat à César ; voici ce qui le lui donnera. » On dit que Cicéron, toujours aveuglé par Octave, répondit : « Vous obtiendrez, si vous demandez ainsi. » Octave n'y fit faute. Son armée, regardant le refus du sénat comme une insulte qui lui était personnelle, le pressa d'arracher par la force ce qu'on ne voulait pas lui déférer de bonne grâce. Dès lors Octave n'hésita plus : il passa le Rubicon avec huit légions, et marcha sur Rome.

Aussitôt que cette nouvelle se répandit dans la ville,

le sénat s'assembla. Jamais cette assemblée n'avait été frappée de plus d'effroi. On délibéra en tumulte, et l'on s'empressa d'accorder, par un décret, tout ce que les soldats avaient demandé : on donna des ordres pour la distribution des cinq mille deniers par tête; Octave fut seul chargé de cette distribution. Le consulat lui fut promis, et l'on envoya vers lui une députation pour lui porter ce décret. La députation était à peine partie, que deux légions arrivèrent d'Afrique. En voyant ces soldats, le sénat eut honte de sa lâcheté; le courage revint, à ces hommes sans caractère, aussi vite qu'il les avait abandonnés. Avec ces deux légions et celle que Pansa avait laissée pour la garde de la ville, ils imaginèrent pouvoir se défendre contre l'armée qui approchait. On mit des troupes sur le mont Janicule, où était le trésor de l'État; on fortifia à la hâte le point qui joignait la ville au Janicule; on voulut s'assurer de la sœur et de la mère d'Octave, pour s'en faire des otages; mais les amis de César les cachèrent fidèlement, et ils riaient sans doute de tous ces préparatifs. C'est qu'en effet tout cela n'était que méprisable forfanterie. Octave se fit précéder par quelques cavaliers, qui déclarèrent, de sa part, qu'il n'exercerait contre la ville aucune hostilité. Dès lors le peuple resta tranquille, et les légions du sénat remirent l'épée dans le fourreau. Le jeune César vint camper au pied du mont Quirinal, et ce fut à qui se rendrait le plus tôt auprès de lui pour le féliciter. Tous y coururent en foule : gens du peuple, vétérans, tous, grands et petits. Le lendemain, il entra dans Rome avec sa garde prétorienne, et il fut reçu au milieu des acclamations de la multitude. Il se rendit d'abord au temple de Vesta, où étaient sa mère et sa sœur.

Les légions du sénat se rangèrent aussitôt sous l'obéissance de César, et le sénat, sans ressource, subit la loi du plus fort. Tous ces sénateurs, si fiers et si courageux deux

jours avant, allèrent faire leur soumission à leur maître ; le seul Cornutus , honteux de tant de bassesse , se tua de désespoir. Cicéron alla , comme les autres , vers Octave , qui lui reprocha assez aigrement d'être le dernier de ses amis à le féliciter. Le peuple était dans la joie. Le nom de César avait tant d'influence sur cette multitude qui peuplait Rome , qu'il semblait que le dictateur fût sorti de son tombeau. Les Romains croyaient voir revivre le grand homme dans l'héritier de son nom. Le parti des meurtriers seul devait donner encore le spectacle de sa folle présomption et de sa faiblesse. Sur je ne sais quel bruit sans fondement , les chefs du sénat assurèrent que la légion de Mars et la quatrième abandonnaient Octave et se déclaraient pour eux. Les sénateurs s'assemblèrent pendant la nuit. Cicéron , qui comprenait enfin qu'Octave l'avait trompé , arrivé des premiers à la porte du sénat , exhortait ceux qui entraient à défendre avec courage la république. On dépêcha sur-le-champ Aquilius Crassus dans le Picénum , pour y faire des levées de troupes ; puis , après avoir agi , ces aveugles voulurent connaître sur quoi ils avaient fondé de si soudaines espérances : ces bruits de défection étaient sans réalité , et leurs folles illusions tombèrent tout à coup. Ils se dispersèrent dans le plus grand effroi , et Cicéron , caché dans sa litière , quitta la ville. Octave ne chercha point à se venger de ces insensés. Aquilius Crassus , qui avait été saisi déguisé en esclave , lui ayant été amené , il lui pardonna aussitôt ; mais la clémence d'Octave ne ressemblait pas à celle de César : c'était une admirable vertu dans le grand homme ; ce n'était qu'un vice de plus dans son fils : il ne faisait qu'ajourner sa vengeance ! Après la fuite des sénateurs ses ennemis , maître absolu de Rome , il s'empara du trésor public , paya immédiatement à ses soldats deux mille cinq cents deniers par tête , s'engageant à payer sous peu les deux mille cinq cents qui leur avaient été promis

de plus. Puis, lorsqu'il eut donné les ordres pour sa nomination au consulat, sous prétexte de respect pour la liberté des suffrages, il sortit de Rome.

Octave et Pédus, l'un de ses cohéritiers, furent nommés consuls, et prirent possession de leur charge le 10 août. Le jeune César n'avait pas vingt ans accomplis. Le premier usage qu'il fit de sa puissance consulaire fut d'assurer son état, en faisant ratifier son adoption par une assemblée des centuries; puis, après cette formalité, entré pleinement dans tous les droits de fils de César, il voulut venger la mort de son père. Il fit d'abord absoudre par le peuple Dolabella, que le sénat avait déclaré ennemi public, à cause du meurtre de Trébonius; puis, en vertu d'une loi proposée par Pédus, et sanctionnée par le peuple, il établit un tribunal extraordinaire pour juger les assassins de César et leurs complices. Ils furent cités dans les formes; un huissier les appela à haute voix pour comparaître devant leurs juges : nul ne répondit; ils étaient tous absents. Tous furent condamnés, par contumace, à l'exil et à la confiscation des biens.

Mais ce jugement porté, il fallait qu'il fût exécuté. Octave n'étant pas assez fort, il fallait qu'il s'unît à Antoine et à Lépide : il reprit donc les négociations commencées. Tout puissant qu'était Octave, il s'était fait une règle de conduite de la dissimulation, et, dans cette circonstance, il ne la transgressa point. Chargé, par le sénat, de faire la guerre à Antoine et à Lépide, il partit avec son armée pour accomplir sa mission; mais, pendant son absence, son collègue Pédus proposa au sénat de rapporter les décrets contre Antoine et Lépide. Avant de voter cette proposition, le sénat voulut faire expliquer César, qui répondit que, sur cette affaire, il n'était pas absolument libre de prendre une détermination, ses soldats inclinant vers la clémence. Le sénat rétablit aussitôt Antoine et Lépide dans tous leurs droits et dans toutes leurs dignités,

et Octave écrivit à ces généraux qu'il allait se joindre à eux contre Décimus.

Décimus Brutus avait une armée considérable ; il commandait à dix légions ; mais , en un moment , tout tourna contre lui. Pollion , arrivé d'Espagne avec deux légions , s'unit à Antoine ; Plancus passa avec quatre légions du camp de Brutus dans celui d'Antoine. Dans cette position , ne pouvant affronter ses ennemis , le chef du parti républicain en Occident , quitta la Gaule , repassa les Alpes , et résolut de gagner l'Illyrie et d'aller joindre en Macédoine M. Brutus. Octave arriva à point nommé pour lui barrer le passage. Alors Décimus voulut tenter de pénétrer dans la Germanie , et d'arriver jusqu'à Marcus en traversant les nations barbares ; mais ses soldats refusèrent de le suivre , et l'abandonnèrent. Les uns allèrent joindre Antoine , les autres vinrent grossir l'armée d'Octave. Il ne resta au meurtrier de César de toute son armée que dix cavaliers. Ils errèrent quelques jours , fuyant vers le nord de la Gaule , et ils furent enfin arrêtés dans le pays des Séquaniens.

Le Gaulois Capénus , chef de ce peuple , reçut d'abord ce fugitif avec des démonstrations de respect ; mais quand il connut sa position , il fit secrètement avertir Antoine , qui envoya un officier nommé Furius , accompagné de quelques cavaliers , avec l'ordre de lui rapporter la tête de Décimus. Ce malheureux mourut avec une lâcheté méprisable. Peu de jours après , un troisième meurtrier de César , Minucius Basilus , fut assassiné par ses esclaves , quine pouvaient souffrir sa cruauté. Ainsi s'accomplissait la justice providentielle , qui ne permet pas que le crime reste impuni.

Antoine , qui avait passé les Alpes en fugitif , les repassa avec Lépide à la tête de dix-sept légions , et il en avait encore laissé six dans les Gaules , sous le commandement d'un homme à lui , de Varius , surnommé Cotyla ,

compagnon de ses débauches. Il se rendait vers Bologne ; et Octave , avec un nombre presque égal de légions , se dirigeait lui-même vers cette ville. Dans tout l'Occident il ne restait plus à ces hommes d'ennemis à combattre ; mais l'Orient était sous la puissance des meurtriers de César. Antoine et Octave durent rester unis afin de leur arracher cette immense proie. Chacun d'eux n'ayant de but que sa puissance personnelle , nul lien d'amitié ou de sympathie politique ne pouvait les unir. Cette alliance qu'ils voulaient cimenter ne pouvait s'appuyer que sur l'intérêt du moment : ils se craignaient et se haïssaient. Les précautions prises avant de conférer sur les grands intérêts qui leur commandaient une réunion également détestée , témoignent des sentiments qui remplissaient leurs âmes. Au milieu du Réno qui coule près de Bologne , une île parut propre à cette entrevue. On dressa deux ponts qui joignirent des deux côtés l'île à la terre. Octave et Antoine , dont la rivière séparait les armées , amenèrent chacun cinq légions à une distance convenue , et , accompagnés de trois cents hommes , s'arrêtèrent chacun à l'entrée du pont établi de son côté. Lépide , qui n'avait eu aucun démêlé personnel avec les deux généraux , entra seul d'abord dans l'île , la visita pour s'assurer qu'il n'y avait aucune embûche à redouter. Au signal qu'il donna ensuite , Antoine et Octave partirent au même instant pour venir à lui. En s'abordant , ils se prouvèrent mutuellement qu'aucun d'eux n'avait d'armes cachées , et ils s'assirent au milieu de l'île sur trois sièges qu'on y avait préparés. Octave occupait celui du centre comme consul. Les conférences durèrent trois jours. Ils s'y partagèrent l'empire d'avance , et s'abandonnèrent mutuellement la tête de leurs ennemis personnels. Au moment de combattre les forces imposantes de Brutus et de Cassius , ils ne voulaient , derrière eux , laisser aucun ennemi. Ils voulaient conten-

ter l'armée, et cette armée, indisposée par la douceur de César, avait soif du sang des grands de Rome. Puis l'Italie étant épuisée, et les triumvirs ayant besoin d'argent pour battre un ennemi qui tenait les provinces les plus riches de l'empire, des confiscations seules pouvaient leur en donner. Ce traité sanglant fut scellé par le mariage d'Octave avec la belle-fille d'Antoine. Les triumvirs déclarèrent par un édit qu'ils n'imiteraient ni les massacres de Sylla ni la clémence de César, ne voulant être ni haïs comme le premier, ni frappés comme le second. Ils proscrivirent trois cents sénateurs et deux mille chevaliers. Pour chaque tête, l'assassin libre recevait vingt-cinq mille drachmes, et l'esclave dix mille avec la liberté. Les barbares, qui souffraient depuis si longtemps de cette vieille et horrible injustice de l'esclavage, se vengèrent de leurs maîtres. Des sénateurs, des préteurs, des tribuns, des chevaliers, jusqu'alors fiers et cruels, se jetaient en larmes aux pieds de leurs esclaves, leur demandant grâce et les suppliant de ne pas les décéder; c'était en vain : les esclaves avaient leur tour. Plusieurs cependant donnèrent des exemples d'une admirable fidélité, comme si la providence avait voulu prouver que l'injustice des hommes ne peut pas étouffer dans l'âme humaine l'étincelle divine qu'elle y a fait luire!

Octave, Lépide et Antoine firent leur entrée solennelle à Rome en trois jours différents. Octave entra le premier, Lépide ensuite, et enfin Antoine. Chacun d'eux était suivi de sa cohorte prétorienne et d'une légion. P. Titius, tribun du peuple, proposa la loi qui établissait les triumvirs magistrats réformateurs de la république, avec la puissance consulaire pour cinq ans. Ils devaient entrer en possession de cette puissance le 27 novembre suivant, pour ne la quitter que le 31 décembre de la sixième année. Cette loi passa à l'unanimité; le peuple fit des réjouissances comme pour les événements les plus

heureux, et on reprit l'habit de paix. Le peuple se réjouissait quoiqu'il sût bien que le sang allait couler ; mais ce sang était celui d'une aristocratie dont les rapines et la fierté injurieuse avaient depuis longtemps effacé toutes les sympathies de la multitude. Quoi que les triumvirs eussent déclaré dans leur édit, leurs proscriptions furent horribles.

Afin de montrer qu'il n'y avait pas de grâce à attendre Antoine avait sacrifié son oncle, et Lépide, son frère. L'un et l'autre échappèrent cependant, probablement de l'aveu des triumvirs. Cicéron fut moins heureux. Il avait été proscrit avec son fils, son frère, son neveu et tous ceux qui lui appartenaient. Il ne pouvait pas espérer un autre sort : il avait attaqué Antoine avec trop de haine pour croire qu'il dût trouver plus de grâce devant lui que Brutus ou Cassius auprès d'Octave ; aussi n'attendit-il pas à Rome l'arrivée des triumvirs. Son premier dessein avait été de passer la mer avec son frère, et de se rendre en Macédoine au camp de Brutus ; mais l'hésitation, qui lui avait nui si souvent, le perdit pour toujours. Pendant que Quintus était retourné sur ses pas pour faire des provisions, Cicéron continua sa route vers Caiète, où il s'embarqua. Il pouvait se sauver ; mais les vents contraires rendaient la mer fatigante ; son corps affaibli par les inquiétudes, par la crainte, par l'agitation de son esprit, ne put pas supporter le mal de mer ; il voulut gagner la terre. Ennuyé de fuir et de vivre, il prit le parti de s'enfermer dans une maison de campagne qu'il possédait à un mille de la côte. « Il faut, disait-il, que je meure dans cette patrie que j'ai sauvée plus d'une fois ! » Sa tête se perdait : il croyait voir des corbeaux suivre sa litière en croassant ; il les voyait encore sur sa fenêtre pendant qu'il était couché dans sa maison de campagne. On dit qu'il voulait aller furtivement à Rome, dans la maison d'Octave, et se tuer auprès des pénates de cet

ingrat, pour attirer sur lui le courroux et la vengeance du ciel. C'est dans cet état que ses gens l'arrachèrent de sa maison pour le mettre malgré lui en sûreté : malheureusement le temps leur manqua. Ils furent atteints dans leur marche par ceux qui le cherchaient pour le tuer. Les meurtriers avaient à leur tête le tribun militaire Popilius Lénas, que Cicéron avait autrefois défendu dans une cause assez douteuse. L'approche du danger redonna au malheureux consulaire le courage que lui avaient fait perdre les douloureuses incertitudes de sa fuite. Les esclaves qui le portaient et ceux qui l'accompagnaient voulaient défendre leur maître ; il leur ordonna d'arrêter sa litière et d'attendre les meurtriers ; puis, regardant fixement les assassins, il tendit sa tête hors de la portière. Ce fut le centurion Hérennius qui le frappa et lui coupa la tête. Les soldats, moins féroces que leurs chefs, pendant cette horrible exécution, touchés du malheur et de la constance d'un vieillard si digne de respect, malgré ses fautes, baissèrent les yeux, et se voilèrent le visage de honte. Le centurion coupa encore les mains du cadavre en lui reprochant d'avoir écrit contre Antoine ; puis les meurtriers abandonnèrent le corps ainsi mutilé aux mains des esclaves fidèles qui avaient voulu sauver le grand orateur.

Tout le monde plaignit en Italie le sort de cet homme doux et honnête, à qui on n'avait pu reprocher, après tout, que la faiblesse de son caractère et son inconsistance politique. Popilius porta à Antoine la tête et les mains de Cicéron. Le vindicatif triumvir en ordonnant qu'on placât ces restes affreux sur la tribune aux harangues, ajouta que, quant à lui, la proscription était désormais finie. La tête du plus grand orateur de Rome fut donc exposée à cette même tribune qui avait été si longtemps le théâtre de sa gloire ! Antoine avait-il prétendu insulter à la gloire de celui dont il s'était vengé avec tant de barbarie ? Insensé ! il oubliait que celui qui se venge par un

crime , en se déshonorant , rehausse les mérites de sa victime ! La postérité a bien vengé Cicéron des outrages d'Antoine : le nom du vieillard si lâchement assassiné nous est parvenu entouré d'une auréole de gloire, au milieu de laquelle il nous est maintenant difficile de reconnaître les fautes de sa vie politique et le néant de ses doctrines sociales ; tandis que son assassin ne nous est apparu que comme un soldat farouche et sans cœur, dans la vie duquel le philosophe historien hésite à reconnaître la puissance morale et le talent qui lui donnèrent cependant une haute influence sur les hommes et les événements contemporains.

Ainsi mourut Marcus Tullius Cicéron , l'une des gloires de son siècle, dans la soixante-quatrième année de son âge, le 7 décembre , 43 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Doué d'une puissante intelligence et d'une admirable activité d'esprit , il parvint pendant sa vie aux plus grands honneurs, et ses plaidoyers , ses harangues politiques et surtout ses ouvrages philosophiques , ont rendu son nom immortel. Il ne fut cependant ni un grand citoyen, ni un homme de génie ; mais un orateur plein d'élévation et de feu , et un grand écrivain. Cicéron , qui exerça une grande influence sur les hommes de son temps , ne fut d'aucun secours au progrès de l'humanité. Le doute philosophique qu'il professait avait rétréci le champ dans lequel s'exerçait son intelligence sociale. Ses doctrines politiques n'eurent rien de grand et d'humanitaire ; elles ne purent même pas embrasser le bien-être d'un grand peuple ; toujours renfermées dans l'intérêt d'une caste ou d'un parti , souvent dégradées par l'égoïsme et la personnalité , elles ne pouvaient amener Cicéron à rien de bien pour ses concitoyens , et elles le conduisirent à la mort la plus tragique et la plus cruelle. Cet homme, que la providence s'était plu à combler de ses plus magnifiques dons , était dans la prospérité d'une vanité ridi-

cule , et dans le malheur d'une faiblesse méprisable. Il ne supporta avec la constance qui convient à une âme forte que la mort ; comme si , à ce moment suprême , il avait reconnu qu'il ne souffrait de son ennemi que ce qu'il lui aurait fait souffrir lui-même si son parti avait triomphé.

CONCLUSION.

Fin des proscriptions. — Le parti républicain. — Le parti de César. — État moral du monde romain à la mort de Cicéron. — Brutus et Cassius en Asie. — Ils passent en Europe. — Antoine et Octave se rendent en Épire et en Macédoine. — Les armées sont en présence à Philippes. — Première bataille. — Mort de Cassius. — Deuxième bataille. — Mort de M. Brutus. — Antoine va en Orient. — Octave revient en Occident pour combattre Sextus Pompée. — Position d'Octave en Italie. — Antoine et Octave sur le point de rompre. — Ils se reconcilient. — Paix avec Sextus Pompée. — Rupture avec Sextus Pompée. — Persévérance d'Octave. — Il ruine Pompée. — Il réduit Lépide à la condition d'un simple particulier. — Octave administrateur. — Mécène et Agrippa exercent une heureuse influence. — Gloire d'Octave. — Celle d'Antoine s'efface en Orient. — Il semble oublier Rome. — Il échoue contre les Parthes. — Sa glorieuse retraite. — Antoine triomphe à Alexandrie. — Sa conduite scandaleuse pour Rome conforme à la politique du point de vue d'un empire d'Orient. — Cléopâtre. — Antoine répudie Octavie. — Il épouse Cléopâtre. — Octave se prépare à agir contre Antoine. — Il déclare la guerre à Cléopâtre. — Antoine passe en Europe avec une armée et une flotte considérables. — Octave quitte l'Italie et débarque à Actium. — Bataille d'Actium. — Désespoir d'Antoine. — Octave revient en Italie. — Il repart pour l'Orient, et arrive à Péluse avec douze légions. — Antoine trahi par Cléopâtre. — Il se frappe mortellement. — Mort de Cléopâtre. — Retour d'Octave à Rome. — Fondation de l'empire. — Octave ferme le temple de Janus. — Le monde romain croit à son éternité, et il porte en lui-même un principe de mort.

Les proscriptions suivirent leur cours. Quelques hommes, portés sur les tables, se cachèrent et furent ensuite sauvés par leurs amis puissants auprès des triumvirs; d'autres s'enfuirent au camp de Brutus, en Macédoine; beaucoup de ces malheureux pros crits furent recueillis par les vaisseaux de Sextus Pompée; mais tous les partisans des vieilles idées, en Italie, périrent ou abandon-

nèrent pour toujours le parti auquel ils s'étaient, pour la plupart, égoïstement attachés. Les triumvirs eux-mêmes se lassèrent de cette effroyable boucherie qui démoralisait leurs soldats et menaçait de réagir sur eux-mêmes. Les tueurs commençaient à ne plus respecter ceux qui les avaient déchaînés sur leurs ennemis; ils poussèrent un jour l'insolence jusqu'à demander à Octave de leur abandonner les biens de sa mère qui venait de mourir : c'est ainsi que l'anarchie, dans toutes les révolutions, punit toujours elle-même les hommes immoraux et imprudents qui en ont fait un moyen égoïste. Les triumvirs accueillirent donc avec faveur la réclamation solennelle d'un grand nombre de femmes nobles, frappées d'une contribution arbitraire; ils chargèrent même un consul de réprimer les excès des soldats. Personne cependant n'osa sévir contre des légionnaires; mais on punit des esclaves qui s'étaient mis à piller avec eux, et une espèce d'ordre s'établit enfin.

Le parti qui s'était, avec tant d'orgueil, appelé le parti de la république, n'existait réellement plus en Italie, et ne pouvait réellement pas exister. Tout ce qui avait donné une si puissante influence aux anciennes constitutions romaines, violé cent fois par tous les partis qui avaient si souvent combattu sur le Forum, avait complètement péri; à peine quelques hommes en avaient-ils conservé un vague souvenir. Comme système politique, nul citoyen, dans le monde romain tout entier, ne professait ces doctrines de la vieille république : leur règne était absolument passé. Les meurtriers de César eux-mêmes n'avaient point eu l'intention de les faire revivre. Ce qui restait encore du vieux monde était sans influence et sans force : ces débris incomplets d'un système sans appui dans les mœurs nouvelles favorisaient le désordre et n'étaient plus que des entraves au développement du nouvel état social qui cherchait à se constituer.

Le crime des meurtriers de César était donc allé directement contre le but qu'ils prétendaient avoir voulu atteindre. Ces aveugles assassins avaient voulu, disaient-ils, abattre la tyrannie, et c'était réellement la tyrannie qu'ils avaient laissée maîtresse du monde. Cet homme, qu'ils avaient si lâchement frappé au moment où il allait jeter les bases d'un nouvel empire, appuyé sur les mœurs nouvelles, avait seul le secret de la révolution humanitaire qu'il préparait; sa mort rejeta le monde entier dans la confusion et dans le malheur. Heureux ses ennemis! s'ils avaient pu ramener, ne fût-ce que pour un moment, l'établissement des anciennes constitutions; l'ordre artificiel, qu'elles auraient établi, aurait peut-être permis de reprendre, un peu plus tard, la révolution sociale qu'ils avaient interrompue; mais elles étaient mortes dans leurs cœurs comme dans l'âme de la multitude. Quant aux idées de César, elles avaient péri en même temps que lui. Ceux qui s'étaient donné la mission de venger la mort du grand homme lui étaient socialement et moralement étrangers; cet audacieux enfant qui avait réclamé l'héritage et le nom de César, et qui allait, malgré tant de luttes et de combats, bientôt atteindre à sa puissance, n'avait hérité que de son nom et de sa fortune. Rien de grand et de noble n'animait son âme. Les triumvirs n'étaient que des égoïstes qui voulaient régner: c'était le pouvoir qu'ils ambitionnaient, et, quand ils prenaient le titre de magistrats réformateurs de la république, ils mentaient effrontément au monde entier, ils mentaient à eux-mêmes; car ils avaient bien la conscience de leurs criminels projets. Tous ces hommes qui s'agitaient au-dessous d'eux, ils les méprisaient: les uns n'étaient, dans leur immorale appréciation, que des instruments dont leur âme n'avait aucune pitié; les autres, que des obstacles qu'ils avaient soif de détruire.

Tel était l'état du monde au moment de la mort du

grand orateur romain ; telle était la position sociale que lui aussi avait aidé à faire à ses concitoyens par le néant de ses doctrines politiques et sociales , et par son opposition aux idées de César : d'une part, le vieux monde romain était perdu sans retour ; et de l'autre , les idées réformatrices de César étaient sans représentant. Entre ces deux faits également évidents , gisait Rome et l'humanité , troublées , malheureuses , en proie à l'anarchie la plus dévorante , à la démoralisation la plus fatale , livrées au hasard des guerres civiles les plus monstrueuses , parce qu'elles n'avaient pour principe que l'égoïsme , et pour but que l'intronisation d'un ambitieux et l'établissement du pouvoir absolu. Dans la conférence de Bologne , les triumvirs s'étaient partagés tout l'occident de l'empire : Octave avait pris pour sa part la Sicile , la Sardaigne et l'Afrique ; Antoine , la Gaule Cisalpine et la Gaule conquise par César ; Lépide , la Gaule Narbonnaise et l'Espagne ; l'Italie était restée indivise entre eux : Octave et Antoine furent chargés de conquérir l'Orient sur Brutus et Cassius ; Lépide dut rester à Rome en qualité de consul.

Brutus et Cassius avaient maltraité l'Asie aussi cruellement que les triumvirs avaient frappé l'Italie : le même besoin d'argent motivait les mêmes violences. Dolabella , déclaré ennemi public par le sénat , en 43 , abandonné par ses légions , fut bientôt accablé par Cassius , malgré les secours des Lyciens , des Rhodiens et de Cléopâtre. Enfermé dans Laodicée , le 5 juin , il se fit tuer par un de ses esclaves. Cassius vainquit ensuite les Rhodiens qu'il châtia avec une excessive sévérité et dont il fit égorger cinquante des principaux citoyens. Brutus , pendant ce temps , obtenait des succès considérables sur les Thraces. Maîtres dès lors de tout l'Orient , Brutus et Cassius opérèrent , à Smyrne , la réunion de leurs forces , qui s'élevaient à quatre-vingt mille légionnaires et à vingt mille chevaux ; ils ruinèrent l'Asie en exigeant tout d'un

coup le tribut de dix années. Les magistrats de Tarse , frappés d'une contribution de quinze cents talents, pressés par des soldats impitoyables , vendirent toutes les propriétés publiques; ils dépouillèrent leurs temples, et, cela étant encore insuffisant, ils furent contraints de vendre des personnes libres, des enfants, des femmes et des vieillards, des jeunes gens même qui, presque tous, se tuèrent de désespoir. C'était bien plus cruel que les proscriptions des triumvirs; mais les historiens de Rome citent ces faits, sans être émus de ces horribles malheurs; les habitants de Tarse n'étaient pas Romains, et alors les Romains seuls étaient hommes!

Octave et Antoine firent partir de Brindes cent mille fantassins et treize mille chevaux. Le passage en Épire ne s'effectua pas sans danger. Les troupes d'Octave eurent à combattre la flotte de Sextus qui fut victorieuse, et celles d'Antoine furent inquiétées par Statius Murcus qui croisait dans l'Adriatique avec soixante vaisseaux. Brutus et Cassius, au contraire, passèrent d'Asie en Europe sans aucun empêchement. Antoine et Octave étaient encore en Italie; ils avaient envoyé seulement Norbanus et Décidius Saxa avec huit légions qui traversèrent l'Épire et la Macédoine et vinrent camper au delà de Philippes, à l'entrée d'une gorge formée par deux montagnes, seul passage pour entrer de la Chersonèse de Thrace dans la Macédoine : c'était là qu'ils devaient attendre les deux triumvirs; mais lorsque Antoine arriva, Norbanus et Saxa avaient été obligés de reculer jusqu'à Amphipolis, qu'ils avaient fortifiée et mise en état de défense. Antoine y déposa tous les bagages, laissant une légion pour les garder, et, avec tout le reste de ses troupes, il s'avança vers les ennemis, et campa à un mille seulement de leur camp. Cette position était désavantageuse; il était dans la plaine pendant que Brutus et Cassius étaient sur les hauteurs; ses vivres arrivaient péniblement par

terre d'Amphipolis, tandis qu'ils arrivaient par mer à ses adversaires. Octave joignit bientôt après Antoine, et l'armée césarienne se trouva forte de dix-neuf légions, composées en grande partie des vétérans de César; les deux triumvirs se placèrent de telle sorte qu'Octave se trouvait opposé à Brutus et Antoine à Cassius.

Cassius voulait traîner la guerre en longueur; mais Brutus voulait en finir. Les cruelles nécessités de la guerre civile étaient pour l'âme, naturellement douce de cet homme, une véritable torture; chaque jour le poussait malgré lui à quelque acte violent. Il avait beau se roidir, opposer le raisonnement philosophique à la nature, il se sentait faiblir. Troublé de remords invincibles, il demandait en vain le repos et la force de l'âme à cette inflexible philosophie du Portique qui lui avait imposé tant de sacrifices. Il donnait le jour aux soins des affaires et la nuit à la lecture des stoïciens, afin de se raffermir un peu; mais le calme de l'âme, que donne seul la conscience d'avoir fait le bien, ne pouvait pas lui revenir; il fallait qu'à tout prix il terminât cette lutte funeste qui lui avait déjà coûté le repos de sa conscience, et qui peu à peu lui ôtait peut être l'estime de lui-même avec la foi dans les doctrines auxquelles il avait sacrifié l'humanité, l'amitié et la reconnaissance.

L'armée d'Octave et d'Antoine mourait de faim; mais Brutus et Cassius retenaient avec peine leurs soldats dans leur parti. Antoine était l'homme des vétérans, et il leur en coûtait de combattre contre lui pour les meurtriers de César. Brutus d'ailleurs ne pouvant plus attendre, Cassius consentit à accepter la bataille qu'Antoine offrait vainement depuis plusieurs jours. Les armées se choquèrent, Brutus fut vainqueur; Cassius eut son camp forcé: ignorant le succès de son collègue, et croyant tout perdu, il se retira dans sa tente et s'y fit donner la mort par Pindarus, son affranchi.

Le découragement des troupes de Cassius, les défec-tions qui avaient lieu sous ses yeux mêmes, de nouvelles cruautés qu'il avait été obligé d'ordonner, décidèrent Brutus à livrer une seconde bataille. Ne pouvant garder les prisonniers ni les délivrer sans péril, il avait donné l'ordre de les égorger. Voyant ses soldats prêts à l'aban-donner, il leur promit le pillage de Lacédémone et de Thessalonique; quoiqu'il doutât du succès, il donna donc le signal du combat. Du côté où il était en personne, il eut encore l'avantage; mais l'autre aile lâcha pied, et toute l'armée des triumvirs tomba sur lui. A la faveur de la nuit, il se retira un peu à l'écart, et voyant tout perdu, il pria le rhéteur Straton de lui donner la mort. On dit qu'avant d'expirer, il leva les yeux au ciel, et prononça, en grec, ces vers empreints d'un si profond décourage-ment :

Vertu ! vain mot, vaine ombre, esclave du hasard !

Hélas ! je te croyais une réalité !

Pensée triste et amère, dernier soupir d'une âme à qui manquait la foi dans la justice providentielle, d'une âme trop faible pour les maximes du Portique, et qui arrivait au dernier instant de la vie, maudissant la voie dans laquelle elle s'était si péniblement et si criminellement égarée ! Le succès de cette seconde bataille de Philippes fut décisif pour les triumvirs, et il fut dû tout entier à Antoine qui se montra clément pour les vaincus, pendant qu'Octave, à qui le cœur avait failli avant la bataille, fut impitoyable pour les prisonniers : il en fit tuer un grand nombre. Ce n'est pas que son âme fût naturelle-ment cruelle et qu'elle eût soif de sang humain. Octave était cruel par calcul; il se frayait un chemin vers le trône en abattant les têtes de tous ceux qui auraient pu lui barrer le passage par fierté d'âme ou par respect pour les anciennes constitutions.

Les restes du parti vaincu étaient encore maîtres de l'Orient. Un lieutenant de Brutus amena les Parthes dans la Syrie et jusqu'en Cilicie. Sextus Pompée était toujours maître de la mer ; il tenait la Sicile et y recevait les proscrits et les esclaves fugitifs. Après la bataille de Philippes, Murcus, avec la moitié de la flotte de Brutus, vint se joindre à lui et rendit ses forces imposantes. L'autre moitié de cette flotte se donna plus tard à Antoine. Octave se chargea de soumettre Sextus, tandis qu'Antoine irait combattre en Orient. Le nouveau partage de l'empire que, sans penser à leur faible collègue, ces deux triumvirs firent, après la victoire de Philippes, paraissait inégal. Antoine avait pris pour lui le riche, l'inépuisable Orient et la guerre des Parthes ; il avait laissé à Octave les provinces ruinées de l'Occident, une guerre civile à soutenir, et l'Italie à dépouiller pour donner aux vétérans les terres qui leur avaient été promises ; mais la suite des faits prouvera qu'Octave avait eu la bonne part. Avec l'Italie, il put, quand il rompit avec Antoine, donner à sa cause l'influence du sénat et du peuple romain, et l'appuyer de la reconnaissance des vétérans.

Le nombre de ces soldats qu'il devait récompenser était énorme. Antoine, dans un discours qu'il adressa aux députés de l'Asie, le fait monter à cent soixante-dix mille hommes. C'était à cette multitude qu'Octave devait assigner des maisons et des terres en Italie : ces vétérans devaient encore recevoir vingt mille sesterces par tête. L'argent nécessaire pour cette effrayante largesse n'était pas prêt : c'était l'Asie qui devait le fournir. Avec six légions, Antoine alla, en effet, le lever ; mais il n'en fit guère part aux vétérans ; Octave, au contraire, tint parole. Il dépouilla tous les temples de l'Italie ; il chassa impitoyablement les propriétaires, afin de pourvoir ses soldats. Avec une audace inconcevable, il se jeta entre la multitude de ceux qu'il dépouillait, et l'armée insatia-

ble qui l'accusait de ne pas prendre assez. Il se vit plusieurs fois exposé au danger de périr par la fureur de cette foule qui trouvait un appui dans le frère et dans la femme d'Antoine; mais cet homme, qui ne brilla jamais par un grand courage, osait cependant affronter le danger, et savait le détourner avec habileté. Fulvie accusait Octave de distribuer toutes les terres en son nom, et d'attirer à lui seul la reconnaissance de l'armée. Cette femme, qui avait aimé son gendre plus qu'il ne convenait à une belle-mère, voulait se venger de ses dédains, et ramener, en Italie, par une guerre, l'époux qui l'oubliait en Orient.

Lucius Antoine et Fulvie s'efforçaient de réunir à la fois, contre Octave, les possessions des fonds de terre et l'armée à qui les fonds étaient destinés. Ils rendirent la position du jeune César embarrassante, dangereuse même; mais son adresse et sa fermeté tournèrent bientôt contre Lucius les embûches qu'il lui avait tendues; et lorsque la guerre s'alluma entre eux, Octave eut pour lui ses propres armées, et cette multitude de vétérans, dont il était le bienfaiteur, plus redoutables encore par leur expérience de la guerre que par leur nombre; tandis que Lucius, qui paraissait d'abord pouvoir opposer aux forces de César des forces égales, n'avait de véritable appui que dans les six légions qui lui étaient personnellement attachées, tout le reste appartenait à son frère, et il ne pouvait y compter. Bientôt il se trouva forcé de s'enfermer dans Pérouse, où Octave vint l'assiéger : il y fut réduit à une horrible famine, et enfin obligé de se rendre. Le vainqueur reçut le vaincu avec honneur, il n'exerça aucune rigueur contre les légionnaires; mais il fit mourir impitoyablement tous les chefs du parti, sénateurs ou chevaliers. La prise de Lucius termina la guerre. Tous les lieutenants d'Antoine abandonnèrent l'Italie qui reconnut ainsi Octave pour maître. Fulvie, dont les mauvaises passions avaient fomenté cette guerre, alla cacher sa

honte et son dépit en Grèce, d'où elle écrivit des lettres lamentables à Antoine qui s'endormait auprès de la reine d'Égypte. Réveillé par les cris de Fulvie, il arriva bientôt en Grèce, d'où il courut à Brindes avec une flotte de deux cents vaisseaux, déterminé à s'unir à Sextus pour accabler Octave. On aurait pu croire qu'une horrible guerre allait ensanglanter et ruiner l'Italie; mais des deux côtés les soldats étaient las de la guerre civile, ils commandèrent la paix. Fulvie venait de mourir à Sicyone; ils marièrent Antoine à Octavie, sœur d'Octave, comme ils avaient, trois ans avant, marié Octave à la belle-fille d'Antoine. La joie, de cette réconciliation, fut si grande à Rome, qu'on décerna l'honneur de l'ovation aux deux triumvirs. Puis le peuple de Rome en proie à la disette, força les triumvirs à faire la paix avec Sextus Pompée, dont les escadres bloquaient l'Italie. Octave et Antoine eurent peine à se prêter à une pareille paix; mais le blé de Sicile ne venait plus à Rome, celui d'Afrique était arrêté par les flottes de Sextus. La populace, dans son désespoir, retrouva du courage. Octave et Antoine faillirent périr dans une émeute, où leurs meilleures troupes durent donner pour les dégager. Ils traitèrent donc avec Sextus; mais la mauvaise foi présida à ce traité, et chacun des trois chefs était très-résolu de le rompre à la première occasion. Ils se donnèrent cependant des marques d'amitié et de confiance. Sextus offrit à souper aux triumvirs à bord de son vaisseau, et vint à son tour souper dans la tente d'Octave et dans celle d'Antoine; il retourna ensuite en Sicile, et les triumvirs revinrent à Rome. Ils y passèrent quelque temps dans une union parfaite, toujours d'accord sur les intérêts qu'ils avaient à démêler ensemble; puis Antoine quitta l'Italie, emmenant avec lui Octavie qu'il devait laisser à Athènes. Avant de retourner dans l'Orient, où du moins il régnait seul, il passa l'hiver avec sa nouvelle épouse.

L'alliance de Sextus et des triumvirs ne pouvait être durable. Au milieu de tous les embarras que l'établissement des vétérans en Italie avait créés à Octave, il désirait lui-même la rupture du traité conclu l'année précédente. Il laissa toutefois Pompée en violer les conditions; puis il séduisit Ménas, affranchi et lieutenant de Sextus, qui abandonna son patron, lui enleva soixante vaisseaux et livra à Octave la Sardaigne, la Corse et trois légions. Cette défection ralluma la guerre; deux batailles navales furent livrées l'une à la hauteur de Cumes, et l'autre qu'Octave perdit en personne près du roc de Scylla; une tempête acheva de dissiper sa flotte. Ces revers ne décourageaient point César; il avait compris qu'une des conditions de son avenir était la destruction de Sextus Pompée. Cet homme, avec ses flottes qui tenaient en échec l'Occident, ne lui permettait pas de suivre ses projets; il fallait le faire disparaître, et ce fut l'idée fixe d'Octave. Cependant il ne laissait pas de mettre de l'ordre en Italie; il substituait peu à peu aux légions indociles qui avaient vaincu à Philippes, une armée qui lui était plus personnellement dévouée. Il la disciplinait, et elle s'aguerrit peu à peu en combattant les Pannoniens, les Dalmates, les Gaulois et les Espagnols. Il fallait sous les yeux de Sextus, maître de la mer, construire des vaisseaux et former des matelots. Pendant trois ans (de 39 à 36), Octave, malgré le courage et la persévérance d'Agrippa, n'eut presque que des revers. Ses vaisseaux étaient toujours frappés par ceux de Sextus, désagréés, brisés, coulés; la mer même semblait être contre lui: les tempêtes détruisaient les flottes que l'ennemi n'atteignait pas. Rome, affamée par Sextus, était toujours prête à se soulever; mais rien n'ébranlait la volonté d'Octave; il persévérait, il devait réussir. Toujours sur les rivages, construisant, réparant des vaisseaux, formant des matelots, deux fois il faillit être pris par Sextus. Mais enfin la flotte, dix fois détruite par les tempêtes et

par l'ennemi , réparée , exercée dans le lac Lucrin , dont Agrippa s'était fait un port , finit par remporter des victoires sur les habiles marins de Pompée , et la fortune se déclara pour César.

Antoine s' alarma bien vite en voyant son collègue prendre de si formidables dispositions ; il se rendit en Italie pour le combattre ; mais Octavie réconcilia son frère et son époux , et , par le traité de Tarente , Antoine donna cent vingt vaisseaux à Octave , qui lui promit en échange cent vingt mille hommes. Antoine repartit pour l'Orient , laissant auprès d'Octave son épouse Octavie avec les enfants qu'il avait eus d'elle et ceux que Fulvie lui avait donnés.

Rien ne devait plus distraire le jeune César du soin de combattre Pompée. Il partit de Putéoles le 1^{er} juillet , au 36 avant Jésus-Christ , à la tête d'une partie de sa flotte ; le même jour Statilius , qui commandait les vaisseaux fournis par Antoine , sortit du port de Tarente , et Lépide arriva d'Afrique avec cent soixante-dix bâtimens de guerre , mille vaisseaux de charge , douze légions et cinq mille cavaliers. Une tempête accueillit d'abord toutes ces forces navales ; mais enfin , Octave parvint à débarquer en Sicile , et à battre Sextus sur mer. Pendant que Lépide semble vouloir traiter avec Pompée , Octave détruit l'armée de Sextus , gagne celle de Lépide , et se trouve à la tête de quarante-cinq légions. Lorsque Lépide se vit abandonné de ses soldats , il quitta les marques de sa dignité , et vint se présenter en suppliant à Octave , qui lui permit de se retirer à Circées. Réduit à la dignité de souverain pontife , cet ancien triumvir vécut sans doute plus heureux qu'aux jours où la fortune l'avait placé si haut , lui sans talents et sans courage , qu'il devait à chaque instant craindre une chute funeste.

Quant à Sextus , il s'enfuit en Orient ; il avait des intelligences dans les provinces où son père avait autrefois établi les pirates vaincus. Il rassembla des troupes dans l'Asie Mineure ; il envoya en même temps des ambassa-

deurs aux Parthes et à Marc-Antoine, traitant à la fois avec lui et contre lui. Il obtint d'abord quelques succès contre Furnius; mais il fut bientôt accablé par les lieutenants d'Antoine, qui le fit tuer ou le laissa tuer par Titius, préfet de Syrie. Dès ce jour, Octave n'eut d'autre rival qu'Antoine, et la guerre ne tarda pas à éclater entre eux.

Après la victoire de Nauoque, Octave revint en Italie, où il donna tous ses soins au rétablissement de l'ordre et de la paix. Les principes du gouvernement avaient absolument changé au milieu de toutes ces guerres civiles et de toutes ces révolutions. Déjà au moment de signer le traité de Tarente, les triumvirs étaient convenus de conserver l'autorité sans recourir aux suffrages du peuple, et le pouvoir absolu ouvertement établi semblait avoir été accepté par la nation sans nulle opposition. Le crime des meurtriers de César avait porté tous les fruits que les mauvaises passions jettent dans le monde social. Les meurtriers avaient tous péri misérablement, le poids de leur crime les avait tous écrasés; le sénat, qui l'avait approuvé, n'existait plus que de nom; ses décrets lui étaient imposés; il n'avait plus par lui-même de pouvoir ou d'influence. Le peuple était asservi, ses assemblées n'avaient plus de but; ce qui restait des formes électives d'un peuple libre, c'était de vaines et ignobles comédies, qui semblaient n'avoir été respectées que pour donner la preuve que, dans l'esprit de tous, les anciennes constitutions de la république avaient à jamais péri.

Octave avait répudié Scribonia pour s'unir à Livie, fille de Livius Drusus, épouse divorcée de Tibérius Néron. Elle fut la seule femme qu'il aima réellement, et elle en était digne par la supériorité de son esprit. Le sénat prodigua à Octave, à son arrivée à Rome, des honneurs éclatants, comme autrefois il en avait prodigué à César; mais le nouveau César n'accepta que l'ovation; il fit dé-

cerner à Agrippa, qui le servait avec un dévouement si désintéressé, une couronne rostrale d'or. Il abolit la plupart des impôts établis pendant la guerre civile. Il chassa des légions, et les remit à leurs maîtres, les esclaves qui s'y étaient glissés à la faveur des troubles. Il annonça le rétablissement du règne des lois; il invita les magistrats à reprendre l'exercice de leurs fonctions. Il purgea l'Italie des brigands qui l'infestaient, et l'abondance et le commerce reparurent enfin. Il embellit Rome par de magnifiques monuments. Octave, qui avait d'abord paru si sanguinaire, ne se montra plus que comme un souverain ami de l'ordre, et protecteur éclairé des arts et des lettres. Mécène et Agrippa, à qui il avait donné sa confiance, furent les véritables auteurs de cette révolution.

La gloire d'Octave, en effet, fut d'avoir compris ces deux hommes et de se les être attachés. Ce furent sans doute deux hommes incomplets : l'un, simple chevalier, habile comme homme de guerre, dépourvu d'intelligence politique, mais modeste, désintéressé, dévoué, et aussi noble dans son dévouement à un seul homme, que nul républicain ne le fut jamais dans son dévouement à sa patrie; l'autre, esprit souple et délié, incapable d'action virile, mais possédant un tact sûr et prompt, admirable pour le conseil. Ces hommes furent comme les bras d'Octave : avec eux il embrassait tout l'empire, la guerre et la paix. Ces hommes ne lui manquèrent dans aucune circonstance, et l'on peut dire, à la louange d'Octave, qu'il ne leur manqua jamais. La réunion de ces trois hommes ne formait pas sans doute un homme de génie comme César, qui était réellement un grand homme et un génie propre à faire avancer l'humanité vers le but infini, auquel elle tend en dépit de tant d'entraves que l'égoïsme jette dans sa voie; mais la finesse et la force de volonté d'Octave, mais le génie militaire d'Agrippa, mais l'instinct social et administratif de Mécène, suffisaient

pour dominer le monde , pour en réunir dans une seule main les éléments politiques que les guerres civiles avaient si horriblement divisés, et pour relever enfin la nationalité romaine qui , sans eux, était à jamais perdue.

La domination d'Antoine en Orient eut d'abord quelque éclat. Ventidius , son lieutenant , battit deux fois les Parthes qui avaient , sous la conduite du meurtrier Labiénus , envahi la Syrie , la Cilicie et la Carie. Il tua Pacorus , fils de leur roi , et vengea ainsi Crassus. Sosius prit Jérusalem , détrôna Antigone , et mit Hérode , ami dévoué d'Antoine , en possession de ce royaume. Canidius pénétra dans l'Arménie , après avoir vaincu les Ibériens et les Albaniens , et s'empara des défilés du Caucase. Mais pendant qu'Octave , dans sa vingt-huitième année , après avoir accablé Sextus Pompée , touchait au comble de sa fortune , Antoine voyait décliner sa gloire et sa puissance à l'âge où l'on doit en jouir dans le repos. Sans souci d'Octavie et de César , de la Syrie où il était , il appela près de lui Cléopâtre et lui donna la Phénicie , la Célésyrie , l'île de Chypre , une partie de la Judée , et l'Arabie Nabathéenne. Au milieu des fêtes et de cette profusion orientale qui faisaient oublier à Antoine et Rome et Octave , il ne perdit pas de vue cependant son expédition contre les Parthes. Le moment semblait bien choisi : ces peuples étaient divisés. Plusieurs des grands , réfugiés près d'Antoine , lui avait appris que leur nouveau roi Phraate avait fait égorger son père et ses vingt-neuf frères , qu'il avait fait massacrer les plus illustres de la nation , et que les peuples souffraient avec impatience le joug de ce monstre. Le roi d'Arménie devait ouvrir le passage par ses montagnes , évitant ainsi aux Romains la traverse des plaines arides si fatales à Crassus. La cavalerie légère des Arméniens devait se joindre aux irrésistibles escadrons gaulois et espagnols d'Antoine ; mais il fallait se hâter. Le triumvir partit après avoir renvoyé

Cléopâtre en Égypte, où il voulait la rejoindre au commencement de l'hiver. Il avait sous ses ordres soixante mille hommes d'infanterie romaine, dix mille cavaliers gaulois et espagnols, et trente mille auxiliaires, des lieutenants habiles et dévoués; mais une précipitation funeste compromit le succès de toutes ses opérations. Pour avancer plus vite, il laissa en arrière, sous l'escorte de deux légions, ses machines de guerre qui retardaient sa marche, pénétra rapidement dans le pays ennemi, et vint mettre le siège devant Phraate. Pendant qu'Antoine élevait, sans être inquiété autour de la place, d'imparfaits ouvrages de siège, le roi des Mèdes et le roi des Parthes taillèrent en pièces les deux légions de Statianus, et brûlèrent les machines qu'elles escortaient. Antoine avait beaucoup de peine à nourrir sa cavalerie; le roi d'Arménie découragé, emmena la sienne. Trompé par une feinte négociation de Phraate, Antoine se décida à lever le siège et à opérer sa retraite. Alors commença, pour les Romains, une marche de vingt-sept jours, et de plus de cent lieues à travers un pays coupé de montagne, et de grands fleuves. Pendant cette retraite, Antoine, dont les grandes qualités ne brillaient que dans l'infortune, fit admirer son courage, son habileté, sa patience et son humanité pour le soldat. Il soutint dix-huit combats; il découragea souvent les Parthes par les charges vigoureuses de sa cavalerie gauloise. Plusieurs fois, au milieu de ces attaques continuelles et de tous les maux que pouvait endurer une armée dans un pays sans vivres et sans chemins, Antoine invoqua le nom de Xénophon. La retraite d'Antoine ne fut pas moins glorieuse que celle des dix mille. La discipline de l'armée et son dévouement à son général frappèrent d'admiration les barbares eux-mêmes, qui, parvenus aux bords d'une rivière au delà de laquelle ils ne voulaient pas aller, débandèrent leurs arcs, et exhortèrent les Romains à la passer sans crainte; mais

Antoine avait perdu vingt-quatre mille hommes. Arrivé en Arménie , au lieu de laisser ses troupes jouir d'un repos qu'elles avaient si bien mérité , il les mena en Syrie au milieu des rigueurs de l'hiver , et perdit encore huit mille hommes , par une marche forcée que rien ne motivait , si ce n'est son impatience de revoir Cléopâtre , qui vint le rejoindre entre Béryte et Sidon. Il retourna avec cette reine à Alexandrie , où il parut oublier sans retour sa gloire passée et ses disgrâces récentes.

Attribuant au roi d'Arménie ses mauvais succès contre les Parthes , Antoine ne se fit point de scrupule d'user envers lui de perfidie. Il fit alliance avec le roi des Mèdes , que le partage des dépouilles romaines avait brouillé avec celui des Parthes , se flattant qu'avec l'aide de la cavalerie médique , la victoire sur les Parthes lui serait assurée. Entré en Arménie comme allié d'Artavasde , il se rendit maître de sa personne , dans l'espoir que les Arméniens rachèteraient leur roi par une immense rançon. Il n'en fut point ainsi ; le fils d'Artavasde , Artaxias , proclamé roi à la place de son père captif , arma aussitôt contre le perfide triumvir ; puis , vaincu dans une bataille , il se réfugia chez les Parthes , et laissa l'Arménie au pouvoir d'Antoine. Maître des fortes positions de ce royaume , le Romain menaçait de bien près les Parthes ; mais avant de les attaquer , il retourna en Égypte , où il voulait montrer la famille captive d'Artavasde et triompher dans la Rome orientale qu'il avait adoptée. Ce triomphe d'Antoine , à Alexandrie , révolta les Romains contre lui. L'orgueil de cette vile populace de Rome ne pouvait comprendre quel sentiment dirigeait ce général romain , qui transportait à Alexandrie une gloire jusque-là réservée à la seule ville de Rome. Ce fut avec une sorte d'horreur que ses propres soldats le virent siéger , sous les attributs d'Osiris , près de Cléopâtre , revêtue des habits de la déesse Isis. Peut-être la passion l'entraînait-elle vers la reine d'Égypte ,

lui, vieux guerrier, vieux débauché de cinquante et un ans; peut-être avait-il été réellement séduit par les charmes de cette célèbre Cléopâtre qui avait donné, disait-on, quinze années auparavant un fils à César; mais la politique pouvait justifier sa conduite. Le chef de l'Orient devait rompre avec l'Occident. Octave possédait Rome, c'était sa capitale, c'était le centre de sa domination. Fallait-il qu'Antoine allât triompher à Rome? Le traité de Tarente n'avait-il pas implicitement divisé en deux parts l'empire romain? La seule Alexandrie pouvait être la Rome d'Antoine; elle était le centre du commerce de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Tout l'Orient, depuis des siècles, était venu aboutir dans cette ville aussi grande et aussi vaine que Rome; tout le monde oriental s'agitait dans ses murs; toute philosophie, toute religion, toute littérature orientale avait là ses représentants et ses sectateurs. Alexandrie était réellement la reine de l'Orient; le dominateur de ce monde ne pouvait ni la dédaigner, ni la soumettre au vasselage de la capitale du monde occidental.

Quant à cette reine d'Égypte sur laquelle tant d'historiens ont versé, comme à plaisir, le mépris; avec nos mœurs et les habitudes sociales qui dictent nos jugements, on ne saurait maintenant apprécier, à sa juste valeur, cette femme célèbre. Les motifs qui dirigèrent sa conduite ne furent sans doute ni frivoles ni dépourvus d'un sentiment national. Vive et audacieuse, elle étonnait par la multiplicité de ses connaissances; à tous les peuples barbares, qui vivaient ses tributaires, elle répondait dans leurs langues: génie varié et multiple, au milieu de ces révolutions qui ébranlaient le monde tout entier, elle sut longtemps détourner de ses peuples les secousses qui accablèrent l'Orient. Mithridate femelle, sous sa voluptueuse poitrine battait un cœur de héros; elle marchait avec persévérance à la domination

de l'Orient. Au milieu de ce luxe étrange , de cette vie si voluptueuse , dont elle enlaçait Antoine , et qui frappaient détonnement les peuples qu'elle gouvernait , qui séduisaient l'imagination poétique de ce monde oriental que la barbarie et l'avidité romaines avaient si longtemps froissé et dépouillé , on peut retrouver sa grande et nationale pensée : elle la suivit toujours avec un courage et avec une constance qui ne se démentirent jamais , et le jour où elle vit clairement que le rêve de toute sa vie ne pouvait être réalisé , elle mourut. Octave put alors réunir dans sa main l'Orient et l'Occident ! Mais l'instinct si admirablement poétique des peuples avait compris cette femme , et , pendant qu'à Rome son nom était confondu avec celui des plus viles courtisanes , elle était adorée en Égypte. Après sa mort , lorsqu'on renversa les statues d'Antoine , un Alexandrin donna cinq millions de notre monnaie pour que l'on respectât celles de Cléopâtre.

Antoine vint donc triompher à Alexandrie ; mais son génie l'abandonnait ; il triomphait quand il aurait dû combattre. La pompe fut digne de l'Orient , d'Alexandrie et de son Isis. Il avait fait dresser sur une estrade d'argent deux trônes d'or , un pour lui , l'autre pour Cléopâtre et Césarion , qu'il déclara fils de César. On porta devant eux les dépouilles de l'Arménie ; Artavasde y parut chargé de chaînes d'or avec toute sa famille et une foule de grands de son royaume. Puis , devant cette cour brillante qui entourait les trônes , et la foule immense qui assistait à cette solennité , Antoine déclara qu'il établissait Cléopâtre et Césarion rois de l'Égypte , de Chypre , de Lydie et de la basse Syrie ; il investit ensuite du titre de rois des rois les enfants qu'il avait eus de la reine. Il donna à Alexandre l'Arménie , la Médie et le royaume des Parthes qu'il espérait conquérir ; Ptolémée , son second fils , eut la Phénicie , la Syrie et la Cilicie , et il présenta au peuple ces

deux enfants rois. L'ainé était revêtu d'une robe médique ; il portait sur la tête la tiare ou le bonnet pointu dont se couvraient les rois mèdes et arméniens. Ptolémée avait un long manteau, des pantoufles et un bonnet entouré d'un diadème comme les portaient les rois successeurs d'Alexandre le Grand. Depuis ce jour la reine ne quitta plus la robe sacrée d'Isis ; elle donnait audience à son peuple comme une nouvelle déesse.

La conduite d'Antoine était pour Octave un beau et populaire sujet de guerre. La cause de César était devenue celle de Rome ; mais, afin de rendre le succès plus certain, César ne parut pas s'émouvoir. Pour jeter plus d'odieux encore sur Antoine, il envoya Octavie en Grèce avec des présents d'armes, d'argent, de chevaux et deux mille hommes d'élite. On était alors arrivé à l'année 33, Octave était consul pour la deuxième fois, et avait pour collègue L. Volcatius Tullus.

Antoine se mit en marche pour faire la guerre aux Parthes, et il était en Syrie lorsqu'Octavie lui fit demander d'Athènes, où il lui avait ordonné de s'arrêter, dans quel lieu il voulait qu'elle envoyât ce que pour lui elle amenait de Rome. Niger, un ami d'Antoine, fut le porteur de la lettre d'Octavie. Non-seulement Antoine ne permit pas à la sœur de César de venir le joindre ; mais, abandonnant son expédition contre les Parthes, malgré les engagements qu'il avait pris avec le roi des Mèdes, il retourna à Alexandrie, où il rassembla le peuple dans le gymnase, et solennellement, à la face du monde romain étonné, il prit Cléopâtre pour son épouse légitime.

Octavie revint à Rome ; on l'y vit, avec un intérêt mêlé de compassion, prendre soin de ses enfants et de ceux qu'Antoine avait eus de Fulvie. D'aussi nobles vertus excitèrent l'indignation publique contre Antoine, et servirent la politique d'Octave. Le moment était donc venu

pour César d'agir contre son collègue. Il l'accusa dans le sénat d'avoir démembré l'empire pour augmenter les États de Cléopâtre ; d'avoir introduit Césarion dans la famille de César. Cette dernière accusation était peu importante, et n'intéressait en rien le peuple romain. Il arracha aux vestales le testament qu'Antoine avait déposé entre leurs mains ; il l'ouvrit et le lut en plein sénat, donnant ainsi le premier le scandale de soumettre un homme vivant à rendre compte de ce qu'il avait ordonné pour le temps où il ne serait plus ; mais les dispositions testamentaires d'Antoine étaient antiromaines, et elles frappèrent la multitude. Plancus et Calvisius, arrivés depuis peu d'Asie, répandirent le bruit qu'Antoine voulait donner Rome elle-même à Cléopâtre, et que ses soldats portaient déjà sur leurs boucliers le chiffre de cette reine.

Antoine avait encore des amis à Rome : les deux consuls étaient pour lui, et agissaient ouvertement contre Octave, qui, prenant un jour place au milieu d'eux, fit un exposé modeste de sa conduite, et invectiva ensuite contre Antoine et contre Sosius, l'un des consuls assis à son côté. Ces magistrats eurent peur, et sortirent secrètement de Rome avec plusieurs sénateurs de leur parti ; ils allèrent rejoindre Antoine. Alors le sénat, sur la demande d'Octave, priva par un décret son collègue du consulat qu'il devait gérer l'année suivante et de la puissance triumvirale. La guerre ne fut cependant déclarée qu'à la seule Cléopâtre. On prit l'habit militaire comme pour un péril imminent et qui intéressait le salut de la république, et toutes les cérémonies d'une déclaration de guerre furent solennellement pratiquées. Dans un discours qu'il adressa au peuple, Octave affecta de mépriser l'ennemi qu'on allait combattre : « Ce n'est plus Antoine, disait-il, que nous avons à craindre ; les breuvages de Cléopâtre lui ont ôté la raison ; c'est l'eunuque Mardion, c'est Pothin, c'est Charmion, c'est Iris la coif-

feuse de la reine d'Égypte , que nous avons à vaincre. » Mais il n'était pas aussi rassuré qu'il le disait , et toute l'année se passa dans des préparatifs de guerre sans aucune hostilité de part ni d'autre.

Au commencement de l'année 31 , au moment où Octave prenait possession de son troisième consulat avec Messala , Antoine avait rassemblé cent mille hommes de pied et douze mille chevaux , sans compter les troupes auxiliaires que les rois ses alliés lui avaient fournies : les rois de Pont , des Arabes , des Juifs , des Galates , des Mèdes , lui avaient envoyé des secours ; ceux de Cilicie , de Cappadoce , de Paphlagonie , de Comagène et de Thrace , étaient venus en personne soutenir la cause du monde oriental. Sa flotte montait à cinq cents vaisseaux de guerre , dont plusieurs étaient à dix rangs de rameurs. Un luxe vraiment asiatique ornait cette immense armée navale , dont deux cents vaisseaux avaient été fournis par Cléopâtre. Cependant Antoine ne se pressa point d'agir ; il distribua ses troupes en quartiers d'hiver dans le Péloponnèse , et passa cette saison à Patras.

Octave avait moins de forces apparentes : quatre-vingt mille légionnaires et douze mille cavaliers romains , formaient son armée de terre ; sa flotte ne comptait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre , plus petits que ceux d'Antoine , mais bien construits , agiles , montés par des marins expérimentés , et bien garnis de rameurs. Au commencement de la belle saison , Octave détacha Agrippa avec une nombreuse escadre , pour aller inquiéter l'ennemi ; puis il rassembla à Brindes ses troupes et tous ceux qui , dans l'ordre des sénateurs et des chevaliers , avaient quelque crédit ; embarqua ses forces , et vint descendre au promontoire d'Actium. Les armées ennemies restèrent quelques jours en présence , Octave offrant la bataille , Antoine la refusant toujours ; il n'était pas encore prêt. Il semblait qu'en abdiquant sa qualité de ci-

toyen romain , il eût perdu une partie de ses talents de général. Toutefois , quand ses troupes furent réunies , il montra plus de confiance , et Octave ralentit à son tour son ardeur à combattre ; mais il mit en mouvement des détachements par mer et par terre , afin d'inquiéter Antoine. Différents corps de troupes entrèrent donc en Grèce et en Macédoine , et Agrippa , avec une forte escadre , s'empara de Leucade et des vaisseaux qui s'y trouvaient , soumit Patras et Corinthe. Quelque petits que fussent ces succès , ils jetèrent l'inquiétude dans l'armée d'Antoine. Les désertions devinrent fréquentes ; d'illustres personnages l'abandonnèrent , entre autres Domitius Ahénorbarbus ; le roi de Paphlagonie , celui des Galates , quittèrent son camp pour passer dans celui d'Octave. Ces désertions et l'hésitation qu'Antoine apercevait dans son camp , le mettant dans la nécessité d'agir sans délai , il prit la résolution de livrer bataille. On délibéra seulement dans un conseil de guerre si ce serait sur terre ou sur mer.

Antoine avait naturellement plus de confiance dans ses légions éprouvées par tant de combats , que dans une flotte mal équipée et mal servie. Canidius , son ami , conseilla de renvoyer Cléopâtre , de se retirer en Macédoine et de livrer bataille en pleine campagne. Il pensait qu'il serait étrange qu'Antoine , qui avait acquis tant de gloire dans les combats sur terre , ne profitât pas de la force , du nombre et du courage de ses légions , et s'abandonnât au hasard d'une bataille navale , où son expérience ne lui serait d'aucun secours. Mais Cléopâtre voulait qu'on lui dût la victoire , et elle insista pour que l'on combattît sur mer. La volonté de Cléopâtre n'aurait peut-être pas entraîné Antoine ; mais , en dépit de tous les raisonnements , il se souvenait de Pharsale et de Philippes , de Pompée et de Brutus , qui avaient péri pour avoir remis leur fortune au gain d'un combat sur terre ;

et puis, la flotte battue, restaient les légions, et rien n'était perdu. Mais si les légions venaient à être vaincues, à quoi pourrait servir la flotte, si ce n'est à fuir ? La résolution de combattre sur mer fut donc décidément prise. Antoine, ayant peu de rameurs pour une aussi grande flotte, fit monter sur les navires vingt mille vétérans, qui, d'en haut, devaient combattre avec avantage. Ses vaisseaux étaient forts, ils ne craignaient pas d'être frappés, même aux flancs, par les éperons des légers navires d'Octave; chacun d'eux lui paraissait une citadelle qu'il faudrait assiéger. Dion assure que Cléopâtre avait d'abord proposé à Antoine de ramener toutes les troupes en Égypte, et de ne laisser que des garnisons dans les postes les plus considérables des pays qu'ils abandonneraient. Les suites de la bataille d'Actium prouvèrent que ce conseil était bon; mais Antoine était peut-être trop engagé pour le suivre, et puis, il avait eu beau se faire prince d'Orient, il y avait encore du sang romain dans ses veines, et il voulut combattre pour l'empire du monde.

Ce fut le 4 septembre de l'an 31 avant Jésus-Christ, que se livra, près d'Actium, cette fameuse bataille navale qui devait décider sans retour du sort d'Antoine et d'Octave. Malgré les savantes combinaisons d'Agrippa, lieutenant d'Octave qui commandait en chef, le combat se soutenait avec un avantage à peu près égal de part et d'autre, lorsqu'on vit tout à coup soixante vaisseaux de Cléopâtre traverser à toutes voiles les lignes d'Antoine et cingler vers le Péloponnèse. Peut-être cette femme, qui avait voulu monter un de ses vaisseaux, ne put-elle pas soutenir la vue de cette horrible mêlée ? Peut-être voulait-elle entraîner la guerre en Orient, impatiente de voir Antoine combattre pour conquérir Rome, quand elle aurait voulu seulement qu'il défendit l'empire qu'il avait fondé en Asie sous son impulsion ? Quoi qu'il en

soit, la fuite de Cléopâtre entraîna celle d'Antoine : comme Pompée à Pharsale, il fut saisi d'un vertige, il abandonna ceux qui combattaient pour lui, se jeta dans un vaisseau à cinq rangs de rameurs, accompagné de Lucilius et du Syrien Alexandre, et courut après la reine. L'ayant bientôt atteinte, il monta dans son navire. Antoine avait accepté avec répugnance ce combat sur mer, dans lequel il ne s'était réservé aucun commandement; il l'avait engagé sans espoir de succès; il crut risquer peu en abandonnant sa flotte, lui qui avait tant de foi dans la fidélité de ses légions, que Canidius devait ramener en Asie par la Macédoine. Mais ce fait n'a peut-être pas besoin d'explications, et peut-être le malheureux triumvir suivit-il la reine par un instinct aveugle, sans songer ni à sa gloire, ni à Rome, ni à ses légions. Sa fuite perdit tout. Après son départ, le combat dura encore plus de trois heures, jusqu'à ce que cette nouvelle se fût répandue dans toute la flotte. Alors une partie de ses vaisseaux prit la fuite; mais ceux que montaient les légionnaires combattirent en désespérés. Douze mille hommes périrent dans cette bataille. Son armée de terre, qui, comme celle d'Octave, était restée spectatrice du combat sur le promontoire d'Actium, refusa longtemps de croire à la fuite de son chef. Elle repoussa pendant plusieurs jours les offres du vainqueur, qui lui proposait une capitulation honorable. Au bout de huit jours, enfin, abandonnée par Canidius, son général, manquant de tout, cette vaillante armée céda à la nécessité et prêta serment à Octave.

Quoique dans le même vaisseau, Antoine demeura trois jours sans voir Cléopâtre; plongé dans de tristes réflexions, il semblait frappé de stupeur. Peu à peu, cependant, ce sombre désespoir s'affaiblit, et il reprit avec la reine ses habitudes. Il la suivit dans sa fuite jusqu'à Paroetonium, place forte qui couvrait les frontières de

l'Égypte du côté de la Cyrénaïque. Laisant la reine continuer sa route vers Alexandrie, malgré le chagrin dans lequel il était plongé, il se montra résolu à prendre quelques dispositions militaires pour la défense du royaume; mais ayant bientôt appris la défection de Pinarius Scarpus, qui commandait pour lui quatre légions du côté de Cyrène, Antoine se rendit à Alexandrie, qu'il mit en état de défense. Une noire mélancolie le dévorait; la honte de sa fuite l'oppressait. Il voulut vivre seul, et il se fit construire une habitation solitaire auprès de Pharos; ce fut là que Canidius vint lui apprendre la perte de ses légions. A un malheur sans remède, le malheureux Antoine n'opposa qu'une indifférence apparente. Abandonné de ses amis, de sa puissance, déshérité de sa gloire même, qu'il avait perdue en fuyant, il voulut ressaisir ce fatal amour cause de tant de maux; il retourna près de Cléopâtre, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie; mais elle eut peur de ce caprice d'un désespoir profond, et elle enchaîna de nouveau le malheureux triumvir, en l'enivrant de voluptés funèbres et en le bercant du vain espoir qu'elle mourrait avec lui. Les nuits se passaient en festins, en orgies, dans lesquels Antoine trouvait du moins l'oubli momentané de sa position; le jour, ils essayaient des poisons divers sur des esclaves, cherchant inutilement dans leur agonie à savoir s'il n'existait pas une mort voluptueuse. Pendant que Cléopâtre endormait Antoine par la douce idée qu'elle ne voulait pas lui survivre, elle envoyait à César sa couronne et son sceptre d'or. Octave répondit à ses ambassadeurs qu'elle eût à livrer Antoine. Désespérant de sa fortune, Antoine lui-même députa trois fois vers son heureux adversaire; il demandait la grâce d'aller vivre à Athènes en simple particulier; mais il n'obtint aucune réponse.

Octave ne se pressa point de poursuivre Antoine; mais de licencier, de disperser, de contenir cette prodigieuse

armée, dont il se trouvait le chef par la soumission des légions de son rival. Il congédia tous les vétérans en leur promettant l'or de l'Égypte et des distributions légales de terres. Il envoya plusieurs légions au jeune Crassus, son lieutenant en Mésie; sa principale armée fut distribuée en quartiers d'hiver par Messala et Taurus. Il se fit honneur de sa bonne fortune par la clémence avec laquelle il en usa, montrant dans toute occasion la sollicitude d'un maître intéressé à conserver des sujets dans des ennemis vaincus. Il envoya Agrippa en Italie, où Mécène était déjà, remplissant sa charge de préfet de Rome et de toute la péninsule. Après avoir pris toutes ces mesures de prudence, il fonda la ville de Nicopolis, près du promontoire d'Actium, se rendit à Athènes, soulagea la Grèce ruinée par la présence des armées d'Antoine, en faisant faire d'abondantes distributions de vivres, et en accordant une exemption d'impôts; il fonda des colonies militaires en Macédoine; il prit possession à Samos de son quatrième consulat, et se préparait à soumettre l'Asie lorsqu'il apprit que ses vétérans se révoltaient en Italie. Agrippa l'appelait en Occident, où sa présence paraissait nécessaire pour apaiser cette sédition. Malgré les périls d'une navigation pendant la saison rigoureuse, Octave mit à la voile, et, battu deux fois par la tempête, il arriva cependant heureusement à Brindes. Là s'étaient rendus, pour lui faire honneur, tous les sénateurs, tous les chevaliers et tous les magistrats. « D'un regard, dit Tacite, il fit rentrer dans le devoir les troupes qui avaient vaincu pour lui à Actium. » Assuré de leur soumission, pour satisfaire à leurs réclamations, il mit à l'encan ses propres biens et ceux de ses amis. Il rappela tous les citoyens compris dans les différentes amnisties, et tout étant paisible en Occident, il repartit pour l'Orient, et reparut à Samos trente jours après son départ de cette ville. A Rhodes, il régla le sort des mo-

narques de l'Asie ; il confirma dans leur royauté le roi de Pont, celui de Cilicie, celui de Cappadoce, celui des Galates et celui de Paphlagonie ; déposséda Nicomède en faveur de Médius, qui l'avait bien servi contre Antoine, et enfin, pardonnant à Hérode, il lui laissa le titre de roi et lui accorda son amitié ; puis il traversa l'Asie pour aller combattre Antoine et Cléopâtre.

Ce fut au printemps de l'an 30 avant Jésus-Christ qu'Octave parut devant Péluse à la tête de douze légions. Cornélius Gallus s'était déjà emparé de Parœtonium. Pendant qu'Antoine faisait de vains efforts pour recouvrer cette place, Cléopâtre ordonne secrètement à Séleucus, gouverneur de Péluse, de livrer à César cette clef de son royaume. Cette reine essayait de séduire Octave ; elle se croyait destinée à régner sur le maître du monde, quel qu'il fût, César, Antoine ou Octave : elle espérait captiver celui-ci et Dion assure qu'elle lui envoyait des messages amoureux. Elle voulait surtout se débarrasser d'Antoine, qui n'ayant rien perdu de sa foi dans cette femme à qui l'amour et la politique le liaient si étroitement, le 1^{er} août, le jour même où César arriva devant Alexandrie, se battit en désespéré. En rentrant dans la ville, il embrassa Cléopâtre tout armé, et lui présenta le soldat qui s'était le plus distingué par son courage. La reine accueillit cet homme avec transport, et lui donna un casque et une cuirasse d'or ; mais ce soldat, pour mettre ce présent en sûreté, déserta la nuit suivante, et passa dans le camp ennemi. C'est qu'Antoine était perdu ; le premier, il paraissait avoir lui-même abandonné sa fortune, et maintenant tout lui manquait à la fois : l'amitié, l'amour, la reconnaissance ; devant lui, autour de lui, il n'y avait plus que des êtres à qui son existence était un empêchement. Il voyait lui-même que tout était fini pour lui, il cherchait la mort ; mais c'était dans une glorieuse bataille qu'il voulait la trouver. Le 2 août

au point du jour donc, il rangea ses troupes de terre sur les collines qui s'élevaient à l'entrée d'Alexandrie, et, de là, il considérait sa flotte qui s'avavançait en bon ordre vers la flotte de César; mais, au moment où il donna le signal de commencer le combat sur terre et sur mer, les deux flottes se saluèrent courtoisement rentrant ensemble dans le port, et sa cavalerie passa à l'ennemi. Malgré cette trahison, il persista à attaquer à la tête de quelques troupes restées fidèles; mais il eut beau déployer une audace et un talent dignes d'un meilleur sort, son infanterie fut écrasée, et il rentra presque seul dans Alexandrie.

Cléopâtre, craignant la colère et la vengeance de cet homme, qu'elle avait si indignement trahi, s'était cachée avec ses trésors dans un tombeau fortifié qu'elle avait construit. C'est de là qu'elle envoya annoncer à Antoine qu'elle s'était donné la mort. « Je mourrai donc, » dit-il; et appelant Éros, un esclave fidèle que depuis longtemps il réservait pour le moment où la fortune l'aurait entièrement abandonné, il lui ordonna de le tuer. L'esclave, au lieu de frapper son maître, se tua lui-même. Alors Antoine tira son épée, et se la plongea dans le ventre. On lui apprit que la reine vivait encore : il voulut qu'on le portât auprès d'elle, afin de mourir dans ses bras. Cléopâtre n'ouvrit point la porte du monument : avec l'aide de ses femmes, elle éleva Antoine mourant, couvert de sang, dans les convulsions d'une mort prochaine, jusqu'à une fenêtre d'où elles le descendirent dans le mausolée, où il expira bientôt après, en la consolant et en l'exhortant à conserver sa vie, si elle le pouvait sans honte. Puis, par cette même fenêtre où avait passé Antoine mourant, entrèrent Proculéjus et les soldats de César. Cléopâtre fit mine de se percer d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture; Proculéjus arrêta son bras. La reine voulait vivre encore; elle comptait intéresser le jeune César par sa douleur, par son

désespoir, par ses charmes peut-être, car elle était belle encore; mais tout cela devait échouer contre la froide réserve d'un ambitieux. Octave voulait conduire Cléopâtre vivante à Rome, et triompher de tout l'Orient en la traînant à son char. Dès lors la reine voulut sérieusement mourir : elle s'abstint d'aliments, et un jour on la trouva morte au milieu de ses femmes expirantes. Elle était couchée sur un lit d'or, son front était ceint du diadème, et elle était parée de ses vêtements royaux comme pour une fête.

On ne sut jamais certainement de quelle mort avait péri Cléopâtre. Le bruit courut qu'elle s'était fait mordre par un aspic qu'on lui avait apporté dans un panier de belles figues; César adopta cette croyance populaire, et il fit porter à son triomphe une statue de Cléopâtre le bras entouré d'un serpent. Avec cette reine finit la dynastie des Lagides, qui avait régné deux cent quatre-vingt-seize ans. Après sa mort, il ne resta plus en Orient de puissance capable de réunir en une seule main ce monde oriental qui avait eu tant de gloire; la puissance matérielle fut définitivement acquise au monde occidental; et cependant l'Orient, vaincu, humilié, divisé, dépouillé de ses immenses richesses, asservi, déshonoré, devait exercer une influence immense sur l'humanité entière; mais ce n'était pas en Égypte que devait apparaître la puissance morale qui allait verser sur le monde les principes d'une civilisation humanitaire et éternellement progressive; la voix du Dieu de l'âme ne devait pas s'élever du milieu de cette multitude d'Alexandrie abandonnée au culte effréné du naturalisme antique; cette voix grave et pure, cette voix qui devait, de proche en proche, être entendue aux limites du monde, ne pouvait pas sortir du milieu des orgies impures et des chœurs des sectateurs d'Osiris, de Bacchus ou d'Éleuthère : c'est de la montagne sacrée des juifs qu'elle devait éclater !

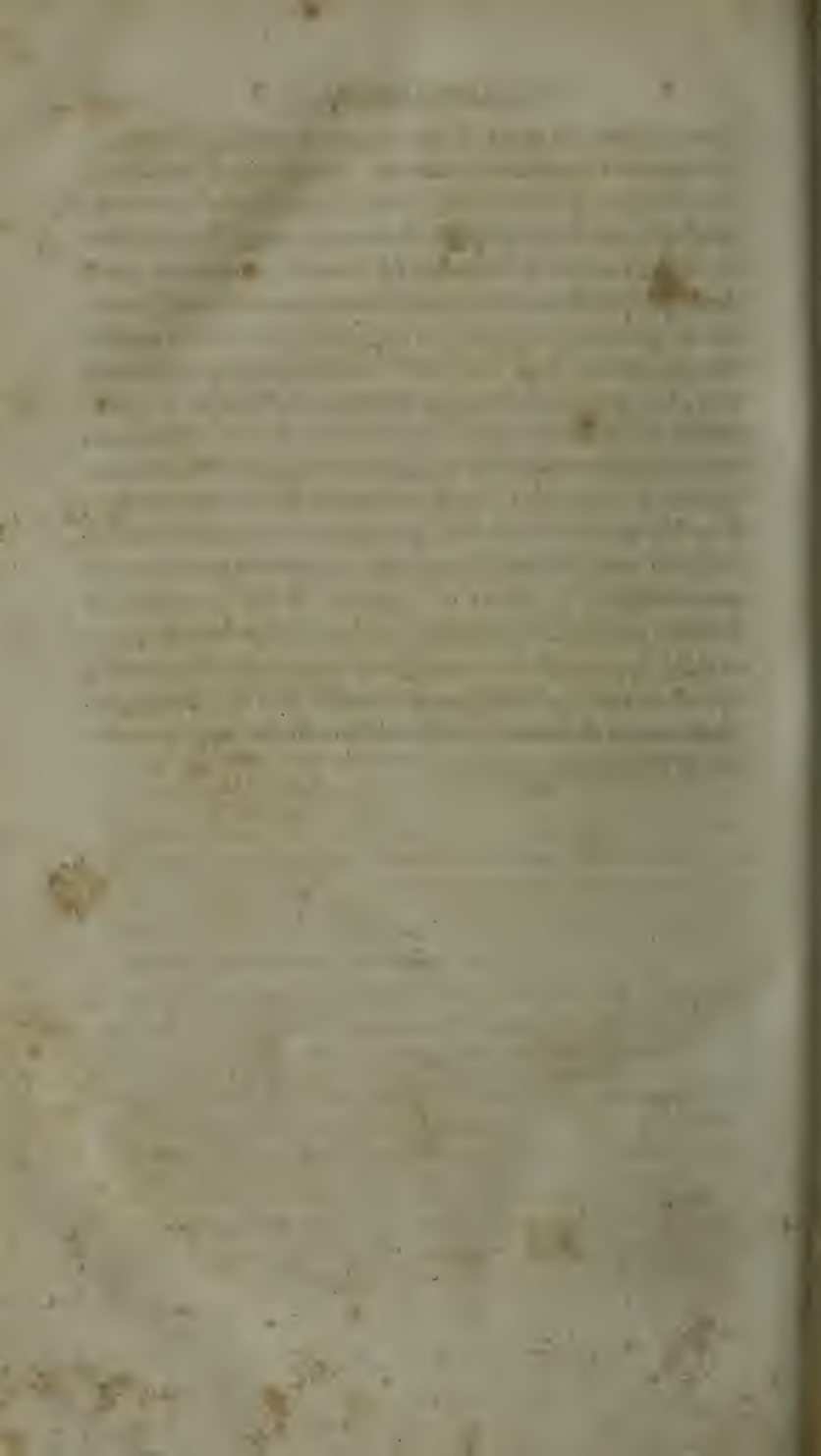
Octave réduisit l'Égypte en province romaine ; mais au lieu d'y établir un proconsul, qui aurait peut-être tenté de se rendre indépendant, il nomma pour gouverner ce royaume un simple chevalier romain, avec le titre de préfet. Il ordonna de creuser et d'agrandir les canaux, et quitta l'Égypte pour aller passer l'hiver en Asie, où il posa les bases d'une sage administration.

De retour à Rome, au mois de juillet de l'an 29, Octave célébra trois triomphes : le premier, sur les Dalmates, les Pannoniens et les Iapodes ; le deuxième, sur les barbares qui avaient combattu pour Antoine à Actium ; le troisième, sur l'Égypte. Le sénat le nomma triumvir à vie, lui prêta serment d'obéissance, et, dans les prières publiques, associa son nom à celui des dieux. Il eut, avec le titre d'*imperator* à perpétuité, le commandement général de toutes les armées, et le pouvoir proconsulaire dans toutes les provinces.

Les trésors de l'Égypte qu'Octave avait apportés à Rome lui permirent de combler le peuple de largesses, de récompenser les troupes qui lui avaient donné l'empire, de diminuer les impôts et d'élever des monuments. Rome alors, maîtresse des nations, fut enfin en paix avec elle-même, et Octave ferma le temple de Janus. Mais cette liberté politique au nom de laquelle, depuis les Gracques, tous les ambitieux avaient attaqué les vieilles constitutions de la république, et au nom de laquelle Brutus avait assassiné le grand César, nul ne la réclama plus, aucune voix ne s'éleva dans cet immense empire pour en redemander l'exercice : il semblait qu'il ne restât plus un seul homme de ceux qui avaient vécu sous l'ancienne république ; le souvenir paraissait en être absolument effacé dans le cœur des citoyens de Rome. C'est avec une joie sincère que les Romains accueillirent le maître que la fortune leur avait donné. Rome, au comble de la gloire, n'avait plus rien à conquérir : son empire avait

pour limites, au nord, le Danube et le Rhin ; à l'orient, le cours de l'Euphrate ; au midi, l'Éthiopie et les déserts de l'Afrique ; à l'occident, l'océan Atlantique. Ivre d'orgueil et riche des dépouilles du monde entier, la multitude de Rome croyait à l'éternité de l'empire, grands et petits devaient s'endormir dans cette trompeuse illusion ; mais, dès les premiers jours de son existence, le nouveau monde romain portait dans son sein le ver rongeur qui devait le tuer. Les assassins de César avaient interrompu la révolution humanitaire qu'il avait commencée ; ses successeurs ne suivirent pas la voie qu'il avait ouverte. Octave, égoïste et ambitieux, était incapable de la comprendre : il ne vit qu'une révolution politique où le génie de César avait vu une révolution sociale ; à force de finesse et de persévérance, il arriva à l'empire, il fut le maître du monde ; mais il ne réhabilita pas les nations barbares, et ce déni de justice, cet orgueilleux mépris de l'humanité, devait amener infailliblement la ruine de l'empire qu'Auguste venait de fonder sur les débris de la vieille et glorieuse république romaine.

FIN.



TABLE

DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE PREMIER. — Naissance de Cicéron. — La république romaine un siècle avant J. C. — Coup d'œil rétrospectif. — Les Gracques. — Guerres serviles. — Marius. — Guerre de Jugurtha. — Sylla. — Les Cimbres. — Guerre sociale.....	25
CHAPITRE DEUXIÈME. — Guerre civile entre Marius et Sylla. — Mithridate. — Sylla en Asie. — Cinna appelle Marius à Rome. — Massacre des partisans de Sylla. — Cicéron ne prend pas de parti dans les troubles de la république. — Mort de Marius. — Sylla revient en Italie. — Pompée. — Entrée de Sylla à Rome. — Proscriptions. — Catilina parmi les sicaires de Sylla. — Cicéron plaide sa première cause. — Il part pour la Grèce. — Abdication de Sylla. — Sa mort et ses funérailles. — Cicéron revient à Rome. — César. — Sertorius. — Lucullus et Mithridate. — Spartacus. — Nouvelle guerre servile.....	36
CHAPITRE TROISIÈME. — Pompée rompt avec le sénat. — Le parti des chevaliers veut frapper le sénat dans un de ses membres. — Verrès. — Cicéron instrument de Pompée. — Accusation de Verrès. — Il s'exile volontairement. — Cicéron publie les cinq discours qui forment la deuxième action du procès contre Verrès. — Analyse de ce grand procès. — Le sénat perd le privilège exclusif du pouvoir judiciaire. — Cicéron édile. — Il ne cesse point de fréquenter le barreau. — Pompée est investi de pouvoirs extraordinaires contre les pirates. — Hortensius. — Les pirates. — César questeur. — Pomponius Atticus. — Troubles à Rome. — Cicéron préteur. — Il parle au peuple en faveur de la loi Manilia. — Pompée est chargé de la guerre de Mithridate.....	92

CHAPITRE QUATRIÈME. — Rome après la préture de Cicéron. — Catilina. — Accusé de concussion, il est absous sur la plaidoirie de Cicéron. — César, édile, place au Capitole des statues de Marius. — Caton, questeur. — César condamne les meurtriers des proscrits. — Catilina, appelé devant ce tribunal, est renvoyé absous. — Cicéron, Catilina et Antonius candidats au consulat. — Catilina est repoussé. — Cicéron et Antonius, consuls désignés. — Lettre de Quintus à Cicéron. — Catilina veut renouveler Sylla. — Cicéron, consul. — Loi agraire de Rullus. — Cicéron la combat, et elle est abandonnée. — Puissance de l'éloquence de Cicéron sur le peuple. — Procès de Rabirius. — Triomphe de Lucullus. — Catilina une seconde fois candidat. — Il échoue. — Conspiration. — *Première Catilinaire*. — Catilina sort de Rome. — *Deuxième Catilinaire*. — Catilina déclaré ennemi public. — Ses complices sont arrêtés à Rome et étranglés. — Il livre bataille à l'armée consulaire et meurt. — Cicéron quitte son siège consulaire; un tribun du peuple lui défend de parler.

128

CHAPITRE CINQUIÈME. — César préteur, et Caton tribun. — César, accusé par Vettius, dédaigne de se défendre. — Cicéron devient odieux au parti populaire. — Métellus propose de rappeler Pompée. — Opposition de Caton. — Cicéron défend P. Sylla, accusé de complicité dans la conjuration de Catilina. — Il plaide pour Archias. — Triomphe de Métellus Créticus. — Pompée jaloux de Cicéron. — Clodius s'introduit dans la maison de César pendant la célébration des mystères de la Bonne-Déesse. — Clodius est acquitté. — Cicéron prononce une invective contre lui. — Triomphe de Pompée. — César gouverne l'Espagne. — Les chevaliers se séparent du sénat. — Cicéron mécontente tous les partis. — Clodius homme politique. — César consul. — Loi agraire de César. — Antonius, accusé de concussion, condamné malgré la défense de Cicéron. — Clodius plébéien. — Cicéron s'éloigne des affaires publiques. — V. Flaccus, accusé, est défendu par Cicéron. — Clodius tribun du peuple. — Pompée trahit Cicéron. — Il sort de Rome. — Il est condamné à l'exil et se retire à Thessalonique.

179

CHAPITRE SIXIÈME. — État de la Gaule lorsque César en commença la conquête. — Les Helvètes et Orgitorix. — Les Suèves entrent en Gaule. — Clodius se sépare des triumvirs. — Lentulus propose au sénat le rappel de Cicéron. — Milon. — Réaction générale en faveur de Cicéron. — Son rappel. — Son retour à Rome. — Pompée chargé pendant cinq ans de l'approvisionnement de Rome. — On indemnise Cicéron. — Clodius et Milon font du Forum un champ de bataille. — Deuxième campagne de César dans la Gaule. — Tous les partis s'éloignent de Pompée. — Invective de Cicéron contre Vatinius. — Il attaque César indirectement. — Les triumvirs se partagent la république. — Pompée prie Cicéron de ne plus attaquer César. — Cicéron obéit. — Superstition des Romains. — Discours de *Aruspicum re-*

sponsis. — Discours de *Provinciis consularibus*. — Cicéron s'efface comme homme politique. — Il plaide pour Balbus, pour Célius Rufus. — Troisième campagne de César. — Deuxième consulat de Pompée et de Crassus. — A Caton on préfère Vatinius. — Le commandement de César est prolongé de cinq années. — Invective contre Pison. — Quatrième campagne de César..... 213

CHAPITRE SEPTIÈME. — Cicéron publie son traité du *Gouvernement*. — Il parle en faveur de Crassus, à qui on voulait retirer la Syrie. — Il plaide à Réate. — Il plaide pour Vatinius, pour Seaurus, pour Plancius. — Pour Gabinus devant Caton, qui condamne l'accusé. — Il défend Memmius Gémellus, puis Rabirius Postumus. — Cinquième campagne de César. — Au 1^{er} janvier 53, la république est sans consuls; on a recours aux interrois. — Domitius Calvinus et Valérius Messala sont nommés consuls au mois de juillet. — Cicéron plaide pour Milon, accusé par Clodius. — Crassus attaque les Parthes; il est défait, et meurt. — Sixième campagne de César. — En janvier 52, la république, encore sans consuls, n'a même pas d'interroi. — Milon tue Clodius. — Pompée seul consul. — Cicéron défend Milon et perd sa cause. — Il publie le livre *des Lois*. — Il accuse Munatius Plancus Bursa. — Caton candidat au consulat. — Il n'a que peu de voix. — Septième campagne de César dans les Gaules. — Marcellus propose de révoquer César. — Cicéron proconsul en Cilicie. — Il part pour son gouvernement. — Il y tient une conduite noble et exemplaire. — Malgré les intrigues qui se tramaient à Rome, César passe l'hiver en Gaule. — Huitième campagne de César. — Rome est sans gouvernement..... 251

CHAPITRE HUITIÈME. — Au 1^{er} mars 50, Marcellus propose de rappeler César et d'envoyer dans les Gaules un nouveau proconsul. — Le tribun Curion propose de compléter cette motion en ordonnant à Pompée d'abandonner l'Espagne et de licencier son armée. — César parcourt la Gaule pour consolider sa conquête. — A la fin de l'été, il revient en Italie. — Les consuls ordonnent à Pompée de combattre César. — Cicéron arrive en Italie le 25 novembre. — Il ne se déclare ni pour ni contre César. — Un décret du sénat ordonne à César de quitter son armée. — Il passe le Rubicon. — Pompée prend la fuite avec tout le sénat. — Ils s'enferment dans Brindes. — César vient les y assiéger. — Ils fuient en Épire. — César vient à Rome. — Il va combattre le parti de Pompée en Espagne. — Il revient à Rome; douze jours après, il part pour Brindes. — Cicéron avait été joindre Pompée. — Confiance extrême des Pompéiens. — La bataille de Pharsale. — Pompée fuit jusqu'à Alexandrie. — Il est tué en débarquant. — César arrive dans cette ville, où il est vainement attaqué. — Il passe en Asie. — Cicéron abandonne le parti de Pompée. — Marc-Antoine à Rome. — César revient en Italie. — Il passe en Afrique. — Cicéron compose et publie plusieurs ouvrages. — César détruit en Afrique le

parti de Pompée. — Mort de Caton à Utique. — César triomphe pour les Gaules, pour l'Égypte, pour le Pont et pour l'Afrique. — Il porte le nombre des sénateurs à neuf cents. 288

CHAPITRE NEUVIÈME. — César part pour l'Espagne. — Cicéron compose ses livres philosophiques. — Il publie *Hortensius*, l'*Eloge de Caton*. — Les *Tusculanes*. — Harangue *pro Marcello*. — Cicéron plaide pour Ligarius. — César en Espagne. — Bataille de Munda. — César triomphe des fils de Pompée. — Mission réformatrice de César. — Cicéron publie les *Académiques*. — Traité de *Finibus*. — *Brutus* ou les *Orateurs illustres*. — *L'Orateur*. — Cicéron vient au sénat parler en faveur de Vatinius. — *Traité de la Nature des Dieux*. — *De la Divination*. — Rome et l'empire en 44. — Cicéron publie son traité de la *Gloire*. — Une conjuration se forme contre César. — M. Brutus. — Les ides de mars. — Mort de César. — Les conjurés après la mort du grand homme — Cicéron parle en faveur d'une amnistie générale. — On accorde les honneurs publics à César. — Le testament de César. — Ses funérailles. — Enthousiasme du peuple pour César. — Les assassins quittent Rome. — Antoine gouverne. 323

CHAPITRE DIXIÈME. — Octave. — Il vient réclamer à Rome l'héritage de César. — Il se rapproche du sénat. — Cicéron le protège. — Cicéron veut fuir l'Italie. — Il se rassure et revient à Rome. — *Première Philippique*. — *Deuxième Philippique*. — Cicéron publie plusieurs ouvrages : la *Topique*; — *Traité du Destin*; — *Caton l'Ancien* ou de la *Vieillesse*; — *Lélius* ou *Dialogue sur l'Amitié*; — *Traité des Devoirs*. — Antoine marche vers Rome. — Octave offre au sénat l'appui de ses cinq légions. — Cicéron revient dans la ville. — *Troisième Philippique*. — Cicéron trompait Octave, qui le trompait à son tour. — *Quatrième Philippique*. — *Cinquième Philippique*. — Le sénat députe vers Antoine. — Cicéron prononce devant le peuple sa *sixième Philippique*. — *Septième Philippique*, prononcée au sénat. — Antoine repousse les propositions de paix. — *Huitième Philippique*. — *Neuvième Philippique*. — Succès de Brutus en Macédoine. — *Dixième Philippique*. — Trébonius, l'un des meurtriers de César, est mis à mort par Dolabella. — *Onzième Philippique*. — Antoine redouble d'efforts contre Modène. — Le sénat nomme Cicéron membre d'une deuxième députation vers Antoine. — Il refuse ce dangereux honneur dans sa *douzième Philippique*. — Cicéron perd son influence. — Les consuls partent pour soutenir D. Brutus et pour combattre Antoine. — *Treizième Philippique*. — Lépide envoie du secours à Antoine. — Bataille devant Modène, livrée à Antoine par Octave et les consuls Hirtius et Pansa. — *Quatorzième Philippique*. — Nouvelle bataille. — Mort de Hirtius. — Mort de Pansa, blessé à Castel-Franco. — Atticus protège Fulvie, femme d'Antoine. — Octave demande en vain le consulat. — Le sénat le charge, conjointement avec D. Brutus, de faire la guerre à Antoine.

et Lépide. — Il n'accepte pas cette mission. — Il négocie avec Antoine. — Il passe le Rubicon. — Effroi du sénat. — Sa forfanterie et sa faiblesse. — Octave entre dans Rome. — Octave et Pédus consuls. — L'armée abandonne D. Brutus. — Mort de ce meurtrier. — Triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide. — Proscriptions. — Les triumvirs entrent dans Rome. — Fuite de Cicéron. — Sa mort. . . . 566

CONCLUSION. — Fin des proscriptions. — Le parti républicain. — Le parti de César. — État moral du monde romain à la mort de Cicéron. — Brutus et Cassius en Asie. — Ils passent en Europe. — Antoine et Octave se rendent en Épire et en Macédoine. — Les armées sont en présence à Philippes. — Première bataille. — Mort de Cassius. — Deuxième bataille. — Mort de Brutus. — Antoine va en Orient. — Octave revient en Occident pour combattre Sextus Pompée. — Position d'Octave en Italie. — Antoine et Octave sur le point de rompre. — Ils se réconcilient. — Paix avec Sextus Pompée. — Rupture avec Pompée. — Persévérance d'Octave. — Il ruine Pompée. — Il réduit Lépide à la condition d'un simple particulier. — Octave administrateur. — Mécène et Agrippa exercent une heureuse influence. — La gloire d'Octave est d'avoir compris ces deux hommes. — Celle d'Antoine s'efface en Orient. — Il semble oublier Rome. — Il échoue contre les Parthes. — Sa glorieuse retraite. — Antoine triomphe à Alexandrie. — Sa conduite scandaleuse pour Rome, conforme à la politique du point de vue d'un empire d'Orient. — Cléopâtre. — Antoine répudie Octavie. — Il épouse Cléopâtre. — Octave se prépare à agir contre Antoine. — Il déclare la guerre à Cléopâtre. — Antoine passe en Europe avec une armée et une flotte considérables. — Octave quitte l'Italie et vient débarquer au promontoire d'Actium. — Bataille d'Actium gagnée par Octave. — Désespoir d'Antoine. — Octave revient en Italie. — Il arrive à Péluse avec douze légions. — Antoine trahi par Cléopâtre. — Il se frappe mortellement et meurt auprès de la reine. — Mort de Cléopâtre. — Retour d'Octave à Rome. — Fondation de l'empire. — Octave ferme le temple de Janus. — Le monde romain croit à son éternité, et il porte en lui-même un principe de mort. 418





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

30 OCT '85

Université Ottawa

09 MAR^{AP}_{ARS} 2004

University of Ottawa

FEB 26 1986

MAR 19 1986

NOV 29 2004

DEC 02 2004

08 MAR 1986

FEB 21 2004

MAR 10 2004



a39003



002689445b

D 6 2 6 0 . C 5 6 3 7 5 1 8 4 2

G A U T H I E R , A . F .

C I C E R O N E T S O N S I E C L E

